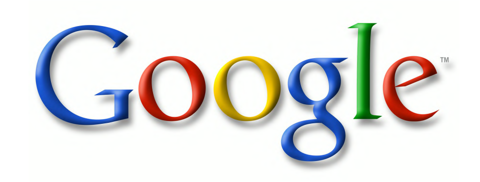
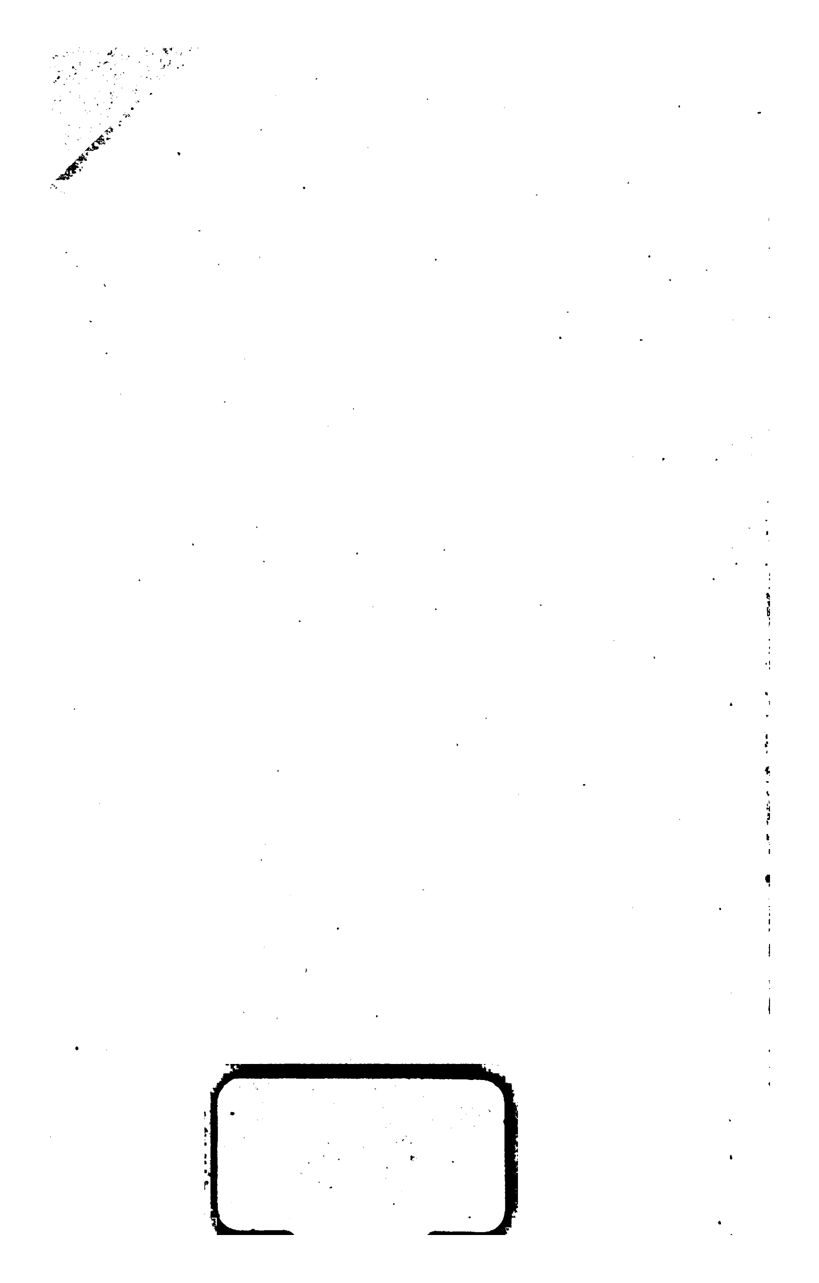
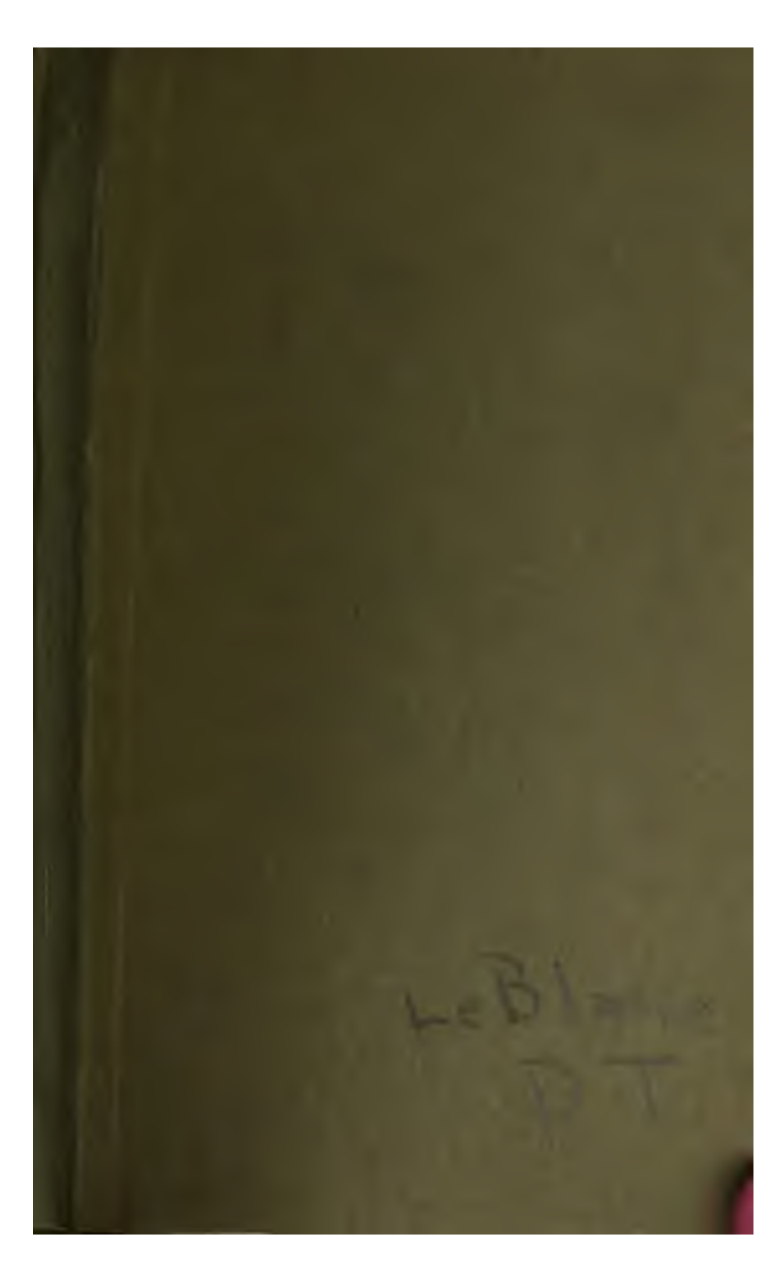






LETTRES
DE MONSIEUR L'ABBÉ
LE BLANC,
HISTORIOGRAPHE DES BATIMENTS
DU ROI,

Cinquieme Édition de celles qui ont paru sous le titre de LETTRES D'UN FRANÇOIS.

Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc sum.

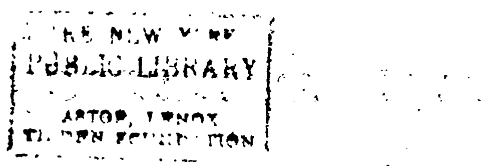
TOME TROISIEME.



A LYON;

Chez AIMÉ DELAROCHE, Imprimeur-Libraire, à l'enseigne de la Couronne & de la Rose d'or, *rue Merciere, maison de la Boule du Monde & aux halles de la Grenette.*

M. DCC. LVIII.



LETTRES D'UN FRANÇOIS.

LETTRE LXV.

A Monſieur l'Abbé de ROTHELIN.

De l'Académie Françoiſe, de l'honneur qu'elle fait à la Nation & de l'utilité dont elle eſt pour l'avancement des Lettres, du beſoin qu'auroient les Anglois d'une pareille Société pour perfectionner leur Langue.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

TANT que les Lettres ont été confinées dans les Colléges, les Sçavants ont exiſté inutilement pour la Société : ſemblables aux Prêtres Egyptiens, ils ne s'expliquoient que

dans une Langue qu'eux seuls pouvoient entendre. Servilement attachés à tous leurs Préjugés, ils se sont moins occupés à rechercher la vérité, qu'à maintenir des erreurs accréditées. Dès que la Philosophie a quitté la Langue de l'Ecole, & que les Muses ont osé parler la nôtre, les gens du monde qui ont cultivé les Sciences & les Arts, ont porté dans les unes cet esprit de liberté & dans les autres ce goût qui leur sont naturels. Montagne s'est ouvert de nouvelles routes vers la Sagesse : pour inviter les autres à le suivre, il a semé de fleurs les sentiers qu'il leur a tracés : il a banni du raisonnement la sécheresse de la Logique. Malherbe a communiqué à nos Muses un ton plus décent & plus noble ; il leur a fait perdre la dureté qu'elles avoient encore de son temps ; enfin notre Langue qu'il a polie est devenue une Langue savante, & ce n'est qu'à l'Académie Françoise qu'elle est redevable de ce point de perfection où elle a été portée.

Nos Voisins sont forcés d'en

convenir : tout prévenu qu'étoit le célébre Dryden en faveur de sa Nation, il a senti que l'Anglois ne pouvoit jamais devenir une Langue polie & réguliere, sans le secours d'une Académie qui en fut uniquement occupée. Locke a aussi proposé à sa Nation l'exemple des François. *La Politique de quelques-uns de nos Voisins*, dit-il, *n'a pas jugé qu'il fût indigne du Public d'encourager & de récompenser ceux qui s'attachent à perfectionner la Langue*. Le Docteur Swift s'est plaint de ce qu'un établissement aussi glorieux pour les Lettres manquoient à l'Angleterre. Sous la Reine Anne, & dans le temps que le Comte d'Oxford étoit Ministre, ce Savant fit tous ses efforts pour procurer à sa Nation une *Académie Angloise*, sur le modéle de la vôtre. On a de lui une Lettre à ce sujet, qui prouve & quelle est parmi nous l'utilité, & quelle est dans les Pays étrangers la célébrité de l'Académie Françoise.

Le Docteur Swift a bien senti la nécessité qu'il y avoit d'admettre les Gens de qualité dans une Compagnie

que l'on voudroit rendre honorable pour les Gens de Lettres, & à qui l'on confieroit le ſoin de perfectionner le langage, & d'épurer le goût en Angleterre. En effet, les Dorſet & les Rocheſter; parmi nous les N** & les S**, en un mot ceux qui ont le bonheur de pouvoir honorer les Muſes en les cultivant, ſont ceux qu'elles ſe plaiſent le plus à favoriſer.

Je vous en fais juge, vous, Monſieur, qui avez apporté à l'Académie Françoiſe & l'un & l'autre titre, & qui joignez aux avantages de la naiſſance ceux des dons les plus précieux de l'eſprit, vous devez ſentir mieux qu'un autre l'utilité qui réſulte pour les Lettres de cette Aſſociation. Si ceux qui les profeſſent ſont meilleurs Juges de la Langue écrite, les Gens de qualité peuvent mieux décider de la Langue qui ſe parle. Les uns ont approfondi davantage les régles de la Grammaire & l'étymologie des mots, les autres ſont des témoins plus sûrs de l'uſage du monde. C'eſt le concours des uns & des autres qui peut ſeul perfectionner une Langue. La

Cour eſt le centre du goût & de la politeſſe. Nos Ecrivains ne peuvent puiſer l'un & l'autre que dans le commerce de ceux qui l'habitent. Les Comédies de Térence ſe ſentent de celui qu'il avoit avec Scipion.

Mais indépendamment de cette utilité réelle, il faudroit encore admettre les Gens de qualité à l'Académie Françoiſe, ſans quoi les Gens de Lettres eux-mêmes ceſſeroient bientôt de déſirer d'en être. Ceux qui prétendent à celle-ci ne peuvent être ſoupçonnés de vues intéreſſées ; elle ne promet point de penſions, elle ne peut donner que de la gloire. Les talens de l'eſprit y rendent tous les hommes égaux. Voilà ce qu'elle offre de flateur à l'amour propre, le premier mobile de toutes nos actions : celui qui eſt le plus grand par ſa naiſſance, ou le plus recommandable par ſon rang, penſe aſſez dignement de l'Homme de Lettres pour chercher à lui être aſſocié. Le Général d'armées, le front ceint des lauriers de la victoire, croit en relever l'éclat en y ajoutant ceux des Muſes qu'il vient

recevoir de vos mains. C'est ainsi que tour-à-tour il honore l'Homme de Lettres auprès duquel il prend place, & est lui-même honoré par celle qu'il occupe parmi vous. (*)

Les Protecteurs des autres Académies ne sont que les Confreres de l'Académicien François. Vous, Monsieur, qui dans celle des Belles Lettres occupez si dignement à tous égards la place d'honoraire, n'avez-vous pas témoigné publiquement combien vous vous teniez honoré de celle que vous occupez à l'Académie Françoise? C'est cette égalité qui l'a fait rechercher jusqu'ici par tout ce que nous avons eu de plus grand dans les différentes parties de la Littérature. Tous ceux qui s'y sont distingués ont voulu être d'une Compagnie où ces Héros qui ont été les défenseurs de l'Etat, & ces Prélats respectables qui ont fait la gloire de

(*) L'Auteur s'est rendu à l'avis de plusieurs de ses amis de l'Académie, en faisant réimprimer à la fin de ce Volume, la Lettre occasionnée par l'Election de M. le Comte de CLERMONT, & qui ne peut être étrangere à ce Recueil, puisqu'elle est en quelque sorte une suite de celle-ci.

l'Eglise Gallicane, ont souhaité d'être admis : à côté des noms des Corneilles & des Racines vous avez la satisfaction de trouver ceux des Villars & des Bossuets.

Quel aiguillon n'est-ce pas pour tout homme qui se sent quelque talent, que l'espoir de devenir membre d'un Corps aussi illustre ! Tous les hommes ne se conduisent pas par l'intérêt ; ceux qui font leur cour aux Muses, ne recherchent communément que la gloire. Un de vos Confreres également recommandable par ses talents, par ses mœurs, & par l'amitié dont vous l'honorez m'a avoué plus d'une fois qu'il ne devoit la réputation qu'il s'est acquise qu'au désir qu'il avoit eu dès sa jeunesse de se rendre digne de la la place qu'il occupe aujourd'hui. A son exemple quels efforts ne fera pas un Homme de Lettres pour mériter d'être admis dans une Compagnie qui lui donne pour Confreres ceux qui occupent les premiers rangs dans l'Etat, & les premieres dignités dans l'Eglise. Quoi qu'en disent ceux

que le désespoir de n'y pouvoir entrer fait parler, l'Académie Françoise est aussi glorieuse pour la Nation, qu'utile pour les Lettres ; le plus haut point d'honneur où celui qui les cultive parmi nous puisse atteindre, est de devenir un de ses Membres.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXVI.

A M. le Chevalier DE BLANE.

Des Combats de Gladiateurs & du goût que l'on a en Angleterre, pour tous les exercices violents.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

C'EST au hazard qui m'a fait jetter aujourd'hui les yeux sur les papiers publics que vous devez la Lettre que je vous écris ; ce sont, à proprement parler, les Registres des mœurs de la Nation : on y trouve souvent des choses singulieres, & l'article que je vais vous communiquer, m'a paru de ce nombre. Ce sont les défis de deux Braves, d'une espece inconnue parmi nous, & plus estimée peut-être ici qu'elle ne devroit l'être.

CARTEL.

» D'autant que moi, *George Bishop*
» de Shaftsbury dans le Comté de
» Dorset, Maître de la noble science
» de défense dans toutes ses branches,

» ai été ici trés-injurié par M. Maguire,
» en ce qui regarde celle de l'épée;
» je l'invite à se battre avec moi, à
» toute outrance sur le théatre. C'est
» ce que désire & ce qu'attend avec
» empressement. Votre Serviteur,
» *George Bishop*.

RÉPONSE.

» Moi, *Félix Maguire*, du Royau-
» me d'Irlande, maître de mon épée,
» & qui me suis battu avec les plus
» Illustres de ce Royaume, à sçavoir,
» M. Figg, M. Sparks, M. Sutton,
» M. Johnson, M. Gill, & autres
» grands Hommes; je ne manquerai
» pas de joindre M. Bishop au lieu
» & au temps dont il sera convenu,
» & je saurai maintenir contre lui
» l'honneur dû à mon épée & à mon
» Pays. Qu'il prenne garde sur-tout
» que je ne lui fasse porter une paire
» de béquilles, comme cela m'est déja
» arrivé à l'égard de quelques-uns
» de ses Compatriotes. Votre Ser-
» viteur, *Félix Maguire*.

Que pensez-vous, Monsieur, de la fanfaronade de ces vils Gladiateurs?

ou si ce sont des hommes courageux, quel dommage que leur courage soit si mal employé ! Le goût qu'ont les Anglois pour ces sortes de spectacles, ne vous étonne-t-il pas ?

Quelle que soit la célébrité de ces deux Champions, je crois que vous me pardonnerez de ne pas pousser la curiosité jusqu'à vouloir être moi-même témoin de leurs hauts faits d'armes. Les Anglois nous reprochent notre répugnance pour ces combats barbares, comme l'effet de notre mollesse ; ne serions-nous pas aussi bien fondés à interpréter à leur désavantage le goût qu'ils y prennent ? L'humanité ne doit-elle pas souffrir à voir des malheureux s'assommer à coups de bâtons, ou se couper par morceaux ? Sans accuser le peuple, qui s'en fait un amusement, d'être cruel, ne rougissons pas de fuir jusqu'à l'image même de la cruauté.

Il est assez difficile que ces spectacles n'inspirent pas une sorte de férocité. Après qu'on se fut apprivoisé à Rome à voir des lions & des tigres s'entre-déchirer, ces combats

devinrent insipides au peuple, il fallut pour les satisfaire, les faire battre contre des hommes. Les Romains se faisoient un jeu de ce que nous appellons aujourd'hui barbarie. Ils aimoient à voir répandre du sang, ils contemploient avec plaisir dans un Gladiateur expirant, le spectacle horrible des douleurs & des agonies de la mort. Ils avoient des maîtres, ou plutôt des monstres de férocité, qui apprenoient à ces infortunés à mériter les applaudissements du peuple, soit en souffrant avec constance, soit en mourant avec grace. Mais que prouve l'exemple des Romains, sinon qu'ils n'avoient pas autant de politesse qu'ils pensoient en avoir, & qu'ils étoient plus cruels qu'ils ne croyoient l'être? Après tout, Grecs ou Romains, que nous importe? Ne nous en laissons pas imposer par l'autorité des Nations; ne reconnoissons que celle de la raison. De pareils spectacles sont indignes d'Etres qui en sont doués, & ne peuvent que faire honte à l'humanité. Les Sages en ont toujours eu horreur.

Si celui qui souffre est coupable, il n'a que ce qu'il mérite; Mais vous, qu'avez-vous fait, dit Sénéque, *pour mériter de le voir souffrir?*

Il faut avouer que ces combats de Gladiateurs Anglois ne sont plus autant à la mode qu'ils l'ont été. Les honnêtes gens y ont presque renoncé. On n'y voit guéres à présent que la plus vile populace, ou cette classe d'hommes peut-être encore plus méprisables que ceux de la lie du peuple, puisqu'ils s'en rapprochent autant par les mœurs, qu'ils en sont séparés par la naissance.

Je ne dois pourtant pas vous laisser ignorer qu'ici plusieurs gens du premier rang font assez de cas de ce noble exercice pour vouloir l'apprendre eux-mêmes, & que quelques-uns d'eux regardent la science du Gladiateur comme le premier mérite d'un Gentilhomme accompli. J'en connois un, c'est M. Spencer, frere du Duc de Marlborough, qui a fait son apprentissage sous ce fameux M. Figg dont dont il est parlé ci-dessus. Cet Anglois tient à tel honneur d'être élevé

de ce grand maître, qu'il l'a souvent à sa table : il le promet aux soupers d'apparat qu'il donne, comme on promet à Paris Gélyotte ou Chassé, & il ne faut pas le trouver étrange, chaque Pays a ses moeurs. En France on chante pour s'amuser ; ici l'on fait le coup de poing pour passer le temps.

M.r Figg dit un jour lui-même à une personne de ma connoissance, qui avoit l'honneur d'être d'un de ces soupers : *Monsieur, aucun homme n'a plus de compassion que moi pour les pauvres & les malheureux ; mais dès que je suis sur le théatre, si je vois de la chair il faut que je coupe.* Tels sont les propos de table dont cet homme célébre régale les Admirateurs de ses talents, ce qui doit assurément faire un convive fort agréable.

A l'égard des combats à coup de poing, la Noblesse en Angleterre n'y excelle pas moins que le Peuple. Un des Pairs du Royaume est encore aujourd'hui la terreur des Fiacres de Londres. J'ai connu à la Campagne un Chevalier Baronet qui y a fixé

ſa demeure, c'eſt un homme fort âgé, qui néanmoins ſe pique encore d'être le premier lutteur de toute la Grande Bretagne. Il y a quelques années qu'il a publié un Livre ſur l'utilité de cet art où il excelle. Comme il n'a pas fait d'auſſi grands Diſciples qu'il l'auroit ſouhaité, par zéle pour le bien public autant que par paſſe-temps, il l'enſeigne aujourd'hui gratis à ceux qui veulent bien recevoir ſes leçons. Un Membre du Parlement, Seigneur de ſon voiſinage, fut un jour lui rendre viſite; comme ils ſe promenoient enſemble en parlant de cet art merveilleux, & des avantages qu'on en peut retirer dans la ſociété, le vieux Chevalier ſaiſit ſon homme par derriere, & le jetta par-deſſus ſa tête. Celui-ci, un peu froiſſé de ſa chûte, ſe releve tout en colere... *Milord*, lui dit cet habile Lutteur, d'un ton grave & important, *il faut que j'aie bien de l'amitié pour vous. Vous êtes le ſeul à qui j'ai montré ce tour-là.* *

* Callibius hauſſa un jour un bâton qu'il tenoit pour en donner à Autolicus, homme diſpos &

Je m'imagine, car il faut toujours voir les choses du côté le plus favorable, que ce sont moins ces combats même qui plaisent aux Anglois, que l'exercice qu'ils y prennent ; & ici en effet on en prend de toutes sortes. En général, combien d'hommes exercent leur corps, combien peu exercent leur esprit !

On pourroit mettre au rang des exercices les plus violents qui sont ici en usage, celui d'aller en carrosse : il n'en est guéres à Londres qui ne puissent tenir lieu aux Anglois du trémoussoir de M. l'Abbé de S. Pierre. Ceux qui ont soin de leur santé, donnent la préférence aux voitures les plus rudes. On se livre aussi à d'autres exercices suivant les différentes infirmités dont on se croit menacé. On joue à la boule pour la gravelle ; pour les maux de tête on trotte à cheval.

Cependant, si l'aliment le plus sain

roide à la lutte, sur lequel le Philosophe Xenophon composa jadis le livre de la lutte, mais lui qui entendoit les ruses de la lutte, le saisit soudainement aux cuisses, & l'enlevant en l'air, le jetta par terre à la renverse. *Plutarque. Vie de Lysander.*

devient

devient une eſpece de poiſon pour ceux qui en font un uſage immodéré, l'exercice, quelque néceſſaire qu'il ſoit à la ſanté, peut-être très-pernicieux pour ceux qui en abuſent. Pluſieurs Anglois mettent leur gloire à ſoutenir des fatigues, qui font le malheur de ceux dont la profeſſion eſt de les ſupporter. J'ai connu un jeune homme de qualité, qui ſe vantoit de courir plus vîte & plus long-temps qu'aucun Coureur d'Angleterre. Il avoit gagné à ce métier pluſieurs gageures conſidérables; & ſi l'on m'a dit vrai, il courut un jour de Londres juſqu'à Yorck ſans s'arrêter. A l'exemple de ceux qui vouloient obtenir le prix de la courſe aux Jeux Olympiques, & qui étoient obligés pour ſe mettre en état de le diſputer, de vivre ſobrement, de s'abſtenir de ragoûts; en un mot, de ſuivre en tout un régime aſſez génant: lorſque cet Anglois avoit de pareilles courſes à fournir, il s'y préparoit, pour ſe rendre plus léger, par des ſaignées, des purgations & des ſueurs violentes. C'eſt ainſi qu'aux

dépens de sa santé même, qu'il a altérée, il a acheté la réputation d'être le premier Coureur d'Angleterre. Dans quelle classe mettrons-nous un homme qui paye si cher un mérite si frivole ? Dans celle des hommes singuliers, ou dans celle des insensés ? Que ne produit pas dans une tête mal organisée la ridicule envie d'occuper les autres de soi !

En plus d'une Province d'Angleterre, de même qu'autrefois à Olympie & à Lacédémone, on voit aussi de jeunes filles se disputer le prix de la course : ce sont communément des Villageoises fortes & robustes qui courent d'une vîtesse étonnante.

Peut-être que ce goût, que les Anglois témoignent pour toutes les sortes d'exercices, est une preuve qu'il leur est nécessaire. Parmi les plaisirs, ceux même qui passent pour arbitraires, viennent souvent de besoins réels. Qui sait si la qualité de l'air qu'on respire en Angleterre, & les aliments dont on s'y nourrit ne sont pas cause qu'on y a plus besoin qu'ailleurs de tout ce qui peut exciter

la transpiration ? Ces différents exercices sont des recettes sûres contre le *Spleen* ; & je crois que généralement parlant, ils rendent les Anglois plus robustes que les François. Les hommes sont d'autant plus forts, qu'ils font plus d'usage de leurs forces.

Les Romains qui dans les commencements s'adonnerent aux exercices du corps pour se rendre plus guerriers, les cultiverent dans la suite pour la santé. C'est pour cela qu'Auguste jouoit souvent au ballon. Mais je ne puis comprendre comment on peut se livrer à ceux qui dégradent la dignité de notre nature ! Comment des Etres, qui ont quelque sentiment d'humanité, peuvent-ils voir comme des jeux ces assauts de vils Gladiateurs, qui les mettent de niveau avec les animaux, dont ils imitent la férocité !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXVII.

A Monsieur FRERET.

Des Auteurs Anglois & François, & des caracteres qui les distinguent; de la multitude de Livres qui s'impriment en Angleterre, &c.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

J'AI reçu toutes les nouveautés littéraires qui ont paru au commencement de cette année, & que vous vous avez eu la bonté de m'envoyer. Pour commencer à m'acquitter envers vous, j'ai chargé le Courier de Milord Walde-Grave de cinq ou six Brochures politiques, & vous recevrez bientôt par M. Smith de Boulogne, un paquet plus considérable. Je vous envoie à mon tour ce qui a paru ici de plus supportable dans tous les genres de littérature.

Que nous sommes stériles, nous autres François, en comparaison des Anglois! On met au jour en ce Pays-ci plus d'Ouvrages en un mois, que

la presse de Paris n'en fournit en un an. Dans la seule année derniere, on en a imprimé près de quinze cents, (*) sans compter toutes ces feuilles de nouvelles & de politiques qui paroissent tous les jours, & qui occupent un Peuple plus embarrassé de son loisir, qu'on ne l'est communément parmi nous. Les Anglois ne vivent & ne conversent pas autant les uns avec les autres, que le font les François. Ainsi, pour remplir les vuides de leur vie, ils ont plus besoin de faire ou

(*) D'après les Journaux Anglois que j'ai parcourus, j'ose assurer que l'année 1755 n'a pas été moins féconde que celle où cette Lettre a été écrite. Mai, Juin, Juillet & Août 1756, proportion gardée, ont encore plus produit. Chaque mois est de 140 à 150 Ouvrages nouveaux, en y comprenant les Brochures de toute espece. L'article des Sermons est de 15 à 20 par mois. *Le tremblement de terre de Lisbonne, la déclaration de guerre & la prise de Port-Mahon*, sont les sujets qui en ont le plus fourni dans ces derniers temps, & qui ne sont pas encore épuisés. De ces discours les uns sont en partie Philosophiques, les autres presque entierement Politiques, très-peu sont faits réellement pour la Chaire de vérité. Ceux sur les affaires du temps ont été prêchés la plûpart devant différentes *Associations respectables d'Anti-Gallicans.* En Angleterre c'est faire une œuvre agréable, sinon à Dieu, du moins à la Nation, que de payer au poids de l'or le zèle que des Orateurs mercenaires emploient à inspirer au Peuple la haine du nom François.

de lire des Livres. Ce qui eſt à peu près égal pour le grand nombre de ces Ecrivains. Leur naturel les porte au ſilence, comme le nôtre nous porte à la diſſipation ; & le ſilence inſpire autant le goût de la lecture, que la diſſipation en éloigne. Peut-être même que de ce grand nombre de gens qui font ici des Livres, la plûpart ne ſe mêlent d'écrire, que parce qu'ils n'ont pas aſſez d'eſprit pour faire autre choſe. Nous n'avons nous-mêmes en France que trop d'Auteurs de cette eſpece, qui ne compoſent des Romans ou des Hiſtoires, que parce qu'ils ne ſont pas en état de faire d'autre métier. A Paris, les ſpectacles débauchent l'eſprit des jeunes gens : A peine ont-ils fréquenté ſix mois le parterre, qu'ils veulent à leur tour paroître, comme Auteurs, ſur le théatre. La Comédie Italienne, à qui l'on pourroit reprocher de jouer tant de miſérables Piéces, ſi elles n'y étoient ſouvent applaudies, eſt cauſe que beaucoup de Clercs déſertent de l'Etude de leurs Procureurs, & embraſſent par

pareſſe une profeſſion qui flate davantage leur amour-propre, mais qui ne demande pas plus de talents que celle qu'ils quittent ; car il n'eſt point vrai, comme on le ſuppoſe, que même pour faire un mauvais Ouvrage, il faut encore avoir de l'eſprit, il ſuffit pour cela de s'en croire ; & de toutes les erreurs de l'amour-propre, celle-ci eſt aſſurément la plus commune. (*)

Il eſt auſſi pluſieurs Auteurs, qui, de même que notre ancien Belleforêt, n'écrivent que parce qu'ils ont une famille à entretenir. *Ils ont*, comme lui, *des moules auxquels avec grande promptitude ils jettent des Livres nouveaux : ce ſont autant de Recueils & de vaines narrations qu'ils copient les uns d'après les autres.*

(*) *On a vu à Paris un Auteur traduire en François tous les Auteurs Latins ſans ſçavoir ni le Latin ni le François .... On en voit d'autres enſeigner l'art de réuſſir à la Cour, ſans y avoir jamais mis le pied ..., On en voit faire des Livres de Dévotion, ſans qu'ils aient ſeulement lû l'Evangile, & traiter les matieres de Religion, ſans d'autre étude que celle du Monde & des matieres profanes.* Entretiens ſur les Contes de Fées.

En Angleterre, en France, & surtout en Hollande, combien y a-t-il d'Ecrivains aux gages d'un Libraire, qui, comme autrefois Du Ryer, travaillent à quarante sols la feuille ? C'est dommage que la plûpart d'entr'eux n'aient pas assez d'esprit ou assez de talent pour s'appliquer uniquement à des Traductions. Les Libraires, à qui ils se vendent, les emploieroient plus utilement, & pour le Public, & pour eux-mêmes. *Il devroit*, dit Montagne, *y avoir quelques corrections des Loix contre les Ecrivains ineptes & inutiles, comme il y en a contre les Vagabonds & les Fainéants :* En beaucoup d'Auteurs, la manie d'écrire est une espece de rage, que rien ne sçauroit contenir. (*)

D'Ablancourt a eu raison de dire, qu'il vaut mieux traduire de bons Livres, que de faire des Livres nouveaux, qui la plûpart n'apprennent rien de nouveau. Bayle avoit remarqué, qu'on ne s'étoit pas encore

(*) *Quatuor millia Librorum Didymus Grammaticus scripsit, miser erat si tam multa supervacua legisset.*

avisé de faire l'Histoire des grands Criminels ; on a fait pis de nos jours en nous donnant *Les Causes Célébres*, qui ne sont, à plusieurs égards, que l'Histoire de différents Scélérats, ou les Annales de la Greve. De pareils Ouvrages font honte à l'humanité, & peuvent être d'un usage pernicieux dans la société. Peut-être instruiront-ils plus d'Hommes pervers dans le crime, que les réflexions de l'Auteur n'en corrigeront.

Ce n'est point par la multitude des Livres qui paroissent tous les ans, que l'on peut juger de la supériorité d'une Nation sur une autre en fait de Sciences, c'est par le goût, la solidité & l'utilité de ses Ouvrages. Malgré cette grande fécondité des Ecrivains Anglois, les bons Livres ne sont pas plus communs ici qu'ailleurs. Il s'y en imprimeroit sûrement beaucoup moins, si tous ceux qui se mêlent d'écrire étoient obligés seulement de sçavoir leur Langue. Car ce seroit trop exiger d'eux, que de leur demander de l'ordre & de la correction dans leurs Ouvrages. La

Langue Angloise, comme vous le sçavez, a peu de principes fixes ; & vous conviendrez que la plûpart de ceux qui l'écrivent, n'en respectent aucun.

Ce qui augmente de beaucoup le nombre des mauvais Livres qui paroissent en ce Pays-ci, ce sont, il faut l'avouer, la plûpart de ceux qui viennent du nôtre. On traduit à Londres tout ce qui paroît de nouveau à Paris, & cela sans aucun choix, les plus misérables Ouvrages, comme les meilleurs. De là ceux de nos Auteurs à qui l'on fait cet honneur, n'ont aucun sujet de s'en énorgueillir ; ** qui n'est connu que par les Exemplaires que l'Auteur en a donnés, vient de paroître en Anglois. Toute mauvaise qu'est la nouvelle Histoire de Portugal, si elle eut seulement pû passer la mer, elle eût infailliblement été traduite. De pareilles productions, quoiqu'étrangeres, jointes à celles de même espece que leur climat leur fournit en beaucoup plus grand nombre, inondent la Littérature Angloise d'un déluge de barbarie & de mauvais goût.

Ce que je reprocherois le plus volontiers aux Auteurs Anglois, c'est de ne sçavoir pas faire un Livre. Leurs Ouvrages les meilleurs manquent le plus souvent de méthode. Depuis quarante ans on à plus écrit en Angleterre sur la Médecine, que dans tout le reste de l'Europe; cependant en est-il rien sorti que l'on puisse comparer à cet égard au Traité *De Morbis Venereis* de M. Astruc? Il n'est ici aucun de ceux qui sont faits pour en juger, qui ne regarde cet Ouvrage comme le plus utile & le mieux fait qui ait paru depuis long-temps en Médecine. Mais en quelque genre que ce soit, & en France comme ailleurs, il est rare de réunir l'un & l'autre mérite. Beaucoup de nos Ecrivains ont le défaut précisément opposé à celui des Anglois. Ils arrangent quelquefois des riens avec tout l'art & toute la méthode possible. C'est dommage que de pareils Auteurs n'aient rien à nous apprendre : on sent que s'ils avoient eu de la matiere, ils auroient sçu la mettre en œuvre. Aussi notre façon de louer

un Ouvrage, eſt aujourd'hui de dire: *C'eſt un Livre bien fait, une Piéce bien écrite, un Diſcours bien arrangé :* Les Anglois au contraire diſent : *C'eſt un Livre plein de bonnes, ou d'excellentes choſes.*

Vous avez dû, Monſieur, remarquer encore une différence eſſentielle entre leurs Auteurs & les nôtres. Les Anglois qui traitent des Sciences abſtraites, ne cherchent pas aſſez à ſe rendre clairs, ils ſemblent toujours craindre d'en trop dire ; ils ſont auſſi avares de mots que prodigues d'idées. Tel eſt le caractere du célébre Bacon. Quatre lignes des principes Mathématiques de Newton, donnent la torture aux Geométres les plus habiles. Locke eſt peut-être le ſeul Auteur Anglois qui ait ſçu éviter ce défaut. Ceux au contraire qui écrivent des choſes de goût & d'agrément, péchent par trop de diffuſion & d'abondance : ils craignent toujours de n'avoir pas aſſez d'eſprit, ils entaſſent figures ſur figures. Ils s'écartent à tout moment de leur ſujet, pour ne point perdre les moin-

drès chofes qui y ont rapport ; & l'idée principale eft fouvent offufquée par les idées acceffoires.

Dans le premier cas, les Auteurs François font encore fujets au défaut oppofé à celui des Anglois. On a plus d'une fois reproché aux nôtres, d'étendre en un gros volume, ce qui ne feroit fouvent que la matiere d'une Differtation de vingt pages. Un Auteur qui fe défie trop de la pénétration de fes Lecteurs, ne donne pas grande idée de la fienne, & tel prend beaucoup de peine pour fe faire entendre, que, malheureufement pour lui, on n'entend que trop.

Pour ce qui regarde la maniere de traiter les chofes de goût & de pur agrément, vous avez raifon de foutenir que ni les Anglois, ni aucune autre Nation de le peut difputer aux François. M. Congreve, M. Addifon, le Comte de Shaftesbury, le Docteur Swift, M. Pope & Milord Bolingbrooke, ne fe font fi fort diftingués des autres Ecrivains de leur Patrie, que parce qu'ils ont autant étudié nos bons Auteurs du dernier fiécle, que

les grands modeles de l'antiquité.

La prodigieuse quantité de Livres qui s'impriment ici tous les mois sur toutes sortes de matieres, nous fait voir quel est le génie de cette Nation. Dans les productions Littéraires, chaque Auteur ne reconnoît de régle que son goût, j'eusse peut-être aussi bien fait de dire que son caprice. Tel homme même se mêle ici d'écrire, qui n'a appris sa Langue qu'à la Halle (*). Un Cordonnier qui saura un remméde de bonne femme, écrira sur la Médecine. Rien n'est si aisé que de faire des Livres, quand on se dispense des soins que demandent le style, l'ordre & la correction.

A cet égard, comme à beaucoup d'autres, nous n'imitons que trop les Anglois. Nos Artistes de toute espece veulent aussi se mêler de faire des Livres. Tel pourroit se distinguer par son talent qui perd son temps à en disserter. Si la manie du siécle, &

(*) Locke se plaint de ce qu'en Angleterre on néglige trop la Langue maternelle. *Ils sont* (les Anglois) *si éloignés*, dit-il, *d'en apprendre les regles, qu'ils ne sçavent pas même qu'il y a une Grammaire Angloise.* De l'Education des Enfants.

peut-être un peu d'amour propre, n'aveugloient pas ces Messieurs, ils s'en tiendroient à leur profession. Il en est de l'art d'écrire comme de tous les autres, il arrive souvent qu'on prend beaucoup de peines inutiles pour y réussir, mais très-certainement on ne peut le savoir sans l'avoir appris.

Au reste, je suis bien loin de condamner cette abondance de Livres. Les plus mauvais ne laissent pas d'être encore utiles à la Nation. Ils font vivre à Londres plusieurs Ouvriers; ils soutiennent au dehors des Manufactures considérables de papier, & par conséquent le Commerce. C'est ainsi qu'en effet, en quelque Pays que ce soit, ce grand nombre d'Ecrivains peut-être très-utile à un Etat, pourvu que d'ailleurs il y ait assez de Laboureurs, car on ne doit souffrir aucune Profession qui puisse préjudicier à la culture des terres.

Il faut songer aussi que tel Ouvrage nous paroît méprisable, qui ne l'est pas pour une autre classe d'hommes. Combien en est-il que *Pierre de Pro-*

vence & *Jean de Paris* amusent ? Il faut des Ouvrages pour la Ville, & d'autres pour la Province. Le Journal de Verdun est pour les Curés de Campagne, ce qu'est le Mercure pour les Chanoines d'une petite Ville. Personne ne se doute à Paris, de la réputation qu'a le S*** de la ** dans les Provinces. Enfin il est convenu qu'il y a peu de mauvais Ouvrages qui ne contiennent quelque chose de bon. Ces jours passés, je trouvai moi-même dans un Livre Anglois, aussi ignoré qu'il mérite de l'être, un morceau qui me parut agréable. Je vous l'envoie en François, pour que vous en puissiez faire part à vos amis. C'est ainsi que le métal le plus précieux se trouve souvent allié aux matieres les plus viles, c'est faire une chose également utile & pour soi & pour les autres, que de l'en séparer.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

SUR

SUR
LA VANITÉ ET L'AMBITION
DE L'ESPRIT HUMAIN.

CICERON, dans le premier Livre de ses *Tusculanes*, fait voir ingénieusement la fausseté des jugements que nous formons sur la durée de la vie humaine comparée à l'éternité. Pour donner plus de force à son raisonnement, il cite un passage de l'Histoire Naturelle d'Aristote, touchant une espece d'insectes commune sur les bords de l'HIPANIS (*), qui ne vivent jamais au delà du jour où ils sont nés.

(*) Fleuve de Scythie, qui porte aujourd'hui le nom de *Bog*.

Aristote dit, qu'il y a de petites bêtes sur la riviere Hipanis, qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à huit heures du matin, elle meurt en jeunesse; celle qui meurt à cinq heures du soir, elle meurt en sa décrépitude. Qui de nous ne se moque de voir mettre en considération d'heur ou de malheur ce moment de durée? Le plus & le moins en la nôtre, si nous la comparons à l'éternité, ou encore à la durée des montagnes, des étoiles, des arbres & même d'aucuns animaux, n'est pas moins ridicule. Essais de MONTAIGNE.

» Pays, le grand nombre d'accidents,
» particuliers auxquels nous ſommes
» tous ſujets, les infirmités qui affli-
» gent notre eſpece, & les malheurs
» qui me ſont arrivés dans ma pro-
» pre famille, tout ce que j'ai vu
» dans le cours d'une longue vie, ne
» m'a que trop appris cette grande
» vérité : Qu'aucun bonheur placé
» dans les choſes qui ne dépendent
» pas de nous, ne peut être aſſuré,
» ni durable. L'incertitude de la vie
» eſt grande ! Toute une génération
» entiére a péri par un vent aigu.
» Une multitude de notre jeuneſſe
» imprudente, a été balayée dans les
» eaux, par un vent frais & inatten-
» du. Quels terribles déluges ne nous
» a pas cauſés une pluie ſoudaine !
» Nos abris même les plus ſolides,
» ne ſont pas à l'épreuve d'un orage
» de grêle. Un nuage ſombre fait
» trembler les cœurs les plus coura-
» geux. J'ai vécu dans les premiers
» âges, & converſé avec des Inſectes
» d'une plus haute taille, d'une conſ-
» titution plus forte, & je puis dire
» encore d'une plus grande ſageſſe

» qu'aucun de ceux de la génération
» présente. Je vous conjure d'ajouter
» foi à mes dernieres paroles, quand
» je vous assure que ce Soleil qui
» nous paroît maintenant au delà
» de l'eau, & qui semble n'être pas
» trop éloigné de la terre, je l'ai vu
» autrefois fixé au milieu du Ciel,
» & lancer ses rayons directement
» sur nous. La Terre étoit beaucoup
» plus éclairée dans ces âges reculés,
» l'air beaucoup plus chaud, & vos
» ancêtres plus sobres & plus ver-
» tueux. Quoique mes sens soient
» affoiblis, ma mémoire ne l'est pas,
» je puis vous assurer que cet Etre
» glorieux a du mouvement. J'ai vu
» son premier lever sur le sommet de
» cette montagne, & je commençai
» ma vie vers le temps où il com-
» mença son immense carriere. Il a,
» pendant plusieurs siécles, avancé
» dans le Ciel avec une chaleur pro-
» digieuse, & un éclat dont vous ne
» pouvez avoir aucune idée, & que
» sûrement vous n'auriez pu suppor-
» ter. Mais maintenant par son déclin
» & une diminution sensible dans sa

» vigueur, je prévois que toute la
» nature doit finir en peu de temps,
» & que ce monde va être enseveli
» dans les ténébres en moins d'une
» centaine de minutes.

» Hélas, mes amis! combien ne
» me suis-je pas autrefois flatté de
» l'espérance trompeuse d'habiter tou-
» jours cette terre? Quelle magnifi-
» cence dans les cellules que je me
» suis moi-même creusées! Quelle
» confiance n'avois-je pas mise dans
» la fermeté de mes membres & les
» ressorts de leurs jointures & dans
» la force de mes aîles! Mais j'ai
» assez vécu pour la nature & pour
» la gloire, & aucun de ceux que je
» laisse après moi, n'auront la même
» satisfaction en ce siécle de ténébres
» & de décadence que je vois qui
» est commencé.

LETTRE LXVIII.

A Monsieur le Président BOUHIER.

De la Chambre des Communes & des Elections.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

HEUREUX qui comme vous peut s'entretenir avec Platon! C'est dans le commerce de ces grands hommes de l'antiquité que l'on puise cette saine Philosophie qui juge de tout & ne s'étonne de rien. Celui qui se l'est rendue familiere ne regarde plus l'injustice & l'erreur que comme les suites de la foiblesse presque inséparable de notre nature. Il n'est point surpris de voir ou des Particuliers, des Corps & des Nations entieres, tendre à un but & ne pas prendre les voies qui y conduisent; ou les vices de l'humanité, rendre inutiles les pécautions de la plus sage politique.

L'ancienne Constitution d'Angleterre est assez peu connue, il n'est

pas aisé de faire voir de quelle maniere dans les commencements les Parlements ont été convoqués & tenus, & de suivre à cet égard toutes les variations des Loix, ou plutôt de l'usage, depuis la conquête (*) : deux cents ans après il ne paroît point encore de Chambre des Communes ; du moins est-il sûr que s'il y en avoit, elle ne s'assembloit que très-rarement.

C'est sous les Régnes de Henri VII. & de Henri VIII. qu'elle s'est mise en possession de l'autorité dont elle est aujourd'hui revêtue, & qui étoit auparavant exercée par la Chambre des Pairs. Les Membres de la Chambre basse du Parlement sont les grands Commissaires du Royaume, députés de toutes parts pour présenter au Roi & aux Seigneurs, les griefs de la

(*) Les Parlements long-temps avant & après la conquête se tenoient trois fois l'an ; à Pâques, à la Pentecôte & à Noël, durant l'espace de huit jours à chaque fois, ils continuerent ainsi avec quelques changements, soit pour le temps de les convoquer, soit pour la durée des Sessions, qui furent toujours très-courtes, jusqu'au régne d'Edouard III. dans la quatrieme année de ce Régne, cette Loi-ci fut faite : *Que les Parlements seroient tenus une fois chaque année ou plus souvent.*

Nation, leur demander la réforme des abus, & s'il est nécessaire, la punition de ceux qui en sont les Auteurs.

Ce que l'Angleterre a conservé de liberté, elle le doit sans contredit, à la Chambre des Communes; mais peut-être a-t-elle montré plus de courage dans les temps orageux, que de vigilance dans les calmes apparents qui ont aussi leurs dangers. Sans reprocher aux Anglois d'aujourd'hui d'avoir dégénéré de la vertu de leurs ancêtres, il est sûr que s'ils ont encore les mêmes principes, ils ne tiennent plus la même conduite; s'ils sont aussi jaloux de leurs priviléges, ils ne sont pas aussi attentifs dans le choix de ceux à qui ils confient le soin de les défendre.

La chose la plus importante pour la Nation, c'est le choix de ceux à qui elle donne le droit de la représenter. Le Parlement lui-même n'est que le ruisseau, l'élection des membres qui le composent est la véritable source du bonheur ou du malheur du peuple. Si les élections étoient libres & exemtes

de corruption, le ruisseau, quand bien même il se feroit troublé dans son cours, redeviendroit à la fin aussi pur que la source dont il couleroit ; mais elle est presque entièrement corrompue par l'or, le plus actif & le plus dangereux de tous les poisons.

Lorsqu'il s'agit de nommer un Député à la Chambre Basse, l'homme le plus vertueux, le plus sage, le plus zélé devroit toujours être préféré ; cependant c'est communément le plus ambitieux & le plus prodigue qui l'emporte. Le Peuple payoit autrefois ceux qu'il chargeoit de la défense de ses droits ; aujourd'hui il vend son suffrage à celui qui y met le plus haut prix. Tout homme qui est en état de dépenser beaucoup, est sûr de se faire un parti ; mais non pas d'être élu : celui de ses concurrents qui aura dépensé le plus, selon toutes les apparences, aura la pluralité des voix. Les uns entrent au Parlement pour payer leurs dettes, d'autres en font pour y rentrer. Plusieurs se ruinent tous les jours à briguer en vain cet honneur ; souvent aussi ce ne sont

pas eux-mêmes qui font cette dépense, ce sont les principaux du parti qui les portent.

Tel est l'usage que nos Voisins font aujourd'hui de leur liberté ; tel est l'emploi de leurs richesses : elles ne servent entre les mains de ceux qui les possédent qu'à corrompre le peuple. Il est naturel que les petits tâchent de se concilier la bienveillance des Grands dont ils ont besoin. Si le contraire arrive ici, & si l'on voit les supérieurs rechercher leurs inférieurs, c'est moins l'effet d'une ambition louable de parvenir aux honneurs, que celui d'une cupidité, telle que rien ne leur coûte pour la satisfaire.

C'est ainsi que chez les Romains, les Patriciens commencerent à sapper la vertu & corrompre l'intégrité du Peuple en achetant ses suffrages aux élections, ce qui porta le coup fatal à la République. *La probité*, dit un Auteur Anglois, *a toujours régné dans la Nation, tant que le bien public a déterminé les suffrages pour élire les membres du Parlement.* Il prétend que

l'Angleterre est entierement dégénérée, depuis que ceux qui briguent ces places, prostituent leur honneur, & corrompent celui de la multitude qui les choisit par la plus basse & la plus scandaleuse vénalité. C'est en vain, dit-il, que tous les jours on en porte des plaintes à la Chambre des Communes; peut-on espérer de voir punir cette corruption par ceux qui ont le même crime à se reprocher. L'Accusé, en pareil cas, conformément à nos Loix, est jugé par ses Pairs, mais il est absous par ses complices.

Sans prononcer sur ce fait, je ne crains pas du moins d'avancer que l'homme qui se vend est plus esclave que celui qui est vendu par un autre, & porte le caractere d'une servitude qui dégrade davantage l'humanité. Nous ne pouvons répondre du sort; nous ne devons rougir que de nos fautes.

J'ai été témoin d'un exemple tout récent de cette corruption : c'est l'élection qui s'est faite la semaine derniere de l'un des Députés de la

ville de Windsor, élection dont on a beaucoup parlé, à cause des dépenses excessives des deux Pairs du Royaume qui se sont disputés à qui l'emporteroit ; l'un est le Duc de S. Albans, Gouverneur du Château de Windsor ; l'autre est le Duc de Marlborough, aujourd'hui l'un des chefs du parti opposé à la Cour : le premier, c'est-à-dire le Ministre sous son nom, pouvant dépenser davantage, a remporté enfin la victoire.

Cependant les libertés du Peuple dépendent presque entierement de celle de ses suffrages à ces élections. Une des principales fonctions des Membres des Communes est de s'opposer aux entreprises de ceux à qui la partie exécutrice du pouvoir est confiée, & par conséquent du Ministre, de qui la plûpart aujourd'hui tiennent en quelque façon leur mission. Ainsi tant qu'il aura le pouvoir d'influer sur les élections, de maniere à les faire tomber sur ceux qu'il plaît à la Cour de récommander, elle aura toujours, par le moyen de ces Députés, une supériorité de nombre

pour étouffer les plaintes contre l'administration la plus vicieuse, multiplier les abus au lieu de les réformer, changer, sinon la forme, du moins le fonds de la constitution, & faire passer en loi la volonté du Souverain. C'est l'avis du Chancelier Bacon, qui dit que l'Angleterre ne peut jamais être détruite que par les Parlements, & qu'il n'y a rien qu'un Parlement ne puisse faire.

Pendant ces temps d'élection, ceux qui y aspirent, ou qui soutiennent les Aspirants, sont obligés de tenir table ouverte. Ils y ont quelquefois trois cents personnes à régaler par jour. Celui qui enivre le plus de peuple peut compter sur un plus grand nombre de voix; on fait ici tout ce qu'on veut du Paysan avec de la biere forte. S'il s'en trouve de sobres, on les gagne avec de l'argent. A l'égard du Bourgeois intéressé, l'un vend son suffrage vingt guinées, l'autre ne le donne qu'à trente; pourvu qu'on y mette le prix, on est sûr de les tous avoir. N'est-il pas étonnant que ce soient là presque les seules voies par

lesquelles un homme puisse obtenir l'honneur de veiller au salut de ses Concitoyens ?

Les Grands du Royaume qui veulent conserver leur crédit dans leurs Provinces, sont attentifs en tout temps à tenir leur cave ouverte pour tous les Paysans des environs ; une des principales fonctions du Sommelier est le soin de les enivrer. C'est, me dira-t-on, un effet de la magnificence des Seigneurs d'Angleterre ; je le crois, mais on ne peut nier que cette magnificence n'entretienne le peuple dans la crapule, & que cette profusion de biere ne soit cause que les Paysans & les Domestiques sur-tout, sont si peu sobres.

Il y a des gens qui poussent encore plus loin les égards pour le peuple. A ces spectacles tellement à la mode parmi les Anglois, & qui sont pour eux des occasions de débauche, du moins autant que d'exercice, aux courses de chevaux, j'ai vu de très-grands Seigneurs boire rasade sur rasade à la santé de la vile populace dont ils étoient entourés ; je les ai

vus, lorſque le Payſan faiſoit voler en l'air ſon chapeau, ôter eux-mêmes leurs perruques & dégrader pour lui plaire, non-ſeulement leur rang, mais l'humanité même. C'eſt là ce qu'ils appelloient ſe rendre populaire. Il eſt vrai que la multitude leur témoignoit ſa ſatisfaction par de grandes acclamations de joie; & je n'en ſuis pas ſurpris. La voie la plus ſûre de plaire au peuple eſt de prendre ſes vices.

On ne peut nier qu'un Sénateur Romain ne fût tenu à beaucoup de condeſcendance pour le dernier des Plébeïens. On ſçait que quand ils ſollicitoient une charge dans la République, ils s'abaiſſoient au point d'embraſſer les genoux de ceux dont ils briguoient les ſuffrages. Mais j'aimerois mieux la voie des ſpectacles par laquelle on achetoit la faveur du peuple de Rome, que celle dont on eſt obligé de ſe ſervir en Angleterre pour gagner l'Artiſan ou le Payſan. Du moins les ſpectacles n'abrutiſſent pas, & n'enfantent pas le déſordre, toujours inſéparable de l'ivrognerie.

Encore

Encore étoit-il défendu à Rome par la Loi *Tulliene* à tous les Candidats de donner ces jeux & ces fêtes au Public, de peur que ce moyen ne leur servît à obtenir les suffrages du Peuple. (*)

Il y a trois mois qu'en venant à Londres avec un des Membres du Parlement, nous passâmes à Leicester, le soir même qu'on y venoit de faire une élection; celle-ci avoit tourné tout autrement que celle de Windsor, & le Parti opposé avoit eu le dessus. Les rues, remplies de tous côtés d'un peuple ivre & insolent, retentissoient des cris d'une joie brutale; on y trouvoit des feux de distance en distance; toutes les maisons du Parti vainqueur étoient illuminées; & l'on reconnoissoit le zéle du Propriétaire, au nombre de chandelles qui étoient sur ses fenêtres; sur ce pied-là, le plus grand ennemi qu'eut le Ministere en cette Ville,

(*) Du temps de Ciceron, P. Autronius Pœtus & P. Cornelius Sylla, après avoir été déclarés Consuls, furent accusés d'avoir corrompu les élections, & conformément à Loi *Calpurniene*, furent privés du Consulat.

étoit un Boucher. Les rues étant ainsi fort éclairées, quelques particuliers reconnurent les armes du carrosse ; ils nous dénoncerent au peuple qui courut après nous, en nous traitant de Whigs & de traîtres à la Patrie. Peu s'en fallut même que des injures on n'en vînt aux voies de fait, parce qu'on nous vit entrer dans une auberge où il n'y avoit pas de chandelles sur les fenêtres.

La nuit précédente il y avoit eu des assemblées tumultueuses de la populace, & des placards séditieux affichés à toutes les portes. On n'y parloit pas moins que de tout brûler & de tout égorger.

Voilà, Monsieur, le trouble & l'ivrognerie qui communément accompagnent les élections : lorsqu'elles se faisoient tous les ans, ou du moins tous les trois ans, il n'y régnoit pas autant de désordre & de confusion. On ne voyoit pas alors les sollicitations, les brigues, les disputes commencer deux ans auparavant le choix d'un nouveau Parlement, comme on le voit aujourd'hui dans la

plûpart des Provinces. Et doit-on s'en étonner ? Il est naturel de disputer avec plus de chaleur & d'animosité un poste d'honneur ou de profit dont on doit jouir pendant sept ans, que celui dont l'exercice seroit limité à un ou à deux ans.

De pareils désordres sont encore arrivés autrefois chez les Romains ; mais la République étoit plus attentive à y remédier. Avant la Loi *Fannia* (*) les Bourgeois de Rome arrivoient souvent pris de vin aux assemblées où il s'agissoit de délibérer du salut de la Patrie. (**) Un pareil acte du Parlement seroit ici nécessaire pour bannir l'ivrognerie de celles où

(*) La Loi *Fannia* régloit les dépenses superflues des banquets ; Cincius en fut le principal Auteur, ainsi que la Loi *Munérale* contre ceux qui corrompoient le peuple par des présents pour obtenir des Charges.

(**) „ Dans la derniere Diete (*de Pologne*) il fut „ résolu que l'on n'y allumeroit point de chandelle, „ afin que l'on ne vit point ceux qui dormoient, „ parce qu'il arrivoit bien souvent que comme les „ Polonois vont à la Diete sur les trois ou quatre heu- „ res, en sortant de table où ils ont bû plus que de „ raison on prenoit pour faire passer quelques articles, „ le temps de les proposer, lorsque ceux que l'on „ savoit du sentiment contraire dormoient.

Regnard, voyage de Pologne & d'Allemagne.

le Peuple choisit les gardiens de ses privileges & les défenseurs de sa liberté.

A l'égard des dépenses excessives que sont obligés de faire ceux qui veulent être élus, qu'en arrive-t-il? Que ces mêmes Députés, qui par ambition se sont ruinés en entrant au Parlement, sont obligés pour rétablir leurs affaires, de vendre ensuite à la Cour leurs suffrages & le Peuple même qui les a choisis si imprudemment. La vénalité des uns est une suite de celle des autres. Ce n'est pas connoître les homme [illegible]
d'attendre qu'ils sacrifient l'i [illegible]
leur fortune à celui de [illegible]
L'unique moyen de le [illegible]
bien public, est de l [illegible]
leur avantage [illegible]

Quoique [illegible]
vous rapp [illegible]
qu'ils n'o [illegible]
tion, j [illegible]
cette [illegible]
terie [illegible]
attri [illegible]
du [illegible]

j'ai vu moi-même se passer à quelques élections de Membres du Parlement y est représentée d'une maniere assez naïve : c'en est le principal mérite. D'ailleurs vous y trouverez des traits de ce qu'ici l'on appelle *Humour* ; c'est-à-dire de ce sel Anglois, que la prévention de nos Voisins leur fait estimer beaucoup plus que le sel Attique.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

ès-humble , &c.



le Peuple choisit les gardiens de ses priviléges & les défenseurs de sa liberté.

A l'égard des dépenses excessives que sont obligés de faire ceux qui veulent être élus, qu'en arrive-t-il? Que ces mêmes Députés, qui par ambition se sont ruinés en entrant au Parlement, sont obligés pour rétablir leurs affaires, de vendre ensuite à la Cour leurs suffrages & le Peuple même qui les a choisis si imprudemment. La vénalité des uns est une suite de celle des autres. Ce n'est pas connoître les hommes que d'attendre qu'ils sacrifient l'intérêt de leur fortune à celui de leur Patrie. L'unique moyen de les attacher au bien public, est de leur y faire trouver leur avantage particulier.

Quoique les faits que je viens de vous rapporter, soient si publics qu'ils n'ont pas besoin de confirmation, je ne laisserai pas de joindre à cette Lettre un Ouvrage de plaisanterie sur le même sujet, & que l'on attribue à l'une des meilleures plumes du *Craft 's man*. L'image de ce que

j'ai vu moi-même se passer à quelques élections de Membres du Parlement y est représentée d'une maniere assez naïve : c'en est le principal mérite. D'ailleurs vous y trouverez des traits de ce qu'ici l'on appelle *Humour*; c'est-à-dire de ce sel Anglois, que la prévention de nos Voisins leur fait estimer beaucoup plus que le sel Attique.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE

A MONSIEUR CALEB D'ANVERS.

De Suffex le 7. Août 1727.

MONSIEUR,

JE ſuis à préſent avec un Gentilhomme qui ſe préſente comme Candidat, pour l'élection d'un des Députés d'un certain Bourg de cette Province où il a été choiſi ſucceſſivement depuis près de vingt ans par le parti des Whigs, qui y a toujours été le plus fort. Mais pluſieurs des chefs étant mécontents de quelques actes du dernier Parlement, pour leſquels il a *voté*, lui ſont devenus abſolument contraires, & ne veulent plus entendre parler de lui. C'eſt pourquoi mon ami m'a prié de l'accompagner en ce Pays-ci. Il y a quinze jours que nous y ſommes. Durant ce temps il a fait toutes les choſes qui ſe pratiquent en pareille occaſion, pour ſe concilier ceux qui ont voix aux élections.

L'Ale a coulé conſtamment dans

les rues ; tout le monde a été caressé, jusqu'aux bonnes femmes que l'on a fatiguées à force de les baiser : enfin il y a eu une scene continuelle de débauche, d'ivrognerie & d'insolence d'un côté, & de l'autre de flatterie, d'adulation & de bassesses, telle que je suis si fatigué & si dégoûté de ce séjour, que je suis résolu de le quitter à premiere occasion où je pourrai en trouver un prétexte honnête ; car quel que soit le plaisir que certaines personnes prennent à ces débats ; ils me causent à moi la peine la plus sensible, & me font presque rougir de mon espece. J'ai regret de ne trouver par tout que des preuves de la corruption & de la perversité humaine. Mais je m'oublie, & je me laisse aller à des réflexions Philosophiques, lorsque je ne m'étois proposé que de vous envoyer une simple relation du fait.

Un jour de la semaine derniere mon ami fit, suivant la coutume, une visite circulaire à tous les Habitants du lieu, & leur demanda personnellement leurs voix pour l'élection, ou

l'influence qu'ils y pourroient avoir? il ſeroit impoſſible de vous raconter toutes les différentes réponſes que l'on nous fit à ce ſujet. Mais il y eut quelque choſe de ſi extraordinaire dans une conférence entre mon ami & un impertinent brouillon de Cordonnier, (qui, de même que le Tapiſſier du *Babillard*, paroît s'occuper plus de politique que de ſes affaires) que je vous envoie leur converſation mot pour mot, telle que je l'ai entendue, du moins autant que j'ai pu me la rappeller, m'imaginant que ce peut être un amuſement convenable pour vos Lecteurs dans la conjoncture préſente.

Je ſuis, MONSIEUR,

Votre, &c.

Dialogue entre Sir EDWARD COURTLY, *Chevalier*, & RALPH BRISTLE, *Cordonnier*.

La Scène est dans la Boutique du Cordonnier.

SIR EDWARD.

MAître Bristle, votre humble serviteur.

BRISTLE.

Monsieur, je suis le vôtre.

SIR EDWARD.

Madame Bristle se porte-t-elle bien? Toute la famille est-elle en bonne santé?

BRISTLE.

Pour de la santé nous n'en manquons pas; tout va bien ici hors la bourse.

SIR EDWARD.

Oh ça, Monsieur Bristle, je me flatte que je puis compter sur vous à cette Election.

BRISTLE.

Quant à cela, c'est ce qu'il faudra voir, Monsieur. Il y a bien des cho-

ſes à examiner avant que de donner ma parole.

SIR EDWARD.

Que dites-vous-là, Monſieur Briſtle? vous voulez rire apparemment.

BRISTLE.

Non, Monſieur, je parle très-ſérieuſement.

SIR EDWARD.

Vous m'étonnez, j'aurois cru que vous n'auriez jamais abandonné vos anciens amis.

BRISTLE.

Abandonner mes amis, Monſieur...! Qu'entendez-vous par-là?

SIR EDWARD.

Hé mais, Monſieur Briſtle, ne m'avez-vous pas toujours fait la grace de m'accorder votre voix?

BRISTLE.

Cela eſt vrai, Monſieur, parce que je vous ai toujours pris pour un honnête Gentilhomme.

SIR EDWARD.

Je me flatte que vous n'avez pas lieu de me croire autre.

BRISTLE.

Cela ſe peut, Monſieur.... Je n'aime point à décider du caractere des gens, ſur-tout quand ils ſont au deſſus de moi.... Mais, grace à Dieu, je connois mieux le monde que le grand nombre de ceux qui y ſont figure.

SIR EDWARD.

Vous paroiſſez faché, Monſieur Briſtle.

BRISTLE.

Et quand je le ſerois, je ſuppoſe que vous vous en ſoucieriez fort peu.

SIR EDWARD.

En vérité, Monſieur Briſtle, vous me faites un grand tort. J'ai toujours honoré, comme je le devois faire, & vous, & votre famille, & je ſerois très-fâché d'encourir votre diſgrace.

BRISTLE.

Oh ſans doute!.... En ce temps-ci vous nous faites des complimens par deſſus la tête; vous nous tenez les plus beaux diſcours du monde: Mais auſſi-tôt que vous êtes parvenus

à vos fins, serviteur ; il n'est plus question de nous. Après cela pensez-vous que nous soyons gens à nous donner au diable pour vous rendre service ?

SIR EDWARD.

Que m'avez-vous demandé, Monsieur Bristle, que je vous aie refusé ?

BRISTLE.

Comment m'auriez-vous refusé quelque chose ? je ne vous ai jamais rien demandé, à ce que je pense.... Ainsi je ne parle pas de cela.... Car entendez-vous, Monsieur ? ... j'aime mieux avoir de la peine à gagner mon pain & maintenir ma famille à la sueur de mon front, que de dépendre de vous autres Grands.

SIR EDWARD.

Généralement parlant, il faut avouer qu'ils négligent trop leurs amis ; mais pour l'amour de Dieu, Monsieur Bristle, ne me punissez pas des fautes des autres.

BRISTLE.

Moi ! A cet égard je crois que vous vous ressemblez tous.

SIR EDWARD.

En vérité, Monſieur Briſtle, vous me jugez trop ſévérement. Pourquoi ne voulez-vous pas me mettre à l'épreuve?

BRISTLE.

Vous mettre à l'épreuve! Non, non, Monſieur, avec la grace de Dieu, j'eſpere que je n'aurai jamais beſoin venir là: c'eſt pour pour le coup que je me croirois bien expoſé à mourir de faim.

SIR EDWARD.

Pourquoi voulez-vous avoir de moi une opinion ſi déſavantageuſe?

BRISTLE.

Parce que, voyez-vous, je ne puis penſer qu'un homme qui manque aux engagements qu'il a pris avec le Public, ſe croie jamais obligé de tenir ſa parole à un particulier: Regardez-moi bien, Monſieur Edward; quoique je ſois un pauvre homme, j'ai de la probité, & j'ai à cœur le bien de mon Pays, peut-être plus que vous autres riches. Et ce que je vous en dis là, c'eſt moins pour mon propre

intérêt que pour l'avantage du Public?

SIR EDWARD.

Je vous prie, M. Bristle, de me dire ce que c'est qui vous offense si fort.

BRISTLE.

Hé bon! vous vous embarrassez beaucoup de ce qui peut offenser un misérable comme moi!

SIR EDWARD.

Un *misérable*, M. Bristle! Qu'entendez-vous par-là? Pour moi, je ne pense pas que la Loi fasse aucune différence entre un Anglois & un autre. Nous sommes tous libres, tous égaux.

BRISTLE.

Sans doute, Monsieur, je sçais bien que nous sommes tous également nés libres. La Loi nous déclare tels.... Mais....

SIR EDWARD.

Il y a plus, vous qui choisissez les Membres du Parlement, vous êtes certainement plus grands que ceux que vous choisissez. Nous sommes seulement vos *Représentants*, c'est-à-dire vos créatures & vos serviteurs.

BRISTLE.

Oh cela eſt ſans contredit, c'eſt ainſi que vous vous exprimez avant que vous ſoyez choiſis; mais auſſitôt que vous êtes arrivés à la Capitale, là nos ſerviteurs deviennent nos maîtres & nous traitent en conſéquence.

SIR EDWARD.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas, Monſieur Briſtle, me faire connoître ce qui vous émeut ſi fort la bile?

BRISTLE.

Qu'importe? ce n'eſt pas à moi à me mêler des affaires d'Etat: je ſais bien que mes plaintes ne les redreſſeront pas.

SIR EDWARD.

Qu'en ſavez-vous, Monſieur Briſtle? parlez toujours.

BRISTLE.

Hé bien, pour ne vous rien déguiſer, je n'aime point tant d'Impôts & de Taxes qui paſſent au Parlement. Nous en ſommes tellement accablés, qu'à peine un homme peut vivre de ſon travail. Je parie à préſent que

BRISTLE.

Je ne dis pas cela, & Dieu me préſerve d'accuſer aucun honnête homme d'en avoir, quoique je penſe que beaucoup d'entre vous en ont en effet, dont perſonne ne parle.

SIR EDWARD.

Mais comment cette Taxe ſur les terres vous affecte-t-elle ſi fort, Monſieur Briſtle ?

BRISTLE.

Comment, Monſieur ? parce qu'un homme n'a pas de terres à lui en propre, vous voudriez nous faire croire que cette Taxe ne nous eſt pas onéreuſe. Mais nous autres Payſans, quoiqu'il vous plaiſe de nous appeller & de nous croire groſſiers, nous ne ſommes pas pourtant ſi ſots. Je vais vous dire comment cette Taxe nous affecte. Lorſque ces jours paſſés, je fus avec mon argent, à celui de qui je loue la maiſon que j'occupe, il me dit que les Taxes lui devenoient tellement à charge, qu'il étoit obligé, pour s'indemniſer, d'augmenter mon loyer, & qu'il feroit la même

chose à tous les Fermiers de ses terres. Maintenant, Monsieur, si le Fermier paie davantage pour la terre qu'on lui afferme, il faut qu'il vende plus cher son bled & son bétail ; ce qui fait augmenter le prix de la viande, du pain & de la biere. La circulation se fait ainsi, & à la fin revient toujours à nous autres pauvres malheureux. La capacité de notre entendement va jusqu'à comprendre cela.

SIR EDWARD.

Je vous l'avoue, Monsieur Bristle, il y a bien quelque chose de vrai en ce que vous dites.... je vois que vous entendez très-bien les choses.

BRISTLE.

Non, Monsieur, je ne suis qu'un ignorant, & je ne me donne pas pour autre chose. Mais, pour parler à ma maniere, il n'est pas difficile de sçavoir où le soulier blesse.

SIR EDWARD.

Cela est vrai, Monsieur Bristle.

BRISTLE.

Mort non de ma vie, Monsieur, nous ne pouvons aller au marché ou

à quelque boutique de la Ville, sans penser aux Taxes & aux Impôts. Le savon, la chandelle, le sucre, le sel, l'empois, l'indigo, en un mot, toutes les choses dont nous faisons usage, en sont plus cheres : nous ne pouvons envoyer chercher un pot de biere ou une once de tabac, sans nous sentir de ces maudites Taxes, dont le fardeau nous accable.

SIR EDWARD.

Cela n'est que trop vrai, Monsieur Bristle; mais je vous crois trop bon sujet pour murmurer des dépenses nécessaires du Gouvernement.

BRISTLE.

Quoique je me plaigne, Monsieur, le Roi George & sa Royale Epouse n'ont pas un meilleur sujet que moi en Angleterre.

SIR EDWARD.

J'ai donc raison de présumer que vous ne voudriez pas les voir régner avec moins de splendeur que leurs Prédécesseurs.

BRISTLE.

Assurément non, Monsieur, j'aime

mieux encore qu'on leur donne plus que moins ; parce que par leurs vertus & leurs qualités Royales, ils paroiſſent l'emporter ſur les Princes qui les ont précédés.... Mais, Monſieur, eſt-il vraiſemblable que pour ſupporter la dignité de la Couronne, il faille aujourd'hui trois fois autant que ce qui étoit néceſſaire dans les Régnes précédents ?

SIR EDWARD.

Prenez garde, Monſieur Briſtle, vous ne faites pas attention aux dettes immenſes de la Nation, dont nous ſommes obligés de payer l'intérêt.

BRISTLE.

Oh, je vous demande pardon, Monſieur ; mais à la vérité je croyois que nos dettes avoit été payées en grande partie, & je ſuis ſûr qu'il y a quelques années que vous même vous nous avez dit qu'elles étoient bien près de l'être entierement.

SIR EDWARD.

Il eſt vrai que je vous l'ai dit ; auſſi en a-t-on payé une partie. Mais les troubles de l'Europe nous ont

causé tant de dépenses extraordinaires que la diminution des anciennes dettes devient presque insensible, par l'addition des nouvelles qu'on est obligé de contracter.

BRISTLE.

A ce prix, Monsieur, je ne vois pas comment elles peuvent jamais être payées. Car quoique par une pareille méthode, un particulier puisse conserver son crédit pendant quelque temps, cependant vécut-il autant que le monde, il ne s'acquittera jamais.

SIR EDWARD.

Mais il faut espérer, M. Bristle, que les différents qui sont entre les Puissances de l'Europe ne dureront pas toujours, & lorsqu'ils seront terminés, & que la tranquillité générale sera entierement rétablie, nous n'aurons plus rien à faire qu'à nous appliquer sérieusement à payer nos dettes.

BRISTLE.

Je voudrois bien voir arriver ce temps : car quoiqu'un si bel ouvrage

ne puisse être commencé trop tard au gré de bien des gens, je crois moi que le plutôt vaut le mieux.

SIR EDWARD.

Un peu de patience & toutes les choses iront bien.

BRISTLE.

Hé ! de par tous les diables, Monsieur, je crois que nous n'avons eu que trop de patience.

SIR EDWARD.

Il y a long-temps que nous aurions pû être soulagés, si nous n'avions été arrêtés par les desseins ambitieux & dangereux de l'Empereur & du Roi d'Espagne.

BRISTLE.

Je fais attention à tout cela, Monsieur, aussi-bien qu'aux desseins de quelques autres ennemis, que je crois n'être pas moins dangereux.

SIR EDWARD.

Je n'entends pas ce que vous voulez dire, Monsieur Bristle.

BRISTLE.

Tant pis pour vous, car je ne vous l'expliquerai pas.

SIR EDWARD.

Je ne penſe pas, Monſieur Briſtle, que vous nous ayez tourné caſaque. Vous avez toujours été un honnête Whig, & j'eſpere que vous me donnerez jamais votre voix à un Tori.

BRISTLE.

J'ai toujours été pour la conſervation de notre liberté & de nos biens, & ce ſera toujours ma façon de penſer. *Liberté* & *propriété*. Voilà quel étoit mon principe & quel je croyois être celui des Whigs; s'ils en ont changé, ce n'eſt pas ma faute, quant à moi je ſuivrai toujours les mêmes principes quelles que ſoient les perſonnes qui les épouſent... Mais puiſque vous parlez de tourner caſaque, ſongez à ceux qui ſont d'un rang plus élevé, & faites ce reproche à quelques-uns de vos amis à qui il conviendra beaucoup mieux... Ne pas donner ma voix à un Tori! ha ha ha. Le conſeil eſt plaiſant. Hé qu'ont donc fait les Whigs pour mériter de notre part d'être ſi fort favoriſés? Non, non, c'eſt une

vieille ruse, dont nous ne sommes plus les dupes : plusieurs s'en sont servis utilement pour nous faire donner dans le panneau. Mais le piege est éventé, & le temps nous a rendus sages. Sûrement il faut que tous tant que vous êtes, Messieurs de la Ville & de la Cour, vous ayez bien mauvaise opinion de nous autres gens de Campagne, pour penser que nous serons toujours à nous quereller avec nos voisins, à quitter nos affaires, perdre notre temps & en venir aux mains avec nos meilleurs amis, & cela pour de vains noms & des distinctions dont vous êtes les premiers à vous mocquer à la Ville. Non, Sir Edward, non, je n'ai déja que trop vu de ces scenes ridicules, & à l'avenir, je ne m'appliquerai, autant que je serai capable d'en juger, qu'à choisir des gens de probité, par-tout où je les pourrai trouver, & de quelques noms qu'il vous plaise de les appeller.

SIR EDWARD.

Vous me paroissez très-fâché, Monsieur Bristle, contre le dernier

Parlement, & la conduite de quelques gens en place, à ce que je vois, vous déplait fort. Mais réellement pensez-vous que d'autres gouverneront mieux les affaires ?

BRISTLE.

Peut-être non, Monsieur; mais sans l'espérance, les trois quarts du temps il faudroit se pendre. On doit croire tout homme honnête, jusqu'à-ce qu'il ait été éprouvé : si notre attente est trompée, notre pis aller sera d'être précisément comme nous étions auparavant.

SIR EDWARD.

Allons, Monsieur Bristle, finissons cette dispute & touchez là.

BRISTLE.

De tout mon cœur, je ne veux de mal à personne.

SIR EDWARD.

Voulez-vous me permettre de vous offrir un verre de vin ?

BRISTLE.

Non, Monsieur, cela est inutile; j'ai toujours un baril de bonne biere, & qui est meilleure à mon avis que tous vos tripotages de cabaret.

SIR EDWARD.

Parbleu, j'y pense à present; j'ai besoin d'une paire de bottes, & de quelques paires de souliers; faites-moi le plaisir de prendre ma mesure.

BRISTLE.

Monsieur, je suis obligé à toute personne qui veut bien s'adresser à moi; mais j'aime mieux servir un honnête Marchand dont j'ai la pratique constamment, qu'un homme riche comme vous, qui ne pense à moi qu'en ce temps-ci.

SIR EDWARD.

Je ne puis nier que je n'aie été coupable de quelque négligence, en ne venant pas plus souvent parmi vous.... Mais si cette fois-ci, vous voulez me faire plaisir, vous pouvez compter à l'avenir, sur tout ce qui peut dépendre de ma reconnoissance.

BRISTLE.

Vous m'avez tenu le même langage la derniere fois,.... Mais vous pouvez faire tout comme il vous plaira.

SIR EDWARD.

Quoi ! je ne pourrai rien obtenir de vous !

BRISTLE.

En bonne foi pouvez-vous vous y attendre ?

SIR EDWARD.

Je crains que quelqu'un n'ait tâché de vous gagner. Si l'argent peut quelque chose auprès de vous, Monsieur Bristle, je me fais fort de vous en donner autant & plus qu'un autre.

BRISTLE.

Non, Monsieur ; quoi que je ne sois qu'un pauvre Cordonnier, que j'aie une nombreuse famille, & que je fusse beaucoup plus excusable de recevoir des présents de cette espéce que quelques personnes que je pourrois nommer, cependant permettez-moi de vous dire, Monsieur, que je méprise de gagner de l'argent de cette façon, & que je voudrois que mon exemple eût assez de poids pour faire rougir les autres d'une pratique si scandaleuse. Je dis plus. Je souhai-

terois que l'on pût faire revivre l'ancien usage & que nous fussions obligés de payer ceux qui nous représentent, au lieu de recevoir de l'argent d'eux; ce qui à mon avis conviendroit bien mieux & nous seroit plus profitable.... Tout pauvre que je suis, je ne plaindrois pas dix ou vingt shellings par an, pour contribuer à faire subsister honorablement un homme de mérite, & qui ne nous trahiroit pas.

SIR EDWARD.

Je me flatte que vous ne nous croyez pas tous corrompus par la Cour & par les Ministres.

BRISTLE.

Je ne dis pas que vous l'êtes, mais je sais ce que je pense.

SIR EDWARD.

Hé quoi, Monsieur Bristle?

BRISTLE.

Quoi? je pense, Monsieur, que cela est fort honnête à vous de venir & de dépenser quinze cents ou deux mille livres sterling, sans parler de l'obligation de vivre & de boire avec

une partie d'entre nous, gens ſales; ivrognes & groſſiers, & cela quelques fois deux ou trois mois de ſuite, ſans autre deſſein que celui de ſervir votre Pays.

SIR EDWARD.

Je vois bien qu'il eſt inutile pour le préſent de vous parler davantage. j'eſpere une autrefois vous trouver de meilleure humeur.

BRISTLE.

Vous êtes le maître de l'eſſayer ſi vous voulez.

SIR EDWARD.

Cela étant, Monſieur Briſtle, je vous ſouhaite le bon jour.

BRISTLE.

Bon jour, Monſieur.



LETTRE LXIX.

A Monſieur DU CLOS.

Que l'on doit regarder les Lettres des grands hommes comme des Portraits où d'ordinaire ils ſe ſont peints. Deux Lettres de l'infortuné Comte d'Eſſex.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS êtes d'une Académie où l'on recherche avec ſoin tout ce qui nous reſte des Hommes célébres, ſoit qu'ils ſe ſoient rendus tels par leurs vertus ou par leurs vices, par leurs infortunes ou par leurs proſpérités. Il ſuffit pour nous intéreſſer qu'ils aient joué des rôles remarquables ſur le théatre de ce monde. Nous portons la curioſité juſqu'à ſouhaiter de connoitre les traits de leurs viſages. Leurs Lettres ſont des monumens précieux où l'Hiſtorien peut découvrir leur caractere, & le principe de toutes leurs actions, & où le Philoſophe ſe plaît à étudier le cœur humain. La confiance de

l'amitié ou la foibleſſe de l'amour propre, y font quitter le maſque qui en impoſe à la multitude. On y voit que celui qui a ſauvé ſa Patrie, ne ſongeoit en effet qu'à occuper de lui la poſtérité. Le Héros n'y paroît plus qu'un homme.

Dans quelques Lettres qui nous reſtent de l'infortuné Comte d'Eſſex, il s'eſt mieux peint lui-même qu'il ne l'a été par aucun des Hiſtoriens qui ont parlé de lui. J'en ai choiſi deux que je crois que vous verrez avec plaiſir, & où vous reconnoitrez ce caractére violent & impétueux qui lui a fait perdre la tête ſur un échaffaut.



LETTRE du Comte D'ESSEX, à M. ANTOINE BACON.(*)

MONSIEUR BACON,

» JE vous remercie de votre Lettre
» attentive & obligeante ; vous
» tâchez de me persuader ce que je
» souhaite ardemment, & que je n'es-
» pere que foiblement, c'est-à-dire,
» qu'il est possible que je rentre dans
» les bonnes graces de Sa Majesté ;
» mais vos raisons au lieu de flater
» mes espérances, les changent en
» désespoir. Vous dites que la Reine
» n'a jamais eu dessein de me sou-
» mettre à une condamnation publi-
» que, ce qui montre sa bonté : mais
» elle y a consenti, ce qui prouve
» le pouvoir de mes ennemis. Je
» crois très-fermement que les inten-
» tions de Sa Majesté n'étoient pas
» de faire juger ma cause publique-
» ment ; je me flate même que de-
» puis la Sentence, elle compte me

(*) Frere de celui qui a été depuis Baron de Verulam, Chancelier d'Angleterre.

» rétablir pour me rappeller auprès
» de sa Personne. Mais ceux qui,
» lorsque je ne pouvois les en em-
» pêcher, ont su profiter des occa-
» sions, ceux qui ont amplifié & mis
» tout en usage pour persuader à Sa
» Majesté la nécessité de m'exposer à
» la censure, ceux-là peuvent & vou-
» dront user des mêmes voies, pour
» m'empêcher de m'en relever. Vous
» dites que mes erreurs m'ont fait
» tort, & qu'ainsi je puis me corri-
» ger moi-même; cela est vrai: mais
» ceux qui savent que mes fautes
» peuvent me rendre sage, & que
» si jamais je rentre dans les bonnes
» graces de la Reine, je ne m'expo-
» serai plus à les perdre, ceux-là,
» dis-je, ne me laisseront pas appro-
» cher de Sa Majesté. Vous dites
» que la Reine n'oublie jamais en-
» tierement dès que son cœur s'est
» senti une fois obligé; mais je ne
» sais si le temps ne l'a point chan-
» gée, ou plutôt je suis sûr que les
» fausses impressions qu'on lui a don-
» nées de moi ont eu tout leur effet,
» puisque je ne puis obtenir de plaider

» ma propre cauſe devant Elle. Je
» ſais ce que je dois à Sa Majeſté
» & pour m'avoir créé, puiſqu'en
» effet je ſuis ſa créature, & pour
» m'avoir racheté, car je n'ignore
» pas qu'elle m'a ſauvé d'une ruine
» totale. Cependant & pour ſa pre-
» miere amitié & pour ſa derniere
» protection, je ne puis que prier
» le Ciel pour Sa Majeſté ; & main-
» tenant tous mes ſoins ſont de faire
» que mes prieres pour Elle & pour
» moi-même ſoient mieux reçues.
» Car grace à Dieu, ceux qui veu-
» lent faire croire à la Reine que je
» me ſuis contrefait avec elle, ne
» ſauroient faire croire à celui qui
» voit le fond des cœurs, que je me
» contrefais avec lui. S'ils ne peuvent
» ſouffrir que j'approche de la Reine,
» il n'eſt pas en eux de m'empêcher
» d'approcher de la Majeſté divine,
» comme je le fais tous les jours,
» à ce que j'eſpere. A l'égard de
» votre frere, je le regarde comme
» un très-honnête homme, & je lui
» ſouhaite toute ſorte de biens, ſur-
» tout pour l'amour de vous. Vous-

» même, je le ſais, vous avez plus
» ſouffert pour moi & avec moi,
» qu'aucun ami que j'aie. Mais je ne
» puis que déplorer mon ſort libre-
» ment comme je le fais. Cependant
» je vous conſeille de ne pas prendre
» le même parti que moi, je veux
» dire celui du déſeſpoir. Vous ſa-
» vez le tort que mes Lettres m'ont
» fait; ainſi prenez garde à celle-ci.
» Vous ſeul vous intéreſſant à mon
» ſort, je ne pouvois que m'expli-
» quer ouvertement avec vous pour
» le ſoulagement de mon cœur & du
» vôtre.

Votre tendre ami.

R. ESSEX.



Le Comte D'ESSEX *à la Reine* ELIZABETH.

» D'UN esprit qui ne se plaît que
» dans le chagrin, d'une ame
» enflammée de passion, d'un cœur
» déchiré en piéces par les soucis, les
» regrets & les ennuis du voyage,
» d'un homme enfin qui se hait lui-
» même, & toutes les choses qui lui
» conservent la vie, quel service peut
» attendre Votre Majesté, puisque
» ceux de ma vie passée ne m'ont
» mérité que le bannissement & la
» proscription dans le plus horrible
» de tous les Pays ? Non, non, l'or-
» gueil & le succès de mes ennemis
» ne m'autorisent que trop à racheter
» ma vie malheureuse de la prison
» odieuse de mon corps. Et en ce
» cas, Votre Majesté n'aura pas sujet
» de désapprouver la maniere de ma
» mort, puisque le cours de ma vie
» n'a pu lui plaire.

De Votre Majesté

. L'Exilé Serviteur, R. ESSEX.

Vous voyez, Monſieur, dans cette derniere Lettre un de ces traits de l'éloquence naturelle des paſſions, ſouvent ſupérieure à toutes celle de l'Art. Le ſentiment dans les hommes, même ordinaires, dicte l'expreſſion: l'homme qui a le plus d'eſprit, la cherche & ne la trouve pas toujours.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXX.

A Monſieur HELVETIUS.

Caractere de Shakeſpear. Quelques Scenes de ſes Pièces.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE ne ſuis pas ſurpris que vous ſoyez tenté de faire connoiſſance avec Shakeſpear. C'eſt de tous les Auteurs anciens ou modernes le plus original; quant à celui de ſes Contemporains qui a oſé ſe croire ſon égal, & peut-être ſon ſupérieur, il s'en faut beaucoup qu'il lui ſoit comparable en rien. Ben-Johnſon, comme M. Dryden l'a appellé lui-même, *n'eſt qu'un ſavant Plagiaire des Anciens*. Le premier eſt véritablement un grand génie, & vous êtes fait pour le ſentir. Quelques morceaux de ce Poëte traduits en notre Langue, doivent vous en donner la plus haute idée. Il y a même entre vous & lui plus de reſſemblance que vous n'en ſuppoſeriez

peut-être. Il excelle dans la partie qui vous est propre ; il a l'imagination aussi riche que forte ; il peint tout ce qu'il voit, & il embellit tout ce qu'il peint. Dans les tableaux de l'Albane, les Amours de la suite de Vénus ne sont pas représentés avec plus de grace que Shakespear n'en donne à ceux qui sont le cortége de sa Cléopatre, la description de la pompe avec laquelle cette Reine se présenta à Antoine sur les bords du Cydnus, est un des morceaux de Poësie des plus agréables que je connoisse. Le grand défaut de l'Auteur est de peindre également sans goût & sans choix tout ce qui se présente à sa fantaisie. Quelquefois en lisant ses Piéces, je suis surpris de la sublimité de ce vaste génie, mais il ne laisse pas long-temps subsister mon admiration. A des portraits où je trouve toute la noblesse & toute l'élévation de Raphaël, succédent de misérables tableauxdignes des Peintres de Taverne, qui ont copié Teniers. La réputation de ce Poëte est si grande, que je ne serai pas surpris que vous me soupçonniez

d'exagération ; ceux de nos François qui en ont parlé, l'ont loué & ne l'ont pas jugé ; cependant en attendant que vous preniez la peine d'apprendre l'Anglois, qui peut-être ne vous profitera pas tant qu'on a pu vous le persuader, je veux vous donner des exemples de ce que j'avance. Dans les choses de goût ils se font mieux sentir que les raisonnements.

Je choisis exprès dans la premiere Partie d'HENRI VI. une Scene (*) qui, soit pour le fonds, soit pour la maniere dont elle est traitée, feroit honneur au grand Corneille ; aussi est-il aisé de s'appercevoir du cas que Shakespear en faisoit lui-même par la peine qu'il a prise de la rimer, contre son ordinaire, ce qui la rapproche encore plus du goût de celles de notre théatre. Ne vous arrêtez qu'au fonds de la Scene ; des Traductions, & sur-tout en Prose, rendent mal les beautés de la Poësie.

(*) Acte IV.

TALBOT Pere, TALBOT Fils.

La Scene est sur le champ de bataille où les Anglois viennent d'être mis en déroute par les François.

TALBOT *Pere.*

» O Mon fils ; je t'avois fait venir
» pour t'apprendre le noble mé-
» tier des armes ; afin que le nom de
» Talbot pût revivre en toi , lorf-
» qu'usé par les travaux , & accablé
» sous le poids des ans , je ne pour-
» rois plus supporter les glorieuses
» fatigues de la guerre, mais la fata-
» lité de mon étoile t'a amené à une
» Scene de carnage ; je crains pour
» toi son influence : le péril nous
» environne de tous côtés, c'est pour-
» quoi , mon cher fils , monte sur ton
» coursier le plus vîte , & je t'appren-
» drai comment tu pourras éviter la
» poursuite de l'ennemi par une fuite
» soudaine. Allons ; ne t'amuse pas ,
» il faut partir.

TALBOT *Fils.*

» Mon nom est-il Talbot ? Suis-je
» votre fils , & fuirai-je ? Ah si vous
» aimez ma mere , ne déshonorez

» son nom respectable en me forçant
» à une action indigne de celui qui
» vous doit le jour. Le monde dira :
» il n'étoit point du sang de Talbot,
» puisqu'il a fui lâchement lorsque le
» noble Talbot est demeuré.

TALBOT *Pere.*

» Fuis pour venger ma mort, si je
» suis tué.

TALBOT *Fils.*

» Celui qui fuiroit ainsi, ne revien-
» droit jamais.

TALBOT *Pere.*

» Si nous demeurons tous deux,
» nous sommes tous deux sûrs de
» mourir.

TALBOT *Fils.*

» Hé bien, souffrez que je reste ;
» & vous, mon Pere, fuyez. Votre
» perte seroit grande ; tout doit être
» permis pour la prévenir, la mienne
» ne sera pas sentie, mon mérite est
» encore inconnu. Les François au-
» ront peu sujet de se glorifier de ma
» mort, ils triompheroient de la vôtre.
» En vous toutes nos espérances péri-
» roient. Votre fuite ne peut flétrir la
» gloire de votre renommée, la mien-

» ne me perdroit d'honneur ; je n'ai
» aucun exploit qui parle pour moi.
» Chacun dira que vous avez cédé
» pour attendre des temps plus heu-
» reux ; si je fuis, on dira que c'est
» par crainte. Que pourra-t-on espé-
» rer de moi, si dans la premiere occa-
» sion je n'attends pas l'ennemi ? Je
» me jette à vos pieds, je vous de-
» mande la mort plutôt qu'une vie
» rachetée par l'infamie.

TALBOT *Pere.*

» Toutes les espérances de ta mere
» seront-elles ensevelies dans le tom-
» beau ?

TALBOT *Fils.*

» Oui, j'y consens, plutôt qu'à dés-
honorer & son nom & le vôtre.

TALBOT *Pere.*

» Par mon autorité paternelle je
» t'ordonne de partir.

TALBOT *Fils.*

» Pour combattre l'ennemi je pars,
» mais non pour l'éviter.

TALBOT *Pere.*

» Tu peux sauver par-là une autre
» moitié de moi-même.

TALBOT *Fils.*

» On ne la reconnoîtroit pas si je
» prenois un parti si lâche.

TALBOT *Pere.*

» N'étant pas encore connu, tu n'as
» pas de réputation à perdre.

TALBOT *Fils.*

» J'ai votre nom glorieux à sou-
» tenir, je m'en rendrois indigne par
» la fuite.

TALBOT *Pere.*

» L'ordre de ton Pere te justifiera.

TALBOT *Fils.*

» Où sera mon témoin quand vous
» serez mort? Si le péril est pressant,
» fuyons tous deux.

TALBOT *Pere.*

» Laisserai-je ici mes soldats com-
» battre & mourir? Ma vie n'a jamais
» été souillée d'une pareille infamie.

TALBOT *Fils.*

» Et vous voulez que j'expose ma
» jeunesse au plus honteux de tous
» les reproches! Je ne puis non plus
» me séparer de votre côté, que
» vous ne pouvez vous-même vous
» partager en deux. Demeurez, par-
» tez, faites ce que vous voudrez,

» je ferai la même chose, car je ne » veux pas vivre si mon pere meurt.

TALBOT *Pere.*

» Hé bien, il faut donc que je te » dise adieu, ô fils trop brave & trop » malheureux ! A peine dans le Prin» temps de ta vie, voici ton jour » fatal. Viens, à côté l'un de l'autre, » vivons & mourons ensemble, & » que nos ames, du sein de la France » s'envolent dans le Ciel, &c.

Cette Scene si touchante est suivie d'une nouvelle bataille. Ce Pere y sauve la vie à son fils; ils se séparent encore dans la mêlée. Après plusieurs excursions sur le théatre, le pere revient blessé; il cherche son fils de tout côté, des Soldats enfin l'apportent mourant. Voici les dernieres paroles du pere; où Shakespear, comme il lui arrive quelquefois, en voulant prendre le ton sublime, s'éloigne un peu trop de la nature.

» Toi, ancienne Mort, qui ris de » ton triomphe, bientôt à l'abri de » tes insultes, les deux Talbots pren» dront leur essor vers le Ciel, & » en dépit de toi voleront à l'immor-

» talité. Et toi qui parois tout couvert de glorieuses blessures parle à » ton pere avant que d'expirer. *Brave* » *la mort en parlant. Crois voir en elle* » *un François & ton ennemi. Le pau-* » *vre enfant! il sourit comme s'il vou-* » *loit dire: Si la Mort eût été un Fran-* » *çois, la Mort seroit morte aujour-* » *d'hui* (*). Allons, abandonnez-le » dans les bras de son pere. Je sens » que je vais rendre l'ame. Adieu, » Soldats, j'ai ce que je souhaitois; » mes bras sont le tombeau du jeune » Talbot.

(*) En Anglois la mort personifiée est du genre masculin, ce qui rend ce Vers difficile à traduire dans notre Langue. D'ailleurs l'expression en est si gigantesque, qu'elle en devient puérile.

Brave Death'by Speaking, whether he will or no
Imagine him a frenchman and thi foe.
Poor boy he smiles, methinks, as who should say,
Had Death been French, then death had dy'd to day.

Le Traducteur remarque que dans l'Edition de *Sir Thomas Hanmer*, ces quatre Vers ont été renvoyés au bas de la Page, comme indignes du reste de la Scene, cela ne prouve pas qu'ils ne sont point de Shakespear. Si l'on vouloit dans chaque Scene en retrancher tout ce qui n'est pas digne de lui, il y en a grand nombre qu'il faudroit beaucoup abréger.

Dans la II. Partie d'HENRI VI. il y a une Scène d'un Pathétique tout différent, & presque effrayante par la vérité dont elle est. Un Capitaine de Vaisseau vient annoncer au Roi que le Cardinal de Beauford est à l'article de la mort. Il a été frappé d'une maladie soudaine qui le tourmente & le rend furieux. Il blasphême Dieu & maudit les hommes. Quelquefois il parle comme si l'ombre du Duc Humphrey (*) étoit à ses côtés, d'autres fois il appelle le Roi, & croyant lui parler, il dit tout bas à son oreiller le secret dont le poids paroît l'accabler.

Le Théatre change, & représente le Cardinal agonisant dans son lit, le pieux Henri est à son chevet, & les Seigneurs de sa suite entourent le Mourant.

LE ROI.

» Comment se porte Milord? Beau-
» ford, répondez à votre Souverain.

(*) Cet Humphrey, Duc de Gloucester, a fondé la Bibliotheque d'Oxford.

LE

LE CARDINAL.

» Si tu es la mort, je te donnerai » des trésors d'Angleterre assez pour » acheter une autre Isle qui lui soit » comparable, pourvu que tu me » laisses vivre, & que tu me délivres » de ce que je souffre.

LE ROI.

» Quels signes de mauvaise vie » lorsque les approches de la mort » sont si terribles !

WARWICK.

» Beauford, c'est ton Souverain » qui te parle.

LE CARDINAL.

» Je suis prêt à répondre à mes » Juges. N'est-il pas mort dans son lit? » où devoit-il mourir ? Puis-je faire » vivre les hommes bon gré mal- » gré eux ? Oh ! soulagez mes tour- » mens, & j'avouerai tout.... Com- » ment il est encore en vie ! Hé bien » montrez-moi où il est, je donnerai » mille livres pour le voir. Il n'a » point d'yeux. La poussiere les a » aveuglés. Peignez ses cheveux, ils » sont dressés comme des gluaux

» piquent ; mais je dis moi que c'est
» leur cire qui fait du mal. Je n'ai
» scellé qu'un Acte en ma vie, &
» depuis je n'ai plus été mon maître.
» Qui est cet homme-là ?

UN TISSERAND.

» C'est le Clerc de Chatam : il sait
» lire & écrire.

CADE.

» O le monstre ! c'est un vilain.

LE BOUCHER.

» C'est un sorcier, il a dans sa
» poche un Livre en lettres rouges...
» il peut faire des obligations, &
» ecrire la lettre de chicane.

CADE.

» Approche ici, coquin. Quel est
» ton nom ? As-tu coutume de l'écri-
» re ? ou as-tu quelque marque dont
» tu te serves comme font tous les
» honnêtes gens ?

LE CLERC.

» Monsieur, graces à Dieu, je suis
» trop bien élevé pour ne savoir pas
» écrire mon nom.

TOUTE LA POPULACE.

» Il avoue le fait. Qu'on l'emmene,
» c'est un scélérat & un traitre.

CADE.

» Qu'on l'emmene, soit ; & qu'il
» soit pendu avec sa plume & son
» écritoire au cou.

On l'entraîne en effet, & la seule chose qui m'étonne, c'est que Shakespear ne l'ait pas fait pendre sur le Théatre. Quelques Scenes après, le Lord Say est pris par les Rebelles, le Peuple l'accuse d'être la cause de l'augmentation des impôts, &c. Voici le Discours que lui tient Cade....
» Hé bien ? il aura pour cela la tête
» coupée dix fois.

» Ah, c'est toi Say, toi Serge,
» toi Lord Boucran, (*) te voilà à
» présent devant le Tribunal de notre
» Royale Jurisdiction. Que peux-tu
» répondre à ma Majesté pour avoir
» livré la Normandie à Monsieur
» *Basimecu* le Dauphin de France ?
» Qu'il te soit connu par ces présen-
» tes & par moi le Lord Mortimer,
» que je suis le ballai qui doit net-
» toyer la cour des ordures telles que

(*) L'Auteur joue sur le mot de *Say* qui signifie en Anglois une sorte d'étoffe de Soie mince, & vient de notre ancien mot de *Saye*.

» toi. Tu as traitreusement corrom-
» pu la Jeunesse du Royaume en
» érigeant une Ecole de Grammaire.
» Au lieu qu'auparavant nos grands-
» peres n'avoient d'autres Livres que
» des jettons & une taille. Tu as
» introduit l'Imprimerie dans ce Pays-
„ ci ; & contre les intérêts du Roi,
„ de sa couronne & de sa dignité,
„ tu as fait construire un moulin à
„ papier. On te prouvera à ta face
„ que tu es toujours environné
„ d'hommes qui parlent de *Noms* &
„ de *Verbes*, & d'autres mots abo-
„ minables, qu'aucune oreille Chré-
„ tienne ne peut souffrir. Tu as établi
„ des Juges de Paix pour appeller
„ devant eux des pauvres gens, sur
„ des matieres qu'ils ne sont pas en
„ état d'entendre ; & parce qu'ils ne
„ pouvoient pas lire, tu les as pen-
„ dus, tandis que par cette raison
„ ils étoient les plus dignes de vivre,
„ &c. *On l'emmène pour lui couper la*
„ *tête.*

Voilà, Monsieur, de ces Scenes plaisantes dont les Piéces de Shakespear sont remplies. Quel dommage

qu'un homme qui a si bien connu la nature, ait employé un si grand talent à exprimer ce qu'elle a de plus bas, & qu'un génie presque universel ait ignoré ou négligé les régles de son Art. Je ne sais s'il a suivi ou s'il a formé le goût de sa Nation. Ce que je sais, c'est qu'aujourd'hui même les Anglois font encore trop de cas de cette misérable plaisanterie du vil Peuple qui ne doit faire rire que ceux qu'elle peint.

Un des articles où le Sophocle Anglois me paroît le plus louable, est celui de la Morale, on en trouve dans ses Ouvrages des leçons admirables communément appuyées sur ces exemples frappants qui leur donnent tant de force. Voici comment il fait parler un Prince qui sent tout le poids de la Royauté dans la IV. Scene du IV. Acte d'HENRI V.



Le ROI, trois Soldats, JOHN BATES, ALEXANDRE COURT, MICHAEL WILLIAMS.

La Scene est à Azincourt.

COURT.

» CAmarade Jean Bates, n'est-ce » pas l'aube du jour qui com» mence à paroître là-bas.

BATES.

» Je le crois, mais nous n'avons » pas trop le sujet de souhaiter le » lever du Soleil.

WILLIAMS.

» Nous voyons le commencement » du jour, mais je doute que nous » en voyons la fin. Qui va là?

LE ROI.

» Un Ami.

WILLIAMS.

» De quel Régiment?

LE ROI.

» De celui de Sir John Erpingham.

WILLIAMS.

» C'est un brave & ancien Officier » & un fort galant homme. Dites» moi, je vous prie, que pense-t-il » de notre situation?

LE ROI.

„ Il nous regarde comme des gens
„ que la tempête a jettés ſur un banc
„ de ſable , & qui attendent qu'un
„ heureux flux les remette en pleine
„ mer.

BATES.

„ Il n'a pas dit ſon ſentiment au
„ Roi ?

LE ROI.

„ Non. Et cela ne ſeroit pas con-
„ venable ; car entre nous , je penſe
„ que le Roi n'eſt qu'un homme à
„ peu près tel que moi. La violette
„ ne ſent pas meilleur pour lui que
„ pour moi. Le Ciel , la terre ne
„ ſont pas autres à ſes yeux qu'aux
„ miens. Tous ſes ſens ſont les mê-
„ mes que les nôtres. Ecartez la
„ pompe qui l'environne , ce n'eſt
„ qu'un homme comme un autre ,
„ & quoique ſes affections s'élévent
„ peut-être plus haut que celles de
„ ſes ſujets ; cependant lorſqu'elles
„ ſont contrariées , il a les mêmes
„ ſentiments. Lorſqu'ainſi que nous
„ il voit des raiſons de craindre , ne
„ doutez pas que la crainte n'ait ſur

„ fur lui le même effet. Ainfi il feroit
„ fort mal de lui en infpirer, de
„ peur que le Roi, laiffant apperce-
„ voir cette crainte, ne décourageât
„ par là fon armée.

BATES.

„ Malgré tout le courage qu'il peut
„ témoigner au dehors, je crois que
„ quelque froide que foit la nuit, il
„ voudroit bien être dans la Tamife
„ jufqu'au cou, & je voudrois auffi
„ qu'il y fût, & moi à côté de lui:
„ à tout hazard nous ferions là moins
„ en danger qu'ici.

LE ROI.

„ Sur mon honneur je vous dirai
„ ce que je penfe du Roi, je ne crois
„ pas qu'il voulût être ailleurs qu'où
„ il eft.

BATES.

„ En ce cas je voudrois qu'il y
„ fût feul; il feroit fûr de fe rache-
„ ter, & la vie de plufieurs malheu-
„ reux ne feroit pas facrifiée.

LE ROI.

„ J'ofe dire que vous ne lui êtes
„ pas affez peu attachés pour fouhai-
„ ter qu'il fût feul ici. Vous ne dites

„ ceci que pour connoître la façon „ de penser des autres, pour moi, „ je vous assure que je ne mourrois „ nulle part aussi content qu'en la „ compagnie du Roi, sa cause étant „ juste & la guerre qu'il fait étant „ honorable.

WILLIAMS.

„ C'est ce que nous ne savons pas.

BATES.

„ Cela est vrai, mais ce n'est pas „ à nous à nous embarrasser d'un „ pareil examen; car nous en sa- „ vons assez, si nous savons que „ nous sommes les sujets du Roi. Si „ sa cause est injuste, l'obéissance „ que nous lui devons, empêche „ que le crime ne puisse retomber „ sur nous.

WILLIAMS.

„ Mais si la guerre est injuste, le „ Roi lui-même aura un terrible „ compte à rendre. Lorsque tou- „ tes ces jambes, ces bras, ces „ têtes coupées dans une bataille, „ se rejoindront ensemble au jour du „ Jugement, & qu'on les entendra „ crier : *Nous sommes morts en tel*

„ *endroit*, les uns jurant, les autres „ appellant un Chirurgien, ceux-ci „ entre les bras de leurs femmes „ qu'ils ont laiſſées miſérables après „ eux, ceux-là auprès de leurs en- „ fants qui n'ont plus eu perſonne „ pour les nourrir, pluſieurs acca- „ blés de dettes. Il eſt rare que ceux „ qui meurent dans une bataille, „ ſoient diſpoſés comme on doit l'être „ à la mort. Et comment le ſeroient- „ ils lorſqu'ils ne reſpirent que le „ ſang ? Maintenant ſi tous ces hom- „ mes ne meurent pas bien, combien „ ne doit-on pas ſe trouver coupable „ un Roi qui eſt cauſe de leur mort, „ puiſqu'il ne leur eſt pas permis de „ lui déſobéir ?

LE ROI.

„ A votre compte ſi un fils, que „ ſon pere met dans le commerce, „ ſe conduit mal & tombe dans la „ diſſipation & dans la diſſolution, „ ſon pere doit ſe reprocher ſa mau- „ vaiſe conduite & ſa méchanceté ; „ ou ſi un Domeſtique à qui ſon „ Maître a commandé de porter de „ l'argent, eſt attaqué par des voleurs

„ & meurt ſans confeſſion, vous ren-
„ drez ſon Maître reſponſable de ſa
„ damnation. Non, il n'en eſt pas
„ ainſi. Le Roi n'eſt point tenu de
„ répondre des actions particulieres
„ de ſes ſoldats, le Pere de celles
„ de ſon Fils, le Maître de celles de
„ ſon Domeſtique, &c.

„ Si ces Soldats meurent ſans pré-
„ paration, le Roi n'eſt pas plus cou-
„ pable de leur damnation qu'il l'étoit
„ auparavant des impiétés pour leſ-
„ quelles ils ſont punis. Tout Sujet
„ doit l'obéiſſance au Roi, mais
„ chacun eſt reſponſable de ſon ame.
„ C'eſt pourquoi chaque Soldat à la
„ guerre devroit faire comme un ma-
„ lade dans ſon lit, mettre ordre à
„ ſa conſcience : mourant ainſi, la
„ mort eſt un bonheur pour lui, s'il
„ ne meurt pas, n'a-t-il pas bien
„ employé ſon temps en faiſant une
„ telle préparation ? Dans celui mê-
„ me qui échappe, ce ne ſeroit pas
„ un péché de penſer que Dieu tou-
„ ché d'un ſacrifice ſi accompli, l'a
„ laiſſé vivre pour louer ſa bonté &
„ enſeigner aux autres comment ils
„ devroient ſe préparer à la mort

WILLIAMS.

„ Il eſt certain que tout homme
„ qui meurt en état de péché, en
„ ſubira ſeul le châtiment, & que le
„ Roi n'eſt pas obligé d'en répondre.

BATES.

„ Je ne ſouhaite pas qu'il répondît
„ pour moi, & cependant je ſuis
„ déterminé à combattre vigoureu-
„ ſement pour lui, &c.

SCENE V.

LE ROI *ſeul.*

„ AInſi l'on rend le Roi reſponſa-
„ ble de tout. Nos vies, nos
„ ames, nos dettes, nos femmes,
„ nos enfants, nos péchés, on met
„ tout ſur ſon compte. O fâcheuſe
„ condition! & cependant inſépara-
„ ble de la grandeur, de ſe voir con-
„ tinuellement expoſé à la cenſure
„ des hommes les plus déraiſonna-
„ bles, qui, tout aveugles & tout
„ inſenſés qu'ils ſont, ne reconnoiſ-
„ ſent de lumiere & de ſageſſe que

„ dans leur façon de penser! Les „ derniers des hommes peuvent jouir „ de mille douceurs auxquelles les „ Rois sont obligés de renoncer. Et „ qu'ont donc les Rois que les Par- „ ticuliers n'aient pas aussi, si ce n'est „ cette pompe extérieure! Et qu'es- „ tu toi, pompe si imposante, idole „ à qui tout sacrifie? Quelle sorte „ de bien es-tu? Ne fais-tu pas souf- „ frir des douleurs plus cuisantes à „ celui qui reçoit, qu'à celui qui rend „ les adorations? Et comment le dé- „ dommages-tu de tant de peines? „ Quelles sont tes rentes, ô Majesté „ Royale! montre-moi donc ce que „ tu vaux, & pourquoi tu veux être „ adorée? Es-tu autre chose qu'une „ place, un rang qui engendre la „ crainte & la terreur dans les autres „ hommes, en quoi tu rends moins „ heureux ceux qui sont craints, que „ ceux qui craignent? Au lieu d'un „ hommage agréable, quel breuvage „ t'offre-t-on le plus souvent qu'une „ flatterie empoisonnée? O Roi, „ qui t'enivres de ta grandeur, sois „ malade & ordonne à la pompe qui

„ te fuit, de te guérir ! Penses-tu que „ l'ardeur de la fiévre cédera à tous ces „ vains titres que souffle l'adulation ? „ Se rendra-t-elle aux révérences ? „ Reconnoîtra-t-elle tes ordres com- „ me ceux qui tremblent sous ta puis- „ sance ? Non, vain fantôme, qui „ séduis tant de Princes, même en „ les rendant malheureux ; je suis un „ Roi qui te connois, & je sais que „ le Sceptre, la Couronne, le man- „ teau Royal, tous ces vains orne- „ ments & toute cette pompe qui „ accompagne les Rois, ne peuvent „ leur procurer un sommeil aussi pro- „ fond que l'est celui d'un malheu- „ reux esclave qui, l'estomac plein „ d'une nourriture commune & l'es- „ prit vuide de tout soin, s'aban- „ donne au repos, &c.

Dans la Piéce qui a pour titre : *La Vie & Mort de RICHARD II.* un simple Jardinier donne aux Rois les leçons les plus sages.

LA

LA REINE. DEUX DAMES.

La Scène est dans un jardin.

LA REINE.

» QUel divertissement imagine-
» rons-nous ici dans ce jardin
» pour secouer le joug des inquiétu-
» des dont je suis accablée ?

UNE DAME.

» S'il plaît à Votre Majesté, nous
» jouerons au jeu de boule.

LA REINE.

» Non, ma boule iroit peut-être
» aussi de travers que ma fortune,
» & ainsi elle m'y feroit penser.

UNE DAME.

» Madame, dansons.

LA REINE.

» Mes pieds peuvent-ils garder
» quelque mesure dans la joie, lors-
» que mon triste cœur n'en garde
» aucune dans le chagrin. C'est pour-
» quoi point de danse, ma mie.
» Cherchez quelqu'autre amusement.

UNE DAME.

» Madame, nous vous ferons des
» contes.

LA REINE.

» De tristesse ou de joie ?

UNE DAME.

» De l'une & de l'autre, Madame.

LA REINE.

« Je ne veux ni des uns ni des » autres, ma mie. Un conte de joie, » comme elle me manque, ne peut » que me faire sentir davantage mon » chagrin. Un conte de tristesse aug- » menteroit encore celle dont je suis » déja accablée. Je n'ai pas besoin » qu'on m'entretienne de ce que j'ai, » & quant à ce que je n'ai pas, à quoi » me serviroit-il de m'en plaindre ?

UNE DAME.

» Hé bien, Madame, je chanterai.

LA REINE.

» Il est heureux pour toi d'en avoir » sujet. Mais tu me plairois davan- » tage, si je te voyois pleurer.

UNE DAME.

» Je pleurerois, Madame, de tout » mon cœur, si cela pouvoit vous » soulager.

LA REINE.

» Si cela pouvoit me soulager, » je pleurerois moi-même & je n'em- » prunterois jamais une larme de toi. « Allons faire un tour sous ces arbres.

» La tristesse de ces Pins s'accorde » à merveille avec celle de mon » ame. Mais, arrêtons-nous ; voici » les Jardiniers. Ils vont parler du » Gouvernement, car dans un temps » de révolutions chacun s'en mêle. » Ecoutons.

La Reine & les Dames se retirent.

UN JARDINIER ET DEUX GARÇONS JARDINIERS.

LE JARDINIER.

» TU vois là-bas cet arbre trop » chargé d'abricots qui, comme » des enfants déréglés, accablent leur » pere de leur poids ; va le soulager, » attache les branches qui pendent & » soutiens avec des perches celles qui » menacent le plus de rompre. Et toi, » examine ces autres arbres, prends » garde aux nouvelles branches qui » s'élévent trop haut ; il faut leur » couper la tête. Un arbre est com- » me une République, où tout doit » être maintenu à peu près dans une » proportion égale. Pendant que » vous ferez ainsi occupés, je vais,

„ moi, arracher ces mauvaises her-
„ bes, qui n'ont de propriété que
„ celle de nuire aux plantes les plus
„ utiles, dont elles absorbent la
„ substance.

UN GARÇON JARDINIER.

„ Mais pourquoi, dans un si petit
„ terrein & de si peu d'importance,
„ observerions-nous si exactement
„ l'ordre & la regle? Pourquoi nous-
„ autres Jardiniers entreprendrions-
„ nous de donner une espece de
„ modele de Gouvernement parfait,
„ lorsque tout le Pays, ce jardin
„ que la mer environne & défend
„ de toutes parts, est rempli d'her-
„ bes nuisibles qui étouffent ses plus
„ belles fleurs, que ses arbres frui-
„ tiers ne sont point émondés, que
„ ses haies sont ruinées, que ses par-
„ terres sont renversés, & que les
„ herbes les plus saines, fourmillent
„ d'insectes qui les dévorent.

LE JARDINIER.

„ Tais-toi. Celui qui est cause de
„ ce désordre le paie lui-même main-
„ tenant assez cher. C'est un arbre
„ qui a perdu ses feuilles & dont

„ la chûte eſt inévitable. Les mau-
„ vaiſes herbes qui croiſſoient à
„ l'abri de ſon ombre qui s'étendoit
„ ſi loin, & qui paroiſſoient le ſou-
„ tenir en conſommant ſa propre
„ ſubſtance, ſont entierement déra-
„ cinées par *Bolingbroke*; je veux
„ parler du Comte de *Will-shire*, de
„ *Bushy* & de *Green*.

UN GARÇON JARDINIER.

„ Quoi! ſont-ils morts?

LE JARDINIER.

„ Ils ne ſont plus. *Bolingbroke* s'eſt
„ rendu maître de la perſonne de ce
„ Roi diſſipateur. Quelle pitié qu'il
„ n'ait pas eu de ſon Royaume le
„ ſoin que nous avons de ce jardin,
„ où nous ſommes obligés de veiller,
„ de labourer ſans ceſſe, de retran-
„ cher à nos arbres fruitiers les bran-
„ ches gourmandes qui empêchent
„ le fruit de croître, quelquefois
„ même de faire des inciſions à leur
„ écorce, de peur qu'une ſéve trop
„ abondante ne les fatigue. S'il en
„ eût agi ainſi avec les Grands de
„ ſon Royaume qui s'élevoient trop,
„ ils auroient pu vivre pour porter,

,, & lui pour recueillir les fruits de
,, leur devoir. Nous retranchons
,, toutes les branches superflues,
,, pour que celles qui portent du
,, fruit puissent vivre. S'il eût fait
,, comme nous, il porteroit encore
,, la Couronne que sa paresse & sa
,, fainéantise ont laissé tomber.

UN GARÇON JARDINIER.

,, Comment ! vous croyez donc
,, que le Roi sera déposé.

LE JARDINIER.

,, Il n'a déja plus aucun pouvoir,
,, & il n'y a pas de doute qu'il ne
,, soit déposé. Un intime ami du Duc
,, d'Yorck a reçu hier au soir des
,, nouvelles très-fâcheuses pour le
,, Roi.

LA REINE.

,, Je me meurs, & ne puis plus
,, garder le silence. O toi, l'image
,, d'Adam, dans ce jardin que tu
,, cultives, comment ta bouche ose-
,, t-elle annoncer d'aussi tristes nou-
,, velles ? Quelle Eve ou quel ser-
,, pent t'a suggéré de faire une chûte
,, pareille à celle du premier hom-
,, me ? Pourquoi dis-tu que le Roi

„ Richard eſt dépoſé ? A peine au-
„ deſſus de la terre que tu cultives,
„ oſes-tu te donner pour un Pro-
„ phête ? Dis où, quand & comment
„ as-tu appris ces fâcheuſes nouvel-
„ les ? Parle donc, malheureux.

LE JARDINIER.

„ Reine, pardonnez-moi. Je ſuis
„ bien loin de trouver du plaiſir à
„ annoncer un événement ſi terrible
„ pour vous. Cependant ce que je
„ dis eſt vrai. Le Roi *Richard* eſt
„ dans la puiſſance redoutable de
„ *Bolingbroke*. Leurs fortunes ſont
„ peſées enſemble. Le Roi eſt ſeul
„ de ſon côté, n'ayant pour lui qu'un
„ vain titre, ce qui le rend léger.
„ Le grand *Bolingbroke* a du ſien tous
„ les Pairs du Royaume, & avec
„ cet avantage il l'emporte ſur le
„ Roi *Richard*, qui ne peut plus
„ tenir contre lui. Allez à Londres.
„ Vous n'apprendrez que trop tôt
„ ſon malheur. Je ne dis que ce que
„ tout le monde ſait.

LA REINE.

„ Les mauvaiſes nouvelles ſe ré-
„ pandent avec tant de promptitude

„ qu'on croiroit qu'elles ont des aîles.
„ Comment ſuis-je la derniere à ſa-
„ voir celles qui me regardent ? C'eſt
„ encore une ſuite de mon malheur ;
„ je ne les apprends la derniere,
„ qu'afin que je puiſſe plus long-temps
„ conſerver dans mon ſein la douleur
„ qu'elles me cauſent. Allons, Meſ-
„ dames, allons à Londres, parta-
„ ger l'infortune du Roi de Londres.
„ Etois-je née pour cet état d'humi-
„ liation, pour être un jour le triſte
„ témoin du triomphe du grand *Bo-*
„ *lingbroke*. Jardinier, pour m'avoir
„ annoncé mon malheur, puiſſes-tu
„ voir périr les arbres que tu greffes!

Elle s'en va.

LE JARDINIER.

„ Pauvre Reine, ſi ton état pou-
„ voit devenir meilleur, je ſouhai-
„ terois moi-même que mon travail
„ fut ſujet à ta malédiction. Elle a
„ verſé ici une larme, dans cet en-
„ droit même je veux planter un
„ bouquet de rue. On verra bientôt
„ ici de la rue en ſigne de (*)

(*) L'Auteur joue ſur le mot. *Ruth*, en Anglois ſignifie pitié.

„ compaſſion & en mémoire d'une „ Reine pleurante & déſolée.

Ce dernier trait, Monſieur, vous fait voir comme quoi Shakeſpear a toujours allié le métal le plus groſſier à l'or le plus pur. Quel dommage qu'il ait vécu dans un Siecle où ce mélange étoit peut-être néceſſaire pour réuſſir !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXI.

A Monſieur DE BUFFON.

Erreurs des Anglois & des François dans les jugements qu'ils portent les uns des autres.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

QUOIQUE les Anglois voyagent beaucoup en France, le commun de la Nation n'en eſt pas moins ignorant ſur ce qui nous regarde. La plûpart de ceux d'entre nous qui quittent leur Pays pour aller chercher fortune ailleurs, ne ſont pas faits pour donner une idée avantageuſe de leurs Compatriotes; cependant, c'eſt d'après ces Avanturiers que le Peuple d'Angleterre juge des François. Bien des gens au contraire ont peut-être parmi nous une opinion trop favorable des Anglois: ils ne connoiſſent la Nation que par ce qu'elle a de plus poli. Ils croient qu'ils ſont tous faits comme quelques-uns de ceux qu'ils ont vus à Paris;

les grandes qualités de deux ou trois Hommes célébres qu'ils y auront connus, les rempliſſent d'une admiration dont le général profite, & qu'ils devroient borner aux Particuliers. Des hommes tels que Milord Bolingbroke, ou Milord Cheſter-Field, ſont rares, non-ſeulement dans leur Pays, mais dans leur Siécle même.

Autant celui qui quitte ſa Patrie pour ſe fixer dans un autre Pays doit-il être ſuſpect, autant doit-on augurer favorablement de celui qui ne fait que voyager pour s'inſtruire. On court un riſque égal de ſe tromper, en attribuant les vices de l'un ou les vertus de l'autre à leurs différentes Nations. Les Particuliers en doivent ſeuls recueillir tout l'honneur, ou ſubir toute la honte.

L'erreur groſſiere où ſont à notre égard les Anglois qui ne ſont pas ſortis de leur Iſle, leur eſt inſpirée par leurs Auteurs. Ceux de Théatre ont une attention continuelle à nous y peindre mépriſables. Leurs Ecrivains de toute eſpece exagérent

avec emphase l'abondance & la richesse de leur Pays. Il semble aux éloges qu'ils en font, que l'Angleterre soit la Terre promise, ou même le Paradis terrestre. Au contraire, ils représentent la France comme un Royaume riche en apparence, mais pauvre en effet, où le faste régne parmi les Grands, mais où tout le reste vit dans la misere. Dans le Cabinet d'Histoire Naturelle d'Oxford, on montre parmi les curiosités, une paire de sabots, que l'on appelle *Souliers des François*, comme la chaussure commune de notre Nation. On a plus d'une fois déclamé au Parlement contre le Gouvernement François & *les Souliers de bois*, qu'on lui donne pour attribut distinctif. Aussi le peuple croit-il communément que tous les François ressemblent à ces malheureux Réfugiés, qui, dans les Caffés de Londres, lui inspirent moins de pitié que de mépris. C'est d'après eux que leurs Auteurs Comiques peignent nos mœurs. Dans une de leurs Piéces, un Petit-Maître François laisse tomber un morceau

de fromage en tirant un mouchoir de ſa poche.

Il y a quelque temps que nous nous trouvâmes, M. Du Fays & moi, avec un de ces Anglois rempli de ces préjugés inſpirés contre nous & qui flattent ſi fort leur amour propre. C'étoit un homme aſſez conſidérable dans ſa Province, avant qu'il eût dépenſé une partie de ſon bien pour entrer au Parlement. Le Miniſtre qui avoit toujours diſpoſé de ſa voix, lui avoit promis de l'en dédommager ; mais il ne l'avoit pas trouvé peut-être aſſez important pour lui tenir parole. Celui-ci, à qui cet honneur a coûté ſi cher, n'en a pas voulu une ſeconde fois au même prix. Actuellement il déclame contre le Gouvernement, dont il a ſi long-temps approuvé toutes les vues. Comme il a entendu parler les plus grands Politiques, il croit de bonne foi l'être devenu. Il n'a pas aſſez d'eſprit pour ſe douter de ſon ignorance. Quelque lourd même qu'il ſoit, il ſe croit plaiſant, abuſé comme la plûpart de ceux qui ſe piquent

de l'être, parce qu'il se trouve des gens plus sots que lui, que ses mauvaises plaisanteries font rire.

Messieurs, nous dit-il, il faut que votre Pays soit bien pauvre, puisque tant de gens sont obligés de le quitter pour chercher à vivre en celui-ci. C'est vous qui nous fournissez de Maîtres à danser, de Perruquiers, de Tailleurs & de Valets de chambre; & nous vous devons rendre cette justice, pour la frisure ou pour le menuet, les François l'emportent sur toutes les autres Nations. Je ne comprends pas comment on aime si fort la danse dans un Pays où l'on a si peu sujet de rire. Quant à l'excellence de vos Perruquiers & de vos Tailleurs, il faut qu'elle soit l'effet des dispositions naturelles. Le grand nombre de ceux qui viennent à Londres exercer leurs talents est une preuve, ce me semble, que chez vous on les estime plus qu'on ne les emploie : Je trouve sur-tout qu'il est triste de ne cultiver vos vignes que pour nous. Nos guinées ont pour vous de grands appas. Je m'imagine

que le bon vin eſt auſſi rare en France que l'argent, & je conſeillerois aux François qui l'aiment, de venir en Angleterre pour en boire.

Monſieur, avec votre permiſſion, lui répondit M. Du Fays, vous êtes dans l'erreur. L'eſpece de vin dont vous nous enlevez la plus grande partie, n'eſt pas de notre goût. Il bleſſe notre palais, autant qu'il flatte le vôtre : il n'eſt connu que dans nos Provinces maritimes, & l'on n'en fait venir à Paris que ce qu'il en faut pour la conſommation des Anglois qui y vivent. (*)

Si vous trouvez à Londres tant de François pour vous ſervir, c'eſt que vos gens du bel air ont la manie de vouloir être habillés, friſés, &

(*) Si M. DU FAYS vivoit aujourd'hui, il ne tiendroit plus le même langage : à cet égard, comme à beaucoup d'autres, nos uſages ont fort changé ; le vin de Bordeaux ſe ſert à préſent aux meilleures tables de Paris, & l'on commence à l'y goûter. Ceux que ſon âpreté ne rebute pas, lui trouvent un parfum qu'ils préférent à celui de nos vins de Bourgogne. Ce ſeroit peut-être mal faire l'éloge d'un vin, que de dire que c'eſt celui des gens ſobres & que la raiſon le conſeille. Du moins le vin de Bordeaux a un mérite qu'on ne peut lui conteſter, c'eſt que s'il ne ſollicite pas ſon buveur, il le ſatisfait.

poudrés comme nous. Ils sont entêtés de nos modes, & ils paient fort cher ceux qui leur apprennent à se parer de nos ridicules.

Monsieur, continua-t-il, sans faire attention à la réponse de votre Confrere, (*) je ne connois pas les autres Pays, parce que je n'ai pas voyagé ; mais cela ne m'empêche pas de soutenir que l'Angleterre est le plus riche de tous. L'abondance y régneroit encore bien davantage, si elle étoit gouvernée comme elle doit l'être. Tel que vous me voyez, j'ai été Membre du Parlement, & vous sentez bien que j'en dois savoir quelque chose. Je me repens même de n'y avoir pas fait plus de bruit, j'avois de quoi faire tête au Ministre comme un autre, mais dans ce temps là je ne le connoissois pas. Je n'ai que trop appris depuis à le connoître à mes dépens : un excès de confiance en lui, a altéré ma fortune; mais mon jugement est demeuré sain. Je suis toujours pour la liberté & pour le Peuple. Comme c'est de lui

(*) M. Du Fays, mort en l'année 1739, étoit de l'Académie des Sciences.

que nous tenons toute notre autorité, c'eſt auſſi ſur lui que ſe fonde notre unique appui. Nous lui devons tout ce que nous ſommes; il nous doit tout ce qu'il eſt. C'eſt pour cela que lorſqu'il arrive quelque trouble, quelque rebellion dans la Populace, lorſqu'elle tire des priſons un coupable, & qu'elle conduit le Juge à la potence, (*) nous n'avons garde d'apporter du remede à de pareils déſordres; dans le fond, nous en ſommes bien aiſes, Nous n'oſons pas les favoriſer ouvertement; mais il n'eſt pas de notre intérêt de les empêcher. Nous ſommes obligés de ménager le Peuple, parce qu'à tout moment nous pouvons en avoir beſoin.

Mais, Monſieur, l'interrompis-je, ce mépris des Loix, & la vie des Hommes vous paroiſſent-ils de ſi petits objets? Bagatelle que tout cela, reprit-il, pour qui entend bien notre Gouvernement. Un Juge de plus ou de moins, n'eſt pas une affaire, nous en aurons toujours plus que nous ne

(*) Ce fait venoit d'arriver en Ecoſſe.

voudrons. Tout le but de notre politique, est d'empêcher que le Roi ne soit trop puissant ; c'est pour cela, qu'en lui accordant tout ce qu'il demande, argent, troupes, &c. nous parlons si fort contre l'augmentation journaliere de sa puissance ; nous déclamons contre le pouvoir Monarchique ; nous nous déchaînons contre les Ministres, & cela d'un ton qui satisfait toujours le Peuple. Il faut nous entendre, quand nous traitons de semblables matieres, pour bien connoître & la nature & l'étendue de la liberté Angloise. Nous avons dans notre Chambre des Communes des gens qui parlent comme des Cicerons.

Monsieur, lui dis-je encore ; ne seroit-il pas plus raisonnable de faire moins de fracas, & de n'accorder à la Cour que ce qui ne vous paroît pas contraire au bien du Peuple ? Et quand vous avez un Roi juste, & qui ne cherche qu'à se faire aimer.... A se faire aimer, reprit-il, en éclatant de rire ! Voilà bien le langage du Pays où vous êtes né. A se faire

aimer ! Dieu nous préſerve d'un Roi qui en vienne à bout ; c'eſt ce qui pourroit nous arriver de plus funeſte. Nous deviendrions bientôt des François. Les Partiſans de la Cour ne manquent pas d'exalter à chaque occaſion la douceur du régne ſous lequel nous vivons. Le Roi & ſon Miniſtre, ne font, diſent-ils, aucun uſage ſévere ou cruel des Loix pénales, qu'ils trouvent le moyen de faire paſſer au Parlement ; mais il n'eſt point de danger plus à craindre pour la Nation, que cette modération & cette douceur même : on fait tout ce qu'on peut pour nous empêcher de ſentir le joug qu'on veut nous impoſer. Nous devons toujours ſuppoſer qu'un Prince, qui paroîtroit vouloir gagner l'amour de ſon Peuple, ne chercheroit en effet qu'à le ſurprendre. Non, Meſſieurs, nous n'aimerons jamais nos Rois, du moins je l'eſpere ; il eſt de notre intérêt de les haïr, quels qu'ils ſoient ; & moi, je vous déclare que je les haïrai toujours, tant qu'il reſtera la moindre chaleur dans mes veines.

N'eſt-il pas étonnant, Monſieur, que des Hommes tels que celui que je viens de vous peindre, puiſſent par leur argent ou par celui des autres, devenir Membres d'un Corps auſſi reſpectable que la Chambre des Communes, d'un Corps qui eſt chargé de veiller au ſalut & à la liberté de la Patrie ? D'un autre côté, elle eſt compoſée d'un ſi grand nombre d'hommes, qu'il eſt impoſſible qu'il n'y en ait que de capables & de bien intentionnés ; & l'intérêt des Anglois ne feroit pas qu'elle fût moins nombreuſe, la Cour en diſpoſeroit encore plus aiſément. (*) Dans les Républiques même, il eſt dangereux que l'autorité du Peuple ſoit entre les mains d'un petit nombre. Les Décemvirs devinrent les Tyrans de Rome.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

(*) La Chambre Baſſe eſt compoſée d'environ cinq cents perſonnes. Les Aſſemblées communes, ſont à peu près de deux cents cinquante.

LETTRE LXXII.

A Monsieur le Duc DE ***

De l'Opéra de Londres. Comparaison des Opéra François, & des Opéra Italiens.

De Londres, &c.

MONSIEUR LE DUC,

IL y a souvent plus loin de tel homme à un autre homme, que de ce même Etre organisé à l'extérieur comme nous, à l'individu de l'espece animale qui approche le plus de la nôtre. Les hommes ordinaires ont les cinq sens qui nous sont communs à tous, sans qu'aucun leur serve de voie pour arriver à la sagesse, sans connoître de plaisirs, que les plaisirs matériels. Ils paroissent posséder une ame en pure perte. Ceux que la Nature favorise, ont pour leur bonheur autant de sens qu'ils ont de goûts. Ils sont affectés de mille objets que les autres ne peuvent pas même appercevoir. La Poësie, la Peinture, les Arts de toute espece, leur causent

des ſenſations que les premiers leur envieroient, s'ils en connoiſſoient tout le charme. Il eſt beaucoup d'hommes dont la Muſique ne frappe que l'oreille : heureux ceux, qui, comme vous, ont une ame qu'elle peut émouvoir ! Elle y diſſipe les vapeurs de la cruelle mélancolie, elle y porte la ſenſibilité la plus douce & la plus voluptueuſe ; au ſein de la triſteſſe même, elle procure une ſorte de plaiſir, & ce n'eſt qu'à cet Art puiſſant que l'on doit le mélange de deux ſentiments ſi oppoſés.

Lorſque j'arrivai à Londres, Farinelli, que vous avez entendu à Paris, en faiſoit les délices, & j'ai vu l'Opéra Italien dans toute ſa ſplendeur. Aujourd'hui, il eſt bien déchu de ſa gloire ; Farinelli eſt en Eſpagne, & quoique la plûpart des Connoiſſeurs ſoient aſſez contents de celui qui lui a ſuccédé, ce Spectacle n'eſt plus goûté. Les efforts de M. Handel pour y rappeller le Public ſont inutiles. La Salle eſt déſerte, les Entrepreneurs ſont ruinés :

Les Violons sont déja renvoyés,
Tout interdits, sans boire & point payés.(*)

En un mot, la chûte de l'Opéra Italien en Angleterre, qui avoit été tant prédite, est enfin arrivée. Le hazard a voulu que je fusse ici témoin de cette grande révolution. Les Anglois nous accusent de beaucoup d'inconstance & de légéreté dans nos goûts; mais ce n'est pas à eux à nous en faire le reproche; à bien des égards, ils y sont plus sujets que nous. Nous revoyons toujours avec le même plaisir les beaux Opéra de Lulli, qui ont été composés il y a plus de soixante ans.

A quoi peut-on attribuer ce dégout général pour un Spectacle, dont les Anglois ont paru faire tant de cas, sinon à la grande disproportion qui se trouvoit entre les frais immenses qu'il leur coutoit, & le peu de plaisir qu'il procuroit à la plûpart d'entre eux? (**)

(*) L'Enfant Prodigue.

(**) NICOLINI autrefois avoit eu huit cents guinées pour un hiver. En 1738. on prétend que Farinelli en eut plus de six fois autant.

Il y a long-temps que M. Addisson s'étoit moqué du ridicule d'entretenir un Opéra dans une Langue étrangere, & que très-peu de gens entendent assez bien pour s'y amuser. *Un jour*, (c'est ainsi qu'il en parle dans une de ses Feuilles) *les Historiens qui feront mention de moi, diront que j'ai peint les mœurs de mon siecle, mais que l'enjouement de mon esprit m'a fait outrer les choses; car*, diront-ils, *si nous prenions à la lettre tout ce qu'il dit, il faudroit supposer que de son temps de nombreuses Assemblées de gens de tous états, passoient toutes leurs soirées à voir des Pieces de Théatre dans une Langue qu'ils n'entendoient pas, ce qui seroit absurde à imaginer.*

L'Opéra Italien, à proprement parler, n'est qu'un Concert; & un Concert de trois heures est trop long pour ceux qui n'en entendent pas la Langue. Les charmes de la Musique ne sont pas faits uniquement pour l'oreille; ils doivent toucher le cœur. L'expression que les sons donnent aux paroles, ne peut être bien sentie que dans la Langue qui nous est

naturelle. Jugeons-en par le Récitatif de Lulli, qui nous plaît si fort à nous autres François, & qui fait rire les Anglois & les Italiens. Les uns & les autres ne songent pas que ce n'est point assez de connoître tous les mots d'une Langue, & qu'il faut la parler & l'entendre facilement, qu'il faut en quelque façon se l'être rendue propre, pour être affecté de la Musique qui l'exprime. M. Addisson a judicieusement remarqué que quand les Anglois disent que notre Musique ne vaut rien, ils ne prouvent autre chose, sinon qu'elle n'est pas de leur goût.

Le Récitatif est une Déclamation chantante, qui ne peut tirer sa beauté & son expression, que du rapport du chant avec l'accent particulier à chaque Langue. Je ne parle point ici de la prononciation des mots, mais de cette espece de ton, que, sans s'en appercevoir, on donne à toute une phrase : ce ton varie selon les différents caracteres des Nations, & la nature du langage qu'elles parlent. Le même Auteur qui avoit voyagé

en Italie, prétend que les Italiens se servent pour témoigner de l'admiration, des mêmes sons qui sont familiers aux Anglois pour exprimer la colere. De là, dit-il, il arrive à ceux de nos Spectateurs qui n'entendent pas l'Italien, de croire qu'un Prince est prêt à faire périr son Confident au moment où le premier ne fait qu'admirer la vertu de celui-ci.

L'Opéra dans sa naissance à Londres, ne fut d'abord qu'une imitation du nôtre. Poëme & Musique, tout étoit Anglois. On mit ensuite des paroles Angloises en musique Italienne; mais la Langue de ce Pays-ci, a une rudesse qui s'accorde mal avec le Chant: ces nouveaux Opéra déplurent autant que les premiers. Bientôt après dans la même Scene, on fit parler l'un des Interlocuteurs en Anglois & l'autre en Italien. (*) Un pareil Spectacle tenoit presque de la ridicule bigarrure de nos Opéra Comiques. Enfin les Anglois en font

(*) En 1707. dans un Opéra intitulé CAMILLA, Valentini chantoit en Italien & tous les autres Acteurs en Anglois.

venus aux Opéra purement Italiens ; ſoit pour le Poëme, ſoit pour la Muſique dont ils ne ſont pas moins dégoutés que de ceux qui les avoient précédés.

Comme la vanité entre toujours pour quelque choſe dans toutes les actions des hommes, je ſoupçonne que ceux qui contribuoient le plus à ſoutenir l'Opéra de Londres, & les Dames ſur-tout, ne le fréquentoient ſi aſſidument, que pour faire croire qu'elles entendoient l'Italien ; mais les Anglois qui ſont naturellement ſages, ont enfin ſenti le ridicule qu'il y avoit de s'aller ennuyer régulierement deux fois par ſemaine, pendant trois mortelles heures, pour mériter le titre de *Virtuoſe*. A la vérité, c'étoit le payer un peu cher. Peut-être auſſi que ſans avoir trop de goût pour l'Opéra Italien, pluſieurs autres, faute de pouvoir avoir un Opéra Anglois, ſoutenoient le premier pour faire tête au nôtre, & ne pas manquer d'un Spectacle qui fait un des ornements de Paris ; les Anglois veulent qu'en tout, Londres

soit son émule, & les efforts qu'ils font pour lui procurer cet avantage, sont un aveu tacite de la supériorité de notre Ville Capitale.

Lorsque j'ai dit que les Anglois ne s'amusoient pas à l'Opéra, j'ai dû vous étonner par un paradoxe si étrange; mais j'ose vous assurer qu'il suffit d'y avoir assisté pour en être convaincu. Ils m'ont toujours paru écouter un Opéra comme ils auroient écouté un *De profundis* en Musique, & j'en ai vu plusieurs d'aussi tristes. Par là quelque pleine que fût la Salle, quelque belle & quelque éclairée qu'elle soit, je l'ai toujours regardée comme le plus fameux Temple qui ait jamais été consacré à l'ennui, où des gens de tous états, le Peuple seul excepté, lui apportent leurs hommages. Lorsque j'y ai été, il m'a semblé que tout s'y ressentoit de la présence de la Divinité, & & moi-même j'y ai sacrifié quelquefois comme les autres. Vainement vouloit-on me persuader que cet air sérieux, pour ne pas dire triste, des Auditeurs, ne venoit que de leur

sensibilité aux charmes de la Musique: cette douce & agréable mélancolie qu'elle inspire, se peint sur notre visage tout autrement que l'ennui. Le sentiment tendre se marque par des traits différents de ceux d'une affection triste: du moins les baillements que j'y ai vu si fréquents, décident duquel des deux les Spectateurs étoient le plus occupés. Enfin, ce qui est arrivé aujourd'hui, la chûte totale de ce Spectacle, ne prouve que trop que je ne me trompois pas dans mes conjectures.

Est-il étonnant que les Anglois se soient ennuyés de l'Opéra Italien? Les trois quarts des Spectateurs ne comprenoient pas ce qui se chantoit, & il étoit naturel que Farinelli lui-même les fît bailler dès qu'il passoit des Ariettes au Récitatif. S'il est vrai que les Italiens excellent dans la Musique au-dessus des autres Peuples de l'Europe, (*) ce que doivent faire

(*) *Les Italiens ..... autrefois les maîtres du monde, & aujourd'hui les maîtres de Musique de toute l'Europe.* M. l'Abbé Cartaud, ESSAI sur le GOUT.

des Nations ſages, c'eſt de former leur gout ſur celui des Italiens, & de profiter des beautés de leur chant, comme a fait Lulli, comme fait aujourd'hui Rameau avec tant de ſuccès, & non pas de renoncer à chanter dans leur Langue, comme ont fait les Anglois.

Vous voyez, Monſieur le Duc, que je ne prétends pas diminuer en rien le mérite de la Muſique Italienne, que l'Europe preſque entiere a adoptée, & dont, en France même, tous les gens qui ont du goût, reconnoiſſent la beauté. Mais en convenant de ſon excellence, je crois pouvoir blâmer un Opéra dans une Langue étrangere, dont le Poëme eſt communément auſſi froid dans le fond, que plat dans les détails. Je m'en rapporte à vous qui êtes un ſi grand juge & de la Poëſie & de la Muſique. Si ce ſont de ces Arts dont les ſeuls Maîtres peuvent juger, vous maniez auſſi habilement & l'une & l'autre Lyre. Parmi tant de Poëtes qui ont fait des Opéra Italiens, on ne compte qu'un Abbé Metaſtaſio.

Les Italiens ont la gloire d'être les Inventeurs de ce Spectacle, mais on on ne peut refuser aux François celle de l'avoir perfectionné. A Londres, comme en Italie, il est encore destitué de tout ce qui contribue à la variété & à l'enchantement du nôtre. Je veux parler des Danses & des Choeurs. Tels que sont les Opéra Italiens, j'ai regret de les voir exécuter par des Acteurs, dont à la vérité, la voix est toujours juste, souvent belle, admirable même si l'on veut, mais qui n'ont ni action, ni grace, ni contenance, & qui par leurs gestes contraints & leurs attitudes choquantes, font souvent payer cher aux yeux le plaisir des oreilles. Avec une figure assez belle, je n'ai vu personne avoir moins de noblesse & de grace que Farinelli, si ce n'est celui qui lui a succédé. Les grimaces & les contorsions de la célébre Strada, étoient insupportables : quand elle chantoit, elle avoit l'air de la Pythonisse, & pour avoir du plaisir à l'entendre, il falloit absolument renoncer à la voir.

On me dira que notre Opéra François a aussi de grands défauts, j'en conviendrai; que nos Auteurs ne savent pas la Musique, j'ai regret que cela soit vrai; que la plûpart chantent faux, le reproche est juste; que notre Récitatif est trop languissant, & notre Musique, pas assez variée; que celui qui conduit l'Orchestre y fait plus de bruit qu'aucun des instruments, &c. je ne disconviens de rien; mais avec tout cela, notre Opéra est amusant, & celui de Londres étoit triste. Le nôtre subsistera toujours, & les Anglois ont beau faire revenir de nouveaux Chanteurs d'Italie, ils auront peine à soutenir un Spectacle qui leur coutera toujours trop pour le plaisir qu'il leur fera.

Il seroit à souhaiter, comme je l'ai déjà insinué, que la cessation de l'Opéra Italien ici donnât lieu aux Anglois de tenter de nouveau d'en établir un dans leur propre Langue. (*) Si les succès n'étoient pas d'abord plus

(*) Un Poëte qui paroît annoncer du talent pour ce genre, vient d'en faire la tentative. On trouve dans

plus heureux, ils pourroient avec le temps s'y accoutumer, & leur Langue y gagneroit beaucoup. Elle a grand besoin d'être adoucie, & la Musique pourroit y contribuer plus que toute autre chose. Les Poëtes se trouveroient forcés de rejetter petit à petit ce grand nombre de syllabes rudes, & ces fréquents hiatus qui sont un obstacle à l'harmonie de

dans un Journal Littéraire, (*THE MONTHLY REVIEW*, *for August*. 1756.) l'extrait d'un Ouvrage lyrique totalement dans le goût de nós grands Opéra. Il est intitulé LEUCOTHOE'. Le Journaliste, d'ailleurs très-judicieux, qui en fait la Critique, ne lui refuse le titre d'Opéra que parce que le Poëme finit tragiquement. Il faudroit donc aussi le refuser, je ne dis pas à beaucoup des nôtres, mais à la célébre DIDON de l'Abbé Métastasio, le premier peut-être de tous les Opéra Italiens. Cet Écrivain, à plusieurs autres égards, parle avantageusement de cet Ouvrage Dramatique. Il n'ose cependant souscrire à ce que dit le Poëte dans sa Préface, que quiconque a la moindre étincelle de goût, doit être révolté du ridicule, pour ne pas dire de la barbarie, de travestir les Piéces de Shakespear en Opéra, & de les larder d'Ariettes d'Auteurs tous différents. C'est ce que l'on fait actuellement sur les Théatres de Londres, car que n'y fait-on pas pour y attirer le peuple? On voit que ce Censeur, dont la Critique se fait lire avec plaisir, ménage, sans l'adopter, le goût de ceux qui encouragent un spectacle si bizarre, & qui selon lui-même ne fait qu'*émasculer* le Prince du *Drame* Anglois.

leurs Vers, & qui font que la force de l'expreſſion eſt ſouvent achetée par la dureté des nombres. Je ne doute pas que les Opéra de Quinault n'aient augmenté la douceur de notre Poëſie Françoiſe.

Cependant on ſonge ici à tout autre choſe. Les Anglois qui ne regardoient l'Opéra que comme un Concert, n'en veulent plus qu'un qui leur coute moins, & où l'on puiſſe ſe paſſer d'habits & de décorations. Sur ce Théatre où les charmes de la Danſe n'avoient pas encore été admis, il n'y aura plus d'autres Acteurs que ceux qui en étoient auparavant les Spectateurs, & ils y danſeront eux-mêmes à l'avenir tout à leur aiſe. Ne penſez pas que je badine; ce que je vous dis là eſt vrai à la lettre. On propoſe une ſouſcription de ſix cents perſonnes, qui doivent donner chacune dix guinées par an, pour avoir déſormais au lieu où eſt aujourd'hui l'Opéra, un Concert & un Bal deux fois la ſemaine pendant l'hiver. Pour ceux qui n'aiment ni la Danſe ni la Muſique, il y aura une Salle à jouer

qui ne ſera peut-être pas la moins remplie. Cet établiſſement, s'il a lieu, peut devenir très-dangereux pour les Anglois, qui ne ſont déja que trop portés au jeu. Il ſeroit bien plus ſage de rétablir l'Opéra même tel qu'il étoit. Après tout, il vaut mieux s'ennuyer trois heures de temps, que de riſquer de ſe ruiner dans une minute.

La ſageſſe du Gouvernement Anglois a ſenti toute la conſéquence d'un pareil projet. Le Roi a témoigné que ce ſeroit lui déplaire que de prendre des Souſcriptions; mais cette déclaration peut ſervir d'encouragement à tous ceux qui ſont oppoſés au Miniſtere. La Ducheſſe de Queen'sbury en a donné l'exemple en ſouſcrivant la premiere. Tel eſt l'eſprit de Parti, le zele du bien public dont il ſe pare, eſt ce qui le touche le moins & l'intérêt général eſt ſouvent ſacrifié à la paſſion des particuliers.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE DUC.

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXIII.

A Monſieur DE CREBILLON.

Des Spectacles de cruauté que Shakeſpear s'eſt plu à expoſer dans ſes Pieces, Extrait de la Tragédie de Titus Andronicus.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

NOTRE Théatre vous a de grandes obligations. Corneille étoit d'un genre trop élevé pour avoir des imitateurs; ceux de Racine n'avoient copié que ſes défauts : l'Amour qui eſt l'ame de toutes leurs Pieces n'y parle qu'un langage mou & efféminé. La gloire de notre Scene tragique alloit s'éclipſer, lorſque vous l'avez augmentée par le nouveau genre dont vous l'avez enrichi. Né avec ce génie heureux, qui au lieu d'avoir beſoin de modelle, eſt fait lui-même pour en ſervir aux autres; vous êtes le premier, parmi nous, qui ayiez ſu porter au plus haut point la terreur & la pitié, les deux grands objets de la Tragédie.

Dans Atrée & Thyeste, l'un des Chef-d'œuvres de notre Théatre, la terreur & la pitié se succédent tour à tour, & quelquefois marchent d'un pas égal. Je ne sais si l'aspect du cruel Atrée me fait plus frémir que la vue du malheureux Thyeste ne m'attendrit. Mais avec autant de force qu'aucun Auteur qui ait jamais chaussé le Cothurne sur quelque Théatre que ce soit, vous n'avez porté la terreur que jusqu'où il est permis de l'inspirer. Un goût supérieur vous a fait sentir qu'il y a un point où l'émotion peut être trop forte, & par conséquent désagréable.

D'ailleurs dans vos Ouvrages la terreur naît plus de la force des sentiments & de l'énergie des expressions que de l'horreur du Spectacle, Atrée n'égorge pas Plisthene aux yeux du Spectateur, & l'ombre d'Egyste me fait frémir sans que je la voie.

Il n'en est pas ainsi de Shakespear, quoique personne n'ait donné plus de force que lui à ses expressions, la terreur qu'il inspire est dûe principalement aux Spectacles affreux qu'il

expoſe ſous les yeux. Dans ſa Tragédie du *Maure de Veniſe*, on voit Othello étouffer ſa femme dans ſon lit. Quant à la pitié, Fletcher un autre ancien Poëte Anglois réuſſit bien mieux à l'émouvoir que Shakeſpear. Mais puiſque vous voulez ſavoir juſqu'où celui-ci a pu porter la férocité ſur le Théatre, je vais vous faire l'extrait d'une de ſes Piéces les plus remarquables par l'horreur de l'action. Celle-ci vous ſurprendra infailliblement; mais ſouvenez-vous de grace que vous m'avez prié d'en choiſir une de celles qui ſont les plus oppoſées à nos mœurs & à notre goût. Songez auſſi que Shakeſpear vivoit ſous le régne d'Elizabeth, dans un temps où l'on ne ſavoit en France ce que c'étoit que Tragédie, que lui-même il a ignoré les regles du Théatre, & qu'enfin cette Piéce eſt du nombre de celles qu'on ne joue plus depuis long-temps. (*)

(*) M. Pope, l'un des plus grands admirateurs de Shakeſpear prétend qu'il n'y a que quelques Scenes de cette Piece qui ſoient de lui. C'eſt auſſi l'opinion de Sir Thomas Hanmer; mais quel que ſoit l'Auteur de cette Tragédie, il eſt du moins certain que

Extrait de TITUS ANDRONICUS, *Tragédie de Shakespear.*

Noms des principaux Personnages que le Poëte introduit sur la Scene.

SATURNINUS, Fils de l'Empereur de Rome, & ensuite Empereur lui-même.
BASSIANUS, son Frere.
TITUS ANDRONICUS, Général Romain contre les Goths.
MARCUS ANDRONICUS son Frere, Tribun du Peuple.
TAMORA, Reine des Goths, Captive.
LAVINIA, Fille de Titus Andronicus.
MARCUS, QUINTUS, MUCIUS, LUCIUS } *Fils de Titus Andronicus.*
ALARBUS, CHIRON, DEMETRIUS } *Fils de Tamora.*
AARON, un Maure aimé de Tamora, &c.

TITUS ANDRONICUS revient à Rome triomphant des Goths, & amene Tamora leur Reine & ses

Shakespear y a travaillé, & elle suffit toujours pour le but que l'on s'est proposé, de montrer jusqu'où la férocité a été portée sur le Théatre Anglois.

trois Fils captifs. Titus a perdu à la derniere bataille plusieurs de ses Fils dont il apporte les cercueils. Selon les Loix de Rome, un des Fils de Tamora est condamné à être sacrifié sur le Tombeau des Fils de Titus pour appaiser les Manes de ces Guerriers. La Reine l'implore vainement, pour obtenir la grace de son fils, le Général Romain ordonne qu'il subisse la rigueur des Loix.

On doit nommer à Rome un nouvel Empereur, Titus est aimé du Soldat, il a pour lui la voix du Peuple. Cependant ce généreux Romain au lieu d'en profiter & de briguer l'Empire pour lui-même, demande & obtient les suffrages du Peuple pour Saturninus, Fils de l'Empereur qui vient de mourir. Ce Prince par reconnoissance veut couronner Lavinia. A peine en a-t-il fait la proposition, que Bassianus son frere la lui enléve sous ses yeux même. Bassianus est secondé par les Freres de Lavinia. Titus leur pere veut courir après pour arracher sa Fille à ce téméraire Ravisseur. Ses Fils s'opposent à son

paſſage. Il en tue un ſur la place. Saturninus témoin de ce châtiment, au lieu de punir lui-même ſon Frere, la ſeule cauſe de tout ce déſaſtre, jure de ſe venger de l'affront qu'on lui fait, ſur Titus qu'il ne peut ſoupçonner d'y avoir la moindre part, & qui n'a que trop témoigné ſon déſaveu par la mort d'un de ſes Fils. L'Empereur, pour commencer ſa vengeance, épouſe Tamora, devenue l'implacable ennemie du Général Romain, depuis qu'il a ſacrifié aux Manes de ſes Fils un de ceux de cette Reine captive. Voilà, Monſieur, ce que contient le premier Acte ; ne craignez rien pour les autres, je vous en réponds d'avance, l'Auteur ne mollira pas, & ſon imagination lui fournira aiſément de quoi répondre à ce que promet un pareil début.

Le II. Acte ſe paſſe dans une Forêt où l'Empereur chaſſe avec toute ſa Cour. Shakeſpear y repréſente la nouvelle Impératrice Tamora, uniquement occupée d'un Maure qu'elle idolâtre : elle perd la chaſſe exprès pour ſe trouver à un rendez-vous

qu'elle lui a donné. Elle parle déja de l'emmener en quelque grotte, lorsqu'elle est surprise avec lui par Bassianus & Lavinia qui lui reprochent de s'être écartée pour jouir d'un tête à tête avec un homme aussi méprisable par son état, que révoltant par sa figure. Sur ces entrefaites les Fils de l'Impératrice arrivent, elle les excite à la venger. Ils poignardent par son ordre Bassianus frere de son nouvel Epoux. Elle ne borne pas là sa vengeance ; elle leur ordonne de violer Lavinia. Ces Princes, dignes fils d'une telle mere, ont la cruauté de lui obéir.

Pendant que cette action abominable est supposée se commettre derriere le Théatre, deux Fils de Titus viennent exprès pour tomber dans une fosse, où Aaron, cet honnête Maure, leur a dressé une embuche. Le Cadavre de Bassianus y est : Les deux Freres aussi malheureux qu'innocents sont accusés de l'avoir assassiné.

Démétrius & Chiron reviennent sur le Théatre & y laissent Lavinia

qu'ils ont violée & à qui ils ont coupé la langue & les deux poings, pour lui ôter toute voie de révéler leur crime. Le ſang lui dégoute encore de chaque côté de la bouche, & ſe mêlent aux larmes qui coulent de ſes yeux. C'eſt dans cet état qu'elle paroit dans toute la Piece & preſque à chaque Scene.

Au III. Acte, Titus, qui ignore encore le malheur de ſa Fille, s'efforce inutilement d'obtenir la grace de ſes Fils condamnés à mourir, comme aſſaſſins de Baſſianus. Dans cette ſituation, Marcus, frere de ce Pere malheureux, lui amene ſa déplorable Fille ainſi mutilée. Il devine en partie les horreurs qui ſe ſont paſſées. L'impreſſion que doivent faire ſur un Pere tant de malheurs à la fois, eſt peinte dans cette Scene avec toute la force poſſible. Les cheveux en dreſſent ſur la tête; mais ne vous attendez pas que je traduiſe de pareils morceaux. Ces détails ſont trop affreux pour ne pas bleſſer l'imagination; c'eſt bien aſſez pour moi d'entrer dans le détail des horreurs

que la Scene offre aux yeux des Spectateurs. On ne peut ſe figurer ſans frémir toutes celles que doit éprouver ce Vieillard infortuné. Il a tué un de ſes Fils ; il eſt prêt à en perdre deux autres ſur l'échaffaut. Sa Fille eſt devant ſes yeux dans un état plus terrible que la mort même. Le ſort n'a pourtant pas mis le comble aux malheurs qui lui ſont réſervés. Shakeſpear trouvera bien le moyen de lui en faire eſſuyer de nouveaux & de plus grands encore, s'il eſt poſſible.

Tandis que Titus demande vengeance au Ciel, le ſcélérat de Maure vient de la part de l'Empereur lui propoſer, comme une grace, de racheter la vie de ſes deux Fils ; mais il faut pour l'obtenir, que lui ou Marcus ſon frere, ou Lucius ſon quatrieme fils, ſe coupent une main. Il ne faut pas chicaner le Poëte ſur les moyens, il les trouve tous bons pour augmenter l'horreur de ſa Piéce. Après un combat de généroſité très-pathétique entre ces trois Romains, le Vieillard prévient & ſon Fils &

son Frere, & donne sa main à couper au Maure, sans que l'un ou l'autre s'en apperçoive. Un instant après, ce monstre exécrable revient insulter à ce Vieillard malheureux, & lui présente d'un côté la main qu'il vient de lui couper, & de l'autre les têtes de ses deux Fils. Rappellez-vous que Lavinia, telle que je vous l'ai peinte, est là présente; & songez, s'il est possible d'imaginer un tableau plus affreux & plus dégoutant. Ou plutôt tirons le rideau sur des objets si horribles, qui ne peuvent qu'inspirer des sentiments désagréables: il vaut mieux que vous perdiez quelque chose de cette Piece, que de vous les laisser trop longtemps sous les yeux.

Avant que d'en venir au dénouement, & pour vous délasser en chemin (car le récit de tant de cruautés doit vous avoir fatigué), il est bon de vous dire, que le principal événement du IV. Acte est l'accouchement de l'Impératrice qui met au monde un vilain petit Maure; ou pour mieux dire, l'exacte ressemblance de son pere. Tamora ordonne

qu'on l'étouffe; mais Aaron, qui n'a d'humain que la tendresse & l'aveuglement d'un pere envers ses enfants, arrache le petit monstre des mains de la Nourrice, le baise, le caresse, & en un mot, lui sauve la vie.

Si les crimes commis dans cette Piece sont affreux, la vengeance qui doit les expier, ne vous inspirera pas moins d'horreur. Lucius, le seul fils qui soit resté au malheureux Titus, après s'être sauvé de Rome, revient au bout de quelque temps avec une Armée puissante de Goths. Pendant son absence, Titus, qui n'a survécu à ses malheurs que pour se venger de ses ennemis, a contrefait le fou, afin de les mieux tromper. Ils lui croient l'esprit entierement aliéné. La coupable Tamora espére de le faire donner dans un piége qu'elle lui tend. Elle vient le trouver avec ses deux Fils, Chiron & Démétrius: elle est déguisée ainsi que ses Fils; elle se dit la Vengeance, accompagnée du Rapt & du Meurtre. Le Vieillard feint de s'y tromper, & accepte le bras qu'elle vient lui offrir,

pour venger la mort de ses Fils. Par les conseils de cette méchante femme, l'Empereur a fait proposer à Lucius, qui tient Rome investie, une entrevue chez son pere, Lucius l'a acceptée: l'Impératrice espére y sacrifier le Pere & le Fils à sa fureur. Elle sort, & laisse ses deux Fils ainsi déguisés auprès de Titus. Je n'ai pas cru devoir m'arrêter à tout ce qui, dans cette Tragédie, blesse si fort la vraisemblance: sans les détails de quelques morceaux pathétiques, on la prendroit plutôt pour le délire d'une imagination déréglée, que pour l'Ouvrage d'un grand Poëte.

L'Empereur & l'Impératrice doivent venir dîner chez Titus: le moment des vengeances est arrivé. A peine Tamora est-elle sortie, qu'il fait saisir Chiron & Démétrius par ses Domestiques; de la seule main qui lui reste, il leur enfonce à l'un après l'autre un poignard dans la gorge, tandis que Lavinia sa fille soutient de ses deux bras mutilés le bassin, où il fait couler leur sang.

Lucius arrive, quelques moments

après avec l'Empereur & l'Impératrice. Ils se mettent à table, & l'on voit Titus habillé en Cuisinier, qui sert à Tamora un pâté composé de la chair de ses Fils. Il a déja ôté ce qui restoit de vie à sa malheureuse fille. Bientôt après il interrompt cet abominable festin, en avertissant la Reine qu'elle a mangé de ses enfants, & soudain il poignarde cette coupable Princesse. L'Empereur venge la mort de sa femme sur Titus; Lucius venge celle de son pere sur l'Empereur. A l'égard du détestable Maure, il est condamné à être enterré tout vif, & n'a d'autres regrets que de n'avoir pas commis plus de crimes. Quelle Scene! Quel carnage! Comment un homme a-t-il pu imaginer un pareil Spectacle! Quelle devoit être la férocité de ceux qui pouvoient s'en amuser?

Je finis, Monsieur; car je m'imagine que vous n'êtes pas moins las que moi de tant d'horreurs. Quelque méchants que soient les hommes, je doute qu'il y en ait d'aussi abominables que le Maure sanguinaire &

la

cruelle Tamora. Corneille a fait, dit-on, les hommes plus vertueux & plus grands qu'ils ne sont. On a reproché à Euripide de les avoir fait trop méchants ; mais Shakespear les a faits plus scélérats peut-être que la Nature humaine ne le comporte.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXIV.

A Monsieur DUCLOS.

De l'Histoire, & de son utilité. Que le goût des Anglois pour les Mathématiques leur fait négliger d'autres Sciences; qu'ils n'ont d'autre Histoire de leur propre Pays que celle de Rapin de Thoyras.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

L'Intérêt que je prends à ce qui vous regarde, doit vous répondre du plaisir que m'a fait la nouvelle que vous m'apprenez, je suis charmé qu'on ait assez tôt senti l'excellence de votre plume, pour la destiner à l'usage le plus glorieux pour vous, & le plus utile pour la Nation. Autant l'Histoire du regne de Louis XI. est remarquable, autant elle est peut-être difficile à écrire; il est flatteur pour vous que ce soit cette raison qui ait déterminé le choix de l'Ecrivain. Ceux qui vous ont confié un

travail si important & si pénible, savent quels sont & votre courage & vos talents ; ils ont prévu que les difficultés ne pourront servir qu'à relever le mérite d'un Ouvrage où vous aurez le bonheur de les vaincre. Avec l'imagination la plus brillante, vous possédez cette Métaphysique d'esprit qui remonte à la source des choses, qui apperçoit également & les conséquences dans les principes, & les causes dans les effets, & qui porte la lumiere sur tout ce qu'elle traite : Vous connoissez les hommes, vous aimez la vérité ; que d'avantages, pour réussir dans le genre de travail que vous avez entrepris !

D'ailleurs je ne crains pas de dire que parmi nos Auteurs, nous avons d'excellents modeles, & je m'en rapporte bien à votre goût pour les choisir. Que de Philosophie ne trouve-t-on pas dans M. l'Abbé de Saint Réal ? Quel sage & judicieux Ecrivain que M, l'Abbé de Vertot ! Peut-on refuser au savant Auteur de la Vie de Julien, la gloire d'avoir marché dignement sur leurs traces ?

Vous êtes dans le cas de Plutarque & de tous les Historiens : que les faits que vous écrivez soient en tout & par tout véritables, c'est l'ouvrage d'autrui ; qu'ils soient présentés dans un jour qui éclaire vos Lecteurs & les forme à la vertu, ce sera votre ouvrage. Guichardin si louable à d'autres égards, me paroît en ce point repréhensible ; comme il croyoit les hommes méchants essentiellement, il ne s'est point proposé de les rendre meilleurs. Il impute toutes les actions de ceux dont il a écrit l'Histoire, à de mauvais principes. *Cela me fait craindre*, dit Montaigne, *qu'il y ait un peu du Vice de son goût, & peut-être est avenu qu'il ait estimé d'autrui selon soi.* Ceux qui pensent mal de l'humanité, ne doivent pas s'attendre qu'on pense jamais bien d'eux. Hobbes en laissant voir trop de prévention contre les hommes en général, ne fait que prévenir ses Lecteurs contre lui-même.

Les ténébres de l'ignorance la plus profonde sont préférables aux fausses lumieres de cette Philosophie qui fait

profeſſion *de ne pas croire aux honnêtes gens*. C'eſt toujours la faute de celui qui n'en connoît pas. Comment ſe peut-il que dans la ſociété on trouve des perſonnes qui oſent ſoutenir une opinion auſſi monſtrueuſe ? Rendons cependant juſtice à ceux qui en prononçant contre les autres hommes, ſont forcés de s'envelopper eux-mêmes dans la proſcription générale: c'eſt moins la dépravation de leur cœur que l'excès de leur orgueil, qui leur fait ſoutenir un ſentiment ſi défavorable à l'eſpece humaine. Ils ont l'air de s'accuſer, mais ils ſe louent en effet ; ils ſeroient bien fâchés qu'on les crût auſſi méchants que les autres hommes, ils veulent ſeulement paſſer pour être plus éclairés ; & pour dire la vérité, l'opinion qu'ils affectent de ſoutenir ne prouve pas plus l'un que l'autre.

L'Hiſtoire eſt une des parties de le Littérature que nous avons le plus cultivées, ſoit que ceux d'entre nous qui s'y ſont adonnés y aient été déterminés par l'utilité publique, ou par leur goût particulier : c'eſt au

contraire celle où les Anglois se sont le moins exercés. (*) Il est étonnant qu'ayant produit tant d'autres beaux Ouvrages, & que jaloux comme ils le sont de la gloire de leur Nation, ils aient pris si peu de soin d'en écrire les faits mémorables. L'Histoire au premier aspect semble n'offrir que le recueil des crimes & des infortunes.

(*) Pour toute réponse aux Critiques qui se sont plaints de ce que j'ai osé avancer ici, je me contenterai de citer le témoignage du Juge le moins suspect & le plus éclairé sur cette matiere. Milord BOLINGBROKE dans ses *Lettres sur l'Histoire* qui n'ont paru qu'après sa mort, & long-temps après celles d'un François, s'exprime ainsi : „ Notre Nation „ a fourni tant en bien qu'en mal une matiere aussi „ ample pour l'Histoire qu'aucune Nation qu'il y ait „ sous le Soleil ; cependant pour écrire l'Histoire il „ faut que nous cédions la palme très-certainement „ aux Italiens, aux François, & peut-être même aux „ Allemands. Les deux seuls morceaux d'Histoire „ que nous ayions qui soient en quelque sorte com„ parables aux Anciens sont le Régne d'HENRI VII. „ par Milord Bacon, & l'Histoire de nos Guerres „ Civiles par le Chancelier Clarendon. *Lettre VI.* (Milord Bolingbroke eût placé au même rang L'HISTOIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE sous les quatre Princes de la Maison de STUART, que M. HUME vient de publier, en deux volumes *in*-4°. si elle eût paru de son temps.) „ *Abest Historia Litteris* „ *nostris*, dit-il encore ailleurs, Nous avons plus „ de sujet de faire cette plainte, *que nos Ecrivains* „ *ont entiérement négligé l'Histoire*, que Ciceron „ n'en avoit de la mettre dans la bouche d'Atticus. „ *Lettre VIII.*

du genre humain. Ces grands événements, ces révolutions d'Empires, qui nous intéressent si fort à la lecture, ont fait le malheur des Peuples devenus par là si célébres. Les Anglois auroient-ils craint qu'un récit fidelle de ce qui est arrivé parmi eux, & une peinture vraie de leurs mœurs, ne démentissent sur plusieurs points les éloges outrés qu'ils font quelquefois & de la sagesse du Gouvernement, & du caractere des Peuples de leur Isle ? Polydore Virgile est le premier qui ait donné une Histoire d'Angleterre. Sans les François, sans Rapin de Thoyras, les Anglois n'auroient pas encore d'Histoire de leur Nation, qui pût se faire lire. (*) Parmi les Auteurs qui ont écrit les événements de leur temps, le Chancelier Clarendon, & le Docteur Burnet, sont presque les seuls qui méritent de passer à la postérité. On a accusé l'un & l'autre de partialité;

(*) Le Traducteur de ces Lettres annonce au Public que M. Carte & M. Guthrie feront bientôt cesser ce reproche par celle qu'ils sont prêts a publier.

ſans entrer dans cette diſcuſſion, il me paroît du moins que le ſecond s'eſt s'eſt moins attaché que le premier *à inſpirer quelqu'envie à ceux qui le liront, de devenir meilleurs.* (*) L'un n'eſt ſouvent qu'un Prélat de Cour, l'autre eſt toujours un grand homme.

Enviſageons l'Hiſtoire du côté de ſon véritable objet, c'eſt l'Ecole la plus ſûre de la Politique & de la Morale. Les malheurs des autres ſont les meilleures leçons que nous puiſſions recevoir; ce ſont autant d'inſtructions propres à nous donner de la prudence & de l'habileté. La ſageſſe humaine n'eſt que le fruit de l'expérience. Les Anglois ont trop négligé une partie ſi eſſentielle à la formation des mœurs. D'un autre côté ils ſont louables en ce qu'ils n'ont pas comme nous le mauvais goût d'écrire tant de faits ſi peu capables d'intéreſſer la poſtérité. On ne trouve pas chez eux ce grand nombre de Mémoires particuliers dont l'Auteur eſt le principal Héros, &

(*) Préface du Docteur Burnet.

que l'envie d'occuper le Public dicte plus souvent que le dessein de lui être utile. Cependant il n'est rien de si difficile que d'écrire ses propres Mémoires : en général il y a moins à gagner qu'à perdre, par la vanité ou l'amour propre, qui doivent faire qu'un homme ne se blâme pas autant d'un côté, & que de l'autre il se loue plus qu'il ne le mérite. Cette crainte a plus d'une fois arrêté Ciceron dans le dessein qu'il avoit de travailler lui-même à l'Histoire de son Consulat. Ceux d'entre les Anglois qui se sont distingués par de grandes actions, se sont contentés de les faire, & ont dédaigné de les écrire. Il s'en faut beaucoup que les François soient si modestes, ou si insensibles : celui qui a une Armée à commander, ou à conduire quelque Négociation, publie lui-même volontiers ses Mémoires, c'est-à-dire, son éloge, & quelquefois l'ouvrage de sa vanité devient le monument de la petitesse de son Esprit. De pareils Ecrivains ne laisseront pas le monde plus heureux & meilleur pour y avoir figuré & pour avoir voulu

l'endoctriner. Car, selon la remarque de Pline, le caractere de la véritable gloire consiste à faire ce qui mérite d'être écrit & à écrire ce qui mérite d'être lu. Il faut pourtant avouer que ceux mêmes d'entre nous qui, en écrivant, n'ont eu d'autre but que d'illustrer leurs noms, ont aussi souvent contribué à l'utilité publique. L'Histoire générale peut tirer de grands secours de ces Mémoires particuliers. Tels sont entr'autres ceux du Cardinal de Retz. D'ailleurs si nous avons des Rabutins & des Jolys, nous avons aussi des Sullys & des Comines.

La plûpart des Histoires Grecques & Romaines, ont été écrites par ceux qui étoient à la tête des affaires, ou qui y avoient la plus grande part; mais nos François, si nous en exceptons Philippe de Comines, n'ont pas suivi le sage exemple de ces anciens Historiens. Salluste parle à peine de soi. César, dans ses Commentaires, ne se montre que par ses grandes actions. Parmi nous, chacun écrit l'Histoire de sa vie; ici l'on

n'écrit pas même celle de sa Nation. Chez un Peuple où ceux qui jouent les plus grands rôles, ont si rarement l'ambition de publier leurs Mémoires, il a dû paroître extraordinaire qu'un Comédien (*) de nos jours ait eu la vanité de faire imprimer les détails importants de sa vie. On peut mettre ce fait au rang des singularités de ce Pays-ci ; quant à l'Auteur, je laisse aux Anglois à lui fixer la place qu'il mérite.

Le goût presque général des Anglois pour les Mathématiques, est peut-être cause du peu d'application qu'ils donnent au genre historique. Ils n'ont pas suivi à la lettre les conseils du Chancelier Bacon : l'Histoire est une des parties essentielles qu'il recommande si fort dans ses Ouvrages,

(*) *An Apology for the Life of Mr. Colley CIBBER Comedian, and late Patentee of the Théâtre Royal; with an Historical view of the Stage during his own time Writen by him self London* 1740.

Le Fils de ce Comédien qui exerce la profession de son Pere, dont il n'a pourtant pas les talents, n'a pas laissé de suivre, du moins en partie, son exemple dans deux Dissertations sur les Théatres qu'il a fait imprimer en 1755. Il est aisé d'appercevoir que le principal but qu'il s'y est proposé a été d'y faire son Apologie & la Satyre de ses Rivaux.

par l'utilité dont elle peut être & au bien Physique & au bien Moral des hommes : Montaigne, M. de Thou & Descartes, sont des Philosophes d'une espece différente, qui chacun dans leur Patrie ayant éclairé leur siecle & concouru à ce but général de l'avantage de la Société, méritent également le titre glorieux de Précepteurs du genre humain. Ainsi Bacon veut que selon nos différentes facultés, qui sont la mémoire, l'imagination & la raison, nous cultivions les Sciences qui y ont rapport, & que nous nous appliquions à connoître la volonté du Créateur, soit par la recherche des merveilles de la Nature, soit par celle des événements qu'il plaît à sa Providence de permettre, & dont l'enchaînement ne peut étonner que l'esprit assez orgueilleux pour vouloir juger de la Sagesse suprême.

Peut-être est-il difficile de cultiver avec succès & l'Histoire & la Philosophie : il semble que l'étude des choses éloigne de celle des faits ; quoique l'une & l'autre soient également

subordonnées au raisonnement, les bornes de l'esprit sont telles, que celui qui est occupé de Sciences abstraites, n'est sensible qu'à la combinaison des idées que son calcul lui présente. Il semble presque que la plûpart de ceux qu'on appelle Géométres aient besoin d'Algébre pour penser. La grande vogue où la Géométrie est aujourd'hui en France, nous menace peut-être des mêmes inconvénients qu'elle a entraînés en Angleterre. Le calcul refroidit souvent le génie, sans le dédommager de ce qu'il lui fait perdre. Il y a long-temps que l'on a dit que la Géométrie ne redresse que les esprits droits.

Il en est de certaines Sciences comme des goûts : elles s'excluent mutuellement. Ceux qui s'adonnent à rechercher les merveilles de la Nature, font trop peu de cas des connoissances d'un autre genre. Un Physicien n'est pas plus sensible aux graces d'un Ouvrage d'esprit, qu'un Curieux de coquilles à la beauté d'un tableau. Je ne parle point ici de quelques hommes extraordinaires, qu'il plaît

à la Nature de favoriser, & qui répandent eux-mêmes les fleurs sur la sécheresse des matieres les plus abstraites. Un Fontenelle ne tire point à conséquence.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXV.

A Monsieur le DUC DE NIVERNOIS.

Sur le Poëme de LEONIDAS. Qu'en Angleterre, l'esprit de parti; en France, les intrigues peuvent procurer une sorte de succès à des Ouvrages médiocres, mais qui bientôt après retombent dans l'oubli.

De Londres, &c.

MONSIEUR LE DUC,

AVANT l'illustre Auteur de la Henriade, aucun François n'avoit encore pu s'élever au sublime de la Poësie Epique. Ceux qui avoient osé tenter ce vol ambitieux, privés des aîles du génie, s'étoient trop confiés à celles qu'ils avoient empruntées de l'Art. L'essor qu'ils ont pris, n'a servi qu'à rendre leur chûte plus éclatante.

Quelque bruit qu'ait fait en Angleterre le Poëme de LEONIDAS, celui qui en est l'Auteur n'a pas été plus heureux. Cet Ouvrage est de ceux

qui ne devant leurs ſuccès qu'aux intrigues de leurs Partiſans, ſont deſtinés à périr avec le temps qui les a vu naître. Il excite aujourd'hui votre curioſité ; mais ſi jamais on vient à le traduire en notre Langue, il ne répondra pas à votre attente.

En ce Pays-ci, encore plus que dans le nôtre, le ſort d'un Livre dépend ſouvent de ceux qui le protégent. Le Paradis perdu, qui fait aujourd'hui tant d'honneur au Parnaſſe Anglois, n'a pas été connu du vivant de l'Auteur. Il n'avoit pour amis que ceux de Cromwel, qui ſongeoient plus à ſubjuguer leur Patrie, qu'à y faire fleurir les Arts. C'eſt M. Addiſſon qui a retiré Milton de l'oubli, où le Parti qu'il avoit épouſé, l'avoit fait tomber ſous le régne de Charles II.

Lorſque j'arrivai à Londres, l'Auteur de Léonidas y jouiſſoit de la réputation la plus brillante ; mais il la devoit plus au choix qu'à l'exécution de ſon ſujet. En effet, on ne peut trop le louer d'avoir cherché à inſpirer à ſes Compatriotes l'amour de la

Patrie

Patrie & le zele de la liberté. Mais il n'a pas été aussi heureux dans les moyens qu'il a imaginés pour y parvenir, que sage dans le but qu'il s'étoit proposé.

Cependant, Milord Carteret, Milord Chester-Field, Milord Bathurst, M. Pulteney, M. Windham; en un mot, tous ceux que les uns nomment les Partisans de la liberté, & les autres les ennemis du Ministere, se proposerent de procurer à l'Auteur une fortune durable, au cas que celle de l'ouvrage ne le fût pas. Léonidas passa quelque temps pour un Poëme digne du grand Milton; ceux qui ne s'y connoissent pas en crurent le cri public, & se persuaderent que c'étoit leur faute, si la lecture de ce nouveau chef-d'œuvre ne leur avoit fait aucun plaisir. Bien peu même avoient alors le courage de l'avouer. Le débit en fut prompt. L'Auteur en retira douze mille livres sterling de son Ouvrage; & bientôt après, un succès si éclatant lui procura un mariage très-avantageux; ce qui se trouve sans exemple parmi nous. Il ne faut

pourtant pas s'y tromper, & prendre pour une preuve du goût que l'on a pour les Arts en Angleterre, ce qui n'est que l'effet de l'esprit de Parti. Il y avoit ici des Poëtes à marier avant M. Glover.

Je n'entreprendrai pas de vous faire connoître la fable de ce Poëme, puisqu'en effet, il n'y a aucune imagination : ce n'est qu'une gazette aussi froide que détaillée, d'un événement qui s'est passé il y a deux mille ans, & qui fait plus d'effet dans le simple récit de l'Historien, qu'orné de toutes les fleurs du Poëte. Mais pour lui rendre justice, je ne dois pas vous laisser ignorer qu'il y a quelques beautés de détail. Tel est cet éloge de la liberté.

» O Nature ! Mere indulgente de » tous les hommes, tu ne restrains » pas à une Nation choisie le senti- » ment de la gloire, le courage & » toutes les vertus héroïques qui élé- » vent l'ame, & rendent la vie illus- » tre. Ta main bienfaisante en répand » le germe dans tous les Pays ; mais » il faut que la Liberté, semblable au

» Soleil, échauffe ces ſemences gé-
» néreuſes : elle ſeule fait éclore &
» fleurir les vertus ; le vent de l'op-
» preſſion en ſéche & détruit les ten-
» dres eſpérances. De-là ces rejet-
» tons infructueux, le faux honneur,
» la valeur féroce, & la cruelle am-
» bition infectent le cœur humain ;
» de-là il arrive que le pouvoir effré-
» né dépeuple ſi ſouvent la terre, &
» que les hommes courageux deſtinés
» à être la pâture des animaux car-
» naciers, baignent les plaines de
» leur ſang.

Ce Poëme eut mérité une partie de ſon ſuccès, s'il s'y trouvoit beaucoup d'endroits ſemblable à celui-ci ; mais s'il y a quelques fleurs, c'eſt peu de dire qu'elles y ſont rares ; il faut avouer qu'on ne peut les trouver ſans traverſer des déſerts très-arides. Léonidas cauſe plus d'ennui à ſes lecteurs, qu'il ne leur inſpire d'amour pour la liberté. Il a de quoi laſſer la patience de ceux qui veulent qu'en les inſtruiſant on les amuſe, & peut-être faut-il, pour le lire, tout le courage dont l'Auteur a eu

besoin pour le composer. Je me garderois bien d'en porter un jugement si sévere avec tant d'assurance, si aujourd'hui que la chaleur de ses Partisans est rallentie, ce n'étoit un sentiment adopté par tous les Anglois. Ce Poëme est tombé ; & quelque aide que lui prête le Docteur Pimbreton, il ne se relevera pas de sa chûte. C'est ainsi que les *Voyages de Cyrus*, après avoir fait tant de bruit à leur naissance, sont aujourd'hui dans le plus parfait oubli, & qu'un Ouvrage que ses Partisans croyoient destiné à vivre autant que l'immortel TELEMAQUE, n'a eu que le sort de ces Romans, dont on ne s'occupe à Paris que pendant quinze jours. Un Parti en Angleterre, en France les brigues des femmes, peuvent mettre un Ouvrage à la mode : mais s'il n'a pas un vrai mérite, leurs efforts sont inutiles, le Public ouvre bientôt les yeux, & le réduit à sa véritable valeur. Combien avons-nous vu de fois les Femmes entraîner une foule de Spectateurs à une Piece de Théâtre ; & ce que nous ne pouvons

avouer qu'à notre honte, à un Sermon même, où il ne devoit y avoir que des Auditeurs ! A Paris, tout Auteur qui aura l'adresse de se concilier une douzaine de femmes à la mode, peut faire beaucoup de bruit; & ce n'est pas chose difficile, puisqu'elles n'ont elles-même d'autre moyen de soutenir leur réputation, que de travailler continuellement à établir celle de leurs Partisans. Mais il n'y aura jamais d'Auteur estimé du Public, que celui qui aura fait des Ouvrages vraiment estimables.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXVI.

A M. le Marquis DE LOMELLINI, Envoyé Extraordinaire de la République de Genes.

Eloge du Prince de CANTEMIR. Qu'il faut des caracteres & des talents totalement différents pour réussir dans les sciences ou dans les affaires, qu'il est rare que la même personne soit également propre aux unes & aux autres. Lettre du Chancelier BACON au Roi JACQUES I.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE ne puis devoir qu'aux bontés dont Milord Walde-Grave (*) m'honore, les sentiments qu'il vous a inspirés en ma faveur : quelque difficile qu'il me soit de les justifier, je voudrois être à portée de vous témoigner combien j'en suis flatté. Mais il ne m'est pas encore permis

(*) Ambassadeur d'Angleterre à la Cour de France.

de tourner les yeux vers la France. Ma miſſion n'eſt pas remplie, je ne vous dis pas que je reſterai ici tant que j'y trouverai à m'inſtruire. Ce ſeroit m'engager peut-être à y paſſer ma vie ; ſeulement je ſuis réſolu de ne pas quitter l'Angleterre, que je n'aie tiré quelque fruit des connoiſſances que j'y ſuis venu chercher.

Vous verrez inceſſamment à Paris l'homme du monde le plus à portée de vous donner toutes les lumieres que vous me demandez ſur ce Pays-ci; c'eſt M. le Prince de Cantemir ; ſa Cour vient de le nommer Ambaſſadeur à celle de France. Les Anglois qui ſe connoiſſent en mérite, le regardent comme un des Miniſtres étrangers qui en a le plus ; & moi, qui ai l'honneur de le voir aſſez ſouvent, j'oſe vous annoncer d'avance que vous ſerez bientôt amis. Vous avez tous deux les mêmes goûts. Avec autant de talents pour ſe diſtinguer dans les ſciences, que pour négocier les plus grandes affaires de l'Europe, il ne dédaigne pas d'aſſocier les Muſes à la politique. Il eſt le premier qui ait

fait un Ouvrage méritant le nom de Poëme en Vers Ruſſes. Il travaille actuellement à une Imitation de quelques Satyres d'Horace & de Deſpréaux, adaptée aux mœurs de ſa Nation. (*) Ainſi, dans les occupations de ſon choix, comme en celles que ſon devoir lui preſcrit, il ne perd jamais de vûe l'avantage de ſa Patrie.

La Nature lui a accordé, comme à vous, celui de ſes dons dont elle eſt le plus avare, je veux parler de cet eſprit univerſel qui eſt également propre à tout. Quelques préventions que l'on ait en faveur des Gens de Lettres, l'expérience a démontré qu'il y en a peu qui ſoient capables des grandes affaires. L'eſprit de contemplation qui leur eſt particulier, ne leur permet pas toute l'activité qu'elles demandent ; les uns n'y

(*) Cet Ouvrage vient de paroître ſous le titre de SATYRES DE M. LE PRINCE DE CANTEMIR, à Londres chez Jean Nourſe 1749. M. l'Abbé de Guaſco qui en eſt le Traducteur, y a joint une Hiſtoire de la vie de l'Auteur, & l'on oſe dire que l'un & l'autre juſtifient ce qui eſt dit ici de M. le Prince de Cantemir.

donnent pas, les autres ne sont pas capables d'y donner l'application nécessaire : en un mot, ils sont plus propres à instruire les hommes qu'à les conduire. Le peu de soin que la plûpart d'entr'eux apportent à leurs affaires particulieres, n'annoncent que trop qu'ils ne sont pas faits pour celles du Gouvernement.

C'est par une espece de paresse Philosophique qu'un Savant s'enferme dans son cabinet pour vaquer à la méditation. Celui qui a passé ainsi une partie de sa vie, devient presque incapable de toute autre occupation ; il ne peut trouver à de nouveaux objets assez d'attraît pour s'y livrer tout entier. Quoiqu'il en coûte à notre orgueil, avouons-le de bonne foi, notre esprit agit aussi méchaniquement que toutes nos autres facultés. Quand il a pris un certain pli, il est difficile de lui en faire prendre un autre ; ce qu'il a acquis de lumiere ne l'éclaire que dans la route qu'il s'est choisie ; & lorsqu'il veut faire un nouvel usage de ses forces, il se trouve contraint de

reconnoître qu'il n'en a que dans le genre où il les a exercées. Nous devons tout ce que nous sommes à l'habitude. On dit communément qu'elle est une seconde nature. M. de Fontenelle, qui ne dit pas comme tout le monde, demanda un jour à ce sujet, quelle étoit la premiere.

L'Etranger qui, arrivant à Paris, laissa voir tant de surprise de ce que Corneille n'étoit pas admis au Conseil d'Etat, a témoigné plus d'estime pour ce grand Poëte, que de connoissance de l'esprit humain. Si le Cardinal de Richelieu eût été capable de faire le Cid, il n'eût peut-être pas rendu son Ministere si fameux : d'ordinaire on n'excelle dans une partie qu'aux dépens de quelqu'autre. Tel peut écrire une conjuration, qui ne viendroit pas à bout de la dissiper. En fait de politique & de morale, la pratique & la théorie sont des choses toutes différentes, & les plus beaux discours ne concluent rien pour les actious. Corneille qui a si bien démêlé, dans Othon, toutes les ruses & toutes les intrigues des Courtisans, étoit

l'homme du monde le plus ſimple dans ſa conduite. Salluſte qui s'eſt élevé avec tant de force contre la corruption de ſon ſiecle, étoit lui-même de mœurs ſi peu exactes, que le Cenſeur fut obligé de le reprendre en plein Sénat de ſa mauvaiſe vie.

L'Angleterre eſt le Pays où les Gens de Lettres ſont le plus ſouvent parvenus aux premieres places de l'Etat; mais il s'en faut beaucoup qu'ils aient toujours répondu à ce que la Nation ſe croyoit en droit d'attendre d'eux. M. Steele a été renvoyé de la Chambre des Communes comme un Ecrivain factieux. M. Addiſſon devenu Secrétaire d'Etat, n'a pas ſoutenu la réputation qu'il s'étoit acquiſe par ſes Ouvrages. La gloire du Chancelier Bacon s'eſt éclipſée dans la place de Chancelier. Le Chef de la Juſtice ne s'eſt pas trouvé innocent au Tribunal où il avoit ſi ſouvent préſidé; la Chambre des Pairs dont il avoit été l'oracle, ſe trouva forcée de le proſcrire & de flétrir ce nom aujourd'hui ſi glorieux

dans les Lettres. (*) Il se peut que cet illustre Magistrat ait eu les mains nettes, mais sûrement sa conduite n'a pas été irréprochable. Si son cœur a été pur, il n'a eu ni l'esprit assez vigilant pour prévenir sa disgrace, ni l'ame assez forte pour la supporter. En un mot il ne s'est trouvé Philosophe que dans ses Ecrits. Sa chûte est une preuve de la foiblesse de l'humanité, dans les hommes mêmes qui paroissent les plus grands. (†) Il nous reste de lui plusieurs Lettres qui font peine à lire quand on les compare avec ses autres Ouvrages. Celle dont je vous envoie la Traduction peut suffire pour vous donner une idée des autres; s'il y inspire la pitié, ce n'est qu'aux dépens de son courage. L'aveu qu'il est contraint d'y faire, justifie les poursuites de ses ennemis. Que j'ai

(*) Par le Jugement de la Chambre des Pairs, il fut condamné à une amende de 40000. liv. à être emprisonné dans la Tour tant qu'il plairoit au Roi : il fut déclaré incapable de tout office, place ou emploi: &c.

(†) *If parts allure thee, think how BACON Shinl'd.*
The wisest, brightest meanest of mankind.

de regret de voir ceux qui, à de certains égards, font tant d'honneur à la nature humaine; sujets, à d'autres, ou à des foiblesses qui la dégradent, ou à des vices qui la déshonorent.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE du Chancelier BACON au Roi d'Angleterre JACQUES I.

» JE vous ai porté autrefois les » gémissements de la colombe en » faveur des autres, c'est maintenant » pour moi-même que je vous les » apporte; je me sers de ses aîles » pour voler aux pieds de Votre Ma» jesté: j'y cherche un asyle favo» rable, & il n'y a pas huit jours » que je me flattois de m'y présenter » dans une situation plus glorieuse.

» Lorsque je rentre en moi-même, » je ne vois pas ce qui a pu exciter » contre moi une si terrible tempête; » je n'ai jamais été, comme Votre

» Majesté le sait, l'Auteur d'aucun
» Conseil violent; j'ai toujours sou-
» haité de conduire toutes les choses
» par la douceur. Je n'ai point été
» un avide oppresseur du Peuple; je
» n'ai point été arrogant, insup-
» portable, ou odieux dans mes dis-
» cours & dans ma conduite; je n'ai
» point hérité de mon pere la haine
» publique; j'ai toujours fait connoî-
» tre mon zele & mon attachement
» pour ma Patrie, d'où vient donc
» qu'on cherche à me perdre? Car
» voilà les sujets qui d'ordinaire ex-
» citent les murmures & les mécon-
» tements.

» Pour la Chambre des Commu-
» nes; c'est-là que ma réputation a
» commencé, & aujourd'hui il faut
» qu'elle en soit le tombeau. Cepen-
» dant, dans le Parlement même, à
» l'occasion du Message touchant la
» Religion, leur ancienne amitié
» pour moi s'est ranimée; ils ont dit
» que j'étois toujours le même hom-
» me, & que ma probité ne faisoit
» que s'illustrer davantage.

» A l'égard de ceux qui composent

» la Chambre Haute, ces jours mê-
» me & avant ces troubles, ils sem-
» bloient me recevoir dans leurs bras,
» trouvant en moi une candeur qu'ils
» regardoient comme la vraie mar-
» que d'une ame droite, & qui est
» sans détours & sans replis.

» On me reproche de m'être laissé
» corrompre par les présents. Mais
» lorsque le Livre des cœurs sera
» ouvert, le mien, je l'espere, ne
» sera pas trouvé coupable d'avoir
» été corrompu, & d'avoir ainsi trahi
» mon ministere & vendu la Jus-
» tice. Néanmoins je puis être foi-
» ble & avoir participé aux abus du
» temps. (*)

» C'est pourquoi lorsqu'il faudra
» répondre à mes Juges, je suis ré-
» solu à ne pas défendre mon inno-
» cence par de vaines subtilités, mais
» à leur parler le langage que mon
» cœur me parle, en excusant, di-

(*) *Son principal défaut*, dit M. Addisson, *paroît avoir été l'excès de cette vertu qui excuse une multitude de défauts. Il eut tant d'indulgence pour ses Domestiques qui en abusoient, qu'elle lui fit perdre ces richesses & ces honneurs, qu'une suite de mérite lui avoient fait acquérir.*

» minuant, ou confessant ingenument
» mes fautes, priant Dieu de me les
» faire connoître à fonds, & qu'au-
» cun endurcissement de cœur ne
» puisse me surprendre, sous l'appa-
» rence d'une plus grande pureté de
» conscience. Mais pour ne pas trou-
» bler Votre Majesté plus long-temps,
» après lui avoir demandé pardon de
» cette longue & triste Lettre, ce
» que je désire, comme le cerf altéré
» désire la fontaine, c'est que je
» puisse être instruit par mon incom-
» parable ami (*) qui vous remettra
» cette Lettre, des dispositions de
» Votre Majesté. Je sais que votre
» cœur est un abyme de bonté com-
» me je suis un abyme de misere. J'ai
» toujours été votre créature, & ne
» me suis jamais regardé que comme
» l'usufruitier de moi-même; la pro-
» priété de tout ce que je suis étant à
» vous; maintenant je m'offre à Vo-
» tre Majesté comme une oblation,
» pour que vous fassiez de moi ce
» qui conviendra le mieux à l'honneur

(*) Le Marquis de Buckingham.

de

» de votre Justice, à la gloire de
» votre clémence, & au bien de
» votre service, demeurant comme
» un morceau d'argile dans les mains
» gracieuses de Votre Majesté.

Fr.. S. ALBAN, Chancelier.

Mars, 25, 1621.



LETTRE LXXVII.

A Monſieur l'Abbé SALLIER.

Critique du Théatre Anglois, & ſurtout des Auteurs de cette Nation, qui ont mal parlé de ceux du Théatre François, dont le plus ſouvent ils ne ſont que les Plagiaires.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

J'Ai adreſſé pour vous à M. Smith de Boulogne, la nouvelle Edition du Livre du célébre M. de Moivre, ſur *les Jeux de hazard*; c'eſt un préſent qu'il vous prie de recevoir comme un témoignage de ſon amitié, & un tribut de ſon eſtime. Je vous envoie en même temps la Liſte de ſes autres Ouvrages qu'il m'a donnée lui-même. Je vous ferai chercher les différents Livres de Géométrie que vous me demandez; & je vous les enverrai par la même voie, dès que j'aurai pu les raſſembler. Vous ne vous contentez donc pas de converſer avec Homere

& Platon, vous voulez auſſi connoître Newton & Clarke; après vous être rendu maître de toutes les Langues, vous voulez encore embraſſer toutes les Sciences. Il eſt heureux de n'avoir dans ſes connoiſſances pour bornes, que celles que la Nature a preſcrites à l'eſprit humain.

On ne peut, non plus, trop louer & votre zele pour les Lettres, & les ſoins que vous prenez pour augmenter ſans ceſſe la Bibliothéque du Roi, dont la garde vous eſt confiée. L'Erudition Angloiſe eſt, pour ainſi dire, un nouveau fleuve, dont vous voulez faire couler les richeſſes dans cet Océan immenſe de Littérature. Vous y avez déja placé les Ouvrages immortels des plus célébres Géométres; les Anglois ont un nombre prodigieux d'excellents Livres dans toutes les parties qui dépendent de la Phyſique, & particuliérement en Médecine; ils ont auſſi beaucoup écrit & avec ſuccès ſur la Politique, ſur le Commerce & ſur l'Agriculture. (*)

(*) Les meilleurs de ces Ouvrages ont été traduits depuis. C'eſt une obligation que nous avons

Le bon sens, qui leur est particulier, a déterminé la plûpart de leurs Auteurs à faire de leur esprit l'usage le plus utile à la Société. Ceux qui ont écrit des Ouvrages d'agrément, sont en bien plus petit nombre, & n'ont pas été si heureux : les Anglois ont peu d'ouvrages en ce genre qui ne

à l'encouragement que donnent aujourd'hui au Commerce ceux à qui cette partie si importante de l'administration est confiée, obligation que nous avons plus particulierement à celui d'entr'eux qui a lu tous ces Ecrits dans leur Langue originale, & qui, pour le bien public, est un Citoyen aussi zélé, qu'éclairé sur les objets du Commerce. Le Lecteur qui s'en occupe, trouvera une liste de ces différents Traités à la suite des Discours Politiques de M. HUME; * le meilleur Livre qui ait paru sur ces matieres, au jugement de M. le P. de Montesquieu. (Le mien pourroit être suspect.) L'Auteur a par-tout envisagé le Commerce en homme d'Etat; il a prévu, ce que tout le monde reconnoît aujourd'hui, que la premiere guerre qui s'allumeroit en Europe seroit une guerre de Commerce. Il va plus loin : il prétend que désormais le Commerce sera le seul mobile qui déterminera les Nations civilisées à faire la guerre ou à conclure la paix ; & à cet égard il pourroit encore avoir raison. Parmi les Auteurs modernes il en est peu qui aient embrassé tant & de si grandes matieres, & peut-être n'en est-il aucun qui les ait approfondies comme lui.

* *Il a paru en Saxe en 1745 une Edition in-8°. extrêmement belle, de cet Ouvrage, d'après celle de Paris. Nous nous promettons d'en donner incessamment une nouvelle, de même forme, & qui ne le cédera en rien à celle de Saxe.*

nous ſoient pas connus, ou qui méritent de l'être. Ils ne devroient pas ſe faire une peine d'en convenir, ils ont bien de quoi prendre leur revanche à d'autres égards. Ce n'eſt pas leur intérêt ſeulement, c'eſt la raiſon même qui doit leur faire regarder les parties les plus eſſentielles de l'eſprit comme les plus flatteuſes.

On a reproché, Monſieur, à l'ingénieux Auteur des *Lettres ſur les Anglois & ſur les François*, (*) d'être plus amuſant qu'inſtructif; quoiqu'il fût ſans prévention, ſes Jugements ne ſont pas ſans partialité : ſes goûts particuliers lui ont tenu lieu de préjugés ; on pourroit dire de lui qu'il a l'eſprit François, mais qu'il a le cœur Anglois. Il n'eſt pas difficile de le convaincre d'erreur ſur plus d'un point ; & notamment lorſqu'au lieu d'examiner les choſes par lui-même, ce qu'il étoit très-capable de faire, il s'en eſt fié à ce qu'il a oui dire. Un Ecrivain exact ne doit pas prononcer ſur des témoignages ſi ſuſpects.

(*) M. DE MURALT.

Tous les hommes sont jaloux de la gloire de leur Nation ; s'en rapporter uniquement à eux sur ce qui intéresse l'honneur de leur Pays, ce n'est pas les faire connoître, c'est adopter leurs préventions.

L'Auteur de ces Lettres remarque, que parmi les Ecrivains Anglois (que, selon toutes les apparences, il ne connoissoit pas bien) il se trouve moins de Plagiaires que parmi ceux des autres Nations. *Pour les Larcins*, dit-il, *on assure qu'il s'en trouve moins chez eux qu'ailleurs, si vous en exceptez le Théatre, c'est-à-dire, la bagatelle.* Rien n'est plus opposé à la vérité que ce fait qu'il rapporte d'après ce qu'il a entendu dire. Aucun Peuple ne commet cette espece de brigandage Littéraire avec plus d'effronterie que les Anglois. (*) L'Auteur même sans y penser, fait entendre par ce

(*) Dans la *Lettre sur le Voyage d'Espagne*, on fait le même reproche aux Auteurs Espagnols d'aujourd'hui, & en particulier au P. Feijoo, que l'on assure devoir aux François tout ce qu'il y a de bon dans ses Ouvrages ; mais le témoignage d'un Ecrivain qui montre tant de partialité contre une Nation si respectable doit nécessairement être suspect.

prétendu éloge, que leurs Ecrivains ſont auſſi Plagiaires qu'ils peuvent l'être. Ce n'eſt guere que dans les Ouvrages de pur bel eſprit, que l'on pratique la ſorte de vol dont nous parlons. Aſſurément ce ne ſera ni dans la Théologie, ni dans la Juriſprudence. Quant à ce qui regarde les Sciences abſtraites, & toutes celles qui dépendent du calcul & de l'expérience, comme la Géométrie, l'Aſtronomie, &c. les Anglois ſont ſi riches eux-mêmes, qu'ils n'ont pas beſoin de ſe parer des richeſſes des autres. Dans ces Sciences ils ont l'avantage ſur les autres Peuples de l'Europe. D'ailleurs, les découvertes que l'on y fait, en quelque Pays que ce ſoit, ſont bientôt connues ; & il eſt difficile à tout autre qu'à celui qui en eſt l'Auteur, de s'en faire honneur. Si nos Académiciens ont fait quelques nouvelles expériences ſur l'électricité des Corps, peuvent-ils ravir aux Phyſiciens Anglois la gloire d'avoir apperçu les premiers une vertu, que l'on ne connoiſſoit pas encore dans la matiere ? Les

Mémoires des Académies, & les Journaux des Savants, rendent des comptes fidelles de tout ce qui se trouve de nouveau dans les Sciences, & offrent à chaque Auteur une voie pour revendiquer publiquement ce qui lui appartient.

Pour ce qui est de la *Bagatelle*, puisqu'en effet le Théatre n'est autre chose aux yeux d'un Philosophe qui s'est retiré du monde; si, comme le dit M. l'Abbé du Bos, dans ses excellentes Réflexions sur la Poésie & sur la Peinture, *ce qui constitue le Plagiaire, c'est de donner l'Ouvrage d'autrui comme son propre Ouvrage*: il n'y a nulle part des Ecrivains aussi Plagiaires que la plûpart de ceux du Théatre Anglois. (*a*) Sans parler de

(*a*) Shadwell, dans sa Préface des *Amants impertinents*, Comédie qu'il a prise des *Fâcheux* de Moliére, s'exprime ainsi: *J'avoue ingénument mon vol, & j'en suis honteux, quoique j'aie devant les yeux l'exemple de quelques-uns qui n'ont encore écrit aucune Piece sans en dérober la plus grande partie, & qui (semblables aux hommes tellement accoutumés à mentir qu'ils se croient eux-mêmes) à la fin aussi par une habitude de voler, regardent le bien qu'ils ont dérobé comme le leur propre, ce qui est si lâche & si bas, que je ne puis m'empêcher de croire que celui qui se fait une habitude de dé-*

ceux qui ne sont que médiocres, M. Congreve doit une partie de ses succès à Moliere, de qui il a emprunté plusieurs de ses caracteres : quelque art qu'il ait employé à les accommoder au goût de sa Nation, le déguisement Anglois n'empêche pas qu'on ne les reconnoisse. Dans l'une de ses Pieces, on retrouve la Coquette du Misantrope, (*a*) dans l'autre, il copie les traits les plus heureux du Tartuffe. (*b*) Quelquefois il

rober l'esprit des autres, voleroit toute autre chose s'il le pouvoit faire avec sûreté. En ce cas, Shadvvel lui-même qui fait ici sa Confession de si bonne foi, n'étoit pas un homme à qui l'on pût confier sa bourse. Dans ses autres Ouvrages où il n'en convient pas, il est aussi plagiaire qu'aucun de ceux à qui il en fait le reproche. Dryden lui-même, un de ceux qui le mérite le plus, n'a pas laissé de crier comme les autres contre le brigandage : *Mais tel est le caractere des Auteurs de notre âge, qu'ils font des Pieces entieres, & cependant écrivent à peine un mot, & que dans cette anarchie de l'esprit, volant par-tout, ils appellent leur bien ce qui n'est que leur butin.* Prologue d'Albumazar.

(*a*) THE VVAY OF THE WORED.

(*b*) THE DOUBLE-DEALER. Dans cette Piéce *Maskwell* est le Tartuffe de Moliere, habillé à l'Angloise, & qui joint à la scélératesse de cet Imposteur toutes les ressources & toutes les fourberies de Scapin. *Myladi Froth* est la Philaminte des Femmes Savantes. *Brisk* est le Trissotin, *Cinthia* la Hen-

prend des Scenes entieres, qu'il ne fait que traduire mot à mot, comme celle de M. Dimanche dans le Festin de Pierre. (*a*) Cependant il ne parle dans aucune de ses Préfaces, ni du Théatre François, ni de Moliere, en cela plus raisonnable que les Ecrivains du Commun, qui traduisent misérablement, ou pillent effrontément nos meilleures Pieces, & traitent ensuite Racine d'écolier, & Moliere de petit génie. (*b*)

riette. La seule différence qui se trouve dans les Scenes Angloises, c'est qu'au lieu d'y parler de la Lune & des Etoiles, l'entretien roule sur Aristote, Horace, le P. Rapin, ou Madame Dacier. Il y a aussi une Scene où Madame *Pliant*, de même que la Belise de Moliere refuse des hommages qu'on ne lui offre pas, & se fâche contre *Mellfort* de ce qu'il lui témoigne une passion dont il ne lui dit pas un mot. De plus la Scene du III. Acte, n'est qu'une copie de la Scene de Médisance dans le Misantrope. Dans ces derniers temps M. Fielding l'a un peu mieux déguisée au III. Acte de sa Comédie: LOVE IN SEVERAL MASQUES, dont Moliere lui a aussi fourni l'idée. La premiere Scene du premier Acte de la Piece intitulée: THE TEMPLE-BEAU, du même Auteur, est prise de celle du III. Acte du Misantrope, entre Arsinoë & Célimene.

(*a*) LOVE FOR LOVE.

(*b*) Le NON JUROR de M. Cibber est le Tartuffe de Moliere. Cette Piéce est remarquable non-seulement par le mal qu'on y dit des François, mais

Vous connoissez, Monsieur, le Caton de M. Addisson, une des Tragédies qui fait le plus d'honneur au Théatre Anglois ; je vous demande en bonne foi si la Scene la plus frappante de cette Piece, celle où Caton reçoit Décius, Ambassadeur de César, n'est pas une copie de cette belle Scene de Corneille, où Sertorius, dans les mêmes circonstances que le Caton Anglois, reçoit Pompée, Ambassadeur de Sylla, à peu près de la même maniere :

„ Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Ce Vers contient en substance tout l'Esprit, qui de la Scene Françoise, a passé dans la Scene Angloise. Il semble que M. Addisson auroit dû parler de l'Auteur qu'il a si heureusement imité, & à qui il doit la grandeur & la dignité avec laquelle il fait parler tous ses Personnages. Car il faut convenir que cette Piece

par l'art singulier de cet Auteur aussi mal adroit que plagiaire, qui d'une des meilleures Comédies de notre Théatre a trouvé le secret d'en faire une des plus pitoyables du Théatre Anglois.

eſt moins la production de ſon génie, que l'effet de ſon goût & le fruit de ſes réflexions. Auſſi ne doit-on la regarder que comme un extrait de pluſieurs de celles de Corneille qu'il a pour ainſi dire fondues enſemble. Mais les Anglois ſe piquent de génie, & rougiroient d'avouer qu'ils nous doivent quelque choſe. On pourroit néanmoins faire un aſſez gros Volume des ſeuls titres d'Ouvrages traduits ou imités des Auteurs François, & donnés par ceux de ce Pays-ci pour Originaux.

M. Coſte, qui a ſi bien mérité de la République des Lettres, & qui ſur toutes ſortes de matieres eſt reconnu pour homme digne de foi, me dit un jour que le Comte de Shaftesbury lui ayant lû un de ſes Ouvrages, il lui reprocha de n'avoir ni reconnu les obligations qu'il avoit aux Auteurs François à de certains égards, ni rendu toute la juſtice qu'il leur devoit à d'autres. Milord Shaftesbury promit de réparer ſa faute dans une Préface, qu'il lut en effet quelque temps après à ſon ami. L'Ouvrage

parut imprimé au bout de quelques jours, mais ſans Préface. M. Coſte lui en demanda la raiſon. Le Comte de Shaftesbury lui avoua qu'il n'avoit oſé la publier, de peur d'indiſpoſer contre lui tous ſes Lecteurs. Quelque grand Philoſophe que fût cet Anglois, il ne l'étoit que juſqu'à ce point-là. Il craignoit que ſa Nation ne lui rendît pas juſtice, s'il avoit le courage de la rendre à la nôtre, & il n'eſt pas le ſeul qui ait été retenu par un ſemblable motif. *Je ſais*, dit un autre Auteur Anglois, *que pluſieurs perſonnes reprochent à M. Prior, d'avoir imité quelques Auteurs François, ſans les nommer; mais je crois qu'ils ont tort; parce que quelque jolie que ſoit une choſe en elle-même*, il ſuffit pour la rendre mépriſable à preſque tous les Lecteurs Anglois, de mettre au titre que c'eſt une imitation d'un Auteur François: *& je connois pluſieurs Ecrivains ingénieux, qui par cette ſeule conſidération ont été obligés de ne point publier le nom des Auteurs qu'ils ont imités, ou quelquefois plutôt traduits, quoiqu'ils ne faſſent aucune*

difficulté de le dire à leurs amis. (a)

Il est à la vérité de certaines Tragédies modernes, dont les Auteurs ne nous doivent rien; & celles-là ont l'air trop original pour n'être pas aisées à reconnoître. Telle est une Piece dont l'Héroïne, après avoir été la Maîtresse d'un Roi, en punition de sa faute, est réduite à mendier inutilement son pain de porte en porte, & meurt, après avoir été trois jours sans manger, dans les bras de son Mari, qui revient exprès pour lui pardonner son infidélité. (b) Telles sont encore celles dont un Voleur est le Héros, & dont la Catastrophe se passe au gibet; (c) ou celles dont

(a) Extrait d'une Lettre sur la nouvelle Edition des Œuvres de M. Prior. Londres, chez T. Johnson. 1720.

(b) La Tragédie de JEANNE SHORE. Dans une d'Otway, Caïus Marius est représenté persécuté par la faim & par la soif, autant que par Sylla.
Dans une Comédie de Beaumont & Fletcher, (LE VOYAGE DE MER) au III. Acte, la Scene est dans une Isle déserte, où des malheureux ayant à leur tête le Chirurgien du Vaisseau, veulent tuer une femme pour assouvir la faim qui les dévore.

(c) Le Marchand de Londres ou l'HISTOIRE DE BARNEVELDT, Piéce nouvellement traduite par M. Clément.

les Personnages ne font que chanter, boire & danser pendant les quatre premiers Actes, & où quand le cinquieme arrive, l'Auteur les égorge tous pour finir sa Piece. (*a*).

J'avoue, & l'intérêt ou l'honneur de ma Patrie ne peuvent me faire déguiser la vérité : J'avoue, dis-je, que quelques-uns de nos Auteurs ont pratiqué cette espece de vol, que je prends la liberté de censurer dans ceux d'une autre Nation. Il en est qui ont transporté dans leurs Pieces des Scenes heureuses du Théatre Anglois, sans parler des Auteurs de qui ils les ont empruntées. Apparemment qu'ils se sont crus en droit d'user de représailles. Quoiqu'il en soit, c'est

THE TWO NOBLE KINSMEN.

BONDUCA. Il y a au second Acte une Scene où quatre hommes, la corde au cou, plaisantent sur le supplice auquel ils sont condamnés.

Au III. Acte du BLOODY BROTHER, un Cuisinier, un Sommelier & un Panetier, condamnés à la potence, qui fait la décoration du Théatre, arrivent tous trois la corde au cou, & chantent chacun un couplet de chanson rélatif à leur état & à leur situation présente.

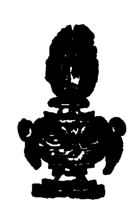
(*a*) Voyez une Tragédie de M. Porter, intitulée *The* VILLAIN.

une pratique qui n'eſt ni ancienne, ni commune ſur notre Théatre. Ceux qui en ont été l'honneur, ont été ſouvent d'heureux imitateurs, mais jamais de lâches Plagiaires.

J'ajoute à cette Lettre un petit Ouvrage, qui vient ici aſſez à propos. Le hazard l'a fait tomber entre mes mains. On a uſé d'adreſſe pour le faire copier d'après l'exemplaire d'un Auteur qui eſt ici en réputation pour le Théatre, & que la diſcrétion ne me permet pas de nommer.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LE

*LE SUPPLÉMENT DU GÉNIE,**

Ou l'Art de composer des Poëmes Dramatiques, tel que l'ont pratiqué plusieurs Auteurs célébres du Théatre Anglois.

CETTE méthode a un avantage considérable sur toutes les autres, c'est de donner les mêmes facilités pour réussir dans le Tragique ou dans le Comique ; elle tient lieu de talent à ceux qui veulent s'appliquer à l'un ou l'autre genre ; & soit pour l'imagination, soit pour l'arrangement de la Fable, elle donne de

(*) Plusieurs Lecteurs Anglois se sont trompés à cette Piece, & sûrement lui ont fait de beaucoup trop d'honneur en l'attribuant au Docteur Swift, ou à quelqu'autre Ecrivain de leur Nation; elle est de l'Auteur de ces Lettres, qui dans cette occasion a cru devoir emprunter le masque Anglois; mais peut-être est-il étonnant qu'il n'ait pas été reconnu de ceux mêmes qui les ont traduites ainsi qu'ils l'avouent eux-mêmes par la Note suivante : *Comme cet Ouvrage étoit manuscrit lorsque M. l'Abbé Le Blanc l'a traduit, nous supposons qu'il est resté tel : car nous n'avons pu rien découvrir de semblable, imprimé, & nous avons été par conséquent obligés de le traduire de nouveau d'après le François. C'est une ironie sur les Poëtes Anglois, qui en pillant les Auteurs François en ont très-mal parlé, ou qui ont tâché de céler leurs larcins.*

l'invention à ceux qui n'en ont pas.

Si, par exemple, il vous prend envie de faire une Tragédie, il est inutile de vous échauffer la tête à chercher quelque nouveau sujet, & à l'arranger suivant les régles d'Aristote : les régles même ne doivent pas vous arrêter ; elles ne sont faites que pour les sots, & ne servent qu'à réfroidir le génie de ceux qui s'y soumettent, prenez tout simplement une Tragédie de Corneille ou de Racine à votre choix, changez-en le titre & les noms des Personnages ; appellez BAJAZET *la Sultane*, IPHIGÉNIE *la Victime* ; ou de MITRIDATE, faites un *Constantin*. (a) Vous conserverez la

(a) Dans la Tragédie Angloise qui porte ce titre la Scene où Constantin surprend le secret de Fausta, n'est qu'une Traduction de la Scene où Mitridate trompe Monime.

M. Cibber a mis le Cid sur le Théatre Anglois sous le nom de la *Fille Héroïque*. Il avoue bien que sa Piece n'est qu'une imitation de celle de Corneille, mais quoiqu'il ait été éclairé par la Critique de l'Académie Françoise dont il a fait usage sans la citer dans sa Préface, la plupart des changements qu'il a fait au Cid n'ont servi qu'à en réfroidir les Scenes. L'Auteur Anglois s'est fort applaudi d'avoir ressuscité le Pere de Chimene pour qu'elle pût épouser Rodrigue, sans blesser son honneur ; & n'a pas pris garde qu'il étoit par-là tout

Piece comme un fondement pour bâtir votre édifice. *Les François nous fournissent les matériaux, mais nous sommes les Architectes, & nous savons seuls les mettre en œuvre.* (a) *Ainsi que leur Langue, leur Génie est frivole & léger*, *en comparaison du génie Anglois.*

Vous pourrez laisser subsister le premier Acte, tel qu'il se trouvera dans votre Original, sans y rien ajouter de votre invention, mais comme les François se contentent d'être naturels dans leurs récits, & qu'ils sont trop simples pour nous, vous aurez soin de charger les vôtres, & de les enfler le plus qu'il vous sera possible.

l'intérêt du sujet. C'est ainsi qu'un Peintre commun qui veut retoucher le tableau d'un grand Maître, substitue à quelques légers défauts qu'on y a repris, de beaucoup plus grands qu'il n'apperçoit pas, & gâte en effet un dessein de Raphaël en croyant le corriger.

* (a) Ce sont les expressions d'un Auteur du Théâtre Anglois, mais je ne puis me souvenir où je les lûes. Je suis fâché que celui qui a écrit cette Méthode n'ait pas eu l'attention d'appuyer par des citations toutes les choses extraordinaires qu'il y avance. Peut-être est-ce parce qu'elles lui ont paru trop notoires. Je tâcherai de suppléer à ce défaut par quelques Notes que j'ai faites moi-même en lisant les Ouvrages du Théatre Anglois.

Vous prendrez pour cela dans Shakespear la quantité d'épithétes fortes & hardies qui vous sera nécessaire, & vous en emploierez deux à chaque Vers, c'est la proportion ordinaire. Les Vers François sont de mauvais modeles, ils sont d'un froid à nous glacer : les nôtres au contraire sont comme le tonnerre, ils en ont le feu, le bruit & l'éclat. En tout genre d'écrire, nous sommes aujourd'hui supérieurs aux François, *& nous pouvons aussi aisément les vaincre avec nos plumes, que nos Ancêtres les ont vaincus avec leurs épées.* (a)

Vous donnerez à chaque Roi que vous introduirez dans votre Piece, deux ou trois douzaines de Gardes, pour relever la noblesse & la dignité de ces rôles, qui, faute de cette invention n'en imposent pas assez dans les Pieces de Corneille même. Il dit dans l'examen de son Cid, qu'il n'a osé faire accompagner Don Diégue au troisieme Acte par ses amis, attendu que les Comédiens n'emploient à ces personnages que des

(a) Dryden. *Essai sur la Poësie Dramatique.*

Moucheurs de chandelles, qui ne savent quelle contenance tenir ; mais les nôtres valent mieux que ceux de nos Voisins, & sont aussi accoutumés à représenter des Princes ou des Ministres dans un Conseil, qu'à jouer leur rôle naturel dans des cohues, ou dans des émotions populaires. Rien ne marque mieux la médiocrité de la Scene Françoise, que de voir un si grand Auteur commettre une pareille absurdité, pour accommoder sa Piece au Théâtre. (*a*) Quelques Auteurs modernes de cette Nation ont sagement reconnu l'erreur des Maîtres qui les ont précédés, & commencent en cela à suivre notre exemple, pour donner plus de grandeur à leurs Personnages, & plus d'elévation à leurs Pieces. A un Héritier du Trône, vous lui donnerez douze Gardes, & aux Princes ordinaires au moins six. Pour une Reine, ou pour une Princesse du Sang, quatre Suivantes suffiront ; une pour lui répondre, ou simplement pour l'écouter,

(*b*) Préface de *la Fille Héroïque*.

& les trois autres pour la soutenir, au cas que vous jugiez à propos de la faire tomber en foiblesse dans quelques-unes de vos Scenes. Vous donnerez aussi à chaque Reine ou Princesse, un petit Page qui ne les quittera pas pendant toute la Piece, attendu qu'il est aussi essentiel à la dignité de ces rôles, que nécessaire aux Actrices qui les représentent. Ce petit Personnage muet est très-agissant, il est à une Héroïne de Théatre comme son ombre, il la suit dans tous ses mouvements, & de plus a le soin de ranger la queue du manteau de la Princesse à chaque pas qu'elle fait; nos femmes se démenent beaucoup dans la passion, & il seroit à craindre qu'allant & venant, le volume énorme de ces queues ne les fît tomber, ce qui troubleroit infailliblement la Scene.

Comme il est avantageux de préparer de bonne heure les esprits à l'intérêt qui doit les émouvoir; si vous vous défiez de votre premier Acte, finissez-le par un Concert de Musique, qui suppléera au défaut

de pathétique dans les expressions. (a)

Vous ouvrirez votre second Acte par un changement de Scene, qui offre aux Spectateurs une décoration Théatrale, soit la grotte d'un Magicien occupé à conjurer les Démons, (b) soit l'intérieur d'un Temple où tout un Peuple est attentif aux cérémonies de ses Prêtres. (c) Dans le premier cas, vous consulterez notre Shakespear, le premier homme du monde pour les conjurations & les magies; dans l'autre vous aurez recours aux Opéra de Quinaut. Vous

(a) THE MOURNING BRIDE', de M. Congréve commence par un Concerto. Le V. Acte de la Tragédie intitulée : THE *FAIR* PENITENT, débute par une Musique & des Chants effrayants. Les Chants des Prêtres de Thor & de Woden qui se préparent à leurs horribles sacrifices ouvrent le IV. Acte de celle intitulée THE ROYAL CONVERT. Dans THEODOSE au I. Acte on fait la cérémonie du Baptême. Au III. Athenaïs va recevoir le Sacrement de Confirmation, après quoi l'on chante une Pastorale. Au IV. Deux petits Amours chantent pendant le sommeil de Théodose. Au V. Athenaïs qui s'est empoisonnée fait chanter encore pendant que le poison opere. Cette Tragédie est toute tirée du Roman de Pharamond. Il y a des Chansons dans beaucoup de Tragédies Angloises qu'il feroit ennuyeux de citer. Voyez *la Belle-Mere Ambitieuse*, *l'Amour tyrannique*, *le fatal Mariage*, &c.

(b) *Montésume* depuis peu traduit en François.

(c) CLEOMENES, Acte III. BONDUCA, Acte III.

ajouterez de plus à votre Piece, deux ou trois Personnages de votre invention, pour doubler l'intrigue, & embarrasser davantage l'action principale, qui péche toujours chez les Auteurs François par son trop de simplicité. Vous imiterez à cet égard le goût des Espagnols, & si vous entendez leur Langue, vous vous aiderez des Pieces de Caldéron & de celles de Lopes de Véga. Ne vous tourmentez pas l'esprit pour les faire parler & agir conséquemment pendant toute la Piece. Lorsque le caractere d'un Héros est indécis, il tient les Spectateurs dans une plus grande perplexité; s'il est vicieux & vertueux tout ensemble; s'il est, dans une Scene, différent de ce qu'il aura paru dans une autre; (a) il ne vous en sera que plus aisé de lui faire prendre le parti le plus convenable pour vous tirer d'affaire.

Avec la permission que vous avez de changer de Scene autant de fois qu'il vous plaît, & de la transporter

(a) ROLLO. MELANTIUS. KING AND NO KING de Fletch er.

où bon vous ſemble, il vous ſera aiſé d'amener ces nouveaux Acteurs, quand & comme vous voudrez. (a) Il eſt même inutile de les annoncer dès le premier Acte; ils piqueront d'autant plus la curioſité, qu'on ne ſaura ni d'où ils viennent, ni à qui en veulent.

Pour rompre l'uniformité de la Piece, qui eſt toujours un défaut pour nous, il ne ſeroit pas mal de faire un Plaiſant d'un de ces Perſonnages poſtiches. Nos Spectateurs n'aiment pas qu'on les occupe longtemps du même ſentiment, il faut pour leur plaire les faire pleurer &

(a) Dans la Tragédie d'Antoine & Cléopatre, de Shakeſpear, la Scene s'étend auſſi loin que les bornes de l'Empire Romain. Au II. Acte la I. Scene eſt en Sicile, la II. à Rome, la III. à Alexandrie, la IV. ſur les côtes d'Italie près de Miſene, & la V. ſur les Galeres du jeune Pompée. C'eſt ainſi que ce Poëte en un clin d'œil, vous fait paſſer d'une extrémité du monde à l'autre. Les Poëtes Dramatiques Anglois à ſon exemple ont pris la même licence. Ils ſont ſi connus pour donner dans ce défaut, que les citations ſeroient ici ſuperflues. On peut faire le même reproche aux Auteurs du Théatre Eſpagnol qui ont de commun avec les Anglois, le mépris des Régles, de la vraiſemblance & de toute ſorte de bienſéance. Voyez *le Théatre Eſpagnol* de M. du Perron de Caſtera.

rire tour à tour, & quelquefois en même temps. Les François, faute de cette ressource & *pour trop craindre de nous faire rire, nous font souvent dormir.* (a)

Sur le Théatre Anglois, il faut être plus hardi. D'un pied vous chausserez le cothurne, & de l'autre le brodequin. Vous ferez succéder, aussi souvent qu'il vous sera possible une Scene boufonne à une Scene pathétique. (b) *Nous qui sommes un Peuple sérieux, nous venons au Théatre pour nous y divertir; les François qui sont gais, y vont pour être sérieux. C'est à l'honneur de notre Nation, que nous avons augmenté, inventé & perfectionné cette maniere d'écrire plus agréable au Théatre, qu'aucune qui ait jamais été connue de toute autre Nation ancienne ou moderne, c'est la Tragi-Comédie* (c). Telle est la pratique

(a) Dryden.

(b) Voyez dans le *Séjan* du célébre Ben-Johnson, le Rôle de Médecin.

(c) Essai sur la Poësie Dramatique de Dryden. Quoique dans la Note ci-dessus on ait déja parlé des Pieces Espagnoles, on ne peut s'empêcher de remarquer ici que Dryden ne les connoissoit pas,

inviolable de Shakespear & de son Rival Ben-Johnson (a), elle a depuis été suivie avec succès par nos plus grands Tragiques, tels que Beaumont, Fletcher, Otway, Southern & autres (b). Comme eux, vous aurez l'attention de passer des Vers à la Prose, toutes les fois que vous quitterez le Tragique pour le Comique, & notamment dans tous les Dialogues de la lie du peuple; car pour plaire au nôtre, il faut lui donner de temps en temps de ces Scenes de cohue, où il puisse se reconnoître. Si vous voulez enlever ses suffrages, ou plutôt réunir ceux de tous les

ou qu'il a feint de ne les pas connoître, pour faire honneur aux Anglois de l'invention de la Tragi-Comédie, si peu goûtée aujourd'hui parmi nous: elle est plus ancienne & plus commune sur le Théatre de Madrid que sur celui de Londres; toutes les Pieces sérieuses de Lopes de Véga & de Caldéron sont de ce genre, & à proprement parler les Espagnols ont peu de véritables Tragédies.

(a) *Jules César*, *Hamlet*, &c. de Shakespear. *Séjan*, *Catilina*, &c. de Ben Johnson.

(b) *Venise sauvée*, d'Otway, une des Pieces les plus Tragiques du Théatre Anglois est coupée à chaque Scene par une intrigue du Comique le plus bas & le plus trivial. *Oroonoko* & le *Fatal Mariage* de Southern, ont le même défaut, ou plutôt c'est celui de beaucoup de Tragédies Angloises où il y a d'ailleurs de grandes beautés.

états, tirez parti de toute cette canaille que vous aurez ramaſſée dans les rues ; raſſemblez-la dans une place publique autour de quelque mécontent du Gouvernement, Comte ou Baron, Ouvrier ou Marchand : là, tracez quelque bonne Scene de révolte, qui, dans le cas de beſoin, puiſſe ſervir de modele (*a*). Rien ne chatouille tant les oreilles Angloiſes que ces diſcours qui tendent à exciter des ſoulévements contre l'autorité. Pour le langage convenable à chaque Profeſſion & les plaiſanteries qui ſont à la portée d'un Portefaix, ou de tel autre homme auſſi conſidérable dans la Populace, & dont après avoir échauffé les eſprits vous pourrez avoir beſoin pour leur donner un peu de relâche, vous conſulterez encore les grands Maîtres & les Fondateurs de notre Théatre (*b*) ; car les François n'y entendent rien. *Ces Scenes burleſques, mêlées avec la*

(*a*) CUPID'S REVENGE, de Beaumont & Fletcher, Acte IV.

(*b*) Les Auteurs modernes n'ont fait à cet égard que copier Shakeſpear, Ben-Johnſon & Fletcher.

Tragédie, ont sur nous l'effet de la Musique dans les entr'Actes ; elles nous reposent après les grands mouvements (*a*). Ce qui nous oblige à les écrire en prose, c'est qu'il faut faire parler les différents personnages, suivant la dignité ou la bassesse de leur état (*b*). La Piece même ne peut qu'y gagner, puisqu'elle en est plus variée.

Quoique nous ayions banni la rime de notre Théatre, nous l'admettons encore pour faire valoir les beaux endroits d'une Scene ; & malgré la répugnance que nous avons pour les régles de toute espece, c'en est une établie parmi nous dans le genre Dramatique, que de rimer les derniers Vers de chaque Acte. Ainsi, de façon ou d'autre vous y amenerez quelque comparaison fleurie, prise des objets les plus riants de la Nature, ou quelque Description pompeuse

(*a*) Dryden.

(*b*) Les Piéces du Théatre Anglois, qui sont moitié Comiques, sont écrites partie en Vers, partie en Prose, comme *Oroonoko*, &c. Dans les Comédies mêmes qui sont en Prose, les Scenes de sentiment sont souvent écrites en Vers. Ce mélange se trouve dans les Pieces les plus célébres, comme THE PLAIN-DEALER, THE CARLESSE HUSBAND, &c.

d'intérêt : gardez-vous bien de vous arrêter à toutes ces obſervations puériles ; ces regles ne ſont que réfroidir l'imagination ; donnez à la vôtre tout ſon eſſor. Ne vous faites pas de ſcrupule de tranſporter, s'il le faut, la Scene de Rome à Conſtantinople, ou de Londres à la Caroline. N'épargnez pas non plus le temps néceſſaire pour le développement de votre intrigue. Si huit jours ne vous ſuffiſent pas, prenez-en quinze, prenez un mois, prenez un an. *Quoique de pareilles licences ſoient des fautes ; commettez-les hardiment, parce qu'elles conviennent au génie Anglois.* (*a*) Vos Comédies, vos Tragédies ſont des repas que vous donnez au Peuple : pourvu que les viandes que vous leur apprêtez ſoient du goût des Conviés, vous devez peu vous ſoucier des regles de la cuiſine. *J'aime mieux*, dit Martial, *que mes ragoûts plaiſent aux Conviés qu'aux Cuiſiniers.*

Il n'y auroit pas de mal de terminer cet Acte par une Scene de nuit ;

(*a*) Epître Dédicatoire de l'*Amour Triomphant.*

c'eſt

c'eſt alors que les prodiges dans le Ciel font le plus d'effet, & que les revenants inſpirent plus de terreur; & en ce cas, pour garder la vraiſemblance, vous ferez paroître Céſar en bonnet de nuit, & Oedipe en chemiſe (*) Si vous traitez un ſujet auſſi terrible que celui de la vengeance du meurtre de Laïus, n'allez pas imiter les François, & dérober aux Spectateurs tout le pathétique de cette Piece, faute d'expoſer à leurs yeux le tableau touchant de la peſte. (†) Les Vers ne peuvent en donner qu'une foible idée. Vous tâcherez d'en rendre toute l'horreur en jonchant le Théatre de Corps morts, en y faiſant paroître des figures preſque inanimées, qui marchent à peine, & qui augmentent à chaque inſtant

(*) *Jules Céſar, Macbeth, Oedipe, &c.*

(†) Peut-on en offrir un plus attendriſſant que celui que le P. Folard rend en quatre Vers dans ſon Œdipe?

„ L'Epoux en embraſſant ſon Epouſe éperdue,
„ Lui ſouffle dans le ſein le poiſon qui la tue,
„ Et le Fils, ſecourant les Auteurs de ſes jours,
„ Tombe & meurt à leurs pieds pour prix de ſon
„ ſecours.

le nombre des cadavres, qui feront la décoration de votre Théatre. (*) Voilà de ces grandes Scenes qui sont dans la Nature, & que les François n'ont pas l'esprit d'imaginer.

Je ne nierai pas qu'avec les privileges dont nos Poëtes jouissent, la chaleur de la composition ne puisse les emporter trop loin. Il aura pu vous arriver dans les deux premiers Actes de votre Piece, d'avoir tellement multiplié les incidents que vous n'aurez plus ni le temps, ni l'espace nécessaires pour la représentation, & que vous ne saurez comment mettre le Spectateur au fait de tout ce qui doit se passer. Pour vous tirer d'embarras, amenez sur la Scene un personnage particulier à notre Théatre, que nous appellons *Chorus*; il annoncera tout ce que ceux qui sont nécessaires à l'action ne peuvent savoir, ou ne doivent pas dire, ou bien il fera exécuter une Pantomime dont il expliquera les gestes & qui vous conduira à de nouveaux événements,

(*) Voyez l'*Oedipe* Anglois.

ce qui vous épargnera le temps & le travail que vous auriez été obligé d'employer pour le Dialogue. (a) C'est pour de semblables inventions que nos grands Maîtres se tirent adroitement des pas les plus difficiles, & je ne crains pas de dire que le génie Anglois trouve le moyen de briller jusques dans ces Scenes muettes.

Au troisieme Acte, il faut vous éloigner encore plus de votre Original François. Songez, par quelque voie que ce soit, à faire périr un de vos Personnages, afin d'avoir au moins pour les deux derniers une ombre à votre commandement. Surtout, de quelque mort que vous fassiez choix, gardez-vous bien d'en dérober le spectacle aux yeux des Juges de la troisieme galerie. Quelle mal-adresse à l'Auteur de l'Electre Françoise qui auroit pu faire de l'ombre d'Agamemnon tout ce qu'il auauroit voulu, de ne l'avoir pas fait paroître une seule fois dans sa Piece! il est réservé à quelque génie plus

(a) THE PROPHETESS de Beaumont & Fletcher, Acte IV. Scene I.

heureux d'apprendre à nos Voisins le parti que l'on peut tirer au Théatre d'une ombre quelle qu'elle soit. Comment ces apparitions effrayantes ne leur inspireroient-elles pas la même terreur? Elle est fondée sur la crédulité aux revenants, qui doit être, pour le moins, encore aussi commune à Paris qu'à Londres. Il ne paroit pas, & je ne croirai jamais que la Philosophie ait fait plus de progrès parmi eux que parmi nous.(*)

Je dois ajouter que notre Peuple se plait à voir représenter les agonies & les horreurs de la mort. Il a cela de commun avec celui de l'ancienne Rome. Il est accoutumé à applaudir l'homme qui meurt de bonne grace, & communément en poussant le dernier soupir, un Héros

(*) Dans la Piece de *Richard II.* on assassine ce Roi sur ce Théatre, de la maniere dont l'Histoire rapporte ce fait. Dans la Tragédie *du Duc de Guise*, on le poignarde aux yeux des Spectateurs. Dans celle d'*Othello*, on voit ce Maure étouffer sa femme dans son lit, &c. Dans *Tamerlan*, une des Pieces modernes les plus régulieres, Bajazet fait étrangler Monéses sur le Théatre, &c. Dans *le Double Mariage*, Acte I. Julia appliquée à la torture, pendant toute la Scene, lasse la cruauté des Bourreaux & du Tyran.

trouve le moyen de faire rire les Spectateurs. (*) C'est la vue du sang qui inspire la terreur dans la Tragédie ; & quoi qu'en dise Horace, on ne doit rien soustraire aux yeux de ce qui peut frapper l'imagination. (†) Les François, par trop de timidité, au lieu de Tragédies fortes, nous donnent des Elégies doucereuses. S'ils nous reprochent comme un défaut d'exposer aux regards des Spectateurs des actions trop cruelles, *cette faute est du nombre de celles qu'ils n'ont pas l'esprit de commettre.* (§) D'ailleurs il suffit que

(*) Ces sortes d'imitations sont d'ordinaire ridicules de sa part du Poëte, & toujours beaucoup plus de la part de l'Acteur.

(†) Dans la Tragédie de *Thierry* & *Theodebert* de Beaumont & Fletcher, la Reine Brunhalt, tandis qu'on chante & qu'on danse sur le Théatre, profite d'un moment favorable pour faire assassiner l'un de ses fils par un scélérat qu'elle a caché exprès derriere le dais. Elle fait ensuite empoisonner l'autre. Au V. Acte, Theodebert, après avoir été longtemps sur la Scene environné de ses Médecins, expire dans les bras de sa femme, qui au même instant meurt de douleur.

(§) Dryden.

Acte III. Scene I. du BLOODY BROTHER, le Capitaine des Gardes du Prince arrive, la tête du Chancelier à la main. Scene II. Rollo poignarde son frere dans les bras de sa mere. Au V. Acte le meurtrier éprouve le même sort ; son Capitaine

cet uſage ſoit établi ſur notre Théatre, pour que vous deviez le ſuivre. Vous devez vous maintenir dans tous les droits qui vous ont été acquis par ceux qui vous ont précédé. Voici comme s'exprime un des zélés Défenſeurs des Libertés de notre Théatre : *Je regarde à préſent les licences comme la grande Charte de la Poéſie Dramatique : & je ſuis trop bon Anglois pour perdre ce que mes Ancêtres ont gagné pour moi.* (*)

C'eſt dans cet Acte-ci, que ſi vous avez deux Princeſſes rivales, vous devez vous efforcer de peindre toute la rage avec laquelle le Sexe ſe livre aux emportements de l'amour & aux fureurs de la haine. A cet égard, la délicateſſe des Auteurs François eſt ridicule : ils veulent qu'une Reine jalouſe & outragée, conſerve de la dignité, même dans l'excès de ſa paſſion. Sur leur Théatre, Roxane

des Gardes aidé de la fille de Baudouin renverſe le Prince, le frappe de pluſieurs coups de poignard, qui lui en porte auſſi un dans le cœur & tous deux meurent en même temps.

Dans la Tragédie de BONDUCA, Acte IV. Scene II. Caratach ſe préſente auſſi une tête à la main, &c.

(*) Le même.

furieuſe dit à peine deux mots à l'Eſclave qui lui enleve ſon Amant : dans ces moments où l'on ne reſpecte rien, elle n'oſe ſe livrer à ſes tranſports, de peur de bleſſer la politeſſe Françoiſe. Cette dignité eſt abſolument contraire à la Nature. Les paſſions ſont les mêmes dans tous les hommes. La jalouſie réduit les plus grandes Princeſſes aux ſentiments & au ton des femmes du commun ; & un Poëte eſt obligé de peindre tout avec vérité. Imitez le judicieux M. Dryden, qui, en pareil cas, fait parler Cléopatre & Octavie, (*) comme les Harangeres de Billings-Gate, *parce que*, comme il dit très-bien, *quoiqu'elles fuſſent l'une, une Romaine, & l'autre, une Reine ; elles étoient toutes deux femmes. Les Poëtes François n'auroient oſé riſquer une Scene entre ces deux Princeſſes ; ou, au cas qu'ils l'euſſent hazardée, tout ſe ſeroit paſſé en quelques froides*

(*) Dans la Piece qu'il a intitulée : *Tout pour l'Amour*, ou *le Monde, bien perdu.* C'eſt de tous les Ouvrages Dramatiques de ce Poëte, celui où il a mis le plus d'art, & c'eſt une des meilleures Tragédies du Théatre Anglois, elle eſt traduite dans le *Pour* & *Contre* de M. l'Abbé Prevôt.

civilités ; mais il n'y auroit eu aucune aigreur dans les réparties, de peur de blesser la dignité de leurs caracteres, & la modestie de leur Sexe. J'ai prévu, continue-t-il, *l'objection, & je l'ai méprisée.* (*) En cela il n'a fait que suivre ce que dicte le bon sens, que l'on doit préférer au goût François, & il avoit devant les yeux l'exemple de Shakespear, c'est-à-dire, de celui de tous les Poëtes anciens ou modernes qui a été le plus fidelle à la Nature. (†)

(*) Préface de la Piece dont il est question.

(†) Voyez dans *Henry VI.* premiere partie, la querelle du Duc de Gloucester & du Cardinal de Beaufort, & celle de la Reine Marguerite & de la Duchesse de Gloucester.

Dans la Tragédie de *Richard III.* Acte IV. la Scene XVI. entre la Reine Marguerite & la Reine Elisabeth, toutes deux Reines détrônées.

Au II. Acte de la *Belle-Mere ambitieuse*, on peut voir aussi une Scene du même ton, entre Memnon, Artaxerce & Artémise.

Voici dans un autre genre un trait du naturel de Shakespear. C'est le Roi Henri V. qui fait ainsi sa déclaration d'amour à la Princesse Catherine de France qu'il doit épouser. *Toi & moi entre S. Denis & S. George, ne ferons-nous pas un petit garçon, moitié François, moitié Anglois, qui ira à Constantinople prendre le Turc par la barbe ? Qu'en penses-tu ma belle Fleur de lys ? &c.*

Il en eſt de même de vos Héros : ne riſquez pas de dégrader leur caractere ſous prétexte de l'ennoblir, & d'ôter à la paſſion toute ſa force, en voulant mettre de la décence dans leurs diſcours. L'Art ne fait que déguiſer la Nature, au lieu de la parer. Voyez, lorſqu'il eſt queſtion d'injures, quelle eſt l'éloquence des Héros de l'Iliade. Achille en colere doit parler comme un Porteur de chaiſes. M. Rowe, qui avoit profité de la lecture d'Homere, nous a donné dans la Tragédie d'Ulyſſe, deux Scenes, qui ſont des chefs-d'œuvre en ce genre. Dans l'une, Ulyſſe, qui n'eſt point encore reconnu, repouſſe avec courage le mépris & la brutalité des Princes amoureux de ſa femme, & eſt tout prêt à faire le coup de poing avec eux à notre maniere d'Angleterre. (*) Dans l'autre, la querelle entre Télémaque & le Roi de Samos, par une gradation d'injures, s'échauffe au point qu'il en coûte la vie au dernier. (†) Ce choix de ce que

(*) Acte I.
(†) Acte IV.

tels, préférables aux sentiments Romanesques qu'ils prêtent à tous leurs Personnages. *En vain chercheroit-on dans Racine l'Hippolyte d'Euripide*, remarque ce Poëte, aussi merveilleux dans ses Pieces que judicieux dans ses Critiques, *au lieu de ce jeune Héros ennemi déclaré de l'amour, on n'y trouve que Monsieur Hippolyte.* (*)

Les anciens Auteurs du Théatre François, n'étoient ni si délicats, ni si affectés. La Phédre de Garnier paroît avoir été faite pour le nôtre; la derniere Scene du troisieme Acte, y feroit un grand effet. Mais il s'en faut beaucoup que le caractere de Phédre soit par-tout aussi fort & aussi soutenu que celui de Nourmahal. Le conseil d'accuser Hippolyte, ne vient que de la Nourrice. Dans la Piece Angloise, la passion de la Reine pour le fils de son Epoux, est si violente, qu'elle ne la connoît pas assez pour en rougir, & si éffrenée, que ne pouvant rien obtenir de lui, elle le veut empoisonner. La Morale du

(*) Préface d'*Aureng-Zebe*.

Théatre François est trop rigide, pour permettre aux Auteurs d'y peindre ces grands mouvements de la passion. Quelle chaleur peut-il y avoir dans leurs Scenes, lorsqu'ils n'osent rien mettre en action? M. Cibber, notre Poëte *Lauréat*, & par conséquent, celui qui est le plus en droit de nous donner des régles, après avoir si heureusement corrigé le Cid, a été forcé d'avouer que ce qui avoit empêché sa Piece, de réussir autant que celle du Poëte François, ce n'est pas qu'il y ait moins de beautés dans la sienne, c'est qu'il en a voulu rendre tous les Personnages encore plus vertueux que ceux de Corneille. Peu de nos Auteurs ont donné dans cet excès. Nous nous plaisons à la représentation des Scélérats du premier ordre. Nous autres Anglois nous avons le cœur si tendre, que quelque criminels que soient ceux qu'on nous expose sur la Scene, nous sommes toujours prêts à les plaindre, pour peu qu'avant que de mourir, ils témoignent de repentir. Mais on ne connoit pas sur le Théatre François ces Criminels

d'un ordre ſupérieur, qui ſont l'ornement du nôtre, *& ce qui empêche que leurs Auteurs n'embraſſent ces grands caracteres, c'eſt que le génie François eſt trop étroit.* (*)

M. Rowe, à qui notre Théatre a de ſi grandes obligations, nous a donné dans la Belle-Mere Ambitieuſe, une Scene en ce genre, qui eſt un chef-d'œuvre, par la vérité avec laquelle il peint & fait agir la paſſion effrenée d'un Vieillard. Mirza tient à Ameſtris les diſcours les plus convenables à ſon amour; las de perdre ſon temps en paroles, il entreprend, malgré l'impuiſſance de ſon âge, de ſe rendre heureux par la force. (†) Il s'épuiſe en efforts inutiles. La

(*) Cibber, Préface, de qui *la Fille Héroïne.*

(†) Voyez le III. Acte de la Tragédie de *Valentinian.* L'Auteur n'a point fait de difficulté d'y rendre au naturel les propos & les actions du Prince le plus diſſolu. Les diſcours artificieux de Phorba & d'Ardélia qui ſont qualifiées dans la Piece *two of the Emperor 's Bawds,* & les chanſons les plus laſcives n'ayant pu ébranler la vertu de Lucina, l'Empereur a recours à la force pour ſatisfaire ſon infâme paſſion.

Au IV. Acte il déclare à tous ſes Courtiſans qu'il n'en eſt aucun dont la femme ne lui ait accordé

Princesse, en se débattant, lui ôte son poignard, & lui porte un coup mortel. Voilà la Nature. Mirza parle & agit en Vieillard passionné, & Amestris en femme vertueuse. Il est vrai que cette Princesse qui a défendu son honneur avec tant de courage, en est punie à l'instant même. Orchanes qui arrive, la livre au Vieillard qui la demande, & qui n'ayant pu la déshonorer, a du moins la consolation de se venger & de la poignarder avant que de rendre le dernier soupir. (*) C'est une de ces Scenes si communes sur notre Théatre, qui représentent la Nature dans toute sa vérité. Si le crime y triomphe souvent, si la vertu y est malheureuse, l'imitation des mœurs n'est en cela que plus fidelle. C'est ainsi que les choses arrivent communément dans ce monde. Sur le Théatre, l'Auteur

ses faveurs, quoi qu'il n'ait pas pris grande peine pour les obtenir. Despréaux a dit :

„ Le Latin dans les mots brave l'honnêteté.

La plûpart des Auteurs du Théatre Anglois sont apparemment persuadés que leur Langue a le même privilége.

(*) *La Belle-Mere ambitieuse*, Acte V.

fait mourir à ſon choix un Scélérat dans le repentir ou dans l'endurciſſement, ſelon que cela convient mieux à la variété de ſa Piece.

Si le principal Héros de votre Tragédie ſe trouve accablé ſous le poids de ſes malheurs, vous lui ferez apporter un lit de repos, ou, s'il l'aime mieux, il ſe couchera par terre, (*) &

(*) Cette action eſt commune dans les Tragédies Angloiſes, elle y paſſe pour l'expreſſion de la plus grande douleur. Dans celle d'ATHELS TAN, qui a eu un ſi grand ſuccès en 1756, & dont le mérite eſt prouvé par les 500 livres ſterling qu'elle a valu à l'Auteur, un pere, dans l'obſcurité, porte dans le ſein de ſa fille, un poignard qu'il deſtinoit à punir un lâche Raviſſeur, déſeſpéré d'avoir commis un parricide involontaire, *il ſe jette par terre à côté d'elle, il ſe releve, il traverſe le Théatre, il ſe met à ſes genoux*, &c. Qu'il me ſoit permis d'abord de faire remarquer au Lecteur que ce dénouement eſt copié d'après celui de la Tragédie d'*Electre*, quoiqu'il en ſoit la contre-partie. Dans celle-ci, c'eſt le fils qui tue ſa mere, dans la Piece Angloiſe c'eſt le pere qui tue ſa fille, & tous les deux par une erreur pareille. L'Auteur qui nous a donné l'extrait d'Athels tan auroit dû s'en appercevoir. Des nouveautés étrangeres, qui n'ont rien de neuf pour nous, groſſiſſent, mais n'enrichiſſent pas un Journal. Il eſt vrai que la maniere de repréſenter ces Scenes empruntées de notre Théatre, les rend tout autres. Ceux qui nous propoſent de l'imiter n'en ſentent pas le ridicule à la lecture. *Cette vivacité d'action & de jeu* que l'on voudroit nous faire adopter eſt peut-être plus puérile que *propre à exprimer*, comme on le dit, *des tranſports dignes d'un parricide*.

& vous lui ferez chanter quelques *parricide*. L'Acteur n'a souvent besoin de mettre tant de feu & de mouvement dans son jeu, que parce que l'Auteur qui est de glace, ne lui inspire rien. Ce n'est que faute d'élévation que, pour frapper le Spectateur, l'un & l'autre ont recours à des petitesses qui peuvent être dans la Nature, mais qui avilissent la majesté de la Tragédie. Le génie retréci ne trouve jamais de champ assez vaste pour s'exercer : il n'est point de bornes qui arrêtent une imagination étendue. *Dans l'espace de six pieds quarrés*, pour me servir des termes d'un Critique moderne, Oreste, sur notre Théatre, entrevoit un chemin qui le conduit aux Enfers ; il y descend, son aspect épouvante les ombres, il entend, il exprime lui-même leurs gémissements, non *par des cris doux & mélodieux*, mais par les vrais accents de la Nature. Il apperçoit Egyste, & lorsqu'il recule en prononçant ce Vers :

Que vois-je?... dans ses mains... la tête de ma Mere!

il la fait voir aux Spectateurs.

J'avoue qu'il seroit plus commode & pour l'Auteur & pour l'Acteur de représenter un personnage dans la même position, qui, tantôt à genoux ou étendu par terre, tantôt se promenant en long & en large sur le Théatre, laisseroit échapper de longs soupirs, ou prononceroit de ces discours entrecoupés qui, à la vérité, caractérisent le trouble des passions, mais plus souvent encore le désordre des idées du Poëte.

Les Anciens ont défini la Tragédie, un Poëme pour les Rois; la dignité est de son essence. Lorsqu'on prétend qu'elle nuit plus qu'elle ne sert, lorsqu'on veut nous y faire renoncer, ce n'est que parce qu'on se sent dans l'impossibilité d'y atteindre. On a reproché à M. de la Motte d'avoir eu les mêmes raisons pour vouloir nous dégoûter des Tragédies en Vers. Parmi les Fables de la Fontaine, qui ne sont pas moins faites pour les Philosophes, que pour les enfants; il en est une au V. Livre dont l'application seroit aisée à faire. L'imitation de la Nature, est le prétexte; le manque de talent, est le motif qui inspire tous ces Prédicateurs de réforme.

chanſons qui puiſſent l'endormir, ou bien vous ajouterez un intermede à cet Acte, & vous l'ornerez de quelque danſe pour égayer ſes eſprits & ceux de vos Spectateurs. (*) Vous prendrez ces idées de Ballets dans les Opéra François, (†) ou dans les Contes des Fées. Ainſi, l'ingénieux Auteur de l'Amour Tyrannique, fait évoquer par un Magicien, Nakar & ſa bien-aimée Damilkar, à qui il ordonne de réjouir en ſonge Sainte

(*) Dans *Tamerlan*, Arpaſie eſt étendue ſur un lit de repos ; on lui chante l'éloge du Sommeil pour l'endormir.

Dans la Tragédie de *Neron*, Britannicus fait chanter une chanſon pour ſe conſoler de la mort d'Octavie ſa ſœur.

Dans celle d'*Antoine & Cléopatre*, Antoine, qui a perdu l'Empire de l'Univers, demande de la Muſique pour adoucir ſa mélancolie.

Au V. Acte de *Valentinian*, Tragédie de Beaumont & Fletcher, la Scene repréſente la chambre à coucher de l'Empereur, il vient d'être empoiſonné, il paroit dans un fauteuil éprouvant les douleurs les plus cruelles ; pour les ſoulager & lui rendre plus douce la mort qu'il attend, aux yeux des Spectateurs, on lui chante les airs les plus voluptueux.

Voyez auſſi THE BLOUDY BROTER, BONDUCA, THE QUEEN OF CORINTH, & preſque toutes les autres Tragédies des mêmes Auteurs.

(†) Dans *Montéſume*, les Eſpagnols danſent des Sarabandes avec des caſtagnettes, &c.

Catherine. Damilkar l'invite à l'amour par des chanſons, & l'on danſe autour de la Sainte. Amariel, ſon Ange gardien, deſcend au ſon d'une douce Muſique, une épée enflammée à la main; les Génies fuient, & l'Ange menace Damilkar de l'enchaîner cinquante ans ſous terre, ſi elle oſe reparoître davantage & troubler la Sainte. Vous pouvez auſſi finir votre troiſieme Acte par quelques cérémonies religieuſes où les Prêtres chanteront & danſeront; où tous les Acteurs feront chorus. C'eſt ainſi que mêlant la Muſique & la Déclamation, la Tragédie & l'Opéra, le Pathétique & le Bouffon, le Sacré & le Profane, les Anges & les Génies, vous pouvez donner à votre Piece une variété & un degré de perfection, où les François ne peuvent atteindre.

Le quatrieme Acte, ſelon toutes les apparences, faute d'action, manquera de chaleur dans l'Original que vous aurez choiſi. Pour en donner au vôtre, tachez d'y faire entrer une ou deux batailles, vous les moulérez

ſur la mémorable bataille d'Azincourt, (*) de Shakeſpear, le modele de toutes les batailles du Théatre Anglois. De froids Critiques voudroient en vain nous ſoumettre à la Poëtique d'Ariſtote : *Le génie Anglois réclame par-tout la liberté ; il eſt au deſſus des regles des Anciens, trop reſſerrées pour notre Théatre. Quoique leurs modeles ſoient réguliers*, dit très-bien un de nos Auteurs, *ils ſont trop petits pour la Tragédie Angloiſe, qui demande à être bâtie dans une plus grande proportion.* (*)

Enſuite, pour inſpirer plus de terreur (†) à vos Spectateurs, vous

(*) Voyez l'Hiſtoire d'Henri VI.

(*) Dryden.

(†) Ces apparitions d'ombres, ces ſuppreſſions de lumiere, ces bruits de tonnerre qui font rire le commun des Spectateurs judicieux, bien plus qu'ils n'effraient le gros du Parterre, ſont de petits moyens que la majeſté de notre Tragédie avoit rejettés juſqu'ici, & que Melpomene a vu depuis peu avec ſcandale, employés ſur la Scene Françoiſe. Il y a tout lieu de craindre que ces innovations ne ſoient une preuve de ſa décadence, & que nous n'ayions recours à des modeles étrangers, que par l'incapacité d'atteindre à ceux que nos grands Maîtres nous ont laiſſés. Du moins ils ne ſeroit pas difficile de dire pourquoi quelques-uns de nos Auteurs & de nos Acteurs affectent d'établir ſur notre Théatre la maniere Angloiſe de traiter

obſcurcirez votre Théatre, vous repréſenterez des prodiges en l'air, un ciel de ſang, deux ſoleils, des eſprits aériens qui ſe battent, &c. (*) Vous accompagnerez ces décorations, de tonnerres & d'éclairs. Tout ce vacarme enſemble épouvante, & a un effet merveilleux ſur notre Théatre. (†) Alors vous ferez ſortir de terre un ſpectre en chemiſe enſanglantée;

les ſujets & de jouer les rôles : elle a ſes commodités, on y trouve des reſſources qui ſuppléent au talent. Quelques tentatives de nos Tragédies modernes ſont des degrés qui pourroient nous conduire avec le temps à voir auſſi l'échaffaut Anglois tranſporté ſur la Scene Françoiſe, pour y inſpirer plus de terreur.

D'un autre côté, ſous prétexte d'éviter le chant, & d'approcher de la Nature de plus près, à quel point de familiarité ne deſcend pas tous les jours notre Déclamation Tragique? N'a-t-on pas beaucoup de ſujet de ſe glorifier des progrès de l'art, lorſque l'on fait rire le Parterre aux endroits les plus ſublimes de Corneille? Il ne rit ſûrement pas de l'Auteur, quoi qu'en penſent ceux qui excitent un mouvement ſi étranger à la Tragédie. Et en effet, on donne aux Perſonnages les plus nobles un ton de bourgeoiſie qui les dégrade : au lieu de faire tous ſes efforts pour s'élever juſqu'à ſon rôle, on n'omet rien pour le rabaiſſer juſqu'à ſoi. Il doit être permis d'élever ſa voix contre le progrès d'un mauvais goût qui déshonore un Théatre, juſqu'ici l'objet, à tous égards, de l'admiration des Etrangers.

(*) *Sophonisbe*, Acte II.

(†) *Jules Céſar.*

les morts des dernieres batailles pourront vous fournir une demi-douzaine d'ombres subalternes, que vous ne ferez paroître que pour lui servir de cortége. (*) Pour la politesse avec laquelle les spectres veulent être traités, lorsqu'on a besoin de leur faire expliquer les raisons de leur apparition, vous consulterez Shakespear; aucun homme n'a mieux su que lui parler aux revenants.

Vous ramenerez, pour terminer cet Acte, votre Héros victorieux au bruit de l'artillerie, des tambours & des trompettes : cette musique guerriere, & le spectacle de l'Armée que vous ferez passer en revue sur le Théatre, serviront à délasser le Spectateur qui aura été trop émû pendant les Scenes précédentes. (†)

(*) Au IV. Acte de *Macbeth*, on voit les ombres de huit Rois passer en revue sur le Théatre.

Il en paroit aussi huit au V. Acte de *Richard III.* &c.

Dans *l'Oedipe* Anglois, l'ombre de Laïus paroit accompagnée de trois autres, & revient plusieurs fois sur la Scene.

L'ombre de Sylla ouvre la Tragédie de *Catilina*, de Ben-Johnson, par un Monologue de cent Vers. Voyez aussi *Montésume*, *la Conquête de Grenade*, &c.

(†) C'est l'usage du Théatre Anglois. Voyez *Tamerlan*, *Oroonoko*, &c.

Si votre Piece a pris une autre tournure, & qu'une Princesse éperdument amoureuse ait perdu à la bataille le Héros l'objet de sa tendresse, il est naturel que l'excès de sa douleur dérange sa raison ; & en ce cas vous la ferez revenir, folle, sur le Théatre, habillée en Bergere ou en déshabillé, tout comme vous voudrez. Vous la ferez danser & chanter tant que vous le jugerez à propos ; ce qui vous tiendra lieu d'un quatrieme intermede. Nous devons à Shakespear cette heureuse invention, (*) & nos meilleurs

(*) La mort de Polonius, pere d'Ophélie, la fait devenir folle. Elle vient sur le Théatre dire & chanter des bouffonneries. Tragédie d'*Hamlet*, Acte IV.

Dans la Tragédie du *Roi Léar*, la folie de ce Prince est le principal sujet du IV. Acte. Il faut convenir que la Nature y est rendue avec une grande vérité, & les Anglois font le plus grand cas de ces sortes de tableaux. Je ne suis pas surpris que le peuple, qui se fait un plaisir du spectacle de Bedlam, les trouve si touchants ; mais je le suis du ton dont en parlent les Auteurs qui sont le moins prévenus en faveur de Shakespear & de leur Théatre : ils ne font point de difficulté de placer la peinture de la folie de ce Vieillard malheureux au rang des chefs-d'œuvre de leur grand Tragique. Il en est une autre de Rowe, qu'ils n'estiment guere moins ; c'est celle d'Alicie dans la Tragédie de JANE SHORE.

J'ajouterai que le récit de la folie de Clémentine dans le Roman de *Grandison*, qui a fait bâil-

Auteurs l'ont imité en cela avec succès. (*) C'est ainsi que sur notre Théatre la fécondité du génie Anglois a imaginé mille ressources pour varier le plaisir du Spectacle ; ressources toutes inconnues ou interdites à la froide exactitude des François. Si Corneille ne se fût pas attaché scrupuleusement à l'Histoire, & s'il eût osé imiter la liberté de quelques-uns de

ler tant de Lecteurs à Paris, a fait verser beaucoup de larmes à Londres. C'est un des efforts de génie, dont en Angleterre on sait le plus de gré à l'Auteur, & qui a le plus contribué au grand succès de l'Ouvrage. On y trouve des traits si naturels, si vrais, si touchants, qu'on doute si en cette partie l'Auteur ne l'emporte pas sur Shakespear lui-même. Seroit-ce que les originaux, dont la représentation affecte si fort les Anglois, seroient plus communs parmi eux que parmi nous ? Ils ont les passions si fortes, que je ne serois pas surpris que l'amour tournât en effet plus de têtes à Londres qu'à Paris, où on le traite si légerement. Aussi je croirois volontiers que, proportion gardée, Bedlam est plus peuplé que nos Petites-maisons. Les Anglois me répondront que la chose seroit peut-être égale, si on renfermoit à celles de la rue de Sévres tous ceux qui en ont aux environs de Paris de privilégiées, qui ne font que rendre leurs folies plus éclatantes. A cela que répliquer ?

(*) Otway & Southern, deux des plus grands Tragiques Anglois. Au V. Acte de *Venise sauvée*, après la Scene de l'Echaffaut, une douce Musique annonce Belvidéra, femme de Jaffier, qui est devenue folle. Il y a une Scene à peu près semblable au V. Acte de l'*Innocent Adultere*.

nos Auteurs, Camille, après la mort de son cher Curiace, au lieu de se livrer à des fureurs qui obligent son frère à souiller son bras par un parricide, & le Poëte à ajouter à sa Piece un Acte froid & languissant, Camille, dis-je, qui irrite Horace par ses imprécations, auroit pu l'attendrir par ses folies. Quoi de plus intéressant que de voir une jeune & belle personne à qui la douleur a tourné la tête, & qui ne peut ni rire sans faire pleurer, ni pleurer sans faire rire. De pareils accidents sont une suite de la foiblesse du Sexe, & nos Angloises préférent le désordre touchant de ces Scenes, à tout ce que la passion peut inspirer de plus fort & de plus pathétique. Ce sont celles qui leur font verser le plus de armes.

Les fureurs d'Oreste sur le Théatre François, ou dans Euripide même, n'ont rien qui affecte aussi puissamment que ces différents mouvements de folie gaie & bizarre, qui tiennent le premier rang dans le tableau des miseres humaines.

Vous avez encore un moyen de produire le même effet dans votre Tragédie, & qui peut vous être d'une plus grande ressource, puisqu'il ne tient qu'à vous de vous en servir à tous les Actes. C'est d'amener sur la Scene le *Fou du Roi*. (*) On peut aisément tirer parti de ce Personnage, soit pour la plaisanterie, soit pour la morale de la Piece. Comme il n'est pas obligé de rien respecter, vous pouvez vous servir de lui pour dégrader les Rois & la Royauté même, hardiesses qui réussissent toujours chez un Peuple libre.

C'est un moyen reçu pour lancer impunément les traits les plus envenimés contre le Prince, ses Courtisans ou ses Ministres, & c'est l'unique pour leur dire à tous leurs vérités. Ainsi, du Fou du Roi, vous ferez votre véritable Sage.

Si la nature de votre sujet le permet, vous pourrez aussi transporter la derniere Scene de cet Acte dans une prison, & y faire paroître un

(*) *Le Roi Léar.*

de vos Héros chargé de fers, tourmenté par la faim, & prêt à expirer faute de nourriture. (*)

C'est dans le dernier Acte qu'il faut employer toutes les ressources de votre génie, pour étonner & faire trembler tous les Spectateurs. Commencez par ramener votre ombre sur le Théatre, elle y fera renaître la terreur ; & afin de l'entretenir, vous ferez reparoître votre spectre de Scene en Scene, & vous l'annoncerez toujours par de grands coups de tonnerre: (†) Si vous l'aimez mieux, vous ferez faire à l'un de vos Personnages un pacte avec le Diable : Shakespear vous initiera dans les mysteres du Grimoire, & dans la maniere de conjurer l'esprit malin ; (§) c'est de ce grand Maître, qui a laissé des modeles en tout genre, que les Auteurs d'Oedipe ont appris à le faire paroître sur le Théatre avec dignité. Après en avoir tiré parti dans le cours de la Piece, soit pour effrayer vos Spec-

(*) *Cléomenes*, Acte V. JANE SHORE.
(†) Tragédie d'*Oedipe*.
(§) *Henri VI*. II. Partie, Scene VIII. du I. Acte.

tateurs, soit pour annoncer énigmatiquement la catastrophe, vous ferez expirer le terme de la convention au cinquieme Acte. Alors le Diable déguisé en honnête Gentilhomme, viendra s'emparer de celui qui se sera donné à lui. (*) Ce qui peut inspirer au Peuple une crainte salutaire de l'Enfer.

Le son d'une cloche est encore d'une grande ressource pour notre Tragique. (†) C'est à vous à voir si vous en pouvez faire usage dans

(*) *Le Duc de Guise.*

(†) *Venise sauvée*, *Oroonoko*, & plusieurs autres Tragédies. Dans celle de *Macbeth*, Acte II. Scene IV. le son d'une cloche annonce l'assassinat du Roi.

THE ISLAND PRINCESS commence par un son de cloche effrayant, au II. Acte on entend un bruit encore plus terrible, c'est celui de tout un Peuple qui crie au feu sur le Théatre; ce n'est pourtant qu'une Tragi-Comédie.

Le II. Acte du *Chevalier de Malte* commence par un bruit qui n'allarme guere moins & qui est beaucoup plus fort, c'est celui du canon. Il s'y donne un combat de mer, la Scene est sur un des Vaisseaux qui se battent.

Le II. Acte du *Double Mariage*, est dans le même cas, il se passe sur un Vaisseau qui essuie un combat des plus opiniâtres. Le bruit du canon y fait une basse continuelle, qui tient lieu d'accompagnement aux Scenes de Matelots, de Mousses, &c. qui se succedent.

votre Piece, & à choisir la Scene où il fera le plus d'effet.

Vous conserverez le mieux que vous pourrez tout le pathétique des discours que vous trouverez dans votre Original; mais vous y parlerez davantage contre les Rois, que les François ménagent toujours trop; vous y ajouterez une Satyre contre les Ministres, une tirade sur les Loix, deux mots sur la Religion, & un long éloge du Gouvernement Anglois. Lorsque vos Personnages n'auront plus rien à se dire, vous les ferez tous s'entretuer les uns les autres; seulement, pour observer la décence Théatrale qui veut que la vertu soit traitée autrement que le crime, vous ferez périr les plus coupables les premiers. A la derniere Scene la Princesse qui viendra pour sauver le Héros de la Piece, le trouvant expiré, se poignardera elle-même, & tombant au milieu de ce tas de corps morts, dont le Théatre sera jonché, expliquera avant que de mourir la morale de la Piece aux Spectateurs, & leur donnera des leçons de bien

vivre. (*) Celui de nos Auteurs qui a corrigé l'Andromaque de Racine, (†) n'a pas manqué de faire revenir cette Princesse au cinquième Acte, non-seulement pour ordonner la pompe funébre de Pyrrhus son nouvel Epoux, mais pour nous découvrir le but moral de cette Tragédie, qui sans une pareille attention, pourroit échapper au plus grand nombre de ceux qui la voient représenter.

Il faut convenir qu'un échaffaut est ce qui termine le mieux une Piece tragique, qui doit être terrible, & sur-tout à la fin. En ce cas il ne faut épargner rien de ce qui peut en augmenter l'horreur : il y faut étaler les haches, les poignards & tous les appareils du supplice. Si la dignité du Personnage l'exige, vous aurez soin de faire tendre l'echaffaut de velours noir. (§) Mais tous les sujets ne sont pas

(*) THE TRAGEDY OF JANE SHORE. THE FAIR PENITENT, THE MOURNING BRIDE. TAMERLANE. THE INNOCENT ADULTERY. VENICE PRESERV'D. SIR WALTER RALEIGH. ORONOOKO. LONDON'S MERCHANT, &c.

(†) M. Phillips THE DISTREST MOTHER.

(§) THE TRAGEDY OF JANE GRAI. THE ROYAL CONVERT.

assez heureux pour comporter ce spectacle théatral (*) Il ne convient guere qu'aux Pieces où il est question de conspiration, de trahison ou de vol, & il est difficile de l'ajuster à celles que nous empruntons des François. A ce défaut, vous pouvez, si bon vous semble, terminer votre Piece par un enterrement, accompagné de toute sa pompe funébre. (†)

(*) La derniere Scene de *Venise sauvée* se passe sur l'Echaffaut. La derniere Scene de *l'Amour tyrannique* s'y passe aussi. Dans *Amboyna*, dans le *Fatal Mariage*, dans *Montésume*, on voit différentes personnes appliquées à la torture. Dans cette derniere Piece, au milieu des tourments que l'on y fait souffrir à ce Prince Américain, il dispute sur la Religion avec un Prêtre Espagnol.

Dans notre Tragédie rien n'est si commun que les potences, les roues & les gibets, que des exécutions représentées avec toute leur solemnité, que des têtes sans corps & des corps sans tête, que des batailles données, des meurtres commis & des morts qu'on enleve en grand nombre.... Telle est notre politesse. Le Comte de Shaftesbury, *Avis à un Auteur.*

(†) *Aureng-Zeb*, Tragédie de Dryden, finit par la pompe funébre d'une Princesse Indienne, qui va se faire brûler avec le corps de son mari. La I. Partie de *Henri VI.* commence par le convoi du corps du feu Roi. La II. par une Noce. Dans la Tragédie de *Richard III.* Acte I. Scene VI. On voit pareillement arriver le convoi funebre du Roi Henri VI. *Lady Anne* mene le deuil. *Henri VIII.* autre Piece de Shakespear, finit par le baptême de la Reine Elisabeth. Cette Princesse, sous le regne de laquelle ce Poëte a vécu, & qui aimoit fort ses Pieces, a

S'il vous reste un Héros malheureux qui soit désarmé, & que l'on veuille empêcher de disposer de son sort, il pourra suivre l'exemple de notre Oedipe, & se jetter par les fenêtres pour vous tirer d'affaire. (*)

Votre Piece ainsi finie, vous ferez faire par un Ami un Prologue & un Epilogue ; ou si vous n'avez personne qui veuille ou qui puisse vous louer dignement, vous ferez vous-même l'un & l'autre, & vous assurerez que l'un est d'une *main inconnue*, & l'autre d'une *personne de qualité*. Au reste ne vous croyez pas obligé d'y être modeste, vous avez devant vos yeux l'exemple de nos plus grands Auteurs, qui y ont fait sans scrupule l'éloge de leurs talents & de leurs productions. (†) Le Comédien qui prononce

vraisemblablement assisté à la représentation de celle-ci. Les Tragédies de Beaumont & Fletcher sont aussi remplies de ces sortes de spectacles. L'Acte I. des TWO NOBLE KINSMEN, & le III. du MAD LOVER finissent par des enterrements.

(*) Voyez l'*Oedipe* de Dryden & de Lee, & *la Vie & Mort du Roi Jean*, de Shakespear.

(†) Ben-Johnson, Prologue de la Piece intitulée EVERY MAN IN HIS HUMOUR. Dans la plûpart des autres il fait ou son éloge, ou la Satyre de ses Rivaux.

prononce ces Vers, est censé parler de son chef, ou au nom de la troupe, & un Auteur n'a point à rougir de l'encens qu'il s'y donne. Vous suivrez l'usage établi, d'y dire autant de mal des Ouvrages de ses Rivaux, que de bien des siens. (*) Ensuite vous viendrez aux affaires politiques; si vous êtes un Poëte de Cour, (†) vous pourrez tirer de ces petites Pieces, le parti que les François tirent de leurs Prologues d'Opéra. (§) Vous y louerez le Gouvernement : si au contraire vous en êtes mécontent, vous déclamerez contre le Ministre, pour le forcer à vous donner une pension; si la Nation est en paix; vous demanderez la guerre; si elle est en guerre;

Rivaux. Il a consacré toute une Comédie à sa louange. C'est le POETASTER. Ses ennemis sont joués dans ce Personnage, & il se célebre lui-même dans celui d'Horace.

(*) Farquhar, Prologue de SIR HARRO WILDAIR.

(†) Dryden. Farquhar. Rowe. Cibber. THE BEAUX STRATAGEMES, THE TWIN-RIVALS, THE CARELESS HUSBAND, &c. Prologues, THE KIND IMPOSTOR, THE RECRUITING OFFICER, &c. Epilogues.

(§) Personne n'a mieux su tirer parti de cet usage établi au Théatre Anglois, que le Roi Guillaume. Des Auteurs qui lui étoient vendus inspirerent au Peuple la haine que ce Prince avoit pour Louis XIV. Rowe, Auteur de *Tamerlan*, fut celui dont il se servit le plus utilement.

vous demanderez la paix; & vous parlerez bien ou mal de nos Voisins, selon qu'ils seront pour ou contre nous. (*) Pour assurer encore plus le succès de votre Piece, faites réciter votre Epilogue par l'Actrice chérie du Public, que vous habillerez en homme; & assaisonnez-le d'un bout à l'autre de ces plaisanteries, qui obligent les Dames à se couvrir le visage de leurs éventails. (*)

(*) Voyez le Prologue & l'Epilogue d'AMBOYNA, Piece faite sous Charles II. contre les Hollandois. Amboyne est une des Isles Moluques, & celle qui produit le plus de Girofle.

(*) M. Wicherley, Epilogue d'une de ses Comédies (THE COUNTRY WIFE.)

Nos Epilogues modernes sont farcis d'indécences & d'obscenités. M. Fielding, Epilogue de *l'Avare*. Les termes de l'Auteur qui contiennent une Critique si judicieuse, sont pourtant trop obscenes pour qu'il soit permis de les traduire littéralement en notre Langue. Cet ingénieux Ecrivain est tombé lui-même ailleurs plus d'une fois dans le défaut qu'il reproche aux autres.

Cet usage est si général sur le Théatre Anglois, que le judicieux M. Pope lui-même n'a pu s'en garantir dans l'ingénieux Epilogue qu'il a fait pour la Tragédie de JANE SHORE. L'Auteur des Essais sur les Ecrits de ce Poëte célebre, qui ont paru l'an passé (1756.) fait retomber le reproche de cette licence sur la Nation même. *L'Ami de M. Rowe*, dit-il, *n'y a pas épargné ce prétendu badinage & ces plaisanteries indécentes; que, par une étrange corruption du goût & des mœurs, le Specta-*

Enfin, pour donner à votre Piece tout son lustre, il faut l'accompagner à l'impression d'une Préface du même ton que votre Prologue & votre Epilogue, ou d'une Epître Dédicatoire qui en tienne lieu. Faites-vous honneur de ce que le P. Rapin & les meilleurs Critiques François ont écrit sur le Poëme Dramatique ; parlez-y beaucoup des regles du Théatre, pour faire voir, que si vous ne les avez pas suivies, ce pas que vous les ignoriez, dites que *les François ne s'y attachent si scrupuleusement, que parce que c'est un peuple bas & servile ; que les Anglois au contraire ne les méprisent, que parce qu'ils aiment la liberté en tout, & qu'ils ont un génie supérieur à toutes les regles :* dites que *ni les défauts de notre Théatre, ni les beautés du Théatre François ne sont pas assez considérables pour que les Auteurs de cette Nation puissent entrer en concurrence avec les nôtres ;* (*) qu'*enfin pour*

teur attend dans tous les Epilogues, même après les Pieces les plus sérieuses & les plus pathétiques. Il veut toujours qu'on y encourage le vice, & qu'on y tourne les Maris & les Mariages en ridicule.

(*) Toutes ces phrases sont familieres aux Au-

la fécondité & l'invention, les Anglois l'emportent sur les Auteurs de toutes les Nations & de tous les temps. Vous finirez par dire que pour votre Piece en particulier, *vous pouvez vous vanter hardiment de n'en avoir emprunté aucun trait d'ailleurs.* (*)

teurs Anglois. Voici les propres paroles de Dryden dans sa Préface de la CONQUETE DE GRENADE. *Je ne soumettrai point mes caracteres aux regles du Théatre François, où l'amour & l'honneur se pésent par dragmes & par scrupules; cependant où j'ai voulu donner des modéles d'une vertu exacte, comme sont dans cette Piece les rôles d'Almahide, d'Osmin, & de Ben-Saïda, je puis hardiment défier le meilleur d'entr'eux.* Au Prologue de la premiere Partie, il dit encore: *Puissent ces Barbouilleurs de papier, dont le métier est de traduire une farce pesante en un style encore plus pesant, être sujets à ces impôts que l'Etat juge à propos de mettre sur les denrées de France dont la pire espece est l'esprit.* Cependant dans cette Piece si vantée, la plûpart des grands rôles sont entierement pris dans différents Romans François, comme le *grand Cyrus, Ibrahim, Guzman*, en un mot personne n'a tant emprunté des François que Dryden qui les a si maltraités. Corneille, Racine, Quinaut, La Fontaine; Scarron, Scudery, La Calprenede, &c. Voilà les sources où ce Poëte Anglois, qui a tant de célébrité a puisé la plûpart de ses Ouvrages de Théatre. THE MOCK ASTROLOGER, est le *Feint Astrologue*, de T. Corneille. SIR MARTIN MARALL, est pris de l'*Etourdi* de Moliere. Dans la Comédie intitulée: LOVE IN A NUNNERY, il a emprunté plusieurs de ses caracteres du Roman Comique.

(*) Congreve. Préface de sa Comédie du DOUBLE DEALLER, qui se trouve prise du *Tartuffe*, du

Si votre Piece, après avoir réussi sur nos Théâtres, venoit à être connue par hazard, & condamnée par quelques Critiques François de mauvaise humeur, ou trop prévenus en faveur de ce qu'ils appellent les regles & la décence, s'ils s'avisent d'y reprendre ces manques d'unité de temps, de lieu & d'intrigue, &c. défauts, si c'en sont, que vous avez eu raison de commettre, pour ouvrir une carriere plus libre & plus vaste à votre imagination; s'ils vous reprochent enfin les manques d'exactitude de toute espece que vous aurez rachetés par tant d'autres beautés qui leur sont étrangeres, (*) réclamez

Misantrope & des *Femmes Savantes* de Moliere & du Conte de la Fontaine, *le Mari cocu, battu & content.*

(†) „ *L'exactitude* est un terme vague qu'on em- „ ploie sans signification & sans précision. C'est „ perpétuellement l'ennuyeux jargon des Critiques „ François & de leurs Partisans, que les Ecrivains „ Anglois sont généralement incorrects. S'ils veu- „ lent dire que parce que leurs Auteurs tragiques „ ont évité les irrégularités de Shakespear, & qu'ils „ ont suivi un arrangement plus méthodique dans „ leurs Fables, que par cette raison leur *Athalie* „ est préférable à *Léar*; l'idée est absurde. Les dé- „ clamations qui abondent dans quelques-unes de „ leurs Tragédies les plus parfaites, peuvent être

les Loix de votre Pays ; vous ne pouvez être jugé que par vos Compatriotes, *& il est injuste que les François aient ici aucune autorité jusqu'à-ce qu'ils nous aient conquis.* (*)

„ regardées comme aussi contraires à cette espece „ de Poësie, & à la fin qu'on s'y propose, que les „ Fous ou les Fossoyeurs de Shakespear. *Essai sur les Ecrits & le génie de M. Pope.* Qui ne s'étonneroit du degré d'aveuglement où le préjugé peut entraîner les esprits! Voilà un Aristarque moderne qui ne se fait pas de scrupule de comparer la Piece, qui est peut-être le chef-d'œuvre des Théatres, à un Ouvrage marqué au coin de l'extravagance autant qu'à celui du génie. M. de la Place a sagement fait de se borner à donner un extrait du *Roi Léar*. Cette Tragédie assurément ne mérite pas d'être traduite. Le Lecteur peut s'en fier au jugement qu'en porte ce Traducteur judicieux. Quant aux Plaidoyers du grand Corneille, il faut avouer que quelque beaux qu'ils soient, ils sont déplacés au Théatre & ne peuvent paroître naturels dans une Tragédie. Nos Critiques l'ont remarqué long-temps avant ceux d'Angleterre. Mais que dire de celui qui les met en parallele avec les propos des insensés que Shakespear n'a introduit dans ses Pieces que pour faire rire la populace?

(*) Dryden. Préface de la Tragédie d'*Antoine & Cléopatre*. Dans cette même Piece le rôle de Dolabella est pris de celui d'Antiochus dans la Tragédie de *Bérénice* de Racine, & il n'est pas difficile de reconnoître dans Antoine celui de Titus. Ni ce Personnage, ni aucun des Héros amoureux de Racine, que ce Poëte Anglois a censurés si sévérement, n'ont rien d'aussi fade que le titre qu'il a donné à sa Piece. TOUT POUR L'AMOUR, OU LE MONDE BIEN PERDU. Antoine plongé dans la mollesse perd l'Empire de l'Univers : c'est ce que Dryden appelle LE

avoir pris toutes ces pré-
, vous devez être morale-
du succès de votre Ouvra-
s le cas pourtant, car il
t prévoir, où il vous arri-
uelque disgrace, ne perdez
rage ; il vous reste encore
urce de l'impression. Notre
Ben-Johnson, qui, tout grand
, n'a pas toujours été heureux,
recours plus d'une fois ; com-
, appellez du Spectateur tumul-
au Lecteur tranquille. Si après
av troublé la répréſentation de votre Piece, on vous faisoit l'affront de refuser d'entendre l'Epilogue qui en fait l'éloge, vengez-vous, tout est permis à votre ressentiment ; armez-vous des traits de la Satyre, & apprenez au Public à ne plus s'écarter du respect dû aux Auteurs en général & à vous en particulier. (*)

MONDE BIEN PERDU. Racine mérite d'être critiqué pour avoir mis sur la Scene des Héros trop efféminés, mais ce n'étoit pas au Poëte Anglois à lui en faire un reproche.

(*) Voyez l'Ode de Ben-Johnson imprimée à la suite de sa Piece intitulée : THE NEW INN OR THE LIGHT HEART, *qu'il publie*, dit-il, *telle qu'elle n'a jamais été représentée, attendu qu'elle a été très-*

POUR LE COMIQUE, vous observerez à peu près la même méthode que je viens de prescrire pour le Tragique ; c'est-à-dire : que vous prendrez une Comédie de Moliere, de Regnard, ou de tel autre Auteur François, (*) dont il faudra outrer

négligemment jouée par les Comédiens du Roi, & plus mal encore écoutée & censurée par d'autres Sujets de Sa Majesté.

(*a*) Le *Mamamouchi* est pris du Bourgeois Gentilhomme & de Pourceaugnac. *Les Cocus de Londres*, de l'Ecole des Femmes, & du Mari cocu, battu & content, de la Fontaine. Les *Amants ridicules*, de Dom Bertrand de Cigaral. *L'Esprit de Campagne* de l'Amour Peintre. *L'Essai de l'Amour Conjugal* du Malade imaginaire. La XIV. Scene du III. Acte de LOVE IN SEVERAL MASQUES est imitée de la VIII. du II. Acte de George Dandin. Dans la Comédie, THE RIVAL MODES, la derniere Scene du III. Acte est prise de l'Homme à bonnes fortunes.

Souvent aussi des Pieces Angloises, quoique données pour originales, ne sont que de pures Traductions. L'*Anatomiste* de Ravens Crof't, c'est Crispin Médecin, de Poisson. Le *Non-Conformiste* de Cibber, n'est autre que le Tartuffe de Moliere. La *Méprise* de Vanbrugh est une Traduction du Dépit amoureux. THE CONFEDERATION, autre Piece du même Auteur, est une Comédie dont il n'a fait que le titre. Elle est traduite littéralement des Bourgeoises à la Mode, de Dancourt. Il n'est pas si étonnant qu'un de nos Auteurs François l'a remarqué, que cet Ecrivain Anglois ait fait tant de Pieces à la Bastille ; cela ne prouve autre chose, sinon qu'on lui permettoit d'avoir des Livres, des plumes & de l'encre, qu'il entendoit assez bien notre Langue, & qu'il écrivoit facilement dans la sienne.

fous les caracteres, & embrouiller davantage l'action : vous serez toujours le maître au cinquieme Acte de la débrouiller, quand & comme vous voudrez. Sur notre Théatre, il n'est pas nécessaire que le dénouement soit naturel. Il suffit qu'il soit imprévu. Si pour le fonds & les détails d'une Piece, notre usage n'est pas de tirer tout de nous-mêmes, *ce n'est pas faute d'invention que nous empruntons des François ; c'est uniquement par paresse.* (a) *Car nous pouvons le dire à l'honneur de notre Nation, elle ne peut manquer dans aucun âge d'Ecrivains en état de disputer l'empire de l'esprit avec quelque Peuple de l'Univers que ce soit.* (b)

Ainsi vous ferez du Misantrope ; non pas un Philosophe chagrin, qui blessé des ridicules & de l'injustice de son siecle, fuit les hommes, de peur d'être obligé de les flatter ; mais un Marin grossier & brutal, qui se plaît à heurter tout ce qu'il rencontre, & affecte d'aller par-tout répandre

(a) Shadwell, Ecrivain médiocre.

(b) Dryden. Essai sur la Poésie Dramatique.

le fiel & l'amertume de sa bile. (a) La politesse recherchée des François leur fait manquer les sujets les plus heureux. Nos Auteurs, plus fidelles à la Nature, la peignent telle qu'elle est, sans parure, sans art, sans aucun ornement étranger ; & nous ne croyons pas que rien de ce que les hommes se disent ou peuvent se dire, doive être supprimé au Théatre. Ainsi, notre ingénieux M. Vanbrugh, pour conserver le caractere des femmes, & exprimer le dépit qu'elles ont quand on les refuse, fait souffleter Esope (b) par une veuve, à qui il ne veut pas accorder ce qu'elle lui demande ; & il donne par là une vérité & une chaleur à sa Piece, qui n'est pas dans le froid Auteur François, de qui il en a emprunté le sujet. Dans les fourberies de Scapin, un Valet donne des coups de bâton au Pere de son Maître, & cela est assez plaisant. Mais Farquhar ne s'en tient pas-là ; comme il étoit Comédien lui-

(a) Voyez THE PLAIN-DEALLER de M. Wicherley, Comédie tirée du Misantrope.

(b) *Esope*, Acte IV.

même, ainsi que Shakespear, il savoit jusqu'où il falloit aller pour faire effet sur notre Théatre. Dans une de ses Pieces, (a) un Pere déguisé, est assommé de coups par son fils, qui le reconnoît; cela produit un Comique bien plus vif. *C'est ainsi que la meilleure Piece Françoise acquiert encore, entre les mains du plus médiocre Ecrivain Anglois.* (b)

Quelques Auteurs modernes du Theatre François ont introduit dans leurs Pieces la Folie personnifiée, un être imaginaire dont il est impossible de donner une idée juste, & qui par conséquent ne peut faire aucun effet. Le Bon-Sens Anglois rejette ces froides imaginations, il exige en tout de la vérité & de l'action; voulez-vous égayer votre Piece par une Scene de folie, transportez *Bedlam* (c) sur

(a) THE INCONSTANT, Acte III.

(b) Shadwell. Préface de l'*Avare*, Piece imitée de Moliere.

(c) Les Petites Maisons de Londres. Au II. Acte de la Piece intitulée : *Le Triomphe des Dames*, la Scene est en effet à *Bedlam*, & les Fous qui y sont renfermés sont le sujet d'un Intermede.

Dans une Comédie de Beaumont & Fletcher [*le Pellegrin*] Acte III. la Scene VI. représente un

le Théatre ; le lieu peut vous fournir & des plaisanteries & un spectacle qui ne feroient pas du goût des François, mais qui charmeront à *Drurylane* (*a*) & à *Covent's Garden* les honnêtes gens de la troisieme Galerie.

Le peu d'invention de Moliere, est cause que ses Comédies sont trop simples. Pour remédier à ce défaut, vous marierez à celle dont vous ferez choix, deux nouvelles intrigues toutes différentes ; elles produiront d'autant plus de variété, qu'elles y seront plus étrangeres. C'est ainsi qu'en ont usé plusieurs de nos Auteurs, & entr'autres le judicieux M. Wicherley. (*b*) Nous aimons la variété par dessus

Hôpital de fous ; on y calme les accès de fureur de quelques-uns par les charmes de la Musique.

Voyez aussi THE NICE VALOUR OR THE PASSIONATE MADMAN. THE MAD LOVER. THE MAID IN A MILL. A WIFE FOR A MONTH, &c.

(*a*) *Drurylane* & *Covent's Garden*, sont les deux endroits où l'on joue la Comédie à Londres. La troisieme Galerie est ce que nous appellons les troisiemes Loges.

(*b*) Dans sa Comédie intitulée : THE COUNTRY WIFE. Toutes les Scenes heureuses de cette Piece sont prises de l'Ecole des Maris & de l'Ecole des Femmes, de Moliere. Le rôle principal n'est qu'une imitation indécente de celui d'Agnès dans l'une, & de celui d'Isabelle dans l'autre.

tout. La ſimplicité des Grecs nous feroit périr d'ennui ; nous préférons la maniere de Térence, qui mêle toujours deux actions. Il eſt inutile que vous preniez beaucoup de peine à les lier enſemble ; c'eſt ce dont le plus grand nombre de Spectateurs ſe ſoucie le moins ; ils ſont accoutumés au découſu des intrigues, des Scenes, & même du Dialogue : l'eſprit & cette plaiſanterie ſinguliere dont nos Voiſins, tout jaloux qu'ils ſont de la gloire de notre Théatre, avouent eux-mêmes qu'ils n'ont point d'idée ; voilà tout ce que nous exigeons, & ce à quoi vous devez vous attacher le plus. Si vous vous bornez à ne fondre que deux Pieces dans la vôtre, il faut que l'une & l'autre intrigue partagent également chaque Acte, de façon que des deux on ne puiſſe pas diſtinguer quelle eſt la principale. (*a*)

(*a*) La plûpart des Comédies Angloiſes ſont dans ce cas ; une des plus remarquables, eſt celle qui eſt intitulée : THE SPANISH-FRYAR, OR THE DOUBLE DISCOVERY. Voyez auſſi THE SPANISH CURATE. THE HUMOROUS LIEUTENANT. THE CHANCES, & pluſieurs autres Pieces de *Beaumont* & *Fletcher*.

Les Pieces Espagnoles sont fort compliquées, & ne le sont pourtant pas encore assez pour nous : cependant à quelque point que la vôtre le soit, tâchez à la derniere Scene du cinquieme Acte, de rassembler tous vos personnages, à moins que dans le cours de la Piece vous n'en ayiez mis quelqu'un hors d'état de se présenter, soit qu'il se soit tellement enivré qu'il ne puisse pas reparoître, ou qu'il soit blessé de façon à être obligé de garder le lit. Quoique disent de certains Critiques, *il est bien plus difficile de conduire ainsi deux intrigues à la fois, chacune à son dénouement particulier, que de construire une Piece qui n'en ait qu'une, & dont toutes les parties se répondent & se soutiennent mutuellement.* (*a*)

Pour ces sortes d'intrigues secondaires, si votre imagination se trouve en défaut, vous aurez recours aux petits Romans & aux Contes de Bocace & de la Fontaine, & vous préférerez les plus libres, ce sont ceux qui réussissent le mieux sur notre

(*a*) Epître Dédicatoire du *Moine Espagnol*.

Théâtre. (*a*) C'est ainsi qu'autrefois les Italiens composoient leurs Comédies de quatre ou cinq Contes, & que les premiers Auteurs François entassoient eux-mêmes dans leurs Pieces trois ou quatre de celles de Térence & de Plaute.

Parmi les nouveaux personnages dont vous enrichirez la vôtre, tâchez d'y introduire un Petit-Maître François, (*b*) que vous copierez d'après les Avanturiers qui viennent chercher fortune dans notre Isle, ou d'après quelques pauvres Réfugiés ridicules du Caffé de Slaughter. Ces rôles produisent un grand Comique sur notre Théâtre : les coups de pied qu'un Valet donne à un Marquis poltron tiennent lieu de plaisanterie, c'est celle qui fait le plus rire la populace & même les Bourgeois de Londres, & le succès de votre Ouvrage

(*a*) Southern, dans l'*Innocent Adultere*, a mis en action le Conte de la Fontaine, *le Purgatoire*; la Scene se passe dans un cimetiere; on y chante, & enfin on y ressuscite le Mari jaloux.

(*b*) Voyez le rôle du Comte *Bel-air*, dans une Comédie qui a pour titre : *The Beaux Stratagem*. Celui de *Monsieur Marquis* dans *Sir Harri Wildair*.

dépend du plaisir que vous leur procurez. A cet égard même, nous sommes tous faits comme le peuple, nous aimons à voir les François vilipendés, honnis, bafoues. Plusieurs de nos Pieces ne se jouent si souvent qu'à cause des traits injurieux contre cette Nation, dont elles sont farcies. Lorsque par une politique qui est au dessous de nous, ou pour imiter la politesse de nos Voisins dont nous n'avons que faire, on a voulu supprimer sur notre Théatre quelqu'un de ces traits outrés de mépris ou de haine, qui y avoient été tant de fois applaudis, le célébre Auteur du *Craftsman*, (a) le brave champion des libertés & des droits du Peuple Anglois, s'est élevé avec justice contre cette infraction des privileges de la Nation, & a couvert de ridicule & d'opprobre ceux qui avoient entrepris de réformer nos plaisirs.

Si vous mettez sur le Théatre le Ministre d'une Paroisse, ou le Chapelain d'un Seigneur, faites-en des Athées, ou du moins donnez-leur

(a) Vol. 4. N°. 140.

quelques

quelques rôles bas & ridicules, & en pareil cas celui d'un Mercure doit avoir la préférence. (*a*) C'est celui qui, par le contraste de la robe, produit le plus plaisant effet. A l'égard de ceux de cette Nation qui voudroient avoir une Religion sans Prêtres, l'unique moyen d'obtenir leurs suffrages est de leur représenter des Prêtres sans Religion. (*b*) A ces conditions, quelque misérable que soit votre Piece, vous êtes sûr de la voir applaudie par tous les ennemis de la haute Eglise. Si vous n'avez point

(*a*) Pour l'origine de cet abus, il faut remonter jusqu'à Shakespear. Il fait jouer aux Prêtres dans ses Pieces les rôles les plus odieux & les plus infâmes. Voyez dans la Piece intitulée : VIRTUE IN DANGER, le rôle du Chapelain. Celui de *Foy-gard*, dans celle que j'ai plus d'une fois citée : THE BEAUX STRATAGEM. Celui du Curé dans la Comédie intitulée : THE SCORN FULL LADY, Acte IV. Scene I. THE SPANISH CURATE, Acte V. Scene II. &c.

(*b*) *C'est une chose abominable que la licence que l'on prend sur nos Théatres. On y expose continuellement le Clergé à la risée des Esprits libertins, c'est un usage constant de n'y introduire aucun Ministre que pour lui faire jouer le personnage d'un sot, d'un ivrogne ou d'un scélérat. Dans aucune autre partie du monde Chrétien ou du Payen même, on n'a jamais souffert une pareille licence, ou plutôt on n'en a jamais entendu parler.* Réflexions sur le bien public.

de Ministre, vous revêtirez un de vos Valets de ses habits, lorsqu'à la fin de la Piece vous voudrez marier les différents Personnages que vous aurez introduits. C'est un usage reçu sur notre Théatre; & la plûpart des mariages ne s'y font pas autrement. (a) Je vous conseille aussi, attendu l'utilité que votre Patrie en peut retirer, d'admettre des Moines dans votre Comédie, & c'est à vous à les traiter avec le mépris que vous avez pour eux, & que vous devez inspirer à vos Compatriotes. (b) A l'égard des Chefs de notre Eglise, ils sont plus du ressort de la Tragédie, Shakespear les y a attaqués ouvertement. Nos Poëtes aujourd'hui sont plus retenus; quand ils en veulent faire des portraits odieux, ils introduisent dans leurs Pieces des Prêtres des

(a) Consultez les Comédies de Farquhar, de Cibber, de Wicherley, de Congréve même, le Comique Anglois le plus sage & le premier de tous. Voyez THE OLD BATCHELOR, Acte IV. Scene VII. Au V. Acte du DOUBLE DEALLER, des deux Personnages sont déguisés en Ministres. Voyez aussi THE PROVOK'D. WIFE, &c.

(b) THE SPANISH FRYAR, *Le Moine Espagnol* déja cité. A WIFE FOR A MONTH.

faux-Dieux, qui n'y paroissent que pour y être accablés d'injures ; nos Auteurs ont l'adresse de faire connoître au peuple quels sont ceux à qui ils en veulent. En coëffant un de leurs Personnages du Turban d'un Mufti, ils se mettent en droit de le traiter avec toute sorte d'ignominie, & attaquent ainsi avec plus de hardiesse & plus d'avantage, nos Seigneurs spirituels, qui sont les véritables objets de leur Satyre. (a)

Pour vous conformer au goût du plus grand nombre de vos Spectateurs, ménagez quelque part dans votre Comédie, une ou deux Scenes de Taverne ; (b) & autant que votre sujet vous le permettra, trouvez le moyen d'y introduire des filles de

(a) Dans *Don Sebastien de Portugal*, le Mufti joue le rôle du plus grand des Scélérats. Voyez aussi celui de *Magas* dans *la Belle-Mere Ambitieuse*.

(b) Au III. Acte de la Comédie intitulée : THE PROVOK'D WIFE, il y a une Scene de Taverne, où l'on fume & où l'on chante des Chansons indécentes, & qui blessent également & les mœurs & la Religion.

Au premier Acte de LOVE IN A WOOD, de Wicherley, la seconde Scene se passe au Cabaret, & presque tout le III. dans un mauvais lieu.

Dans une autre du même, THE GENTLEMAN DANCING MASTER, le I. Acte se passe au Cabaret & avec des filles débauchées.

joie & des Voleurs de grands chemins. (*a*). La vue d'un homme noyé dans son ivresse, est la meilleure leçon de tempérance ; & le moyen le plus sûr d'inspirer de l'éloignement pour la mauvaise compagnie, est d'exposer les dangers que l'on y court. Tel est le but moral du célebre *Opéra du Gueux*, (*b*) de M. Guay, & de

Voyez THE COXCOMB, CUPID'S REVENGE, THE HUMOROUS LIEUTENANT, THE MAD LOVER, THE WOMAN HATER, RULE A WIFE AND HAVE A WIFE, de Beaumont & Fletcher. Dans toutes ces Pieces la Scene est souvent dans de mauvais lieux. Le nom que l'on donne aux infâmes qui les tiennent, & celui des malheureuses que le vice y rassemble, se trouvent annoncés tout uniment à la tête de l'Ouvrage. Leucippe, *a Bawd*. Baccha, *a Strumpet*. Julia, *a Whore*.

(*a*) *Gibbet*, un Voleur de grand-chemin est un des principaux Acteurs d'une des Comédies de Farquhar. THE BEAUX STRATAGEM.

Dans un autre THE TWIN RIVALS, il se passe une Scene entiere dans un mauvais lieu. Dans celle de l'*Inconstant*, du même, Oriana déguisée en Valet, délivre son Amant du péril où il se trouve dans une Compagnie de Coupe-Jarrêts.

(*b*) Dans cette farce scandaleuse & si vantée des Anglois, la Scene est toujours en prison ou dans des repaires à voleurs. Dans la Piéce intitulée : THE FORTUNE HUNTERS, une partie du V. Acte se passe en prison. Une Femme déguisée en homme, y vient trouver son Amant. Ces déguisements sont très-communs sur le Théatre Anglois, & l'Amant lui-même s'y trompe comme les autres. Voyez LOVE AND A BOTTLE. THE PLAIN DEALLER. A WIFE FOR A MONTH, &c.

plusieurs autres Pieces de notre Théatre, qui ne scandalisent que ceux qui ne s'apperçoivent pas de l'utilité que la Jeunesse en peut retirer. Ne vous faites aucun scrupule d'y faire paroître ces Personnages de l'un & l'autre Sexe, qui font de tous les métiers, sinon le plus criminel, du moins le plus infâme; (a) *Ce seroit offenser nos Dames que d'imaginer que la répréssentation de pareils Personnages puisse les*

Dans la Comédie intitulée : *le Buisson du Gueux*, il y a continuellement sur la Scene une vingtaine de Mendians; la joie dégoutante qu'ils y étalent, ne peut qu'attrister quiconque ne leur ressemble pas.

Un Journal Littéraire qui, depuis quelques années, paroît à Londres tous les mois, annonce dans celui de Mai 1736, une Comédie en deux Actes intitulée : *LE FAUX GUEUX, nouvellement imprimé à Londres, chez Henderson, & telle qu'elle se représentoit alors à Dublin avec grand applaudissement*. Voici le jugement que le Journaliste porte de cette Piece. *Nous ne pouvons en aucune maniere ajouter foi au titre de cette Comédie. Un Ouvrage aussi bas n'a jamais pu être représenté sur aucun Théatre, à moins que ce ne soit devant des Gueux, des Voleurs & des personnes prostituées.*

(a) Les Auteurs Anglois sont tellement accoutumés à introduire ces Personnages scandaleux sur la Scene, qu'à la tête de la Piece, ils ne craignent pas de les nommer par leurs vrais noms. Par exemple. *Sir Toby Cusifle. A Knigh, A Pimp.* Voyez les noms des Personnages de la Comédie intitulée : THE SHE GALLANTS, 1724, &c.

blesser. (*a*). Un Auteur Comique doit peindre les moeurs de son temps, & montrer le vice dans toute sa difformité, puisqu'il a la hardiesse de paroître dans le monde avec tant d'effronterie. Pour prouver jusqu'où va la licence des moeurs de votre siecle, exposez vous-même sur le Théâtre les excès les plus scandaleux, & ne craignez pas de présenter à vos Spectateurs le tableau des actions qu'ils ne craignent pas de commettre. (*b*) S'il s'en trouve pour qui de pareilles peintures sont dangereuses, c'est leur faute ; vos bonnes intentions empêchent que l'on ait rien à vous reprocher. Ainsi, lorsqu'au troisieme Acte

(*a*) Farquhar. Préface des *Gémeaux Rivaux.*

(*b*) Dans une Comédie de Mistriss Cent-livre, aux indécences scandaleuses qui se commettent sur le Théatre, on ne se douteroit pas que la Piece est d'une Femme. Toutes celles de Farquhar sont remplies de Scenes de cette espece ; celles même de Congréve. Voyez THE OLD BATCHELOR, Acte IV. THE DOUBLE DEALLER. THE WILD GALLAND. LIMBERHAM. EPSOM'S WELLS. THE COUNTRY-WIFE, &c.

Au IV. Acte de *la Vertu en Danger*, Bérinthia tient des discours qui blessent toute pudeur, & il y une Scene d'Adultere, dont il est étonnant que l'on souffre la Représentation chez un Peuple qui a des Loix.

d'une de nos Comédies, (a) dont la Scene se passe dans un mauvais lieu, on voit une fille débauchée dans son lit, & un libertin en chemise, prêt à y aller prendre place, tomber par une trape dans un cloaque d'infection, dont un instant après il reparoît tout couvert; il est aisé de sentir que l'Auteur qui l'expose dans un pareil état aux yeux des Spectateurs, veut par là apprendre aux jeunes gens à se défier des filles de mauvaise vie, & leur inspirer, par la punition de ce Débauché, une juste horreur pour ces misérables créatures dont le commerce est si dangereux. Une Scene de cette espece, découvre les épines qui sont cachées sous les roses.

N'oubliez pas, car c'est une chose essentielle, de faire battre au moins une fois deux ou plusieurs de vos Personnages, & qu'il y ait un peu de sang répandu pour plaire à la troisieme Galerie. (b) Si deux freres se

(a) THE ROVER, le Ravisseur.

(b) Dans cette Piece les différents Personnages se battent jusqu'à six fois. Dans les *Dames rivales*, deux femmes déguisées en hommes se battent. Dans un autre, *le Duel des Petits-Maîtres*, deux

trouvent rivaux en amour, ne craignez pas de blesser la décence de notre Théatre, en leur faisant mettre l'un contre l'autre l'épée à la main, vous pouvez les faire battre tant qu'il vous plaira, (*a*) pourvu qu'ils ne tombent pas morts sur le Théatre. Comme il vous est défendu de tuer personne dans la Comédie, si vous voulez y ajouter quelques Scenes de Revenant, pour en jouer le rôle, vous ferez revenir quelqu'un des Pays étrangers, qui passera pour mort dans votre Piece. (*b*).

Femmes l'épée à la main punissent à coups de pieds la lâcheté de deux hommes qui se battent avec des fleurets. Au IV. Acte du *Chevalier de Malte*, des Femmes font le coup de pistolet. Le II. finit par un combat en champ clos dans toutes les regles de la Chevalerie, & le V. par une Assemblée solemnelle de l'Ordre où président deux Evêques, & où l'on dégrade un Chevalier qui s'est deshonoré par de vilaines actions.

V. aussi *le Remede d'Amour*, ou *la Fille Guerriere*.

(a) *Dans nos Pieces nouvelles aussi-bien que dans les anciennes, dans la Comédie comme dans la Tragédie, notre Théatre souvent n'est qu'une Scene de carnage. Dans notre Comédie on voit des Duels, des Combats, souvent de plusieurs personnes, des blessures reçues, quelquefois même le Chirurgien qui y met l'appareil, &c.* Le Comte de SHAFTESBURY. *Avis à un Auteur.*

Voyez THE TWIN RIVALS.

(*b*) SIR HARRY WILDAIR.

Vous pouvez aussi, pour rendre votre comique plus piquant, placer quelquefois la Scene dans un Couvent, & introduire un Amant auprès de sa Maîtresse, déguisé en Religieux, (*a*) ou donner un rendez-vous dans une Eglise après l'heure de Vêpres. (*b*) Notre Théatre a de grands priviléges ; ce que nos Voisins traitent d'indécence ou d'impiété, ne nous paroît à nous qu'un pur badinage.

(*a*) THE INCONSTANT. LOVE IN A NUNNERY. Dans la Comédie de *Monsieur Thomas*, Acte V. Voyez la Scene entre une Abbesse & ses Religieuses.

(*b*) Au III. Acte de la Comédie LOVE MAKES A MAN, la Scene est dans une Eglise d'où le Peuple sort de Vêpres.

Le IV. Acte du *Chevalier de Malte* se passe tout entier & pendant la nuit dans une Eglise. Un Gentilhomme qui doit partir de grand matin, y vient faire ses prieres en secret ; aprés beaucoup de soupirs qu'il a entendus, & qui l'ont appellé près d'un monument, il en voit sortir une belle Dame que l'on y a enfermée toute vivante. Un breuvage qu'on lui a donné exprès, l'a plongée dans un sommeil léthargique qui la fait passer pour morte : elle se réveille, mais presque sans connoissance. Le Gentilhomme aidé de ses Valets l'emporte. Un Scélérat à l'infâme passion duquel on devoit la livrer, vient chercher sa proie, la lanterne à la main, & ne trouve plus qu'un cercueil vuide. Cette Piece est comme plusieurs autres, des mêmes Auteurs, qu'ils n'ont pu caractériser. Sans exagérer en rien, on peut dire que l'Acte en question ne tient ni au Comique, ni au Tragique, ni même au genre mitoyen ; mais

Si vous y introduisez quelques Femmes savantes, suivez l'exemple de ceux d'entre nous qui ont ajusté celles de Moliere à notre Théatre. Le Comique François s'étoit contenté de les faire discourir de Vers & de Physique. Un de nos Auteurs a beaucoup enchéri sur lui. Dans sa Comédie, des femmes observent la circulation du sang dans un poisson à travers un microscope. (*a*) Vous pourrez faire faire à celles que vous mettrez en Scene des expériences sur l'Electricité des Corps, ou telles autres que vous jugerez à propos. Les choses frappent toujours plus quand elles sont mises en action. Moliere a eu le bonheur de trouver

il est vrai qu'il n'est pas étranger au Théatre Anglois, qui admet indifféremment & les Scenes qui ne sont d'aucune de ces trois especes, & celles où toutes les trois sont confondues. Devons-nous regretter d'être privés de spectacles tels que ceux-ci? Le Théatre François ne paroîtra pauvre qu'à des yeux assez peu éclairés, pour estimer de semblables richesses. On peut avoir un intérêt particulier à les mettre en crédit. Il est certainement plus aisé de faire des Pieces Romanesques, telles que celles dont il est ici question, que des Tragédies comme *Mérope*, ou des Comédies comme *le Méchant*.

(*a*) THE BASSET TABLE.

assez souvent des sujets qui prêtoient beaucoup au Théatre; faute de génie, il ne les a pas fait valoir. Le Caducée de Mercure ne lui sert de rien dans son Amphitrion. Voyez les miracles qu'il opére entre les mains de notre célebre Dryden, (a) & les divertissements ingénieux dont l'imagination de ce Poëte inventif a embelli la Comédie trop uniforme du prétendu Plaute François.

Dans toutes vos Pieces, de quelque genre qu'elles soient, Comique ou Tragique, occupez-vous du moins autant de la décoration & de l'arrangement de votre Scéne que du sujet que vous devez y traiter. Les moments de la vie humaine que vous vous proposez d'y représenter, sont autant de tableaux que vous devez mettre sous nos yeux : vous n'en trouverez aucun au Théatre François digne d'être copié. Le grand Art de peindre y est encore totalement ignoré & des Auteurs & des Acteurs. Parmi les modernes nous sommes les seuls qui ayions imité & même surpassé les

(a) THE TWO SOSIAS.

Grecs dans cette partie essentielle du *Drame*. Il me seroit aisé de le prouver par plusieurs exemples ; je me contenterai de vous en rapporter un, & je crois devoir, pour votre instruction, m'arrêter à vous détailler toutes les beautés du chef-d'œuvre que je choisis. Il a fait le succès *du Mari négligent*, Comédie reconnue pour l'Ecole de mœurs la plus parfaite du Théatre Anglois. (a)

Au cinquieme Acte, la Scene dont je veux parler représente une chambre à coucher, meublée régulierement ; on y voit deux personnes dormant profondément chacune dans un fauteuil ; l'état où elles paroissent annonce leur lassitude. L'un des personnages, est *Sir Charles Aisé* dont l'habit est déboutonné & la tête nue, (sa perruque est près de lui sur le plancher ;) l'autre, est une Femme de chambre, dans un pareil désordre ; (c'est celle de sa femme) l'honnête *Miladi Aisé* entre. Quel tableau pour pour elle & pour le Spectateur ! On ranimeroit par là la Piece la plus

(a) THE CARELESS HUSBAND de M. *Cibber*.

languissante. Sur notre Théâtre une Actrice n'est point génée par ce qu'on appelle décence & honnêteté de mœurs. Elle y peut sans scrupule étaler ce que partout ailleurs les plus effrontées sont obligées de voiler. C'est l'esprit de la Scene qu'elle doit rendre, & l'Auteur est aussi intéressé qu'elle, à l'effet que sont capables de produire des attraits que l'on peut exposer en public, sans blesser nos mœurs.

Autant ce tableau est ravissant pour les Spectateurs qu'il est bon d'échauffer, autant il est cruel pour une Epouse vertueuse qui ne s'y attend pas. *Miladi Aisé* ouvre les yeux, elle les ferme ; elle les leve au Ciel, elle les fixe à terre ; elle approche, elle recule. Elle joint les mains en regardant attentivement son Mari, l'instant après, pour ne le plus voir, elle porte sa main gauche sur ses yeux. Quelle variété d'actions toutes naturelles à l'aspect d'un objet qui doit lui déchirer le cœur ! Ensuite elle reste immobile & les bras croisés. Elle est pétrifiée. Enfin elle

ouvre la bouche. Elle prononce des mots mal articulés.... qui à peine sont des sons.... qui ne sont que des soupirs..... des gémissements tout au plus..... Un moment après le désordre de ses discours annonce celui de son ame.

Ecoutons-la parler.... *Vertu.... Patience, Raison, protégez-moi. Apprenez-moi à supporter un aspect qui me tue, ou laissez-moi croire qu'un songe menteur en impose à mes sens. Outragé par une vue si funeste, le devoir peut porter la main sur le sein même de l'amour. Je puis du moins quitter le masque de la patience.... l'éveiller dans son crime.... lui parler jusqu'à ce qu'il rougisse.... que dis-je ?.... Peut-être que ses yeux courroucés.... & alors.... je suis perdue.... les larmes que je ne puis retenir sont le seul soulagement qui me reste... Mon devoir me défend de l'insulter.... Lorsque je fis vœu de lui obéir*...(Remarquez, à toutes ces interruptions, le désordre d'une ame violemment agitée, mais extrêmement tendre; désespérée, mais honnête ; le langage en un mot des passions & l'image fidelle de la

Nature.) *Peut-être que la faute vient de moi.* (Il faut avoir bien peu d'amour propre & beaucoup de vertu pour faire une pareille réflexion. Il est rare de trouver des femmes qui en soient capables.) *Sans doute l'amour ne m'a pas formée avec tous ces petits agréments qui échauffent l'amour dans un cœur...* (Il n'y a pas moins de Philosophie que de modestie dans ce discours : on ne doit pas conclure de ce qu'elle dit, qu'elle manque en effet de ces prétendus agréments, mais qu'elle n'y attache pas un grand prix, & que si elle n'avoit un Mari à qui elle voudroit plaire, elle n'en feroit aucun cas.) *La faute en est quelque part.... Mais le Ciel sait seul ce que nous méritons l'un & l'autre... Ha!...* (C'est une expression de surprise d'autant plus difficile à rendre, qu'elle la témoigne un peu tard : elle demande beaucoup d'intelligence de la part de l'Actrice. Car, en faisant attention à cet endroit, on verra que la bonne Dame s'étonne & s'attendrit en même temps, & que par conséquent ce *ha!* doit être prononcé de maniere

à exprimer ces deux ſentiments tout à la fois. Il faut qu'il ſoit articulé avec douleur, & même un peu traîné, & que par là on s'apperçoive qu'il part d'un cœur ulcéré, mais où le reſſentiment commence à s'affoiblir. En effet, *Miladi Aiſé* n'avoit d'abord vu que le crime de ſon Mari ; elle ne voit à préſent que le danger où il eſt:) *la tête nue & dans un ſi profond ſommeil!* (Cette phraſe doit être prononcée de ce même ton attendri, mais d'une voix plus baſſe. C'eſt une réflexion qu'elle fait en elle-même, & que l'on doit lire dans ſes yeux, quand même elle diroit rien.) *Hélas! tandis qu'il eſt ainſi expoſé à l'inclémence de l'air, le Ciel offenſé peut le ſurprendre dans ſon crime.... Une maladie languiſſante peut le rendre l'exemple ſévere du châtiment dû à ceux qui violent les Loix ſacrées du Mariage.... Non.... L'amour & la pitié n'y peuvent conſentir...*

Elle détache alors ſon mouchoir de ſon cou, & en couvre la tête de *Monſieur Aiſé*, de peur qu'il ne s'enrhume. Voilà ce qui s'appelle une action

action vraiment théatrale, vraiment intéressante, vraiment grande; car indépendamment des agitations de son cœur peintes si naïvement par ses discours entrecoupés, dans ses moments de silence elle en a dû ressentir de plus fortes encore, qu'une Actrice, qui entend la Scene muette, doit exprimer par son visage & par ses gestes. Quels efforts n'a-t-elle pas dû se faire réellement pour prendre ainsi la chose en douceur, & ne pas donner vingt soufflets à la soubrette effrontée, qui vient d'outrager sa Maîtresse si cruellement & dans sa propre chambre! Quel pathétique ne jette pas sur toute la Scene cette perruque que l'art du Maître place à terre si naturellement! Quoi de plus énergique que ce témoin muet! Quel objet pour un cœur sensible, & quelle matiere à réflexions pour un esprit qui pense. Nous avons vingt Tragédies, où des têtes coupées que l'on tient par les cheveux, & que l'on présente aux Spectateurs, ne produisent pas plus d'effet au Théatre que la tête nue de *Sir*

Charles Aisé. Quoi de plus simple, de plus naturel & de plus vertueux en même temps, que l'action de cette tendre Epouse, qui pour épargner un rhume à son Mari, qui ne l'a que trop bien mérité, aime mieux elle-même en courir le risque, en se privant pour lui de son mouchoir de cou. Qu'on parcoure toutes les Pieces du Théatre François, on n'y trouvera pas une Scene de cette vérité & de cette beauté.

La *Constance*, du *Préjugé à la mode*, dont nos Voisins estiment si fort la modération & la vertu, & qui est à peu près dans la même position que *Miladi Aisé*, est bien loin d'atteindre à la perfection de ce modele. Elle étale de beaux sentiments, & puis c'est tout. La *Constance* Angloise pense, parle, agit en femme philosophe, en femme forte.

La différence des deux Pieces est bien plus grande encore dans la partie qui tient à l'imagination. Le cinquieme Acte de la Comédie Françoise n'offre qu'un seul tableau où l'on reconnoît la stérilité des Peintres

François. Le lieu de la Scene est voisin d'une salle où l'on donne un Bal ; pourquoi n'y pas faire passer en revue des Arlequins, des Pierrots, des Scaramouches & autres Masques, qui meubleroient & varieroient le fonds du Théatre, & par-là donneroient plus d'agrément & de vérité à l'action ? Pourquoi n'entend-on pas du moins le bruit des violons qui en sont si près ? Les accessoires font valoir le fonds, ils aident à l'illusion, & c'est là ce qui manque toujours aux Scenes Françoises. On veut me persuader que l'action se passe dans l'appartement d'un Bourgeois, & je vois le vestibule d'un Palais où il n'y a pas seulement une chaise pour s'asseoir.

Je n'entrerai point dans les détails pour la maniere dont chaque Scene doit être meublée sur notre Théatre. Ils dépendront toujours de l'action particuliere que vous avez à représenter, & que vous ne pouvez rendre complette que par là.

A tout événement je vous conseille de prendre un grand espace, il vous sera toujours plus aisé de vous y

retourner. Que l'on voie d'un côté un claveſſin & des violons, de l'autre des tables diſpoſées pour diverſes ſortes de jeux de cartes, de tric-trac, &c. Pour vous faire ſentir les avantages de toutes ces préparations, je ſuppoſe que vous vouliez mettre ſur la Scene le Maître en Droit de Bocace. La Femme de M. le Docteur eſt amoureuſe de l'Ecolier, mais elle a encore aſſez d'honnêteté pour ne vouloir pas faire les premiers pas; elle veut plus adroitement amener le jeune homme à ſes fins. Les échecs ſont là, elle lui propoſe d'en jouer une partie : le mouvement des différentes Pieces occaſionne d'abord de ſa part des plaiſanteries qui raſſurent la timidité d'un Ecolier; bientôt les attaques & les défenſes, qui font toute la ſcience de ce jeu, lui donnent lieu de s'avancer ſans ſe compromettre, elle tient des diſcours à double ſens, on y répond ſur le même ton, on a commencé par mettre le jeune homme en belle humeur, on l'amene au ſentiment, il s'explique, & la partie d'échecs aboutit enfin à

une déclaration d'amour. Une déclaration d'amour aux échecs est peut-être ce qu'on peut imaginer de plus heureux & de plus Théatral. (*a*) Si le Mari les surprend, la Scene n'en devient que plus intéressante ; en continuant à se parler à double sens, on se dira les plus jolies choses du monde, sans qu'il y comprenne rien, & il applaudira lui-même à toutes les agaceries que l'on fera à sa Femme. A ce jeu encore, l'Ecolier sera le Maître.

Le cas peut aussi arriver, que votre esprit se trouve tellement épuisé, que vous ne sachiez plus que faire dire à vos Acteurs, & que cependant vous ayiez besoin d'eux pour ce qui doit suivre, alors ayant disposé la Scene, comme je l'ai proposée, vous êtes maître d'arranger entr'eux différentes parties de Whisk, (*b*) ou bien de faire venir un *Virtuose* Italien, à qui vous ferez exécuter une Sonate, (*c*) pour vous tirer d'embarras &

(*a*) *Le Vicaire Espagnol*, Acte III. Scene IV.

(*b*) Sorte de jeu de Cartes qui se joue en Angleterre.

(*c*) THE CONSCIOUS LOVERS, Acte II. Scene I.

mettre fin à l'ennui qui aura pu gagner vos Spectateurs.

Si vous prenez le parti de rassembler vos Personnages dans un mauvais lieu, c'est une preuve que vous y avez été; peignez exactement ce que vous y avez vu, & n'omettez rien de tout ce qui peut en retracer l'image dans toute sa vérité. Vous pouvez vous fier pour le reste aux Acteurs : vous en trouverez toujours qui ne manqueront pas de disposition pour rendre au naturel les Scenes de ce genre que vous aurez imaginées; ils les représenteront avec cette supériorité que la confiance leur donne toutes les fois qu'ils sont sûrs de faire plaisir aux Spectateurs.

Si le Théatre représente une taverne, faites y ranger plusieurs tables couvertes de pots de Biere, de jattes de Ponch, de bouteilles de Vin de France ou de Portugal, d'Espagne ou du Rhin, selon le rang & les facultés des personnes qui doivent s'y enivrer. (a) Les pipes, & tout

(a) LOVE PILGRIMAGE. THE COXCOMB. THE HONEST MAN'S FORTUNE. WIT AT SEVERAL WEAPONS.

l'attirail des Tabagies, doivent aussi entrer dans la composition de votre tableau; le plancher doit être couvert d'écorces de citron, de verres cassés & de vin répandu.

N'oubliez pas, sur-tout, d'y mettre en évidence le vase auquel ceux qui font de longues séances à la taverne sont forcés d'avoir souvent recours. S'il est quelques Spectateurs dont la délicatesse se trouve blessée à la vue de semblables objets, le plus grand nombre vous fait gré de votre attention à ne rien négliger de ce qui peint nos moeurs & nos usages. Notre Théatre a de grands avantages sur celui de Paris, mais il faut avouer que le principal consiste dans ces tableaux qui coûtent si peu au Poëte, même sans imagination, & qui font tant de plaisir aux Spectateurs qui n'ont que des yeux. Vous ne pourrez les frapper qu'autant que vous saurez peindre. Un ivrogne qui, étendu sur des chaises, ronflera de bonne grace, dans un coin de cette salle, rendra sûrement mieux la Nature que tous les discours que vous

pourrez prêter aux autres. Rien n'est à négliger sur la Scene : lorsqu'elle est bien disposée, elle produit son effet avant que les Acteurs aient ouvert la bouche. Ce ne sont ni Horace, ni Despréaux, ni Moliere, qui vous apprendront à faire une Piece pour notre Théatre : toutes celles qui ont été faites sur leurs principes, ont été jettées dans le même moule. Que devez-vous étudier ? La Nature. Que devez-vous peindre ? Ce que vous voyez tous les jours : nos mœurs, nos excès, nos débauches, nos vices, nos vertus, nos malheurs. Cependant, comme je suppose toujours que votre imagination peut avoir besoin d'être aidée, & qu'il est en effet plus aisé de copier des tableaux que d'en produire de soi-même, je vous conseille de recourir à des magasins précieux pour notre Comédie moderne, d'autant plus que la Nation qui les posséde n'a pas l'esprit d'en profiter ; je veux parler de plusieurs Romans François très-intéressants, quoique Bourgeois, où vous trouverez des tableaux à

chaque page, des Scenes toutes dialoguées, ſouvent même des Actes tellement préparés, qu'il ne vous reſtera plus qu'à les lier avec ceux qui doivent les précéder ou les ſuivre. Tels ſont *les Illuſtres Françoiſes, Cleveland, Marianne, le Payſan parvenu.* (*a*) Quoiqu'en penſent nos Voiſins, qui n'ont pas l'habileté de tranſporter ces tréſors ſur leur Théatre, voilà la vraie Comédie. C'eſt à nous à leur laiſſer leurs regles, leurs préjugés, leurs erreurs, mais à nous emparer ſans ſcrupule d'un fonds qui peut enrichir notre Scene, & dont il eſt évident qu'ils ne connoiſſent pas le prix.

Pour prouver que vous êtes ſavant, (*b*) vous pourrez mettre quel-

(*a*) Les Anglois ſont peut-être aujourd'hui plus riches que nous en Romans de cette eſpece; mais *Paméla, Clariſſe, Grandiſon, Joſeph Andrews, Tom-Jones,* &c. n'ont paru ſucceſſivement que long-temps après la premiere Edition de ces Lettres.

(*b*) THE CARELESS HUSBAND, Acte III.

Shakeſpear a mis dans ſes Pieces le peu de Latin qu'il ſçavoit.

Voyez auſſi THE SILENT WOMAN de Ben-Johnſon. WIT AT SEVERAL WEAPONS, de Beaumont, &c.

Tibere cite des Vers Grecs dans la Tragédie de Séjan, de Ben-Johnſon.

que peu de Latin dans un Dialogue; répondre aux reproches d'une femme qui ne l'entend pas, par des citations de Virgile : l'embarras de savoir ce qu'on lui dit, & la colere de ce qu'on ne veut pas le lui expliquer; peut jetter beaucoup de plaisant dans une Scene. (*a*)

C'est encore un moyen sûr de plaire au Peuple, que de mettre quelques-uns de nos Non-conformistes sur le Théatre; ce sont de ces caracteres d'autant plus aisés à traiter, qu'il suffit la plûpart du temps de leur habit, pour exciter la risée. (*b*) Les François n'osent pas moissonner dans ce champ, aussi vaste que fécond, de bonnes plaisanteries. Quel parti n'auroient-ils pas pu tirer de leurs Quiétistes? Parmi leurs Théologiens de différents Partis, ainsi que parmi les nôtres, il ne se trouve encore que trop de gens dont le grand chapeau prêteroit au ridicule, mais tout ce qui tient

(*a*) THE INCONSTANT, Acte III.

(*b*) THE DISSENTER. A BOLD STROKE FOR A WIFE. Voyez dans cette derniere Piece le rôle de *Simon Pure*, & dans l'*Alchimiste* de Ben-Johnson celui de *Tribulation*, Pasteur d'Amsterdam.

à la Religion leur paroît sacré. D'ailleurs, si dans la Comédie nous avons plus de Privileges que les François, c'est qu'il est bien plus difficile de réussir sur notre Théatre que sur le leur, & *cela parce que les François ont plus de mercure dans leur tête, & moins de bœuf & de Pouding dans leur ventre. Notre solidité rend difficile ce que leur folie rend aisé.* (*a*)

Vous donnerez à vos personnages des noms qui expriment leur caractere. Vous appellerez un Petit-Maître, *M. de Fat-en-ville*; une Prude, *Madame Grave-air*; une Coquette, *Madame de Mille-amant*; un Hypocrite, *M. Bien-masqué*; une vieille Amoureuse, *Madame de Fort-desir.* Moliere n'a pas été assez fidelle à cette pratique, & cela est cause que dans ses Pieces on est obligé de lire des Scenes entieres avant que de connoître les caracteres qu'il y introduit. (*b*) Si

(*a*) Vanbrugh, Préface de son *Esope.*

(*b*) M. Des Touches avoit adopté ce mauvais goût du Théatre Anglois. Il fait son GLORIEUX, Comte de *Tufière*, & Baron de *Montorgueil.* On peut faire le même reproche à quelques autres de nos Auteurs modernes. Il ne paroît pas que dans L'ENFANT PRODIGUE, le nom de *Fierenfat* n'ajoute rien au Comique de ce rôle.

les vôtres ſont tellement compliqués & indécis, que vous ne puiſſiez leur donner un nom qui les annonce, & que, par leurs actions & par leurs diſcours même, on ne puiſſe deviner ce qu'ils ſont; vous aurez ſoin de les expliquer à la Table des Perſonnages, & vos Spectateurs attendront pour en juger, que votre Piece ſoit imprimée. (*a*)

Vous ferez le moins d'uſage qu'il vous ſera poſſible de l'eſprit & du langage des Comédies Françoiſes dont vous vous ſervirez pour conſtruire la vôtre. *Parce que votre propre invention, quelque mauvaiſe qu'elle puiſſe être, ne peut rien vous fournir d'auſſi lourd que ce qui y eſt. Les Poëtes François qui n'ont pas aſſez d'imagination pour peindre & ſoutenir de vrais caracteres, tâchent de couvrir leurs défauts par des figures ridicules & des grimaces.* (*b*) Vous trouverez réellement ſi peu d'eſprit dans leurs meil-

(*b*) THE CONSTANT COUPLE. THE ARTIFICE. THE BASSET-TABLE. THE INCONSTANT. THE PLAIN-DEALLER. THE NEW INN. EVERY MAN OUT OF IS HUMOUR, &c.

(*b*) Dryden. Préface du *Feint Aſtrologue*.

leures Pieces, que vous ſerez obligé d'épuiſer le vôtre pour en donner à tous vos Perſonnages. Par la même raiſon que, dans le Tragique, nous faiſons quelquefois parler un Prince comme un homme de la lie du Peuple; vous pouvez, dans le Comique, faire tenir à un Valet les diſcours d'un Philoſophe, & s'il en eſt queſtion, faire raiſonner un Payſan du ton d'un Politique du Caffé de Will. Pour le ſtyle, il n'eſt pas néceſſaire qu'il ſoit auſſi bourſoufflé que celui de la Tragédie. Le Dialogue de la Comédie doit être plus naturel, mais il n'exclut pas l'eſprit, comme les François paroiſſent le ſuppoſer: quoique la plûpart d'entr'eux s'en piquent, ce n'eſt réellement que parce qu'ils en ont peu, qu'il eſt ſi clair ſemé dans leurs Ouvrages; ils prétendent que leur jugement leur apprend à l'épargner: mais le nôtre qui eſt reconnu de toute l'Europe, nous dit qu'on ne peut faire trop d'uſage de celui que l'on a. Le goût dont ils ſe parent, n'eſt qu'un voile qui leur ſert à couvrir leur pauvreté. Ainſi ne craignez

pas d'employer dans votre Piece les figures les plus hardies. Il importe peu que les comparaisons soient justes, mais il est nécessaire qu'elles soient fréquentes. Sur-tout prodiguez-y l'Antithese, c'est la figure qui donne le plus l'air d'esprit, quoique ce soit celle qui en demande le moins. Il faut vous aider au Théatre de tout ce qu'on vous permet pour y faire rire. Vous pouvez même risquer les plaisanteries les plus indécentes sur l'Ecriture; (*a*) bonnes ou mauvaises, il en faut faire aussi quelques-unes sur les François & sur leur Roi. (*b*) Enfin, répandez à pleines mains, pour assaisonner votre Dialogue, les épigrammes, les jeux de mots, les équivoques & les ordures, (*c*)

(*a*) THE PROVOK'D WIFE. Acte I. Scene I.

(*b*) LOVE IN SEVERAL MASQUES, de M. Fielding.

(*c*) *J'ose cautionner*, dit le Spectateur Anglois, *pour tous les Poëtes en général, qu'il n'y en a pas un seul qui ait écrit des saletés, que parce qu'il étoit à bout de son invention.* Je ne sais si beaucoup de Comiques Anglois, & M. Congreve lui-même à leur tête, auroient voulu souscrire à cette Sentence, quelque juste qu'elle soit. Voyez THE WIF'ES EXCUSE, THE SHE GALLANTS, &c. Dans celle-ci: *Sir John Aery* & *Vaunter*, deux misérables qui se donnent pour gens à bonnes fortunes, sont attachés

à moins que l'indécence de l'action ne soit telle que vous n'ayiez pas besoin de la licence du style pour réussir. (a) Si quelque Censeur trop sévere s'avise de vous critiquer à ce sujet, vous lui répondrez pour vous justifier, *qu'il y a plus d'ordures dans une seule Scene de Fletcher*, (b) *que*

pieds & poings, & bernés par la soubrette *Plackett*. La Scene entre *Dorimene* & *Angélique*, qui est prise pour un garçon, est de la derniere indécence.

(a) Les Anglois sont tellement accoutumés à la licence de leur Théatre, qu'ils ne craignent pas de donner pour Morale des Pieces dont les mœurs ont de la derniere dépravation.

L'Auteur de *la Vertu en danger*, dit que toute femme estimable qui lira sa Piece sans partialité, la trouvera si innocente, qu'elle ne croira pas faire tort à son Livre de Prieres, de la mettre sur la même tablette. Il en appelle avec confiance au jugement des plus séveres. Cependant il est peu de Comédies dont la lecture soit aussi dangereuse. Au IV. Acte on y tient les discours les plus dissolus, & l'adultere s'y commet presque aux yeux des Spectateurs. Ni notre Langue, ni l'honnêteté, ne permettent de traduire ces Scenes où M. Vanbrugh prétend *n'avoir rien écrit d'assez licentieux, pour se faire des amis de ceux qui l'ont critiqué.*

(c) Dans le Prologue d'une Comédie de cet Auteur intitulée : THE WOMAN HATER, il est dit : que *si quelqu'un de l'Assemblée y est venu pour entendre des Scenes lascives, il n'a qu'à s'en aller ; on assure qu'il n'y aura point d'expressions obscenes.*

Avec cela cependant, en lisant seulement les noms des Personnages, on verra que des trois rôles de Femmes, il y en a deux qualifiés d'une maniere

dans toute votre Piece, & que sur le Théatre Anglois tout est permis, excepté d'ennuyer.

Si après toutes ces précautions pour assurer le succès de votre Piece, elle venoit à essuyer quelque échec; en ce cas, comme je l'ai déja dit à l'article de la Tragédie, il faut vous défendre vous-même, ou qu'un ami prenne votre parti & vous loue à toute outrance. Alors vous ferez imprimer ses vers, & vous opposerez son suffrage à celui de tout le Public; c'est ainsi que M. Southern & tant d'autres en ont usé. (a)

Lorsque vous aurez quelque Scene tendre à traiter, vous quitterez la Prose: les Vers donnent plus de pathétique à l'expression, (b) & si pour varier, il vous prend envie de mêler dans la même, le sentiment & le burlesque;

qui ne se traduit pas littéralement dans notre Langue. La Scene est souvent dans un mauvais lieu. La III. du V. Acte est si dissolue, qu'il est étonnant qu'on en ait pu supporter la représentation.

(a) Voyez la Comédie THE WIFE'S EXCUSE OR CUCKOLDS MAKE THEMSELVES. 1692. *Les ordures même deviennent morales dans ta Piece.* Vers de Dryden à M. Southern.

(b) THE TWO SOSIAS, &c.

burlesque ; vous ferez parler l'un de vos Acteurs en Prose, & l'autre en Vers ; (*a*) & dans tous les autres cas vous finirez & vos Scenes & vos Actes par de longues tirades de Vers. (*b*)

Pour le Prologue, l'Epilogue & la Préface, c'est absolument la même chose que dans la Tragédie, vantez beaucoup les Comédies Angloises, & sur-tout la vôtre ; soutenez hardiment que *nos Auteurs ont de beaucoup surpassé tous les Ecrivains anciens & modernes des autres Pays*, (*c*) & témoignez le plus grand mépris pour les François & pour leurs productions de toute espece. (*d*)

(*a*) THE ROYER. THE ANATOMIST, &c.

(*b*) THE BEAUX STRATAGEMS. LOVE AND A BOTTLE. THE CONSTANT COUPLE. THE FORTUNE HUNTERS. THE INCONSTANT. THE ARTIFICE. THE ARTFULL HUSBAND, &c.

(*c*) Dryden, Essai sur la Poësie Dramatique.

(*d*) Epilogue de SIR HARRY WILDAIR.

Angli suos ac sua omnia impense mirantur, cæteras Nationes despectui habent. BARCLAY.

LETTRE LXXVIII.

A Monsieur Du Clos.

Sur les Négociations ; que les Anglois passent pour n'y être pas aussi habiles que les autres Peuples de l'Europe. Que les factions domestiques sont des entraves pour le Ministre. Sur la balance du pouvoir, le véritable intérêt de l'Angleterre, &c.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

ENTRETENIR celui qui écrit l'Histoire de Louis XI. de toute autre matiere que de Politique, ce seroit le distraire : je vous laisse à examiner celle d'un Prince qui a passé pour le plus grand Politique de son temps, & qui, par son habileté dans l'art de régner, a su affermir sa puissance au dedans, étendre ses frontieres au dehors, & rendre la Monarchie redoutable à ses Voisins.

Il y a long-temps que l'on a remarqué que les Anglois ne sont pas aussi

habiles dans la Négociation que d'autres Peuples de l'Europe, bien moins exercés qu'eux à combiner les plus grands intérêts. Ils ont souvent perdu par des Traités le fruit de plusieurs victoires. Cependant, dans un Pays où les différents Ordres de l'Etat ont part au Gouvernement, la Politique devroit être plus rafinée : pourquoi donc les Anglois, qui la connoissent si bien, ne sont-ils pas supérieurs à leurs Voisins en tout ce qui est de son ressort ?

Il suffit d'être témoin de ce qui se passe parmi eux, pour sentir la raison de cette espece de contradiction : ce n'est pas que les Anglois ignorent l'art de négocier ; c'est que leur façon de penser & de se gouverner, ne leur permet pas toujours de le pratiquer ; ils en sont eux-mêmes si persuadés, qu'ils appellent les Négociations, *l'Artillerie de leurs Ennemis*. En Angleterre, une suite de Traités ne fait qu'engendrer la Guerre.

Un Ministre perpétuellement occupé à lutter contre des factions domestiques, a moins d'avantage qu'un

autre, quand il eſt queſtion de faire échouer les entrepriſes d'un Voiſin ambitieux; ce qu'il auroit de reſſources pour ſoutenir au dehors les intérêts de ſon Souverain, il eſt obligé de l'employer au dedans, à les défendre contre un Parti qui travaille continuellement à les ruiner.

D'ailleurs, il ne peut pas traiter dans les Cours étrangeres avec aſſez de confiance. C'eſt parce qu'il eſt avoué du Roi, qu'il a tout lieu de craindre d'être déſavoué par la Nation. Vainement il prend les meſures les plus ſages, la faction qui lui eſt oppoſée les rend inutiles.

Si le Roi ſe trouve engagé dans une guerre néceſſaire, on déclame contre le Miniſtre, & on lui reproche la ruine du Commerce; ſi le Miniſtre trouve le moyen d'entretenir une harmonie parfaite avec ſes Voiſins, ſes Ennemis tâcheront de renverſer les Autels de la Paix pour l'accabler lui-même ſous les ruines: de ſorte qu'il a beſoin de tout ſon courage & de toute ſon adreſſe, pour ſe ſoutenir dans un poſte, qui

n'eſt, chez aucun Peuple, auſſi odieux, & en même temps auſſi envié que chez les Anglois.

Le Peuple a le droit d'examiner la conduite de ceux qui le gouvernent. Le Miniſtre du Souverain eſt forcé de reconnoître à tout moment que le Parlement ne le regarde en quelque ſorte que comme l'Agent & l'Intendant de la Nation. Il ſait, en acceptant cette place, qu'il eſt comptable de ſa geſtion à la Chambre des Communes. Ainſi il eſt obligé, pour ainſi dire, de ſervir à la fois deux Maîtres, qu'il eſt preſque impoſſible de contenter en même temps. Leurs intérêts qui devroient être les mêmes, ſe trouvent toujours diamétralement oppoſés. S'il ſert trop bien l'un, il s'expoſe néceſſairement à la fureur de l'autre ; & lorſqu'elle fait tant que d'éclater, il eſt difficile de l'appaiſer ſans le ſacrifice de la victime.

Sous Charles II. les ennemis du Comte de Danby voulurent lui faire ſon Procès à la Chambre des Pairs. Le Comte de Canarvan, par un diſcours auſſi ſingulier qu'inattendu,

trouva le secret de détourner l'orage.
„ Milords, dit-il, je sais assez mal
» le Latin, mais très-bien l'Anglois,
» & je connois l'Histoire de mon
» Pays. J'ai appris les suites fâcheu-
» ses de ces sortes de procédures,
» & le sort funeste de ceux qui les ont
» entreprises. J'en pourrois citer plu-
» sieurs exemples anciens; mais,
» Milords, je ne remonterai pas plus
» haut que la fin du Regne d'Eliza-
» beth. En ce temps, le Comte d'Essex
» fut poursuivi par Sir Walter Ra-
» leigh, & vous savez ce qui est arri-
» vé à Sir Walter Raleigh. Milord
» Bacon poursuivit Sir Walter Ra-
» leigh, & vous savez ce qui est
» arrivé à Milord Bacon. Le Duc de
» Buckingham poursuivit Milord Ba-
» con, & vous savez ce qui est arri-
» vé au Duc de Buckingham. Sir
» Thomas Wentworth, depuis Com-
» te de Strafford, poursuivit le Duc
» de Buckingham, & vous savez tous
» ce qui est arrivé au Comte de Straf-
» ford. Sir Harry Vane poursuivit le
» Comte de Strafford, & vous savez
» ce qui est arrivé à Sir Harry Vane.

» Le Chancelier Hyde pourſuivit Sir » Harry Vane, & vous ſavez ce qui » eſt arrivé au Chancelier. Sir Tho- » mas Osburn, à préſent Comte de » Danby a pourſuivi le Chancelier » Hyde : mais qu'arrivera-t-il du » Comte de Danby ? C'eſt ce que » nous allons apprendre par votre » déciſion. En attendant; que celui » qui veut pourſuivre le Comte de » Danby paroiſſe, & il ne me ſera » difficile de lui prédire ce qui doit » lui arriver à lui-même. « (*) Ce diſcours ayant été prononcé d'un ton de voix très-animé, le Duc de Buckingham qui avoit dreſſé toute la batterie, auſſi déconcerté que ſurpris, s'écria : l'homme eſt inſpiré; un verre de vin a décidé l'affaire; & ainſi elle ne fut pas pouſſée plus loin.

Cette liſte, que l'on prendroit preſque pour une eſpece de Martyrologe des Miniſtres d'Angleterre, ne devroit-elle pas effrayer ceux qui ambitionnent un poſte ſi périlleux ? Je ne

(*) *Parliamentary Debates.* vol. 1. p. 248.

ſais, même ſi elle eſt fort avantageuſe à la Nation. Elle prouve du moins, ou que pendant tout ce temps, ceux qui l'ont gouvernée ont prévariqué dans leur charge, ou qu'elle n'a pas pas mieux traité ceux qui l'ont bien ſervie, que les ambitieux convaincus d'avoir trahi ſes intérêts. On trouve ſur cette liſte des noms qui ſont encore l'objet de la vénération publique.

On a fait plus d'une fois les mêmes tentatives, & l'òn déclame encore avec la plus grande véhémence dans l'une & l'autre Chambre contre le Miniſtere préſent. Les meſures les plus néceſſaires au maintien du Gouvernement, ſont traitées d'attentats contre la liberté & les droits du Peuple. Si les vues de celui qui gouverne étoient auſſi criminelles qu'on le ſuppoſe, que devroit-on penſer du Parlement où la pluralité des voix lui eſt preſque toujours aſſurée ? Si le Miniſtre eſt coupable, ceux qui le juſtifient ne peuvent être innocents. C'eſt une baſſeſſe que de flatter un homme uniquement à cauſe de

son autorité. Mais ce n'eſt pas une moindre dépravation dans le cœur, que de le diffamer ſans autre motif que ſa puiſſance. L'Envieux & le Flatteur ſont également coupables envers la Société, dont ils ſacrifient les intérêts à leur intérêt particulier; l'un en s'efforçant de flétrir le mérite qui le bleſſe, l'autre en rendant au vice les hommages qui ne ſont dûs qu'à la vertu.

Un Miniſtre en Angleterre eſt dans le cas d'un homme revêtu d'une Charge importante; & qui eſt en même-temps inquiété dans ſon Domeſtique. Quelle que ſoient ſa vigilance & ſes bonnes intentions, les déſordres de ſa maiſon l'empêchent de donner toute ſon attention aux devoirs de ſa Charge. Les affaires du dedans prennent toujours un peu ſur celles du dehors; il eſt difficile de ſuffire à tout. L'humanité n'eſt point parfaite. Ceux qui déclament avec tant de violence contre les Miniſtres, ſeroient plus indulgents, s'ils ſongeoient combien il eſt difficile de gouverner les hommes, même en

n'étant occupé que de leurs véritables intérêts.

Le Parlement veut pénétrer dans les vues politiques du Ministre, soit pour les approuver, soit pour les rejetter. Dans une multitude de Conseillers, il entre souvent de la sagesse, rarement du secret. Voilà, Monsieur, un des principaux désavantages du Gouvernement Anglois. Le Ministere trop contrarié ne peut pas toujours exécuter ce qu'il tente pour le bien de la Nation.

Les Anglois qui ne se laissent point aveugler par l'esprit de Parti, sont forcés de réconnoître l'habileté du Ministre qui est aujourd'hui en place, en tout ce qui regarde le Gouvernement intérieur du Royaume, mais ils lui reprochent de n'avoir pas su également ménager les intérêts de l'Angleterre dans différents Traïtés d'Alliance où il a engagé sa Nation; il en a plus fait lui seul que vingt de ses Prédécesseurs, sans en avoir fait un avantageux à l'Angleterre, dont ils prétendent qu'il a sacrifié les intérêts à la Maison d'Hanovre qui est

ſur le Trône. Ils l'accuſent d'avoir concouru à rompre l'équilibre de l'Europe, qu'il devoit & qu'il pouvoit y maintenir. M. Walpole, au contraire, par plusieurs Ecrits qu'il a publiés pour ſa juſtification, prétend avoir été forcé de céder au temps. Sans prononcer ſur le fait ni ſur le droit, peut-être eſt-il vrai que ſes Ennemis le rendent reſponſable de ce que la prudence la plus conſommée ne pouvoit prévoir. La Politique ſait tirer parti des conjonctures; mais elle n'eſt pas toujours maîtreſſe de les faire naître. Il eſt une Providence qui ſe rit de la ſageſſe humaine, & diſpoſe à ſon gré des événements.

Cette prétention qu'ont les Anglois de maintenir dans l'Europe une balance qui ſouvent n'eſt qu'imaginaire, flatte peut-être plus la vanité des particuliers, qu'elle n'eſt en effet avantageuſe à la Nation. Elle eſt cauſe qu'aujourd'hui ils prennent parti dans toutes les guerres de leurs Voiſins, & que communément leurs Alliés leur en font ſupporter tout le

poids. Auſſi un Membre du Parlement a-t-il prétendu que cette manie d'épouſer ſi ſouvent des querelles qui leur ſont étrangeres, les a rendûs les *Doms Quichotes de l'Europe.* La balance du pouvoir qui, depuis la derniere révolution, fait tant de bruit en Angleterre, n'eſt cependant peut-être qu'un vain ſon, qui charme les oreilles & échauffe les eſprits de ce Peuple, au point de rendre inutile le bon ſens qui lui eſt naturel. Cette manie a produit des guerres plus ridicules, & du moins auſſi deſtructives que celles des Croiſades. Mais ſi cet équilibre eſt une fois détruit, l'Angleterre doit périr néceſſairement, ainſi que toutes les Puiſſances d'Allemagne, & la France parvient à la Monarchie univerſelle, voilà ce que j'entends dire tous les jours : n'eſt-ce pas une véritable chimere que cette idée qui allarme ſans ceſſe les Anglois pour la balance de l'Europe, & qui leur fait craindre un Empire univerſel ? L'Allemagne conſpirera-t-elle contre ſon propre intérêt pour le ſacrifier à la France ? Nos Armes

ſont - elles un objet de crainte plus raiſonnable pour cette Iſle, que pour les autres Puiſſances du Continent ? Nonobſtant le nombre de Troupes & les ſommes d'argent que chaque Etat peut lever, cette balance politique paſſera ſucceſſivement d'un Royaume à un autre, au gré de l'intelligence & des lumieres des Rois & des Miniſtres qui gouverneront. Henri VIII. eſt le premier Roi d'Anterre qui ait entrepris d'établir cette balance ; mais ce Prince étoit trop livré à ſes paſſions pour ſuivre avec conſtance aucun projet de Gouvernement ; ſon regne n'a été qu'un tiſſu de folie, de violences, de légéreté. Une Princeſſe qui a été la gloire du Trône & de ſa Nation, & qui poſſédoit toutes les vertus de l'un & de l'autre Sexe, ſans avoir aucune des foibleſſes du ſien, Eliſabeth, eſt la ſeule qui ait ſu tenir cette balance politique d'une main toujours ferme & égale. Elle a profité avec art des conjonctures où elle s'eſt trouvée ; aujourd'hui l'Europe n'eſt plus dans la même ſituation.

Da
fes,
men
enc
obli
Co
têr
Ar
ur
p
F
f

la même averſion que la France, tout autre Etat, quoique poſſédé par un Roi de cette Iſle, dont l'intérêt eſt diſtinct de celui de ſon Pays, s'il n'y eſt pas diamétralement oppoſé. Les Peuples de ce Pays-ci n'ont-ils pas un juſte ſujet de ſe plaindre, dans toutes les occaſions où le travail de leurs mains, les profits de leur Commerce & le ſang de leurs Concitoyens, ſont prodigués follement à la défenſe de cauſes qui leur ſont étrangeres? L'Angleterre ne ſera vraiment grande que lorſque cette Iſle demeurera, comme elle l'eſt par ſa nature, détachée des intérêts & des territoires des Princes d'Allemagne, & du reſte du Continent. En même temps, nous devons
en convenir … eſt & la puiſſance
& la val… te Nation, que
toutes les … leur haine pour
leurs voi… t fai… iompher
des div… ed… ſe ſont
… us … e. Mal-
… qu'ils ne
… rs Enne-
… mêmes.
… ques I. où,

Dans le cours ordinaire des choses, une Isle sous un seul Gouvernement, riche par elle-même, plus riche encore par son Commerce, n'est point obligée de se mêler des affaires du Continent, & d'entrer dans des systêmes d'Alliances & de Ligues. Les Anglois épousent souvent par passion un parti dans des différends dont ils pourroient être les Médiateurs. Depuis que la Maison d'Hanovre est sur le Trône, ils ne s'en tiennent pas là : ce sont ces Insulaires qui sont les premiers à fomenter les guerres sur le Continent. La politique du Souverain, à qui seul elles sont avantageuses, trouve l'art de les allarmer pour cette balance chimérique, aussi souvent qu'il peut espérer quelque aggrandissement pour ses Etats héréditaires. Ce peuple aveuglé par la haine qu'il a pour ses Voisins, n'apperçoit pas les ressorts que l'on emploie pour l'échauffer & le faire agir contre ses propres intérêts. Cependant tout Anglois attentif au bien de sa Nation, doit voir des mêmes yeux, &, puisqu'il y est accoutumé, avec

la même averſion que la France, tout autre Etat, quoique poſſédé par un Roi de cette Iſle, dont l'intérêt eſt diſtinct de celui de ſon Pays, s'il n'y eſt pas diamétralement oppoſé. Les Peuples de ce Pays-ci n'ont-ils pas un juſte ſujet de ſe plaindre, dans toutes les occaſions où le travail de leurs mains, les profits de leur Commerce & le ſang de leurs Concitoyens, ſont prodigués follement à la défenſe de cauſes qui leur ſont étrangeres? L'Angleterre ne ſera vraiment grande que lorſque cette Iſle demeurera, comme elle l'eſt par ſa nature, détachée des intérêts & des territoires des Princes d'Allemagne, & du reſte du Continent. En même temps, nous devons en convenir, telle eſt & la puiſſance & la valeur de cette Nation, que toutes les fois que leur haine pour leurs voiſins les ont fait triompher des diviſions du dedans, ils ſe ſont rendus redoutables à l'Europe. Malheureuſement pour eux, lorſqu'ils ne ſont pas en guerre avec leurs Ennemis, ils le ſont avec eux-mêmes.

Depuis le regne de Jacques I. où,

Dans le cours ordinaire des choses, une Isle sous un seul Gouvernement, riche par elle-même, plus riche encore par son Commerce, n'est point obligée de se mêler des affaires du Continent, & d'entrer dans des systêmes d'Alliances & de Ligues. Les Anglois épousent souvent par passion un parti dans des différends dont ils pourroient être les Médiateurs. Depuis que la Maison d'Hanovre est sur le Trône, ils ne s'en tiennent pas là : ce sont ces Insulaires qui sont les premiers à fomenter les guerres sur le Continent. La politique du Souverain, à qui seul elles sont avantageuses, trouve l'art de les allarmer pour cette balance chimérique, aussi souvent qu'il peut espérer quelque aggrandissement pour ses Etats héréditaires. Ce peuple aveuglé par la haine qu'il a pour ses Voisins, n'apperçoit pas les ressorts que l'on emploie pour l'échauffer & le faire agir contre ses propres intérêts. Cependant tout Anglois attentif au bien de sa Nation, doit voir des mêmes yeux, &, puisqu'il y est accoutumé, avec

la même averfion que la France, tout autre Etat, quoique poffédé par un Roi de cette Isle, dont l'intérêt eft diftinct de celui de fon Pays, s'il n'y eft pas diamétralement oppofé. Les Peuples de ce Pays-ci n'ont-ils pas un jufte fujet de fe plaindre, dans toutes les occafions où le travail de leurs mains, les profits de leur Commerce & le fang de leurs Concitoyens, font prodigués follement à la défenfe de caufes qui leur font étrangeres? L'Angleterre ne fera vraiment grande que lorfque cette Isle demeurera, comme elle l'eft par fa nature, détachée des intérêts & des territoires des Princes d'Allemagne, & du refte du Continent. En même temps, nous devons en convenir, telle eft & la puiffance & la valeur de cette Nation, que toutes les fois que leur haine pour leurs voifins les ont fait triompher des divifions du dedans, ils fe font rendus redoutables à l'Europe. Malheureufement pour eux, lorfqu'ils ne font pas en guerre avec leurs Ennemis, ils le font avec eux-mêmes.

Depuis le regne de Jacques I. où,

Dans le cours ordinaire des choses, une Isle sous un seul Gouvernement, riche par elle-même, plus riche encore par son Commerce, n'est point obligée de se mêler des affaires du Continent, & d'entrer dans des systêmes d'Alliances & de Ligues. Les Anglois épousent souvent par passion un parti dans des différends dont ils pourroient être les Médiateurs. Depuis que la Maison d'Hanovre est sur le Trône, ils ne s'en tiennent pas là : ce sont ces Insulaires qui sont les premiers à fomenter les guerres sur le Continent. La politique du Souverain, à qui seul elles sont avantageuses, trouve l'art de les allarmer pour cette balance chimérique, aussi souvent qu'il peut espérer quelque aggrandissement pour ses Etats héréditaires. Ce peuple aveuglé par la haine qu'il a pour ses Voisins, n'apperçoit pas les ressorts que l'on emploie pour l'échauffer & le faire agir contre ses propres intérêts. Cependant tout Anglois attentif au bien de sa Nation, doit voir des mêmes yeux, &, puisqu'il y est accoutumé, avec

la même aversion que la France, tout autre Etat, quoique possédé par un Roi de cette Isle, dont l'intérêt est distinct de celui de son Pays, s'il n'y est pas diamétralement opposé. Les Peuples de ce Pays-ci n'ont-ils pas un juste sujet de se plaindre, dans toutes les occasions où le travail de leurs mains, les profits de leur Commerce & le sang de leurs Concitoyens, sont prodigués follement à la défense de causes qui leur sont étrangeres? L'Angleterre ne sera vraiment grande que lorsque cette Isle demeurera, comme elle l'est par sa nature, détachée des intérêts & des territoires des Princes d'Allemagne, & du reste du Continent. En même temps, nous devons en convenir, telle est & la puissance & la valeur de cette Nation, que toutes les fois que leur haine pour leurs voisins les ont fait triompher des divisions du dedans, ils se sont rendus redoutables à l'Europe. Malheureusement pour eux, lorsqu'ils ne sont pas en guerre avec leurs Ennemis, ils le sont avec eux-mêmes.

Depuis le regne de Jacques I. où,

Dans le cours ordinaire des choses, une Isle sous un seul Gouvernement, riche par elle-même, plus riche encore par son Commerce, n'est point obligée de se mêler des affaires du Continent, & d'entrer dans des systêmes d'Alliances & de Ligues. Les Anglois épousent souvent par passion un parti dans des différends dont ils pourroient être les Médiateurs. Depuis que la Maison d'Hanovre est sur le Trône, ils ne s'en tiennent pas là : ce sont ces Insulaires qui sont les premiers à fomenter les guerres sur le Continent. La politique du Souverain, à qui seul elles sont avantageuses, trouve l'art de les allarmer pour cette balance chimérique, aussi souvent qu'il peut espérer quelque aggrandissement pour ses Etats héréditaires. Ce peuple aveuglé par la haine qu'il a pour ses Voisins, n'apperçoit pas les ressorts que l'on emploie pour l'échauffer & le faire agir contre ses propres intérêts. Cependant tout Anglois attentif au bien de sa Nation, doit voir des mêmes yeux, & , puisqu'il y est accoutumé, avec

la même averſion que la France, tout autre Etat, quoique poſſédé par un Roi de cette Iſle, dont l'intérêt eſt diſtinct de celui de ſon Pays, s'il n'y eſt pas diamétralement oppoſé. Les Peuples de ce Pays-ci n'ont-ils pas un juſte ſujet de ſe plaindre, dans toutes les occaſions où le travail de leurs mains, les profits de leur Commerce & le ſang de leurs Concitoyens, ſont prodigués follement à la défenſe de cauſes qui leur ſont étrangeres? L'Angleterre ne ſera vraiment grande que lorſque cette Iſle demeurera, comme elle l'eſt par ſa nature, détachée des intérêts & des territoires des Princes d'Allemagne, & du reſte du Continent. En même temps, nous devons en convenir, telle eſt & la puiſſance & la valeur de cette Nation, que toutes les fois que leur haine pour leurs voiſins les ont fait triompher des diviſions du dedans, ils ſe ſont rendus redoutables à l'Europe. Malheureuſement pour eux, lorſqu'ils ne ſont pas en guerre avec leurs Ennemis, ils le ſont avec eux-mêmes.

Depuis le regne de Jacques I. où,

ſous les noms odieux de Wigh & de Tory, deux Partis commencerent à diviſer l'Etat, on peut dire qu'il y a toujours eu deux Nations dans une, que les affaires du dehors ont quelquefois réduit à la Tréve, mais qui n'ont jamais été en paix l'une avec l'autre.

Toute Faction eſt un nouvel Etat qui s'éleve dans le premier, & comment y en pourroit-il avoir d'innocentes, lorſqu'il ne s'en forme point dont la premiere démarche ne ſoit de ſe ſouſtraire à l'autorité établie? En effet, la plûpart des tentatives des factions, tendent plus à bouleverſer un Gouvernement qu'à le réformer. *Elles ſont*, pour me ſervir des termes de Montaîgne, *comme les Médecines foibles & mal appliquées. Les humeurs qu'elles veulent purger, elles les échauffent, exaſperent & aigriſſent par le conflit, & ſi nous demeurent dans le corps, elles ne ſavent nous purger par leur foibleſſe, & cependant nous affoibliſſent.*

Plus un Peuple eſt aiſé, plus il devroit être uni. Les Anglois étant plus

plus riches & plus désunis que leurs voisins, il faut qu'il y ait un vice dans le Gouvernement qui en trouble l'harmonie, & que ces richesses viennent d'une cause physique, toute différente de la cause morale, qui produit leur désunion ; comme la situation de leur Isle, leurs possessions dans l'Amérique, &c.

De pareilles dissensions domestiques, ont mis plus d'une fois la République Romaine à deux doigts de sa perte. Les guerres civiles, que les factions des Grands ont autrefois allumées en France, ont été plus funestes à l'Etat, que le Gouvernement peut-être trop absolu de quelques-uns de nos Ministres. Une Nation ne peut se faire craindre au dehors qu'autant qu'elle est unie au dedans. La puissance d'un Etat, & celle d'une Famille, sont de la même nature : un Etat est une grande Famille. L'un & l'autre ne peuvent subsister, si les Membres qui les composent, ne se soutiennent entre eux par les liens de l'union. Et combien il est rare que ceux qui

veulent briser ces liens sacrés, n'aient en effet en vue que le bien du genre humain & l'intérêt de leur Patrie !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXIX.

A Monsieur DE BUFFON.

Sur les Voleurs de grands chemins, l'usage où sont les Anglois, d'introduire de pareils caracteres dans leurs Pieces. Sur la négligence de la Police d'Angleterre, à l'égard des grands chemins, & la maniere absurde dont les Anglois ont coutume de justifier tous les abus qui regnent parmi eux.

De New-Market, &c.

MONSIEUR,

VOUS avez entendu parler de la mauvaise Police d'Angleterre à l'égard des grands chemins, & vous savez qu'ici, comme en Turquie & en Perse, on ne peut voyager sans courir les risques d'être volé. Votre Ami, M. C**, qui arriva hier à New-Market, fut surpris l'an passé près de Cambridge par le célebre Turpin, le Cartouche de sa Nation. Le Voleur, après lui avoir réitéré inutilement le commandement de s'arrêter, pour le

punir de sa désobéissance, lui tira un coup de pistolet : heureusement la balle ne l'atteignit pas. M. C**, craignant un second avertissement se vit forcé d'obéir. Le Voleur lui prit son argent, sa montre & sa tabatiere, & ne lui laissa que deux Shellings pour continuer sa route. Avant que de le quitter, il exigea sa parole d'honneur de ne point faire courir après lui, & de ne point le dénoncer à la Justice, & sur ce ils se séparerent, sinon bons amis, du moins fort civilement.

Ils se retrouverent l'un & l'autre aux Courses, & ils y renouvellerent connoissance. M. C** avoit gardé religieusement sa promesse ; non-seulement il ne voulut pas faire arrêter ce misérable, il se vante même d'avoir eu le bonheur de rattraper une partie de son argent par une voie plus honnête. Le Voleur lui proposa un pari, que votre Ami accepta d'aussi bonne grace qu'il l'eût pu faire avec le plus galant homme d'Angleterre, & qu'il gagna. M. Turpin, touché de ses bonnes manieres, lui paya fidellement la gageure perdue, &

fut très-fâché de ce que la petite affaire qui s'étoit passée entr'eux, ne leur permettoit pas de boire ensemble.

Si quelque Etranger, au lieu de rire de ces tours, où l'on trouve ici tant de gentillesse, prend la liberté de blâmer une conduite si ridicule dans les Particuliers, & un défaut si sensible dans le Gouvernement; les Anglois, prévenus en faveur de leur Nation, défendent avec autant de chaleur leurs usages les plus vicieux que leurs Loix les plus sages; ils semblent tenir aux défauts même de leur Constitution, autant qu'à ses avantages les plus essentiels. Plutôt que de convenir que c'est une chose honteuse, que dans un Etat aussi policé, à tant d'autres égards, que le leur; on ne soit pas en sûreté sur les grands chemins, ils prennent le parti d'en plaisanter. Quelques-uns même ne tirent pas moins de vanité de l'adresse de leurs Voleurs, que de la bravoure de leurs Troupes. Un d'eux me racontoit un jour avec plaisir, qu'un Voleur de sa Province ayant pris la peine d'arrêter un

Gentilhomme qu'il connoissoit pour un homme riche ; & ne lui ayant trouvé que cinq ou six guinées, l'avertit que la premiere fois que cela lui arriveroit, il lui donneroit vingt coups de bâton.

Ces plaisanteries sont fort du goût des Anglois. Les Voleurs célebres sont ici des especes de Héros, dont au fonds la populace fait cas. (*) Si le peuple, qui est le même dans tous les Pays, c'est-à-dire, facile à s'émouvoir, voit à regret des Criminels aller à la potence, celui de Londres aime à les y voir marcher avec constance. Il applaudit ceux qui sont assez insensés pour mourir aussi scélérats qu'ils ont vécu, bravant la Justice de Dieu & des hommes. On permet à ces malheureux de se dérober en quelque sorte, à force d'eau-de-vie, au sentiment du supplice qu'ils méritent ; & le Peuple charmé, admire souvent en eux un courage qu'ils

(*) Goodman, un Acteur célébre du Théâtre Anglois, empruntoit, selon son langage, du premier passant l'argent dont il avoit besoin. Il fut pris, & le Roi Jacques II. fit une chose agréable au Peuple en lui accordant sa grace.

ne doivent qu'à leur ivresse, & dont on se plait à faire honneur à sa Nation.

Les Poëtes chantent eux-mêmes les exploits de cés malheureux. Un d'eux a fait une Chanson qui est fort goûtée, où il dit, que le Grand Alexandre étoit en prison au milieu de l'Univers; que le Roi d'Angleterre est prisonnier dans son Isle, le Sultan dans son Serrail, un Moine dans son Couvent, un Savant dans son Cabinet, & qu'en un mot, tous les hommes sont en prison, quelque part qu'ils soient. J'ai entendu assez souvent à table ce Vaudeville Anglois, & je connois des gens qui le chantent toutes les fois qu'ils veulent mettre la Compagnie en belle humeur.

Je suis fâché qu'on ait mis à Paris sur la Scene un personnage tel que Cartouche, & qu'un François ait pu faire, des crimes d'un scélérat, l'objet des plaisanteries d'un Poëme burlesque. La Police ne devroit pas permettre de semblables scandales. La prudence du Magistrat doit metrre un frein à la licènce des Auteurs.

Mais c'est à la honte du Théâtre & du goût des Anglois, que leurs Comédies sont remplies de rôles de Voleurs, & que l'*Opéra du Gueux*, dont les personnages sont autant de Brigands & de Coupe-jarrets, a si long-temps amusé & amuse encore la Ville de Londres, & qu'il a trouvé des Protecteurs dans les premieres personnes du Royaume de l'un & de l'autre Sexe.

Quel attentat contre les bonnes moeurs, que de prêter des couleurs favorables, aux plaisirs aussi infâmes que criminels d'une troupe de Brigands ! que de représenter des Scélérats, qui, bravant les remords, se livrent à une joie brutale, dont ils font leur félicité ! Comment se peut-il que des Vaudevilles qui expriment des sentiments si dissolus & si dangereux, n'aient pas paru scandaleux sur le Théatre ? Quel spectacle que d'y voir des malheureux chargés de fers, danser, chanter, boire & rire dans les prisons, & de la Justice qui les y retient, & du supplice qui les attend ! La potence devroit-elle

être un badinage pour des Ecrivains de quelque eſpece qu'ils ſoient ! & quel plaiſir d'honnêtes gens peuvent-ils prendre à de pareilles repréſentations ! Malheureuſement Shakeſpear en avoit donné l'exemple. Il y a dans une de ſes Pieces (*) une Scene de plaiſanterie entre le Bourreau & le Patient. C'eſt lui qui a accoutumé les Anglois à voir le gibet & la roue ſur leur Théatre.

Pour revenir des Voleurs qui font rire ici dans les Comédies, à ceux qui arrêtent ſur les grands chemins, lorſque l'on paſſe d'une Province à l'autre, il eſt d'uſage de mettre à part une douzaine de guinées, comme un tribut que l'on doit au premier qui le demandera ; c'eſt une ſorte de droit de paſſeport établi par la Coutume en faveur des Voleurs : ils ſont en quelque façon les ſeuls Grands-Voyers d'Angleterre ; auſſi les Anglois les appellent *Gentlemen of the Road*, c'eſt-à-dire, Meſſieurs des grands chemins, comme nous diſons,

(*) *Measure For. Measure.* Act. IV.

Messieurs de Ville ; & l'Etat les laisse en effet exercer assez paisiblement leur Jurisdiction sur les Passants. A la vérité, ils se contentent de prendre l'argent de ceux qui se rangent à leur devoir ; mais quoiqu'ils passent ici pour être fort humains, la vie d'un Voyageur qui voudra leur échapper n'est pas toujours en sûreté : ils sont exacts & ardents à lever leur impôt ; & si l'on n'a pas de quoi le payer, le moindre risque que l'on court, est d'être assommé de coups.

Il y a une quinzaine d'années, que pour maintenir leurs droits, ils afficherent aux portes des gens riches de Londres, des défenses expresses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles fussent, de sortir de la Ville sans avoir dix guinées & une montre sur soi, sous peine de la vie. Dans les temps malheureux, & où les grands chemins ne rendent pas, ils s'assemblent en troupes pour lever leurs impositions jusques dans Londres même, & la Garde s'avise rarement de les troubler dans leurs fonctions.

Les Maréchaussées si sagement établies en France, pourroient rémédier à ces abus; mais les Anglois n'en veulent pas : ils craignent les Troupes, & tous les Emplois dont le Roi peut disposer. Ils aiment mieux être volés sur les grands chemins que dans leurs maisons, & par des malheureux que par des Ministres. D'un autre côté, il ne seroit pas de l'intérêt d'un Souverain de confier au Parlement un corps d'hommes armés, quelque petit qu'il fût. Mais puisque les Anglois s'appliquent si fort à conserver leur bien, pourquoi ne pas songer davantage à l'assurer contre les Voleurs ? Ne pourroit-on pas employer des moyens, qui, sans être dangereux pour la liberté, seroient plus efficaces que ceux qui sont ici en usage ? Leur Gouvernement est sujet à quelques inconvénients auxquels ils pourroient trouver des remedes; mais telle est leur prévention en faveur de leurs Loix : s'il est des abus qu'elles entraînent, ils les croient inévitables.

Les mauvais chemins d'Angleterre

sont une nouvelle preuve de ce que j'avance. Ils sont presque par-tout impraticables en Hyver ; ce qui fait que les chaises de poste sont inconnues ici, & qu'en bien des endroits même on ne va pas en carrosse sans danger. Il y a à la vérité plusieurs Actes du Parlement pour les réparer, mais qui ne servent qu'à enrichir ceux qui en ont l'entreprise, & qu'à faire payer aux Passants des droits pour des réparations qui ne s'y font pas. L'Angleterre est peut-être le Pays où l'on parle le plus du bien public, mais où l'on est en effet le plus occupé de son intérêt particulier. Si on demande aux Anglois la raison de tous ces abus, ils répondront qu'ils sont inévitables dans un Pays de liberté comme le leur. Il semble que ce soit la Liberté qui les empêche de rendre les chemins sûrs & praticables, de paver la Ville de Londres, & d'y établir une bonne Police. (*) Avec ce grand

(*) *La boue & l'infection de quelques endroits de la Ville, les incommodités & les accidents où l'on est par-tout exposé par le défaut du pavé & de l'en-*

mot on pallie tout, & l'on ne remédie à rien. Le Peuple ne connoît pas toujours ses véritables intérêts; il faut quelquefois le forcer d'être heureux. S'il est ici plus difficile de le contraindre qu'ailleurs, le temps & de sages mesures peuvent opérer ces changements, que l'autorité fait tout d'un coup en d'autres Pays. On ne doit souffrir des abus dans un Gouvernement, qu'après avoir tenté inutilement toutes les voies possibles de les réformer.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

tretien des rues, font tort à notre Nation aux yeux des Etrangers; ils sont fondés à nous croire un Peuple non-seulement sans politesse, mais sans gouvernement, une troupe de Barbares, une Colonie de Hottentots. Discours de Milord Tyrconell à la Chambre des Communes.



LETTRE LXXX.

A M. le Marquis DU TERRAIL.

Sur les courſes de Chevaux & particuliérement ſur celles de New-Market.

De New-Market, &c.

MONSIEUR,

IL eſt difficile de bien connoître une Nation, ſi l'on ne ſe prête à ſa façon de vivre; ce n'eſt qu'en épouſant en quelque ſorte ſes goûts, que l'étude de ſes mœurs peut devenir auſſi agréable qu'utile. On partage ſouvent ces mêmes plaiſirs que l'on ne vouloit connoître que comme des objets de ſpéculation. C'eſt ce que j'éprouve aujourd'hui à New-Market, où j'ai ſuivi la nombreuſe Compagnie que les courſes de chevaux y attirent. Charles II. s'y amuſoit tellement qu'il avoit coutume d'y faire tous les ans deux voyages d'un mois chacun. Il y a d'autres courſes établies en différentes Provinces d'Angleterre; mais celles-ci,

les plus célebres de toutes, sont un Spectacle digne de la curiosité d'un Etranger.

Ce que j'y trouve de plus étonnant, ce sont les paris considérables que l'on y fait. La bonne opinion qu'un Gentilhomme a d'un cheval, lui coute souvent le revenu d'une année de ses terres. Il en est parmi nous qui se ruinent en équipages ; l'Anglois donne autant à la folie, sans donner autant à la vanité. Il se soucie peu de porter des habits brillants ou d'avoir une table délicieuse, mais il ne craint pas de hazarder cent guinées sur un cheval. Ici le *MORE-MONEY*, & les gageures inconsidérées, c'est-à-dire, l'appât du gain, sont aussi funestes à la jeunesse Angloise, que l'envie de faire figure & le goût de la dépense peuvent l'être à la nôtre. Cette maniere de s'enrichir avec si peu de peine, ou de se ruiner avec si peu de plaisir, est commune à tous les Etats. En vingt occasions un Artisan risque sans répugnance le fruit de deux ans de travail. Tel homme vous propose

de parier dix guinées contre une, à qui il ne reste rien s'il vient à les perdre. Les façons de parler particulieres à une Nation tirent leur origine de ses mœurs ; la maniere ordinaire d'affirmer une chose en Anglois, est de dire : *dix contre un que cela est vrai.* Cette façon d'argumenter, si commune en Angleterre, est très-commode pour les riches gens ; on n'est pas toujours en état d'y répondre, & le triomphe de leur bourse leur paroît être celui de leur raison.

Une autre singularité ne m'a pas moins frappé aux courses, c'est la joie folle & insensée du Peuple. Il la porte à un point d'ivresse dont il seroit difficile de vous donner l'idée. Lorsqu'un cheval est vainqueur, s'il ne peut pas le complimenter lui-même, & décerner à l'animal victorieux les honneurs du triomphe, il accueille du moins le Palefrenier qui l'a monté avec plus d'acclamations & de louanges, qu'il n'en donneroit peut-être à l'homme qui auroit le mieux servi la Patrie. Le Peuple réellement fait plus de cas de ceux

qui

qui l'amuſent, que de ceux qui veillent à ſes intérêts.

J'ai vu l'an paſſé, aux courſes d'une petite Ville, un Gentilhomme en diſputer le prix contre un Cordonnier & le perdre : la canaille couronna de lauriers ſon Héros, & le conduiſit ainſi par-tout en triomphe. Ce Manant eſt un gaillard très-diſpos. Il paſſe ſix mois de l'année à faire des ſouliers, bien ou mal, & les ſix autres, monté ſur ſon Bucéphale, il parcourt le Pays, ſe trouve à toutes les courſes, y entre en lice, & gagne tantôt quarante guinées, tantôt un cheval, tantôt une ſimple ſelle; car il n'eſt point de prix au deſſous de lui. Son courſier favori l'a ſi bien ſervi, qu'il eſt déjà en état de ſe paſſer de ſa Profeſſion, & il ne la continue que pour s'aſſurer pendant l'Hyver une reſſource d'amuſement.

En France, un jeune homme de condition ſe pique peut-être un peu trop d'avoir bonne grace à la danſe. Il y en a tel parmi nous à qui il ne manque qu'une jupe & des cornettes pour en diſputer le prix au Sexe.

L'Anglois aime à briller à des exercices plus mâles. Si de jeunes François ont été quelquefois tentés de montrer leur habileté sur le Théatre de l'Opéra, j'ai vu ici des Pairs du Royaume tout prêts d'entrer en lice dans les courſes publiques.

Quoique la jeuneſſe la plus brillante de la Cour ſe trouve ici, cependant on n'y voit point de femmes. New-Market eſt trop loin de toutes les Villes ; ainſi on y paſſe tout le temps, excepté celui des courſes, à ce qu'on appelle des amuſements innocents, c'eſt-à-dire, à ruiner ſa fortune au jeu, & ſa ſanté par les débauches. Le gros jeu néanmoins commence à tomber ici depuis quelques années. Il s'y trouvoit auparavant des Avanturiers, c'eſt-à-dire, de ces Marquis François & de ces Barons Allemands, dont la probité eſt auſſi ſuſpecte que la qualité, & des Anglois même de la premiere condition, qui y témoignoient un peu trop d'adreſſe, pour ne pas détruire juſqu'à l'égalité des Jeux de hazard.

Les femmes accourent à toutes les

autres courses avec autant d'ardeur, & paroissent y prendre le même plaisir que les hommes. On n'y voit pas moins de vilains équipages que de beaux chevaux. Tant que durent les courses, il y a d'ordinaire, dans les Villes un peu considérables, une mauvaise troupe de Comédiens, pour le divertissement des Dames. Les hommes s'amusent plus, selon leur goût, à la Taverne ou à l'Auberge. On a dans les autres Villes :

Le Bal & la Grand'Bande, à savoir trois musettes,
Et, par fois, Fagotin & les Marionnettes.

On y a aussi des assemblées, c'est-à-dire, des endroits où l'on danse, car de dire qu'on s'y réjouit, ce seroit trop hazarder. C'est là du moins que la fille d'un riche Campagnard affiche publiquement qu'elle est à marier, (*) & que par fois un jeune

(*) La même chose se pratique aux Foires célébres de l'Allemagne. A Leipzig l'*Auerbackshof* est le rendez-vous de toutes les Demoiselles de la Campagne qui sont à marier ; il y en vient même de la Lusace & de la Boheme. A l'heure de midi, on les y voit rangées sur différentes files, chacune à côté de sa mere, & toutes droites & parées comme

Colonel fait d'un grave Juge de paix l'objet du ridicule de sa petite Ville.

Après vous avoir parlé des courses, & du plaisir que les Anglois y prennent, il est juste de vous dire aussi quelque chose des chevaux qui y remportent le prix. Les Anglois ont la plus grande attention d'en conserver la race ; & la généalogie d'un bon coursier est presque aussi connue que celle d'une Maison illustre. Ceux qui sont destinés à la course ne servent point à d'autres usages : ils sont chers & coutent beaucoup à entretenir ; mais aussi on retire souvent avec usure l'intérêt de son argent. Ce Comte ou ce Baron, dont le cheval remporte un prix, est par là suffisamment dédommagé & de l'argent & des soins qu'il lui coûte. En France

nos poupées du Palais. On m'en a montré, qui n'ayant pour dot qu'un joli visage, avoient trouvé des Maris qui avoient fait leur fortune dès le premier jour qu'elles y avoient paru ; & sans être commune, la chose arrive assez ailleurs, pour n'étonner nulle part ; mais ce qui est plus difficile à croire, du moins parmi nous, on m'en a fait remarquer d'autres fort riches, qui depuis dix ans s'étoient trouvées régulierement à toutes les Foires, sans que personne eût été tenté de les épouser.

les Gens de condition paroissent moins avisés, ce n'est que par vanité qu'ils ont de beaux chevaux dans leurs écuries ; il leur seroit honteux d'en faire trafic, l'Anglois connoît & consulte un peu mieux ses intérêts.

Un cheval qui a une fois remporté le prix à New-Market, devient aussitôt un animal célebre par toute l'Angleterre, (*) son nom se trouve dans tous les papiers, & devient bientôt aussi fameux que celui du meilleur Ecrivain du siecle. On grave le portrait de l'Animal victorieux. Tous les Gentilshommes de Campagne en tapissent leurs cabinets, & je ne dis pas à la honte de cette Nation, qui d'ailleurs est si sage & si judicieuse, mais à la honte de ceux qui l'achettent. Le Graveur débite plus aisément une estampe de cette espece, qu'il ne débiteroit le portrait du Chevalier Newton. *La Bohémienne*

(*) Les mêmes folies se retrouvent par-tout. Les Fêtes du Carnaval de Rome m'ont offert depuis un spectacle peu différent de celui de New-Market. Les chevaux qui y remportent le prix de la course, n'y sont pas moins honorés ; on emploie pour les couronner jusqu'aux lauriers du Parnasse. Les Poëtes

de M. le Duc de Devonshire & *le Cartouche* de M. Morgan, dont je vous envoie les portraits, sont aujourd'hui les plus célebres coursiers qui soient en Angleterre.

Enfin, un homme travaille actuellement à un Livre dont voici le titre : » HISTOIRE de tous les chevaux qui

Italiens modernes ne sont pas difficiles : tout est pour eux matiere à Sonnet. En voici un qui fut imprimé à ce sujet en 1751.

SONETTO

Dedicato all' Eccellenza dell' Illustrissimo Principe D. Camillo Rospigliosi.

A volante saetta emuli, e al vento,
Di CAMILLO gli alipedi Destrieri,
Atti a guidar, ne' lucidi sentieri,
Il primo luminal del Firmamento;
Colla vittoria al fianco al bel cimento
Vanno fastosi, rapidi e leggieri:
E qual mai Corridor vincerli speri
Se al paragon lo stesso sguardo è lento?
Viva CAMILLO ogn'or, viva immortale;
Nè manchi in variar mille stagioni,
Il Magnanimo, il Prode, il Liberale:
Così il plauso comun par che risuoni;
Qual nell'antica pompa trionfale
Degli Emilj, de' Bruti, e de' Scipioni.

La comparaison de ces Courses aux Triomphes des anciens Romains est trop remarquable, pour me permettre des réflexions que tout Lecteur judicieux est en état de faire.

» ont remporté le prix aux courses de
» New-Market, & autres courses
» célebres d'Angleterre, depuis leur
» établissement jusqu'à la présente
» année 1738. Avec la généalogie
» des chevaux & leurs portraits en
» taille-douce. On y a joint les
» noms des Palefreniers qui les ont
» montés, & des Grands du Royau-
» me à qui ils ont appartenu; &
» pour l'instruction & la satisfaction
» du Lecteur, un compte aussi exact
» que l'on a pu de toutes les gageu-
» res considérables qui ont été faites
» pour & contre chaque cheval. 3.
» Volumes *in-folio*.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXXI.

A Monsieur DE BUFFON.

Sur la passion qu'ont les Anglois pour les jeux de hazard, sur les inconvénients du jeu examiné dans son principe. Sur l'esprit de calcul familier aux Anglois, & l'habitude où ils sont de l'étendre à tout.

De New-Market, &c.

MONSIEUR,

QUOIQUE dans les commencements je me sois assez amusé à New-Market, la vie que les Anglois y menent, me feroit fort à charge, si j'étois toujours obligé de la suivre; mais comme mon porte-feuille me suit par-tout, je ne m'ennuie nulle part. Tandis que les uns perdent leur argent au jeu, & que d'autres tâchent de noyer dans le vin le regret des pertes qu'ils ont déja faites; que quelques-uns, plus déraisonnables

encore, invectivent avec fureur contre une fortune qui n'existe que dans leur idée, & se plaignent d'un mauvais sort : qui n'est que l'effet de leur imprudence ; dans le lieu le plus retiré de cet Auberge, je ris de la folie des uns & des autres.

Les Anglois se ruinent tous les jours aux jeux de hazard, dont ils font leur principale étude. Ils sont accoutumés à calculer les probabilités dans les événements dépendants de la Politique & du Commerce, parce qu'ils se regardent comme ayant part aux affaires publiques. Ils calculent la probabilité de la vie, & celle du retour des Vaisseaux. Ils ont des Annuités, des Actions, des Rentes tournantes & substituées, des Assurances, & une infinité d'autres effets publics, dont la valeur dépend du hazard des événements, & dont cependant ils savent faire une juste estimation. Ils portent cette habitude au calcul dans les jeux, les paris & les hazards de toute espece. Ils se piquent d'entendre les principes, qui ne sont pas aussi simples qu'on pourroit se

l'imaginer : ils nous ont donné des regles pour connoître l'avantage & le désavantage du Joueur dans tous les cas.

L'esprit de combinaison, qui est nécessaire pour cette espece de calcul, est plus commun chez les Anglois que chez leurs voisins, parce que les premiers sont plus portés à la réflexion. La vivacité naturelle des François les empêche souvent de réfléchir assez sur ce qui les intéresse le plus. Il arrive souvent parmi nous, que le hazard seul décide de nos actions les plus importantes ; les Anglois, qui pensent davantage, veulent soumettre le sort même à la décision de leurs calculs : la liberté de penser qui regne en Angleterre, y entretient le goût pour les idées abstraites ; aussi le jeu est plutôt chez eux une étude, qu'un amusement de société. Cependant, ils jouent avec passion ; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'étant mieux instruits que les autres Peuples des principes mathématiques du jeu, ils semblent en ignorer les conséquences morales.

J'ai eu plusieurs conversations sur ce sujet avec le fameux M. De Moivre, le plus grand Calculateur de Probabilités qu'il y ait en Angleterre. Je ne pense pas qu'il ait jamais calculé les effets du jeu par rapport à la Morale, chose cependant plus essentielle que la Théorie des hazards.

Je me souviens bien, Monsieur, de vous avoir oui dire qu'on pourroit aisément démontrer, que le jeu est par lui-même un contrat vicieux & nuisible aux deux parties contractantes ; que la perte est nécessairement plus grande que le gain, ensorte que deux Joueurs qui hazardent chacun une partie de leur bien, perdent tous deux par cette convention. Il seroit à souhaiter que cette vérité, qui, au premier coup d'œil, paroît un paradoxe, fût connue de tous les hommes. Vous rendriez un service considérable à la Société, si vous vouliez la développer, & en donner au Public la sorte de démonstration dont elle est susceptible.

Des recherches de cette nature sont infiniment plus utiles que les

ſpéculations abſtraites par leſquelles on combine les conditions d'un jeu particulier. On nous a appris par des calculs, quel eſt l'avantage du Banquier au Pharaon : nous ſavons qu'à moins de vouloir être dupe, on ne doit pas jouer à ce jeu; ces connoiſſances peuvent nous ſauver des appas du jeu dans quelques cas particuliers. Mais il feroit d'une toute autre importance de faire voir démonſtrativement, que dans tous les jeux, dans ceux-même où il y a égalité parfaite de riſque & d'eſpérance, la perte ne laiſſe pas toujours d'être plus grande que le gain, & d'autant plus grande, que les Joueurs hazardent une partie plus conſidérable de leur bien.

L'argent, en effet, n'eſt point une quantité mathématique; on ne doit pas l'eſtimer par ſa maſſe : il faut en chercher la valeur dans les avantages qui en réſultent. Tout homme qui riſque de perdre la moitié de ſon bien au jeu, pour acquérir une pareille moitié de celui d'un autre, riſque beaucoup plus qu'il ne croit.

Il aura infiniment plus de désavantage s'il perd, qu'il n'aura d'avantage s'il gagne ; ensorte que sa situation, qui deviendra peut-être malheureuse par la perte de la moitié de son bien, ne sera pas de beaucoup meilleure par le gain de la pareille moitié de celui d'un autre. Alors un homme risque son nécessaire, dont rien ne peut être l'équivalent, & ne peut acquérir que du superflu, dont le prix est toujours arbitraire.

Peu d'hommes sont aussi capables que vous de faire au juste toutes ces évaluations morales, & cependant réelles. Vous portez l'évidence jusques dans les vérités métaphysiques.

Au reste, les grands Joueurs de ce Pays-ci, qui d'ordinaire ne sont pas grands Géometres, sont dans l'habitude de consulter sur les rapports des hazards, ceux qui ont le plus de réputation en ce genre. M. De Moivre donne tous les jours de ces consultations au Caffé de Slaughter, comme quelques Médecins en donnent sur des maladies dans différents Caffés de Londres.

LETTRE LXXXII.

A Monsieur DE LA CHAUSSÉE,

Que l'on peut regarder les Spectacles comme l'Ecole du goût & des mœurs d'une Nation. Sur la licence du Théatre Anglois & l'Acte du Parlement pour la réprimer, &c.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LEs Spectacles sont, à proprement parler, l'Ecole des mœurs d'un Peuple ; on y peut étudier ses goûts & sa façon de penser, ses vertus & ses vices. Les Théatres d'Italie respirent la mollesse qui y regne ; ils ne sont plus consacrés qu'aux charmes de la Musique. (*)

(*) Il se peut aussi que les Poëtes fatigués des entraves qu'on leur impose sur la Scene, aient été forcés d'en abandonner les honneurs aux Musiciens. Les Auteurs Dramatiques n'y jouissent pas de cette liberté honnête, sans laquelle le génie le plus heureux demeure stérile, ou ne produit que des fruits insipides. On pourroit soupçonner M. *Goldoni*, qui a tant travaillé pour le Théatre Italien, d'avoir

On

On retrouve dans le Cid & dans plusieurs autres Pieces Espagnoles le caractere de fierté, particulier à cette Nation. Nous ne pouvons nier que la galanterie Françoise ne soit souvent l'ame de nos Tragédies. Celles que l'on joue sur les Théatres de Londres, n'autorisent que trop le reproche de férocité que l'on fait au Peuple qui se plait à les voir représenter.

A l'égard des Auteurs Comiques

eu des raisons pour s'adonner à peindre d'autres mœurs que celles de son Pays. Le succès de son *Epouse Persane*, a fait faire à d'autres Auteurs plusieurs pieces du même genre. Les Indiens, les Chinois, les Américains ont paru successivement sur les Théatres d'Italie. M. *Griselini*, compatriote & ami de M. *Goldoni*, connu par d'autres Ouvrages qui prouvent qu'il n'est pas moins Philosophe que Poëte, a donné en 1756 une Comédie Turque intitulée: *l'Esclave dans le Serrail de l'Aga des Janissaires*. L'année précédente il avoit paru de lui un SOCRATE, Tragi-Comédie estimée à juste titre. Qu'un Auteur est à plaindre ! qu'il doit être humilié & rebuté, lorsqu'après avoir fait une Piece telle que celle-ci, qui ne respire que la Morale qui approche le plus de celle de l'Evangile, pour ne pas donner prise à l'ignorance & à la malignité de la superstition, il est obligé de faire la protestation qui se lit à la tête d'un Ouvrage si peu suspect !

Tutte le voci Gentilesche in quest' Opera sparse, si considerino come espressioni Poetiche, non mai di buon Cattolico, come professa d'essere l'Autore.

de ce Pays-ci, on peut les accuſer d'avoir plus cherché à flatter leur Nation, qu'à la corriger. Tous n'ont pas le courage de faire parler la vérité ſous le maſque de la plaiſanterie. Quelques-uns d'eux n'ont pas rougi d'encenſer certains vices, plutôt que de les cenſurer dans leurs Compatriotes. Autant vous & votre Confrere, M. Des Touches, vous avez d'attention de faire régner dans vos Pieces la politeſſe & les mœurs, autant quelques Comédies nouvelles que j'ai vu jouer ici, ſont oppoſées au goût & à la morale.

C'eſt principalement au Théatre que la Liberté Angloiſe eſt dégénérée en licence. La perſonne du Miniſtre y a toujours été en butte aux traits de la Satyre ; (*) celle du Roi n'y eſt guere plus reſpectée. Je vois dans pluſieurs Pieces qui y ſont applaudies, le reſpect dû au Souverain, bleſſé; l'autorité du Parlement, avilie & dégradée ; les Loix les plus ſages

(*) Une des Pieces les plus remarquables en ce genre, eſt le célebre *Opéra du Gueux*, qui a eu tant de ſuccès.

tournées en ridicule ; & la sainteté de la Religion même, violée à tout moment avec impunité. On a porté le scandale jusqu'à introduire la Religion elle-même sur le Théatre, pour l'exposer à la risée des impies & des libertins. (*) Qui croiroit que de pareils Spectacles eussent jamais pu être soufferts chez un Peuple civilisé & Chrétien !

Il étoit temps de mettre un frein à une licence qui pouvoit avoir les suites les plus funestes. Les gens sages de la Nation condamnoient cet abus sans oser le réprimer ; ils le regardoient comme le triste, mais nécessaire effet d'une bonne cause. La licence & la liberté sont tellement liées ensemble qu'il n'est pas aisé de corriger l'une, sans blesser dangereusement l'autre. Elles ne sont séparées que par un point presque imperceptible. C'est ainsi que dans ces étoffes de soie changeantes, on apperçoit aisément

(*) Voyez la Piece intitulée : *Pasquin*. Dans une autre, un Auteur a eu l'impudence de représenter le Clergé, la Robe & la Médecine, comme trois Professions incompatibles avec le sens commun.

les deux différentes couleurs; mais il n'eſt pas ſi facile de découvrir où l'une finit & l'autre commence. Il n'eſt point de bien dans cette vie qui ne ſoit mêlé de quelque mal : la licence eſt l'alliage de la liberté, C'eſt une ébullition, c'eſt une excreſcence, c'eſt une tare ſur l'œil du corps politique, à laquelle on ne doit jamais toucher ſans trembler, de peur de détruire le corps & de bleſſer l'œil ſur lequel elle eſt ſujette à paroître. Nous ne devons, diſoit-on, la conſervation de nos libertés, qu'au droit qu'a tout Anglois de publier ce qu'il penſe, & de nos Loix & du Parlement même. Un Miniſtre a un moyen ſûr de ne pas craindre la Satyre, c'eſt de n'y pas donner lieu : s'il la mérite, ſa moindre peine doit être de la ſouffrir. La Majeſté Royale ne peut être bleſſée, tant qu'on n'attaque pas directement la perſonne du Souverain ; s'il ne reſpecte pas l'autorité des Loix, peut-il ſe plaindre que la ſienne ne ſoit pas reſpectée ? La liberté du Théatre eſt une ſuite de celle de la Nation, On ne

peut toucher à l'une, sans ébranler l'autre: Restreindre le droit que nous avons de dire tout, c'est augmenter les facilités qu'a le Ministre de tout oser. Ainsi ce privilege ne leur paroissoit pas moins essentiel & pas moins sacré que ceux que *la grande Charte* (*) accorde au Peuple.

Cependant les Auteurs du Théâtre, pour avoir trop abusé de cette liberté, viennent de la perdre. Le Parlement, qu'ils ont révolté par la témérité scandaleuse de leurs satyres, n'a pu refuser au Roi un Acte qui les réprimât. Il n'est plus permis aujourd'hui en Angleterre de représenter sur quelque Théatre que ce ce soit, aucune Piece, qu'elle n'ait été approuvée au tribunal de la Cour. Un zélé Défenseur de la Liberté & le

(*) La grande Charte est la base des Loix & des Libertés de l'Angleterre, que les Barons obligerent le Roi Jean de signer, après de longues guerres & en présence des deux Armées. Elle déclare quels sont les droits du Peuple Anglois, conformément aux anciennes Coutumes, & particulierement à celles d'Edouard le Confesseur, de qui le premier Prince Normand disoit tenir son droit à la Couronne. Cette Charte a été depuis confirmée plus d'une fois, & d'une maniere fort solemnelle par Henri III. dans la neuvieme année de son regne.

Protecteur le plus éclairé des talents, a fait ce qu'il a pu à la Chambre des Pairs pour empêcher qu'on ne les ſoumît à de pareilles entraves : malgré les efforts de Milord Cheſterfield, une des premieres Charges de la Cour, aura déſormais pour fonction principale, l'exercice de ce nouveau Contrôle ſur l'eſprit, & pour me ſervir de ſes expreſſions, *le Lord Chambellan aura l'honneur d'être Jaugeur & Survoyeur en chef, Commiſſionnaire, Juge & Juré de tout celui qui ſe débite au Théatre.* Voilà donc les Anglois à cet égard ſur le même pied que nous.

Cet Acte excita un murmure univerſel dans la Nation. On s'en plaignit ouvertement dans les papiers publics. Tous les Caffés de Londres en appellerent comme d'une Loi injuſte, & manifeſtement contraire aux Libertés du Peuple Anglois. L'Hyver arrive, les Spectacles ouvrent. Le Théâtre de *Covent-Garden*, débute par trois petites Pieces nouvelles, approuvées par le Grand Chambellan : une foule de peuple y aſſiſte :

j'étois du nombre des Spectateurs. La meilleure Piece qu'on auroit jouée ce jour-là n'auroit pas réussi. (*) On étoit résolu de la *damner*, car c'est ainsi que l'on s'exprime ici : le mot de *siffler* paroît trop foible aux Anglois. Ils disent *damner* une Piece, *damner* un Auteur, &c. & il est vrai que leur mot n'est point trop fort pour exprimer la maniere dont ils reçoivent un Ouvrage qui leur déplaît. (†) Les petites Pieces en question furent donc *damnées* impitoyablement. On ne s'en tint pas là, on chassa les Acteurs du Théatre, & il fut heureux pour l'Auteur de ne pas tomber entre les mains de ce Public furieux.

Comme vous ne connoissez pas les

(*) *La premiere Représentation de ces Pieces fut interrompue, presque aussi-tôt que commencée, en présence d'une nombreuse Assemblée, par une cabale de gens qui avoient résolu de faire tomber les premiers fruits de cet Acte du Parlement, que l'on avoit cru nécessaire pour la Police du Théatre.* THE NEST OF PLAYS, *Préface*, London, 1738.

(†) *They come to a new Play, like hounds to a Carcase, and are all in a full cry some times for a hour together before the Curtain rises tothrow it amongast them.*

THE LIFE OF COLLEY CIBBER.

coutumes de ce Pays-ci, vous ne devineriez pas aiſément quels étoient les auteurs de tout ce vacarme. Peut-être croirez-vous que c'étoient des écoliers, des clercs, ou des gens de la lie du peuple. Point du tout, c'étoient des perſonnes fort graves & fort honnêtes, des Avocats en un mot. C'eſt un Corps ici peut-être moins honoré, mais ſûrement plus craint qu'en France. Ils habitent la plûpart des Colleges, (*) où, vivant continuellement les uns avec les autres, ils s'entretiennent mutuellement dans l'eſprit d'indépendance, & forment plus aiſément des cabales. Ces Meſſieurs, dans les Spectacles de Londres, ſe comportent à peu près comme nos Pages à celui de la Foire. Chaque Pays a ſes mœurs : chez nous, ce ſont les gens à plumet qui ſont bruyants; ici ce ſont les gens de Loi, ſi, pourtant, on doit donner ce nom à ces prétendus Juriſconſultes, qui ſont plutôt les organes de la chicane, que les interprêtes de la Juſtice. A Paris,

(*) THE TWO TEMPLES LINCOLN'S INN. GRAY'S INN. DOCTOR'S COMMONS, &c.

les cabales du Parterre ne ſont guere compoſées que de ceux en qui l'âge peut excuſer l'étourderie, ou de quelques créatures aſſez viles pour ſervir la baſſe jalouſie des Auteurs; ici elles ſont le fruit des délibérations de tout un Corps fort grave, & qui n'eſt pas moins redoutable pour le Miniſtre en place, que pour les Ecrivains du Théatre.

Les Comédiens ne ſe rebuterent point, & peu de temps après ils afficherent une ſeconde nouveauté. Même concours de peuple à *Covent-Garden*, même curioſité m'y attire. J'étois au moins ſûr ſi l'on n'y repréſentoit pas la Piece affichée, d'y voir jouer au Parterre quelque Scene extraordinaire.

Une demi-heure avant que la Piece dût commencer, les Spectateurs annoncerent leurs diſpoſitions, par des ſifflets & des hurlements épouvantables. Jamais peut-être aux Amphitéatres de Rome, on n'entendit des mugiſſements plus terribles. Ce n'eſt que par les yeux qu'on pouvoit s'aſſurer que le Spectacle étoit compoſé

d'Etres qui se croyoient raisonnables. L'Auteur qui avoit prévu cette furie du Parterre, avoit songé à s'en garantir. Il connoissoit ses Spectateurs, & pour les appaiser, il avoit eu l'adresse de doubler dans son Prologue la dose d'encens qu'on a coutume de leur donner pour repaître leur vanité. C'est ici un tribut établi, & dont il n'est permis à aucun Auteur de se dispenser. La sage précaution de l'Auteur lui réussit; ces gens si redoutables se calmerent: le charme de la louange, plus fort que celui de la Musique, leur fit perdre toute leur férocité.

Vous voyez, Monsieur, que le Parterre est le même dans tous les Pays; par-tout il aime qu'on le loue, c'est-à-dire, qu'on le flatte. Pour peu qu'on ait l'art de préparer la louange, il la saisit avec avidité: c'est un breuvage qui le charme & l'enivre aisément. Chacun croit mériter en particulier les éloges que l'on donne au général; l'illusion opére; on ne les applaudit que parce qu'on en est flatté. Pour n'avoir

point à rougir d'y être ſenſible, on s'autoriſe de l'exemple de la multitude, & c'eſt peut-être la ſeule occaſion où perſonne ne ſe croit obligé d'être modeſte.

L'Auteur ayant commencé d'apprivoiſer par la louange ce Public ſi féroce, acheva de gagner ſa bienveillance par la premiere Scene de ſa Piece. On vit paroître deux Acteurs, dont l'un étoit vêtu à l'Angloiſe, & d'une façon modeſte ; l'autre, au contraire, avoit des ſourcils fort noirs, un ruban d'une aulne ſous le menton, une perruque à bourſe, poudrée outre meſure, le nez tout barbouillé de tabac,&c. Quel Anglois à ce portrait ridicule pouvoit méconnoître un François ! Le Peuple groſſier de Londres, croit que nous ſommes tous ainſi faits, & ajoute volontiers à nos ridicules tous ceux qu'il plaît à leurs Auteurs de nous donner. Mais lorſqu'il ſe trouva que ce Perſonnage ainſi vêtu, & dont l'habit étoit galonné ſur toutes les tailles, n'étoit qu'un Cuiſinier, les Spectateurs furent auſſi charmés que ſurpris

L'Auteur avoit eu soin de mettre en sa bouche toutes les impertinences qu'il avoit pu imaginer ; celles de sa Piece lui furent pardonnées à ce prix, & dès l'instant le succès en fut décidé. Il y fit une longue Critique de nos mœurs, de nos usages, & surtout de notre cuisine. Il vanta l'excellence & les vertus du bœuf d'Angleterre, & soutint que c'étoit aux qualités particulieres de son suc, que les Anglois doivent ce courage & cette solidité d'esprit, qui les élevent au-dessus de toutes les autres Nations de l'Europe. Il donna la préférence au noble & antique Pouding, sur les ragoûts les plus fins qu'aient jamais inventé les plus grands génies que la France ait produits. Tous ces traits ingénieux furent suivis de battements de mains.

Le Parterre, en faveur du mal qui fut dit des François dans cette Piece, oublia qu'il étoit venu pour la *damner*, & maintenir l'ancienne liberté du Théatre. Il se réconcilia avec les Comédiens & avec la Cour même, & se dédommagea ainsi d'être

privé du plaiſir de rire, au Théatre, des Satyres contre le Miniſtere, par celui d'y entendre la Critique de notre Nation qu'on lui avoit laiſſé. La liberté des Auteurs ceſſa de paroître trop reſtreinte, puiſque la Cour ne les empêchoit pas de dire du mal des François.

Tout intraitable que paroît le Public; en ce Pays-ci même, qui le ſait prendre par ſon foible, en vient aiſément à bout. Voilà la liberté du Théatre réduite à de juſtes bornes, ſans que le Parterre Anglois ait fait depuis aucun effort pour s'oppoſer à ce nouveau Réglement. La Loi s'exécute ſans le moindre trouble. Toutes les Pieces qui ont ſuivi, ont été écoutées tranquillement, & ont eu le ſort heureux ou malheureux qu'elles devoient avoir. Il n'y a plus qu'un pas à faire à préſent pour toucher à la liberté de l'impreſſion, que les Anglois ont ſi fort à cœur, & dont ils n'abuſent pas moins. Sous Charles II. elle fut reſtreinte par Acte du Parlement. Le Roi Guillaume qui ne pouvoit monter au Trône qu'en

composant avec ceux qui n'étoient pas nés ses sujets, la rétablit dans toute son étendue. Depuis, il n'a pas été possible à la Cour d'y porter atteinte ; si pourtant quelque Ministre ose un jour l'entreprendre, je crois que le moyen le plus sûr d'y réussir, est de commencer par déclarer qu'on ne prétend en aucune façon troubler les Auteurs Anglois dans la possession immémoriale où ils sont de dire du mal des François.

A l'égard des Spectacles, c'est peut-être trop tard que le Gouvernement Anglois s'est apperçu de l'influence nécessaire qu'ils ont sur les moeurs du Peuple, soit pour la Politique, soit pour la Morale, soit pour la Religion : il est toujours difficile de déraciner des esprits les germes de corruption dont ils ont été une fois empoisonnés. Le Théatre est un amusement devenu nécessaire dans tous les Pays policés. Il sert aux uns de délassement, les autres entierement inoccupés, en ont besoin pour remplir les vuides de leur vie. Chacun n'y cherche que son plaisir particulier,

mais il est de la sagesse de tout Gouvernement, de faire que ce plaisir tourne à l'avantage de la Société en général. La Politique peut tirer plus de parti des Spectacles que l'on ne pense ; celle des Grecs à cet égard est remarquable : la plûpart de leurs Tragédies ont été dictées par l'esprit Républicain, & ne respirent que la haine de la Royauté. En quelque Etat que ce soit, on devroit se servir du Théatre, comme d'une voie pour inspirer au Peuple les mœurs & les sentiments dont il a besoin pour son propre bonheur. Il est des avantages dont il jouit sans en connoître le prix : souvent il n'en regrette d'autres dont il est privé, que faute d'être instruit des inconvénients qui y sont attachés.

Quand je quitte, dit un Ancien, le commerce des hommes, j'en reviens plus avare, plus ambitieux, plus corrompu ; &c. Il m'arrive tout le contraire quand j'ai assisté à la représentation d'une Tragédie de Corneille, j'en sors plus vertueux. Puisqu'il est vrai qu'il n'y a point

d'effet ſans cauſe, n'en doit-on pas conclure qu'il n'y a rien d'indifférent. La ſenſation dont un homme aura été affecté à un Spectacle, contribuera toujours pour quelque choſe à ſa façon de penſer. Nos actions les plus importantes, peuvent dépendre de certaines impreſſions que nous avons reçues ſans en prévoir les conſéquences; celles du moment préſent ne ſont quelquefois ſi vives, que par la relation qu'elles ont avec les premieres qui nous ont frappé. Il eſt dans notre vie, comme dans la Nature, un enchaînement par lequel tout ſe tient, tout eſt effet ou cauſe. Les gens du peuple font ſagement, quand ils menent de bonne heure leurs enfants voir un Scélérat expier la peine dûe à ſes crimes.

Il n'eſt que trop vrai que les hommes ſont enfants toute leur vie : il eſt plus aiſé de les éclairer ſur leurs véritables intérêts par le ſentiment, que par le raiſonnement même. On ne perſuade que le petit nombre, quand on parle à l'eſprit ; quand on parle au cœur, tous ſe laiſſent émouvoir.

C'eſt

C'eſt par cette voie que le Théatre peut contribuer à rendre un Peuple humain ou cruel, brave ou efféminé. Il eſt à craindre que le cœur ne ſe laiſſe amollir par le ſpectacle continuel des foibleſſes de l'Amour. Il occupe trop ſouvent le premier rang dans nos Tragédies : la férocité qui regne dans celle de nos voiſins a les inconvénients de l'excès oppoſé, dont l'influence n'agit pas moins ſur les mœurs. Sans adopter le préjugé qui parle contre eux, on ne peu nier que de ce côté ils n'aient plus beſoin de frein que d'éperon. On ne s'habitue pas, ſans contracter quelque teinture de cruauté, à voir avec plaiſir ces Scenes affreuſes de carnage ſi communes dans les Tragédies Angloiſes. Combien eſt plus dangereuſe encore la Philoſophie de nos jours, qui ſemble n'élever la voix au Théatre que pour braver les Loix, prêcher l'irréligion & confondre les vertus & les vices ! On devroit éclairer les Peuples, on les égare ; on leur préſente, comme dignes d'admiration, des ſentiments

pour lesquels on ne pourroit leur inspirer trop d'horreur. Le mépris de la mort n'est pas toujours une preuve d'héroïsme, il n'est malheureusement que trop compatible avec le dernier degré de scélératesse. La vertu souffre lorsque l'on prête au crime des couleurs trop favorables, & le Théatre devroit être à tous égards une Ecole de Citoyens vertueux. Quel service ne rendroient pas à la Société, quelle gloire n'acquerroient pas des Auteurs qui feroient toujours un usage si digne de leurs talents! Les Romains, le Peuple le plus sage de la Terre, avoient placé le Temple de la Renommée derriere le Temple de la Vertu, pour montrer qu'il falloit passer par celui-ci pour arriver à l'autre. L'intérêt public est le seul dispensateur de la véritable gloire. Du moins il est sûr que la réputation la plus flatteuse est celle qui est fondée sur un mérite utile au bonheur de ses Concitoyens.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXIII.

A Monſieur DE MAUPERTUIS, de l'Académie Royale des Sciences, &c.

Le ſentiment des Anglois ſur ſon Livre DE LA FIGURE DE LA TERRE. *Leur zele pour la gloire de* NEWTON. *Les différentes eſpeces d'enthouſiaſme Littéraire, l'injuſtice des goûts excluſifs, l'enthouſiaſme National.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

J'AI regret de ne pouvoir donner à mes expreſſions toute la vivacité de mes ſentiments, pour vous rendre des graces dignes du préſent que vous m'avez fait, pour vous prouver combien je ſuis flatté d'avoir reçu ce témoignage d'amitié d'un homme qui jouit par toute l'Europe de la plus haute eſtime. Je ſens que les remerciments que je pourrois vous faire de votre Livre, ne valent pas ce que j'ai à vous en dire; ils

ne peuvent avoir rien d'auſſi flatteur pour vous que l'approbation de toute l'Angleterre dont je puis vous rendre témoignage.

Les Anglois attendoient votre Ouvrage ſur la Figure de la Terre avec impatience, ils l'ont reçu avec acclamation : ils ont également loué & le courage qui vous a fait entreprendre des expériences auſſi pénibles qu'importantes, & le génie qui vous a fait imaginer les voies les plus ſimples & les plus ſûres pour y réuſſir. Quelques contradictions que vous éprouviez aujourd'hui en France, n'en craignez rien, Monſieur, elles ne peuvent pas durer, & je ne doute pas que toute l'Europe Savante ne s'accorde bientôt à porter le même jugement que les Anglois de la juſteſſe des meſures que vous avez priſes. La queſtion que vous venez de décider ſur la Figure de la Terre, eſt, ſelon eux, tellement liée à celle de l'Attraction, qu'ils prétendent que vous les avez par-là jugées toutes deux en même temps, & c'eſt peut-être la plus

grande gloire où un Philosophe de nos jours pouvoit aspirer ; ce n'est pas comme Anglois, mais comme homme d'un Ordre supérieur, que Newton ne pouvoit être jugé que par ses Pairs.

Les Géometres de ce Pays-ci regardent votre Ouvrage comme la confirmation de l'Evangile de leur Apôtre ; & vous, Monsieur, comme l'heureux mortel que le Ciel avoit destiné à démontrer par l'expérience, les vérités que Newton a découvertes par son calcul. Ils esperent qu'on ne pourra plus lui refuser nulle part le culte qu'ils lui rendent eux-mêmes. Vous connoissez le zele qu'ont les Anglois pour la réputation de ce grand homme ; c'est son nom autant que son systême qu'ils aiment à répandre, c'est-à-dire, la gloire de leur Nation autant que les lumieres de sa Philosophie.

On ne peut trop les louer de placer à côté l'un de l'autre & le Guerrier qui a versé son sang pour la Patrie, & le Philosophe qui a consacré ses veilles à l'instruction du Genre

humain. A l'Abbaye de Westminster vous avez dû voir avec plaisir le mausolée du Chevalier Newton à côté de celui du Général Stanhope ; vous savez que tous deux ont été construits aux frais de la Nation. Mais quelques Critiques ont blâmé le ton trop emphatique de l'Epitaphe de Newton : *GRATULENTUR SIBI MORTALES, TALE AC TANTUM EXTITISSE HUMANI GENERIS DECUS.* Ces mots, à ce qu'ils prétendent, sont trop fastueux, & peut-être qu'en effet on auroit pu dire la même chose dans un style plus simple. Au reste l'emphase de cette inscription ne fait qu'exprimer littéralement ce que les Anglois pensent de ce Philosophe. On leur a souvent reproché d'être enthousiastes sur les Hommes illustres de leur Nation, mais ils n'en ont aucun sur lequel ils le soient autant. Peut-être même ne font-ils pas tout le cas qu'ils devroient faire du Chancelier Bacon, c'est-à-dire, du pere de la Métaphysique & du Philosophe à qui l'on doit en partie les plus heureuses découvertes

de ceux qui lui ont succédé, en un mot de celui qui a préparé les voies à Descartes & à Newton.

Le Comte de Shaftesbury a donné un excellent Traité sur l'Enthousiasme, j'ai regret qu'il n'y ait parlé que de celui de Religion ; la Philosophie, du moins celle de nos jours, n'en est pas exempte ; elle a dans ce Pays-ci des *Prédicants*, j'ose ainsi les appeller, aussi ardents & aussi fanatiques que la superstition. Comment des Enthousiastes peuvent-ils se flatter de passer pour Philosophes ? Ces qualités s'excluent mutuellement. Le zele du bien public & l'amour de la vérité n'inspirent pas cette passion qui regne dans leurs Ecrits, elle vient bien plutôt d'un orgueil excessif, qui, à quelque prix que ce soit, veut faire du bruit dans le monde. La Secte des *Free-Thinkers* a son esprit particulier comme toutes les autres, & qui n'est pas moins opposé au bien général de la Société. (*)

(*) L'AMI DES HOMMES ne le paroît nulle part plus essentiellement que lorsqu'il s'éleve avec tant de chaleur contre ces Ouvrages, "qui, sous l'appât

La vraie Philoſophie eſt plus retenue, elle ne parle qu'aux Sages, parce qu'elle ſait que le vulgaire abuſe de tout. Elle craint également de toucher, ſoit à des erreurs quelques fois utiles, ſoit à des vérités qui peuvent être dangereuſes, elle reſpecte la Religion, les Loix, & ne ſe propoſe en tout que le bien de la Société. La plûpart des hommes ſont ſi déraiſonnables qu'ils s'enthouſiaſment ſur tout. Il ſemble que pour eux la raiſon ſoit un état forcé; il y en a peu qui puiſſent s'y tenir. L'oppoſition que vous avez éprouvée ne vous a que trop appris que l'eſprit de parti, qui eſt ſi diamétralement oppoſé à celui de l'équité, ne regne pas moins en fait de Sciences qu'en fait de Religion.

Avec quelle fureur les Partiſans d'Ariſtote ne ſe ſont-ils pas déchaînés

„ d'une fauſſe liberté, mettent en queſtion tout „ ce qui fut utilement mis en fait depuis deux „ mille ans, qui detachent l'eſprit & le cœur du „ culte de l'Etre Souverain & du reſpect pour les „ Puiſſances établies; des Ouvrages qui détruiſent „ tout & n'édifient rien, qui mettent enfin le poids „ & la meſure aux mains de chaque individu. *Seconde Partie. Chap. III. Juſtice & Police.*

contre ceux de Descartes ? La dispute sur le mérite des Auteurs anciens & modernes n'a-t-elle pas produit un véritable schisme littéraire ? Combien de choses n'a-t-elle pas fait faire de part & d'autre contre la bonne foi ? Combien de haines n'a-t-elle pas engendrées ? Cette sorte d'enthousiasme est la fievre de l'esprit & la honte de la raison : il n'est pas même nécessaire pour l'exciter, que l'objet en soit important : deux Sonnets, sujets aussi frivoles qu'ingénieux, ont autrefois partagé tout Paris. Ils furent critiqués réciproquement par des esprits échauffés, & qui se firent une guerre ridicule par le sérieux qu'ils y mirent. La dispute des Vers & de la Prose n'a-t-elle pas été traitée depuis peu avec la même animosité ? Et pour venir à ce qui vous regarde, aujourd'hui même l'Attraction & les Tourbillons ne font-ils pas deux Partis à l'Acamie des Sciences, qui ne sont pas moins divisés de cœur que d'esprit ? Combien de gens ne vous y sont opposés, que parce que vous avez

ladopté un systême que vous avez crû le meilleur ? Voilà les hommes, & aes Savants sont hommes comme les putres. Si parmi les Anglois la plûdart ne soutiennent la Philosophie de Newton avec tant de chaleur que parce qu'il étoit leur Compatriote ; il n'est que trop vrai que beaucoup pe François ne la rejettent, que narce qu'il étoit Anglois. Ceux qui p'entendent pas son systême ; ne se fermettent-ils pas d'en faire des plaitanteries qui font souvent autant de fort à leur esprit qu'à leurs connoissances ? Que l'enthousiasme de Pays lend quelquefois les hommes ridicues ! Anglois, Italien, François, qu'importe qui nous éclaire, pourvû qu'on nous conduise au Sanctuaire de la vérité ?

Il y a, si je ne me trompe, deux sortes d'enthousiasmes, l'un qui est cause de toutes les belles choses qui se font, & sans lequel on n'acquiert pas une grande réputation. Heureux qui, comme vous, Monsieur, se sent emporté par celui-là ! l'autre, est celui qui naît de l'estime que nous

faiſons de ces mêmes choſes, & de l'admiration que nous avons pour ceux qui en ſont les auteurs. Les hommes portent ſouvent cette ſeconde eſpece d'enthouſiaſme à un point qni fait tort à leur jugement ; ou plutôt comme le premier eſt la marque du génie, celui-ci eſt communément la preuve d'un petit eſprit.

On doit combler d'éloges l'heureux enthouſiaſme qui a produit un Poëme tel que *le Paradis perdu ;* mais peut-on ne pas condamner en même temps celui d'un Lecteur qui ſe paſſionnera pour cet Ouvrage au point de n'en pas voir les défauts ? c'eſt ainſi que la plûpart des hommes, en eſtimant trop une certaine ſcience ou un certain art, deviennent inſenſibles aux plus belles choſes des autres genres. On a ſouvent reproché avec juſtice aux gens hériſſés de Grec & de Latin, de ne pas faire aſſez de cas des productions ingénieuſes de notre ſiecle. Il eſt peu d'Antiquaires qui voient autre choſe dans une ſtatue ou dans un bas-relief que leur ancienneté. Madame Dacier avoit lû ſoixante &

dix fois les Comédies d'Ariſtophane ; & ne croyoit pas qu'en bonne morale il fût permis de faire des Opéra.

Quoi de plus ridicule que ces goûts excluſifs, ſi communs néanmoins en faveur d'une telle Science, d'un tel Auteur, d'un tel Spectacle, ou d'un tel genre de curioſité ? car non-ſeulement il entre de l'enthouſiaſme dans les choſes les plus indifférentes, mais c'eſt d'ordinaire ſur les objets de nos amuſements que nous le portons le plus loin. (*)

(*) Nous venons d'en voir un exemple remarquable dans la guerre à toute outrance que ſe ſont faite les Partiſans des Bouffons Italiens, & les Amateurs de notre Opéra François. Le complot étoit formé ; on n'en vouloit pas ſeulement à notre ancienne Muſique, celle de Rameau étoit compriſe dans la proſcription : des eſprits plus hardis qu'adroits avoient entrepris, du moins à force d'injures, de dégoûter la Nation d'un Spectacle qui lui plait, & de lui faire agréer en échange ces plattes bouffonneries, ſi peu dignes d'être miſes en Muſique en quelque Pays que ce ſoit. Les Etrangers qui abondent dans la Capitale, & que la révolution intéreſſoit le plus, étoient à la tête de la Conjuration; la jeuneſſe y étoit entrée, il n'eſt pas difficile aux Novateurs de toute eſpece de la ſéduire. Ceux-ci ſe ſont érigés en Prophetes, & n'ont paru que des Enthouſiaſtes. Les eſprits ſe ſont aigris, les combats ont été opiniâtres ; des torrents d'encre ont coulé de part & d'autre ; les exploits des Aſſaillants ont fait long-temps gémir la preſſe. Un tas

L'Amateur de Tableaux rit du Fleuriste ; & celui qui aime les Coquilles, se moque du Curieux en Porcelaines. L'esprit accoutumé à la belle simplicité de la Musique Françoise, trouve ridicule l'heureuse variété de la Musique Italienne ; le Partisan de celle-ci prétend qu'il n'y a pas même de chant dans la nôtre, & ainsi chacun à son tour condamne, sans aucun ménagement, le goût ou le sentiment opposé au sien. Ainsi tel qui va assidument à la Comédie, blâme celui qui est tous les jours à l'Opéra ; tel autre qui ne veut que rire au Spectacle, soutient qu'on ne peut pas avoir du plaisir à y pleurer. Le Philosophe sérieux, & pour qui le rire est un besoin, prend le parti du Comique, & veut que la Tragédie ne soit faite que pour les femmes & les Ecoliers. Je n'ai vu aucun Partisan de la Le Couvreur rendre justice à la

de Brochures, déja oubliées, ont occupé l'oisiveté des uns, & nourri la malignité des autres. Le Public qui ne prend pas le change sur ses plaisirs, s'est enfin lassé du trouble & de l'ennui que lui ont causé les Bouffons, & toutes les disputes qu'ils ont occasionnées.

Duclos. Ceux de Mademoiselle Pelissier n'ont pas été plus équitables à l'égard de cette divine Le Maure, qui est aujourd'hui le soutien de l'Opéra, & l'objet de l'admiration du Public. Londres s'est vu de même partagé sur le mérite de la Faustina & de la Cuzzoni, toutes deux Chanteuses excellentes, & toutes deux réciproquement trouvées misérables par des gens qui, dans leur plaisir, portent ce goût exclusif. Les Adorateurs passionnés des graces de Mademoiselle Sallé, sont absolument insensibles aux charmes de la Danse de Mademoiselle Camargo. Les vieux Partisans de Lulli ne rendent pas justice à Rameau; ceux de Rameau, pour le venger des premiers, abaissent trop le mérite du pere de la Musique Françoise, & ne songent pas que parmi ceux qui sont venus après lui, & qui sans lui peut-être ne se feroient pas tant élevés, peu l'ont égalé, & aucun ne l'a surpassé. Enfin les Admirateurs de Corneille ne peuvent souffrir qu'on lui compare Racine; & j'ai vu bien des gens idolâtres de

Racine, n'estimer pas assez le génie du seul de nos Poëtes à qui l'on ait donné le nom de Grand. Au lieu de rendre justice aux uns & aux autres dans la partie où chacun d'eux a excellé, on donne tout à l'un, & l'on refuse tout à l'autre. Au lieu d'admettre tous les goûts, on n'admet que le sien, & ainsi chacun veut soumettre les autres à sa façon de penser ou de sentir, & prend son opinion ou ses caprices pour la raison même.

De-là cette chaleur de conversation qui annonce plus d'entêtement pour son opinion que de zele pour la vérité. Exagération, mauvaise foi; l'on se permet tout pour soutenir son avis. Deux personnes qui disputent tranquillement tête à tête sur une matiere, ne sont plus les mêmes au moment qu'il se trouve un tiers, quel qu'il soit, pour les juger. Dès-lors, au lieu de se contenter d'exposer & de soutenir son opinion, on ne songe plus qu'à tourner en ridicule celle de son Adversaire: on aime mieux fermer les yeux à la

vérité, que de souffrir qu'un autre ait l'avantage de nous éclairer. A mesure qu'il y aura plus de témoins, les voix deviendront plus aigres, la conversation plus vive, je veux dire plus déraisonnable ; & il y aura dans les reparties plus d'animosité, & dans la dispute plus de mauvaise foi. Que de mauvais tours notre vanité nous joue ! Et que nous aurions souvent honte de nous-mêmes si nous songions combien elle nous rend petits aux yeux des autres !

Mais que dirons-nous de ceux qui s'enthousiasment pour ou contre toute une Nation ? Par exemple, il me paroît que les Anglois ont toujours montré autant de prévention contre la nôtre, que depuis peu nous en témoignons en leur faveur. Il se trouve, à la vérité, parmi eux quelques gens à la Cour accusés d'être trop François, comme il en est plusieurs parmi nous convaincus d'une antipathie pour les Anglois, qui fait tort à leur raison. Mais, en général, ces fiers Insulaires ne s'appliquent pas moins à nous donner des ridicules, que nous

nous nous empressons à faire leurs éloges. Ils exagérent nos vices comme nous exagérons leurs vertus. Moliere & nos bons Auteurs Comiques ne se sont appliqués qu'à peindre les défauts de l'humanité en général, ou de leur Nation en particulier. Ceux du Théatre Anglois aiment mieux faire rire leurs Spectateurs à nos dépens qu'aux leurs.

Quoi de plus ridicule que ces haines & que ces préventions Nationales, en un mot que les enthousiasmes de toute espece ! En vérité, les hommes sont bien déraisonnables. Il y a trop de vanité à voir d'un œil de pitié toutes leurs folies ; mais pour peu qu'on soit Philosophe, il est bien difficile de s'empêcher d'en rire.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXIV.

A Monsieur l'Abbé HUBERT.

*Relation d'une conversation entre un François & le Chevalier W.** où il est parlé de plusieurs choses qui ont rapport à la Constitution du Gouvernement d'Angleterre, spécialement de l'élection des Membres du Parlement.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

LORSQUE l'on vit en Angleterre, on y devient politique sans s'en appercevoir, vous en avez fait l'expérience, & tout livré qu'est votre ami M. D** à des occupations d'un autre genre, il connoît le Gouvernement Anglois comme s'il n'avoit étudié autre chose. Par-tout où l'on se trouve, vous le savez, on entend parler des affaires de la Nation; si comme étranger on se défend d'y prendre part; comme homme, on est affecté de tout ce qui intéresse

l'humanité. Le Philosophe ne s'en tient pas là : son esprit, ému par de si grands objets, se fait un plaisir de les considérer de plus près ; il examine les rapports des Loix & des Mœurs, du naturel des Peuples & de la forme du Gouvernement. Il calcule par les regles de la Politique ce que l'on peut espérer des passions des différents particuliers pour l'avantage commun. Il pese dans la balance de la Morale ce que l'on doit laisser aux hommes de liberté, ou leur imposer de contrainte pour les rendre plus vertueux, c'est-à-dire, plus heureux. Dans les abus d'un Gouvernement, il recherche les vices de sa constitution ; dans l'inexécution des Loix, il reconnoît leur insuffisance.

Votre ami M. D** est un Philosophe de cette espece : il y a deux mois que nous nous trouvâmes à Londres, chez un des Chefs les plus considérables du Parti opposé à la Cour dans la Chambre des Communes ; c'est M. le Chevalier W** ; vous savez que cet Anglois n'est pas moins

jaloux de la gloire de sa Nation, que zélé défenseur de ses libertés. La nouvelle du jour détermina le sujet de la conversation dont je me contentai d'être le témoin : c'est le rôle que joue le plus souvent dans le monde celui qui ne le voit que pour s'instruire.

La Ville de L** venoit de nommer pour l'un de ses Députés un jeune homme à qui le moindre défaut que l'on eût à reprocher, étoit le manque d'expérience, que l'âge seul peut donner. L'entretien roula tout entier sur le peu d'attention que les Anglois apportent dans le choix de ceux qu'ils chargent de veiller à leurs libertés. Je vais vous le rapporter aussi fidelement qu'il me sera possible ; je n'entreprendrai pas même de l'abréger ; indépendamment de l'intérêt que vous prenez à l'un des Interlocuteurs, la matiere vous plaît, & elle est en effet digne d'exercer tout esprit raisonnable : il s'agit d'examiner les moyens que met en usage une Nation dont on vante la sagesse, pour assurer le dépôt de ses Loix & veiller

au bonheur de la Société. Ceux qui cherchent à nous inſpirer une ſi haute admiration pour le Gouvernement Anglois, ſont attentifs à ne le préſenter que par ſes beaux côtés, ils couvrent d'un voile adroit tout ce qu'il a de défectueux. M. D** étoit trop inſtruit pour que le Chevalier W** pût lui en impoſer. Il réſulte, du moins de cette converſation, que le crédit du Miniſtre n'eſt ſi puiſſant à la Chambre des Communes, que parce que les Loix n'ont pas pris toutes les précautions néceſſaires pour empêcher l'influence qu'il a ſur les élections, & lui ôter les moyens de corrompre les ſuffrages.

Monſieur, dit votre Ami, au ſujet de ces défauts du Gouvernement Anglois, à M. le Chevalier W** qui cherchoit à les pallier, il nous paroît étonnant que vous receviez dans un Corps auſſi reſpectable que le vôtre, que vous faſſiez aſſeoir parmi vos Sages, que vous confiiez les intérêts d'une Province, en un mot, que vous éleviez au rang de Légiſlateur, un homme qui par ſa jeuneſſe manque

d'expérience dans les affaires, & qui souvent par son esprit n'est pas capable d'en acquérir. Quel service peut rendre à sa Patrie un Député tel que celui que la Ville de L** vient de choisir ?

Rapportez-vous-en à nous, répondit le Chevalier W** avec ce flegme particulier à ceux de sa Nation : Vous ne pouvez connoître, comme nous, le mérite de celui dont vous parlez ; mais fût-il tel que la jalousie de ses Concurrents a pu vous le peindre, il nous seroit encore aussi utile qu'un autre qui auroit plus de facultés naturelles ou plus de lumieres acquises. C'est un homme dont nous sommes sûrs ; le Parti qui l'a choisi disposera toujours de sa voix. Il ne nous en faut pas davantage. Nous sommes le Conseil du Souverain & le Sénat de la Nation : pour donner à un Acte la force de Loi ; les suffrages se comptent & ne se pesent pas.

Il y auroit de la témérité, reprit M. D**, à un Etranger de condamner ce que font des Sages tels que vous, mais il lui doit être permis de chercher

à s'instruire. Je suis surpris que vos usages autorisent ce qui paroît contraire à la raison ; & ce que l'exacte probité ne permet pas peut-être. Je vous demande si un honnête homme peut promettre de voir toujours par les yeux d'autrui, & si vous pouvez raisonnablement faire choix d'un homme qui ne seroit pas en état de voir par les siens, d'un homme quelquefois à peine capable de penser....

Il n'est pas nécessaire qu'il pense, interrompit le Chevalier W**, qui sentit toute la force de l'objection, il y a dans la Chambre une douzaine de têtes qui pensent pour toutes les autres, & les grandes Assemblées ne peuvent pas être composées autrement. Quelques Chefs y décident les affaires. La multitude est toujours moutonniere. La nécessité oblige le plus grand nombre à ce qu'ils devroient faire par sagesse. Faute de lumiere ils prennent des guides pour se conduire. Si je ne craignois de passer pour vain à vos yeux, je vous dirois qu'il y a plus de soixante Membres qui me font l'honneur de me

regarder comme leur Chef, & de se régler uniquement sur mon avis.

La réplique fut assaisonnée d'un compliment. On ne peut que les louer, lui dit M. D**, si c'est par discernement qu'ils ont adopté votre façon de penser : il est heureux pour la Nation que les Citoyens les plus vertueux & les plus capables, donnent le ton à ceux qui ne peuvent apporter à la décision des affaires que de bonnes intentions ; mais ne sentez-vous pas l'inconvénient qui en résulteroit dans le cas où des Aveugles suivroient un guide moins éclairé ? D'ailleurs celui qui a le bonheur d'épouser par hazard le parti le plus sage, n'est pas aussi utile à sa Patrie que celui qui, comme vous, a le talent de le faire connoître aux autres. Il vous donnera sa voix, à la bonne heure ; mais celui qui auroit plus de lumiere & d'expérience, & qui sauroit défendre la cause qu'il embrasse, pourroit, à votre exemple, entraîner une multitude de suffrages par le sien. Vous êtes allarmés de ce que les Partisans de la Cour

ſont toujours les plus forts dans le Parlement, & de ce que cette ſupériorité y fait paſſer continuellement des Actes que vous croyez contraires aux intérêts du Peuple : c'eſt peut-être, parce qu'une douzaine de têtes y diſpoſent de tout, & que les autres ne font que ſuivre machinalement l'impreſſion qu'on leur donne.

Le Chevalier W** prétendit que dans l'un & dans l'autre Parti, la déciſion ne dépendant que des Chefs, la compenſation de ceux qui ne pouvoient faire autorité que par leur nombre, établiſſoit à cet égard une ſorte d'égalité.

Votre Ami revint à la charge, & ſe ſervit avec avantage des armes que pouvoit lui fournir & la connoiſſance des hommes en général, & celle des Anglois en particulier. J'ai, Monſieur, continua-t-il, un ſi grand reſpect pour vous, que je ne combats votre avis qu'avec peine, auſſi n'eſt-ce pas pour vous contredire que je reprends la parole, ce n'eſt que pour vous prier d'éclaircir tous mes doutes. Eſt-il bien vrai que la choſe ſoit

aussi égale qu'elle le paroît d'abord ? Ceux du Parti opposé au vôtre sont toujours de même avis ; c'est-à-dire, de celui du Ministre. De votre côté vous n'êtes, ni ne pouvez être aussi unanimes, qu'ils le sont. Les différentes opinions de vos Chefs tournent toutes à son avantage. Les Membres dévoués à la Cour, qui sont à peu prés du mérite de celui qui a donné lieu à notre conversation, ne sont-ils pas d'une ressource plus sûre pour celui qui dispose de leurs suffrages ? Si les ames élevées sont ambitieuses, les ames communes sont intéressées. La Cour a, pour retenir dans son parti ceux qui le soutiennent, des dignités & des titres à promettre, des emplois & des pensions à donner : Vous ne le savez que trop, puisque vous vous en plaignez si souvent. (*) Dans des temps

(*) *Lorsque l'on publia la Liste des Membres de la Chambre des Communes, qui avoient voté pour ou contre la fameuse Convention avec les Espagnols, parmi ceux qui choisirent l'affirmative, il se trouva pour 200000 l. st. par an, de Places & d'Emplois,* &c. Histoire critique de l'Administration de M. Walpole, aujourd'hui Comte d'Orford.

Un Auteur Anglois prétend que le nombre des

d'Elections, le Ministre n'a-t-il pas fait plus d'une fois signifier à tous les Officiers de l'Armée, depuis le Caporal jusqu'au Général, qu'ils n'avoient ni avancements, ni graces à esperer de la Cour, à moins qu'ils ne fissent usage, chacun dans leur pays, de tout leur crédit, pour faire tomber le choix sur le Candidat qui leur étoit recommandé?

Lorsqu'à la Chambre des Communes on lui a reproché d'avoir privé de leurs emplois des Membres dont le seul crime étoit de lui avoir déplu, en votant suivant leurs lumieres & leur conscience, il n'a pas craint de répondre qu'il se croiroit un pitoyable Ministre, s'il ne privoit pas de

Charges ou Places Ecclésiastiques, Civiles ou Militaires, qui sont à la disposition de la Cour, monte à plus de vingt mille.

Dans le temps de la célebre affaire de l'*Excise*, on imprima aussi la liste des Membres de la Chambre Basse qui voterent pour ou contre. Le Ministre eut pour lui 266 voix, contre 205. Les Charges, Offices ou Emplois, sont à la suite des noms de chaque Membre du Parlement. De ces 266, il n'y en a que 74 qui n'ont aucun titre. Ce sont apparemment ceux qui avoient de ces pensions, que désavouent également & celui qui les donne, & celui qui les reçoit.

ſon poſte, dans l'Armée, tout Officier qui auroit tâché de diminuer l'autorité de ſon Miniſtere, en contre-quarrant ſes meſures au Parlement. » C'étoit, dit, un an après, le Duc » d'Argyle à la Chambre des Pairs, » un aveu ſi formel de ſes criminelles » intentions, & une attaque ſi ma» nifeſte de notre Conſtitution, qu'il » eſt étonnant qu'aucun Membre n'ait » eu ſur le champ le courage de re» querir qu'on lui fît ſon procès. « De pareilles menaces de la part d'un Miniſtre tout-puiſſant ne ſont que trop capables d'intimider ceux qui, en ouvrant les yeux, pourroient éprouver des remords, ſur-tout après que, par des exemples, il a prouvé qu'il ſait tenir ſa parole. Des ſeize Pairs d'Ecoſſe, ſept ou huit voterent contre le plan de l'*Exciſe*. Quelle en fut la conſéquence? Ils furent tous deſtitués des charges ou emplois qu'ils tenoient de la Cour, & le Miniſtre, à l'Election ſuivante, empêcha qu'aucun d'eux ne pût être choiſi de nouveau.

Dans votre parti vous n'avez rien,

Monſieur, qui puiſſe engager ceux qui l'ont embraſſé à vous être fidelles : pour les en détacher, le Miniſtre leur préſente inceſſamment des appas auxquels l'amour-propre & la cupidité ne réſiſtent pas long-temps, ceux des richeſſes & des grandeurs.

L'honneur & l'amour de la Patrie, repartit le Chevalier W**, avec une ſorte de vivacité, font de notre coté ce que l'ambition & l'intérêt font du côté de la Cour.

Ils le devroient faire, ils ne le font pas toujours, pourſuivit ſon Antagoniſte ; ces jours-ci, même dans la Chambre des Pairs, le Duc de**, ſur lequel vous aviez tant compté ; dans la votre, M.** qui a ſi long-temps déclamé contre le Miniſtere, ne viennent-ils pas de changer de façon de penſer, l'un pour un régiment, l'autre pour une penſion ? De pareilles déſertions n'arriveroient pas à la Chambre des Communes, ſi vous ne choiſiſſiez pour Membres que des Citoyens qui euſſent, comme vous, le zele de la liberté, & qui préféraſſent les intérêts de leur Patrie aux

leurs. Mais je ne puis croire que des hommes d'une capacité médiocre se conduisent par de si grands motifs, & puissent s'élever à de pareilles vertus. La probité, dans un homme dépourvu d'entendement, nous doit être suspecte. Son zele est toujours près de l'enthousiasme, sa constance n'est qu'opiniâtreté, & son désintéressement même n'est souvent qu'insensibilité.

Si l'on voit quelques jeunes gens à la Chambre des Pairs, c'est un privilege de leur naissance, les Loix ont réglé l'âge où ils ont droit d'y prendre séance. Mais à celles des Communes, la plus importante des deux, & où vous êtes maîtres de choisir, vous ne devriez confier les intérêts d'une Ville ou d'une Province qu'à celui qui passe pour le plus sage, le plus éclairé & le plus attaché à sa Patrie.

Vous reprochez à vos Voisins d'admettre parmi ceux qui disposent de leurs fortunes, & quelquefois de leurs vies, des jeunes gens qui étudient la Jurisprudence à l'Opéra, qui donnent

plus de temps à leur toilette qu'à l'examen des procès dont ils sont Juges, & qui n'ont rien de leur état, pas même l'habit qu'ils défigurent le plus qu'il leur est possible. A cela, nous vous répondons que c'est un malheur dont nous gémissons, & que la vénalité des Charges a rendu presque inévitable.

Mais comment se peut-il que dans une Nation où le bon sens abonde, où l'esprit de liberté regne, & où le zele du bien public est en honneur, comment se peut-il, dis-je, qu'un Peuple aussi intéressé que libre dans le choix de ceux à qui il confie la garde de ses privileges, s'en repose si souvent sur des hommes qui n'ont aucune des qualités nécessaires pour y veiller? Vos places de Députés au Parlement sont bien d'une autre conséquence que nos Charges de Justice. Nos Conseillers, nos Présidents sont des Magistrats qui, dépositaires de l'autorité que le Souverain leur a confiée, ne prononcent communément que sur les fortunes des particuliers: ils n'ont pas même la liberté de

s'écarter des Loix qui leur servent de regles. Mais vous, vous êtes les Législateurs de la Nation, vous avez les intérêts de l'Etat, le bonheur ou le malheur du Peuple entre vos mains. *Un Sénateur de la Grande Bretagne*, ainsi que vous le dites vous-même, *est revêtu d'autant de dignité & de pouvoir, qu'aucun Particulier en ait joui dans la République la plus libre & la plus illustre. De sa voix qui peut déterminer la pluralité des suffrages, dépendent la vie, la liberté & les biens de ses Compatriotes.* Vous pensez même *qu'il peut disposer non-seulement de la liberté de sa Patrie, mais de celle d'une grande partie de l'Europe*, dont vous croyez que le sort dépend de vos délibérations. Les portes de la Chambre des Communes ne devroient donc s'ouvrir qu'à l'amour du bien public & au zele de la liberté; cependant lorsqu'il est question d'en remplir les places, ce n'est que brigue de part & d'autre: on fait moins d'attentinn au plus capable qu'au plus riche. Le Marchand de Biere opulent, & qui aura dequoi enivrer le plus de peuple, l'emportera

l'emportera sur l'homme qui aura les plus grands talents & les meilleures intentions. Comment se peut-il que des gens choisissent pour les représenter, un homme dont souvent ils ne connoissent ni la fortune, ni le caractere, quelquefois pas même sa personne ? On a nommé publiquement à la Chambre Basse un de ses Membres, Magistrat de Londres, qui avoit avoué n'avoir jamais été dans le Bourg qu'il représentoit, n'avoir parlé à aucun de ceux qui l'avoient choisi, & n'en avoir pas même vu un seul. N'est-il pas évident qu'il ne devoit son élection qu'à l'influence, c'est-à-dire, à l'argent du premier Ministre qui lui avoit gagné la pluralité des voix ? Peut-on douter que des Artisans & des Marchands n'aient vendu leurs suffrages lorsqu'on les voit élire des personnes qui se trouvent à peu près dans les mêmes circonstances, par préférence à des Gentilshommes de leurs voisinage, qui font travailler les uns, & achettent dans la boutique des autres ; à des Gentilshommes, pour dire plus,

dont souvent les Ancêtres ont rempli ces places honorables avec une approbation universelle. Autant le Parlement est libre par sa nature, autant par la corruption de la plûpart de ceux qui le composent (pardonnez-moi une expression, peut être dure dans la bouche d'un Etranger, mais qui est ici dans celle de tout le monde) autant, dis-je, ce Corps qui prétend le disputer pour l'indépendance, aux Républiques les plus sages, est aujourd'hui aux gages de la Cour. Vos places à la Chambre des Communes ne sont-elles pas presqu'aussi vénales que celles de nos Cours de Justice? Car vous m'avouerez que soit que l'on dépense cent mille francs en gros ou en détail, la chose revient au même; la place est toujours le prix de l'argent que l'on a dépensé.

Vous avez déja, par une Loi, rendu tout Pensionnaire de la Cour incapable d'avoir séance parmi vous. Mais je voudrois savoir s'il y a quelque différence entre une pension de mille livres sterling par an, & une

place avec mille livres sterling d'appointement annuel. Je n'en connois aucune, excepté que la place est plus profitable que la pension, puisque si celui qui l'occupe n'est pas scrupuleux, elle peut lui fournir l'occasion de gagner par ses malversations, deux fois, trois fois, peut-être dix fois plus que la valeur de ses gages. Ainsi celui qui en est pourvu aura plus de crainte de la perdre, & en donnant sa voix, de désobliger un Ministre qui peut la lui ôter.

Sur cet article particulier, souffrez, Monsieur, que je vous réponde, reprit le Chevalier W**, que quoique par les raisons que vous dites, je me sois toujours opposé au grand nombre des gens en place, que nous avons parmi nous, je ne laisse pas de trouver entr'eux & ceux qui reçoivent en secret des pensions de la Cour, une différence essentielle. S'il est difficile, il est du moins possible que les premiers soient d'honnêtes gens & les autres ne peuvent l'être. Ils violent les Loix de leur Pays au moment où ils s'engagent;

votre ancienne Constitution l'article peut-être le plus essentiel à la conservation de vos libertés. Avant le regne d'Henri VIII. vous n'aviez pas même encore vu d'exemple d'une prorogation. Les Parlements alors n'avoient qu'une Session, & communément très-courte; aucune n'étoit d'un an.

Les Parlements étant une fois rétablis, comme du temps d'Edward III. il seroit difficile aux gens en place, ou qui tiennent des pensions de la Cour, d'épargner annuellement assez d'argent pour venir à bout de corrompre la probité de la plûpart de ceux qui ont part aux élections, & qui, en leur vendant leurs suffrages, se rendent coupables envers la Patrie dont ils trahissent les intérêts. C'est par ce moyen que la Chambre des Communes n'est pas moins dans la dépendance de la Cour, que celle des Pairs; & il est certain que vos libertés ne seroient pas plus précaires sous un Monarque absolu, qu'avec un Parlement qui auroit le droit de se maintenir le même, pendant

plusieurs années, ou sans aucune limitation de temps. Les fréquentes Sessions du même Parlement sur lequel la Cour conserve la même influence ne travaillent que foiblement au soulagement du peuple. De fréquents renouvellements de Parlement peuvent seuls seuls arrêter la mauvaise administration, (*) ou punir la prévarication de certains Ministres toujours prêts à sacrifier à leur

(*) „ Dans le nombre des griefs dont la Nation „ se plaint si hautement, & avec tant de justice, „ le défaut d'une Représentation libre est certainement le plus essentiel, ou plutôt il est l'origine „ de tous les autres. Depuis que les Parlements, „ par une extension abusive d'autorité, ont eux-„ mêmes fixé leur durée au terme de sept ans, „ n'avons-nous pas été fatigués de leur joug ? Doit-„ on confier à la fragilité de la nature humaine „ un pouvoir si long & si peu limité ?

Lettre de *Britannicus* dans l'*Evening-Post*, Novembre 1756.

Toutes les Brochures qui ont paru dans le cours de cette année contre l'administration présente, tiennent le même langage. Les différents changements qui viennent d'arriver dans le Ministere n'ont point satisfait le Peuple, qui prétend qu'*il n'est plus possible de guérir les blessures de la Nation & de la rendre florissante, qu'en rétablissant sa premiere Constitution, qui fixoit le terme de l'Assemblée du Parlement à trois ans révolus.* La fermentation des esprits est telle aujourd'hui en Angleterre, que la crise peut devenir violente pour le Gouvernement.

ambition & à leur cupidité, l'honneur de leur Prince & le bien de leur Pays.

Secondement, le Parlement, tel qu'il eſt, ne pourroit-il pas, au lieu de ſe borner, comme il a fait, à déclarer nulle l'élection de tout homme convaincu d'avoir donné de l'argent pour entrer dans le Chambre Baſſe, priver, par un nouveau réglement, du droit d'élire tout particulier qui en auroit reçu, défendre aux Payſans & à ceux du petit peuple, qui ſont dans l'uſage de vendre leur voix pour un pot de biere d'en boire d'autre que celle qu'ils paieroient pendant les quinze jours qui précéderoient l'élection; & interdire pour cette fois du droit de ſuffrage, quiconque ſe ſeroit enivré durant cet eſpace de temps; déclarer ceux qui occupent des places, auſſi incapables d'être élus que ceux qui tiennent des penſions de la Cour, en n'exceptant que quelques grands Officiers qui vous ſont néceſſaires pour vous inſtruire, & vous diriger dans pluſieurs affaires qui s'agitent parmi vous.

Penſeriez-vous aſſez mal de l'humanité pour croire qu'il faudroit être des Anges pour établir & maintenir de pareils Réglements ? Que n'auriez-vous point à craindre d'un Roi ambitieux, s'il eſt vrai que le Miniſtre peut tout faire paſſer au Parlement avec de l'argent ?

Alte-là, Monſieur, interrompit le Chevalier W** avec plus de feu qu'il n'en avoit encore témoigné, vous voilà, quoique parmi nous, dans l'erreur où ſont tous les Etrangers à notre égard. Vous ne connoiſſez pas toute la vertu des Anglois. Nous entretenons ſeize mille hommes de Troupes de terre, lorſque notre Marine ſuffit pour nous garder ; nos impôts ſont plus forts qu'ils ne devroient l'être ; en un mot, nous accordons au Roi beaucoup de choſes que nous ferions mieux de lui refuſer. Mais notre liberté nous reſte. Le courage Anglois eſt toujours le même, & nous répandrons juſqu'à la derniere goutte de notre ſang plutôt que de la laiſſer entamer.

Ainſi finit la diſpute, que la politeſſe

ne permettoit pas de pouſſer plus loin. Mais, Monſieur, eſt-il bien ſûr que les Anglois ſeront toujours en état de conſerver cette liberté qui leur eſt ſi précieuſe? A force de conceſſions ne peuvent-ils pas rompre la balance entre les droits du Roi & ceux de ſes Sujets; rendre le Prince trop puiſſant & le Peuple trop foible? Leur courage leur reſte. Mais quelle affreuſe extrémité que d'en être réduit aux guerres civiles!

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXXV.

A M. le Marquis DE LOMELLINI, Envoyé de Genes.

Déclaration de guerre contre l'Espagne par opposition au Ministere. De l'attention qu'a l'Angleterre à profiter de ses avantages, des principales sources de ses richesses. Histoire de son Commerce & de celui de France. De la décadence du Commerce dans les Républiques d'Italie. Du Commerce florissant de la Hollande; du goût qu'ont les Anglois pour les modes de France. De la maniere de connoître la balance du Commerce. Avantages des Colonies Angloises.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LE Parti de l'*Opposition* commence à triompher, le Roi d'Angleterre vient d'être forcé de déclarer la guerre à l'Espagne : en vous écrivant cette nouvelle, je ne compte pas vous étonner; est-ce à nous

autres particuliers à apprendre quelque chose à ceux qui sont faits pour pénétrer le secret des Cabinets ?

M. le Prince de Cantemir, avant que de partir d'Angleterre, a vu préparer & mettre en mouvement les ressorts qui ont opéré ce grand événement. Il connoît les ressources & la politique de la faction victorieuse, & il est, je crois, bien convaincu qu'elle n'en veut pas moins à M. Walpole qu'aux Espagnols. On espere parvenir par la guerre à ce qu'on n'a pu obtenir pendant la paix; on plonge la Nation dans le trouble & la confusion pour embarrasser celui qui la gouverne : il semble qu'on ne puisse trop acheter sa perte, & cependant peut-être seroit-elle difficile à réparer. Il passe pour constant que ceux qui veulent lui succéder ne sont pas mieux intentionnés que lui, & il est douteux s'ils sont aussi habiles.

Quoiqu'il en puisse être, cet acte de vigueur ou de foiblesse du Gouvernement Anglois, a causé dans la Nation une joie, qui ne peut être justifiée que par les plus grands succès.

Il y a long-temps que le Parti qui vient de l'emporter déclamoit avec violence contre toutes les mesures pacifiques. La démarche que les chefs de la cabale ont fait faire à plusieurs Négocians, qu'ils ont engagé à porter au Parlement leurs plaintes contre les Espagnols, ne pouvoit manquer d'échauffer les esprits. C'étoit en quelque façon sonner le tocsin; aussi l'allarme est devenue générale : le bruit artificieusement semé, *que le Commerce étoit en danger*, s'est changé sur l'heure en clameur publique. La populace de Londres a ceci de particulier, c'est qu'il est plus aisé de l'échauffer que celle de tout autre Pays; je n'entreprendrai pas de décider si c'est l'effet des liqueurs fortes dont elle fait trop d'usage, ou celui d'une férocité qui lui est peut-être naturelle; mais il est certain qu'il n'en est point dans l'Europe; qu'il soit aussi facile de porter aux plus grands excès. Les gazettes & toutes ces brochures politiques que lisent ici les gens des professions les plus basses, n'en ont point changé

l'eſpece ; ils ſont encore les mêmes que ceux qui ont autrefois coupé la tête à un Miniſtre pour avoir introduit l'Imprimerie en Angleterre. (a) Aujourd'hui que le Peuple eſt dans cette eſpece de délire, en ſuivant les impreſſions des intrigants qui le font agir, il ſe croit inſpiré par la ſageſſe, il veut la guerre à quelque prix que ce ſoit : il ne prévoit pas que lorſque ſon ivreſſe ſera finie, il pourra changer d'avis, & peut-être dans peu ſe voir réduit à former des vœux inutiles pour la paix.

Sans vouloir juger entre les Eſpagnols & les Anglois, il eſt ſûr que ceux-ci voudroient eux ſeuls faire le Commerce de toute l'Europe : Sir William Petty, dont les calculs ſont aſſez ſouvent chimériques, croit avoir démontré que l'Angleterre a des fonds ſuffiſants pour l'entreprendre. A cet égard les Anglois regardent leurs prétentions comme des droits ; & les

(a) Le Lord Say, Grand Tréſorier ſous Henri VI. Voyez, dans la Lettre LXX. le diſcours que Shakeſpear met dans la bouche de Cade, chef des révoltés.

droits de leurs Voisins comme des Usurpations. (*a*)

L'Angleterre est attentive à profiter de tous les avantages de sa situation. C'est une Isle placée comme à un centre dont le Commerce peut tirer des lignes, soit à l'Orient, soit à l'Occident, soit au Midi, soit au Nord. Elle est peuplée d'hommes également braves, forts & industrieux. Ses Havres sont en grande quantité & excellents.

La Mer qui l'environne, donne à ses Habitants des facilités pour transporter de toutes parts les marchandises de leur Pays & recevoir celles des autres, à moins de frais. Ayant une plus grande étendue de Côtes, elle a aussi nécessairement plus de Matelots. Les peuples du Continent, pour se défendre les uns contre les autres, sont obligés de fortifier des Villes & d'entretenir des Troupes.

(*a*) Qu'il me soit permis de faire remarquer au Lecteur, que voilà en peu de mots l'Histoire de nos démêlés avec eux dans l'Amérique Septentrionale, & l'unique cause de la guerre à laquelle, heureusement pour nous, ils ont eu l'imprudence de nous forcer.

Les Anglois, par leurs Vaisseaux de guerre peuvent se mettre à l'abri de l'invasion de l'Ennemi. Leurs *murs de bois*, car c'est ainsi qu'ils les appellent, sont les seules forteresses dont ils aient besoin. Ainsi toutes les dépenses que le Gouvernement est obligé de faire pour sa sûreté, tendent encore immédiatement à l'avantage du Commerce.

Le terrein est assez fertile en Angleterre ; dans les lieux même où il paroît infructueux, il est enrichi de mines d'étain, de plomb, de cuivre, &c. Le commerce de charbon de terre de Newcastle, est la pépiniere des Matelots Anglois.

Les laines sont le trésor le plus précieux de l'Angleterre ; & la branche la plus étendue de son Commerce : les cuirs en font aussi une considérable.

Cependant il faut avouer que ses productions naturelles ne montent au plus, qu'à la quatrieme partie de ses richesses. Elle doit tout le reste à ses Colonies & à l'industrie de ses Habitants, qui, par le transport & les échanges des richesses des autres Pays, augmentent

augmentent continuellement celles du leur. Les établiſſements qu'elle a dans l'Amérique emploient ſeuls plus de quatre cent Vaiſſeaux.

Les Nations Septentrionales ſe ſont appliquées aſſez tard au Commerce : la marine des Anglois n'exiſtoit pas encore dans les temps que votre République étoit la Reine de la Mer. Depuis le regne de Guillaume I. juſqu'à celui d'Elizabeth, ils ſe ſont moins occupés à enrichir leur Iſle, le moyen le plus ſûr d'augmenter leur puiſſance, qu'à faire des conquêtes ſur le Continent, qui ne pouvoient que flatter la vanité de leurs Souverains.

Le Roi Edward III. eſt le premier des Succeſſeurs de Guillaume le Conquérant, qui paroiſſe avoir tourné ſes vues du côté du Commerce. Dans le Parlement tenu à Weſtminſter en 1338. il défendit la ſortie des Laines d'Angleterre, & accorda pluſieurs priviléges aux Ouvriers étrangers pour les attirer dans ſes Etats. Il ne fut pas moins attentif à protéger la Navigation : les Marchands

de Londres s'étant plaint d'avoir été pillés par des Pirates Espagnols, il arma une Flotte, & fut lui-même en personne venger les dépradations commises sur ses Sujets. Il rétablit ainsi la liberté du Commerce & ajouta un triomphe naval à tous ceux qu'il avoit déja remportés sur terre.

Mais ce qui a occasionné le premier établissement des Manufactures, & l'aggrandissement du Commerce des Anglois, c'est l'imprudence des Souverains de Flandres : tout le monde sait que le Commerce de cette Province étoit autrefois l'un des plus florissants de l'Europe ; des Princes peu avisés, pour ne rien dire de plus, commencerent à charger le peuple & les manufactures, de taxes tellement onéreuses, que les Marchands les plus riches & les Ouvriers les plus habiles vinrent s'établir en ce Pays-ci. Cet avantage fut considérablement augmenté par la sage conduite de Henri VII. de Henri VIII. & surtout de la Reine Elisabeth. A la fin les cruautés des Espagnols dans les Pays-Bas acheverent d'y tout ruiner

& de transporter aux Anglois l'industrie, & par une suite nécessaire, les richesses des Flamands : desorte que le Commerce des premiers doit moins son origine à l'excellence de leur Constitution politique, ou à la sagesse de leur conduite, qu'aux mesures insensées & aux persécutions cruelles de leurs Voisins. On ne peut trop craindre un écueil où toute la puissance Espagnole s'est brisée : cependant dans combien d'Etats ose-t-on encore s'y exposer ? C'est toujours à regret que des Marchands & des Artisans quittent leur Patrie ; mais lorsqu'ils y sont forcés, ils ne manquent pas de se retirer dans le Pays où ils sont le plus à l'abri des troubles & des persécutions qui les font fuir de celui où ils sont nés. Une grande Reine occupoit alors le Trône d'Angleterre ; la sagesse & la tranquillité de son gouvernement y attirerent les Flamands. Aussi sous le regne glorieux de cette Princesse, le Commerce & la Marine d'Angleterre firent des progrès considérables ; & quelle en fut la suite ? Cette Reine s'étant

rendue ; par ses Flottes, Souveraine des Mers, devint l'arbitre de l'Europe. En 1579. elle établit une Compagnie de Turquie ; elle ouvrit à ses Sujets un nouveau Commerce à Archangel, par un Traité qu'elle fit avec le grand Duc de Moscovie. Les Anglois fonderent des Colonies en Amérique, & y cultiverent le Tabac & le Sucre, qui par degrés les ont mis en état de supplanter les Portugais.

Cromwel, qui étoit aussi grand homme qu'on peut l'être sans la vertu, après s'être emparé, sous le titre de Protécteur, de l'autorité suprême, fit goûter à l'Angleterre son nouveau Gouvernement, en la rendant au dedans plus florissante par son Commerce, & au dehors plus redoutable par ses forces Maritimes. Le Réglement qu'il fit pour empêcher les différentes Nations qui commercent avec l'Angleterre, d'apporter d'autres marchandises que celles que leur propre pays produit, est une des Loix les plus sages que la Politique pouvoit lui dicter pour le bien d'un Peuple qui n'a jamais été moins libre

. sous sa *Protection*, ni plus puissant que lorsqu'il l'a tenu sous le joug. (*a*)

(*a*) On ne doit pas être surpris que l'Auteur du *Traité de la Population* appelle tyrannique un Acte qui s'accorde si mal avec ces principes de bienveillance & de *bienfaisance* générales, qu'il veut & qu'il croit pouvoir établir parmi les hommes. C'est dommage qu'un plan si admirable dans la Théorie, soit impossible dans la Pratique. Comment amener tant de Nations différentes à reconnoître en même temps & la supériorité de celle qu'il choisit pour leur servir de modele, & cette *fraternité* commune dont il fait dépendre le bonheur de l'espece humaine? La Raison conseille, & l'Evangile ordonne à tous les hommes de se regarder comme freres, mais la Politique ne permet pas aux Nations les plus civilisées de se traiter autrement que comme rivales. Ce systême de fraternité universelle, bâti sur des fondements qu'un concours nécessaire de causes physiques & morales varie & détruit sans cesse, ressemble, plus que l'Auteur ne le pense, à la République de Platon. Les plus habiles Législateurs ont eu assez de peine à établir sur une base solide l'ordre & la prospérité d'une Nation particuliere. C'est peut-être passer les bornes prescrites à la sagesse humaine, que d'embrasser, pour ainsi dire, dans un même plan d'économie politique, les Peuples des quatre parties du Monde. On accusera, sans doute, *l'Ami des hommes*, de s'être laissé emporter à la chaleur de son imagination, & de n'avoir fait qu'un beau rêve; mais ce n'est pas un petit mérite que de pouvoir rêver comme Platon. D'ailleurs jamais Auteur n'a mieux rempli le titre de son Ouvrage, le sien ne respire en effet que le bien de l'humanité.

... *Quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,*
Plenius ac melius Chrysippo & Crantore dicit. Horat.

La gloire, la richesse, le bonheur d'une Nation, tout dépend de celui qui la gouverne; Louis XI. en délivrant ses Sujets de la tyrannie des Grands, leur fit éprouver un avantage réel dans l'augmentation de sa puissance. Si les besoins de l'Etat l'obligerent d'établir de nouveaux Impôts sur ses peuples, sa prudence lui fit imaginer de nouvelles ressources pour y subvenir. Il tenta différents moyens pour faire fleurir le Commerce dans son Royaume. De son temps il se tenoit à Geneve des Foires très-préjudiciables à la France; il en établit à Lyon de semblables; & pour y attirer les Marchands étrangers, il leur accorda les mêmes privileges qu'à ses Sujets. Les premieres étoient un gouffre où tout l'argent du Royaume alloit se perdre, celles-ci devinrent une source qui y apporta l'or de nos Voisins.

Un des plus grands Rois de la Monarchie, Henri IV. est aussi l'un de ceux qui ont le plus contribué à l'aggrandissement de notre Commerce. Il fit planter les Meuriers en France,

il y établit des Manufactures de ſoie & de toile. M. Colbert a ſuivi & perfectionné les plans que la ſageſſe de Henri IV. avoit tracés, & que ſous le Regne ſuivant on avoit trop négligés. Tout occupé qu'étoit ce Miniſtre du bien public, peut-être a-t-il été expoſé aux injuſtices populaires; mais quelle gloire ne s'eſt-il pas acquiſe dans la poſtérité ! Il ſera toujours mis au rang des plus grands Hommes de la Nation. Nous n'avons proſpéré dans le Commerce, qu'autant que nous avons ſuivi ſes maximes. En étendant les limites d'un Royaume, on ne fait ſouvent que lui ſuſciter de nouveaux ennemis; en le rendant plus riche, ſans allarmer ſes Voiſins, on le met plus ſûrement en état de leur donner la Loi.

A l'égard du Commerce actuel des Anglois, vous ſavez, Monſieur, qu'avec l'Italie, la balance eſt totalement contr'eux. La preuve en eſt dans les remiſes conſidérables d'argent qu'ils ſont obligés de faire, ſoit à Genes, ſoit à Veniſe.

Depuis qu'un Prince de la Maiſon

de Bourbon eſt monté ſur le Trône d'Eſpagne, leur Commerce avec cette Nation leur eſt beaucoup plus déſavantageux qu'il ne l'étoit auparavant. La balance eſt encore contr'eux dans celui qu'ils ont avec la Flandre, l'Allemagne & les autres Royaumes du Nord. Mais la Hollande, le Portugal, l'Afrique & les Indes Orientales, les dédommagent avec uſure, de ce qu'ils perdent avec les autres Nations.

Malheureuſement pour les Anglois, nous ſommes ceux de leurs Voiſins qu'ils aiment le moins & dont ils ont le plus de beſoin ; ils voient à regret, que dans le Commerce qu'ils ont avec nous, la balance eſt prodigieuſe en notre faveur, & il ne tiendroit qu'à nous de la rendre encore plus forte.

Nous prenons actuellement beaucoup de Tabac des Anglois, & du Bled dans les temps de diſette. Je ne doute pas qu'avec le temps la ſageſſe du Miniſtere ne remedie à ces deux inconvénients. D'un côté le terrein de la France eſt ſi fertile, que ſi nous profitions de l'exemple de nos Voiſins, nous ne ſerions jamais expoſés

à manquer de Bled. De l'autre, nous savons par l'expérience que nous avons des Colonies dans l'Amérique, aussi favorables aux plantations de Tabac que celles des Anglois. Telle est la Louisiane. Nous leur avons déja enlevé le commerce du Sucre, il ne nous seroit guere plus difficile de nous emparer de celui-ci. Du moins, pourquoi acheter de nos Voisins, ce dont nous pourrions nous fournir nous-mêmes ?

De pareils établissements exigent peut-être de grandes avances de la part du Gouvernement ; mais aussi quels avantages n'en retireroit-on pas dans la suite ? Il faut dans le Commerce, imiter la sage économie du Laboureur, qui ne plaint pas la dépense pour engraisser & ensemencer ses terres, parce qu'il est sûr de retirer son argent avec usure.

Il seroit à souhaiter que l'on pût engager les Fermiers-Généraux, qui ont la Régie du Tabac, & qui le prennent des Anglois ou des Hollandois, à acheter celui de nos Colonies ; on pourroit les dédommager

de ce qu'ils y perdroient dans les commencements, car il est sûr qu'avec le temps, ils trouveroient dans l'intérêt général, leur intérêt particulier. Par-là ils augmenteroient considérablement notre Commerce, & par conséquent les droits de la Douane, dont ils ont l'administration. Une pareille Compagnie peut être plus utile à l'Etat, que ne se le persuadent ceux qui prennent pour esprit toutes les plaisanteries que l'envie fait faire sur les gens riches. Leur crédit influe sur le Gouvernement ; c'est une espece de fonds public dont il peut toujours s'aider au besoin. Les ressorts de la Finance ne sont pas les moins nécessaires & les moins puissants pour mouvoir la machine d'un Etat. Il n'est question que d'empêcher qu'ils ne nuisent à ceux du Commerce. C'est l'accord parfait des uns & des autres, qui y fait circuler l'argent, l'unique moyen d'y entretenir l'abondance.

L'attention des Anglois sur tout ce qui peut leur être avantageux, devroit servir d'exemple à leurs

Voisins : il y a long-temps, Monsieur, qu'ils méditent un projet qui vous feroit grand tort, s'ils venoient à l'accomplir ; c'est de planter des Meuriers dans leurs Colonies, pour diminuer la quantité de Soie qu'ils sont obligés d'acheter de l'Italie. Ils ne négligent pas les plus petits objets. Si j'en crois ce que j'ai oui dire en Bretagne, ils ont eu la constance de venir pendant plusieurs années charger des Barques d'Huitres au rocher de Cançal, près S. Malo, & de les jetter dans la Mer sur leurs Côtes. Ces Huitres qu'ils ont semées, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, ont enfin, dit-on, produit le banc de Colchester, d'où l'on tire aujourd'hui celles qui passent pour les plus délicates de l'Europe, & qui se paient si cher à Paris. Je ne prétends point vous garantir ce fait, je ne sais trop même, s'il s'accorde avec la bonne Physique. Ce que l'on en pense parmi nous, est du moins une preuve de l'opinion que l'on y a de leur vigilance.

Les Laines sont la seule marchandise

que les François devroient tirer de l'Angleterre : elle a un besoin bien plus indispensable de nos Vins & de nos Eaux-de-vie. Indépendamment des avantages que dans notre Commerce respectif avec les Anglois nous avons sur eux, par la nature de notre climat; l'entêtement qu'ils ont pour nos modes, en est encore un essentiel ; c'est une espèce de tribut que leur folie paie à la nôtre, & que tous les efforts de leur politique n'a pû abolir. Ils nous épargnent même le soin de leur tendre des pieges ; ils nous blâment par humeur, & nous imitent par goût. Aussi épris que nous de toutes les nouveautés, ils sont obligés d'adopter les nôtres, parce que leurs Ouvriers exécutent, mais n'imaginent pas.

Sous Charles II. où la Cour d'Angleterre affectoit les mœurs Françoises, les Ouvriers Anglois contrefaisoient nos étoffes à mesure qu'elles paroissoient. Mais à peine y avoient-ils réussi, que la mode en introduisoit de nouvelles à Paris, qui bientôt parvenues à Londres y faisoient

tomber celles du pays; de façon qu'ils furent obligés d'y renoncer, & que ces Manufactures ne purent se soutenir. Le Roi Guillaume, pendant la guerre même, n'a pu entierement remedier à cet abus. L'unique effet des Actes du Parlement qui défendoit si sévérement l'entrée des marchandises de France en Angleterre, étoit d'y faire vendre plus cher & nos rubans, & nos galons.

Votre République n'a-t-elle pas besoin de toute sa sagesse pour empêcher qu'un pareil abus ne s'introduise parmi vous? On n'a à Genes que trop de penchant à imiter nos moeurs. Si la sévérité de vos Loix prouve l'attention des Chefs à veiller au bien général, elle suppose dans les particuliers un penchant violent à s'en écarter.

Ceux qui s'étonnent & qui se plaignent de ce qu'en France depuis quelques années, parmi les gens aisés, les hommes & les femmes s'habillent également de soie en Hyver comme en Eté, ne songent pas que nos Provinces Méridionales sont aujourd'hui

tellement peuplées de Meuriers, qu'elles nous aident beaucoup à soutenir nos Manufactures, & que nous ne pourrions trouver le débit du superflu de nos draps au Levant, si nous ne recevions en échange le superflu des soies des Pays avec lesquels nous trafiquons. D'ailleurs la plûpart des étoffes riches qui se fabriquent à Lyon, se vendent aux Etrangers. Heureusement pour nous, ils aiment nos modes; ils semblent ne venir à Paris que pour y étudier nos goûts. De retour chez eux ils ne trouvent de bien fait que ce qui vient de France. Hebert, la Duchapt & Marcel, sont peut-être les trois personnes de Paris les plus connues en Allemagne.

Il est impossible que le luxe ne regne pas plus ou moins dans une Nation riche & commerçante. Si, par excès de frugalité, elle vouloit renoncer à toutes les marchandises étrangeres dont elle pourroit se passer, que feroit-elle du superflu des siennes? Que deviendroient ses propres Manufactures? C'est à nous à

encourager toutes celles qui attirent chez nous l'argent de nos Voisins.

Les Manufactures & les Arts sont les principaux soutiens du Commerce. Les Espagnols, malgré tout l'or des Indes, sont pauvres pour les avoir négligés. Les meubles, les équipages & autres dépenses des gens qui ont le goût du faste & les moyens de le satisfaire, ne peuvent appauvrir une Nation, lorsqu'elle emploie ses propres matériaux, & que de l'excédent de la main-d'œuvre elle tire de l'étranger dequoi nourrir les Ouvriers. Par-là, elle entretient les pauvres avec l'argent des riches; ce qui est la meilleure distribution de la Société.

Dans quelque Nation que ce soit, ceux à qui le Gouvernement confie le soin du Commerce, doivent mettre toute leur attention à bien distinguer les canaux par lesquels les richesses arrivent, de ceux par lesquels elles s'écoulent. Le goût du luxe qui les attire dans un Pays, les épuise dans un autre. La frugalité est une vertu morale; mais aux yeux de la

Politique, elle eſt ſouvent moins avantageuſe à la Société que l'induſtrie.

L'argent eſt non-ſeulement la véritable meſure de la richeſſe intrinſeque d'un Etat, il eſt auſſi celle de l'avantage ou du déſavantage de ſon commerce avec l'Etranger. L'unique maniere de juger de l'augmentation ou de la diminution du fonds du tréſor public, eſt d'examiner ſi nos Voiſins emportent notre argent ou nous apportent le leur.

La Conſtitution du Gouvernement d'Angleterre, en admettant les Négociants, comme les autres Ordres de l'Etat, à la Chambre des Communes, a pourvu ſagement au bien de ſon commerce. Ils ſavent quelle en eſt la balance avec l'Etranger; ils s'apperçoivent de celui qui peut être avantageux à leur Nation. Ils ſont en état d'y veiller, & de propoſer les réglements néceſſaires. Ce ſont eux, qui, ſous le Roi Guillaume III. firent ſemer du chanvre & du lin en Irlande, & établir des Manufactures de toiles, pour diminuer la quantité de celles qu'ils étoient obligés de tirer de France.

On

On a beau lire dans son cabinet des Traités du Commerce, on apprend ce que c'est ; on n'apprend pas à le conduire. Il y a dans chaque chose une partie méchanique, que l'usage seul peut donner. La Science est en tout un grand avantage : peut-être même ne peut-on exceller dans aucun Art, si l'on n'en possede la Théorie ; mais celle-ci sans la pratique, doit toujours être suspecte. Il est aussi difficile que les Livres seuls fassent un habile Négociant qu'un parfait Médecin.

L'Esprit des Loix est trop inflexible pour se plier à toute la liberté que le Commerce exige. On traite de gain illicite celui qui n'est souvent que proportionné aux risques qu'un Commerçant est obligé de courir. Quelquefois on le trouve coupable lorsqu'il n'est que malheureux. C'est l'utilité générale, que l'on doit consulter sur tout ce qui est juste ou permis dans tous les cas particuliers. Notre Jurisdiction des Consuls, Tribunal si sage, est bien une preuve

que le Commerce ne veut pas être traité par les Loix ordinaires.

La découverte d'un nouveau chemin aux Indes Orientales par l'Océan, & celle de l'Amérique qui nous a fait connoître de nouvelles richesses & de nouveaux besoins, ont entierement changé la face de l'Europe par rapport au Commerce; celui de votre République & celui de Venise ont beaucoup diminué. La Hollande, un petit pays, est aujourd'hui une Puissance formidable: l'Espagne, une immense contrée, est devenue un Etat foible; elle s'est dépeuplée à mesure quelle s'est enrichie. La véritable richesse d'un pays, sont les hommes & leur travail.

Les Espagnols ont, sur-tout dans l'Arragon & dans la Castille des pays couverts de chênes extraordinaires, & de pins propres pour faire des mâts; mais l'indolence à laquelle l'or de l'Amérique les a accoutumés, est cause qu'ils aiment mieux le laisser aller à l'Etranger, que de se donner la moindre peine.

...Dans les Provinces qui confinent avec la France, les Paysans qui ne sont ni moins glorieux, ni moins paresseux que les hommes des autres états, trouvent que c'est bien assez que de semer eux-mêmes leur bled ; ils ne peuvent se résoudre à la fatigue de se courber pour le moissonner ; ils attendent tranquillement que leurs Voisins, plus laborieux, viennent chez eux faire leur récolte.

De combien les Anglois sont-ils plus vigilants & plus actifs ? Ils ont établi entre leurs Colonies & le Portugal, un commerce de bois qui est très-avantageux à l'Angleterre.

On remarque que les Portugais eux-mêmes sont devenus beaucoup moins industrieux depuis la découverte des mines d'or & d'argent dans le Bresil. Ils ont laissé les Anglois s'emparer des Isles Caraïbes, d'où ceux-ci tirent assez de sucre & d'indigo, non-seulement pour leur consommation, mais pour en fournir à leurs Voisins.

Quelle riche conquête est-ce pour les Anglois que la Jamaïque, qui est

seule plus grande que toutes les autres Isles qu'ils ont dans l'Amérique; dont le terrein est extrêmement fertile, & qui par sa situation est si favorable au commerce de contrebande, qu'ils font au préjudice des Espagnols; commerce que bien des gens regardent comme la premiere cause de la guerre qui vient d'être déclarée, & dont nous ne verrons peut-être pas si-tôt la fin.

C'est aux troubles de Religion (*) & aux guerres civiles qui ont si longtemps déchiré l'Angleterre, qu'elle doit en partie l'état florissant où sont aujourd'hui ses Colonies dans l'Amérique: il est tel, que peut-être le Gouvernement auroit-il sujet d'en prendre quelque ombrage. Elles sont si puis-

(*) En 1637. Cromwell eut le dessein, avec quelques Gentilshommes, de passer dans la Nouvelle Angleterre, pour se mettre à l'abri des violentes persécutions que l'Archevêque Laud exerçoit contre les Puritains: si Charles I. par sa proclamation Royale n'eût pas empêché l'exécution de ce projet, Cromwell, qui a rempli l'Univers du bruit de son nom, seroit mort ignoré dans l'Amérique; & l'Histoire de ces derniers temps n'auroit point à reproche à la *Majesté du Peuple Anglois*, un crime qui n'avoit point encore eu d'exemple, ni dans les siecles les plus barbares, ni chez les Nations les plus féroces.

ſantes, qu'il ſeroit dangereux de mettre leur obéiſſance à une trop forte épreuve. Les Actes du Parlement n'ont force de Loi dans chaque Colonie, qu'après avoir été revus par ceux qui en ſont les principaux Chefs. D'habiles Politiques ont déja prédit que quelque jour le nouveau Monde ſecouera le joug de l'ancien, & que ce ſeront les Colonies Angloiſes, les plus floriſſantes, qui donneront l'exemple à celles des autres Nations. Riches, comme elles le ſont, il eſt difficile en effet qu'elles reconnoiſſent encore long-temps ſur Mer les conditions onéreuſes auxquelles le Gouvernement les tient aſſujetties.

Avant que les Anglois euſſent des établiſſements dans l'Amérique, ceux d'entr'eux qui ſe trouvoient inquiétés, alloient ſe réfugier en Suiſſe, en Dannemarck, & dans les Villes Anſéatiques; & ainſi leur Patrie les perdoit pour jamais. Des Pays nouvellement découverts ont offert depuis, à ceux qui étoient perſécutés, des aziles, où ils ont été plus utiles à leur Pays, que s'ils euſſent continué à vivre en Angleterre.

Qu'il feroit heureux pour nous, si les Proteſtants, que la révocation de l'Edit de Nantes a contraints de ſortir du Royaume, ſe fuſſent de même réfugiés dans nos Colonies! Ils n'euſſent point porté à nos Voiſins nos principales richeſſes, c'eſt-à-dire, nos manufactures. Les relations qu'ils euſſent conſervées avec la France les euſſent entretenus dans l'habitude de la regarder toujours comme leur Patrie. Séparés de nous par la Religion, ils nous feroient reſtés unis par les liens de la Politique. Intéreſſés à la gloire de leur Nation, dont ils auroient encore fait partie, ils auroient continué à travailler à ſon avantage. Au fond de l'Amérique ils auroient le cœur François; à nos portes, ils ſont nos plus cruels ennemis.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXVI.

A Monſieur DE MONTCRIF, de l'Académie Françoiſe.

Sur l'art & les moyens de plaire. Différence des ſentiments & des uſages des François & des Anglois à cet égard.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

AU milieu du grand monde où vous vivez, & parmi les diſſipations de toute eſpece, il eſt heureux pour vous de pouvoir encore converſer avec les Muſes. Qu'il vous eſt beau ſur-tout de ne point oublier vos anciens amis ! Pour moi, je paſſe ici une vie ſimple, unie, & détachée de toutes les vanités humaines. Il eſt des temps où la ſolitude m'eſt néceſſaire ; j'aime à vivre tantôt à la Ville, tantôt à la Campagne : la foule du monde & le ſilence de la retraite me plaiſent alternativement : ces changements de ſituation, qui varient ou renouvellent les affections

de l'ame, lui ſont toujours agréables ; elle a beſoin quelquefois des amuſements les plus ſimples pour ſe délaſſer. La gravité de la Philoſophie n'empêchoit pas Socrate de jouer avec des enfants.

Comme je ne vais à la Campagne que pour y jouir des charmes de la retraite, je fais peu de cas de ces ſomptueux édifices, qui ſont autant de temples conſacrés à l'ennui. J'évite le plus que je puis ces vaſtes appartements, où l'on s'aſſemble en corps pour lui ſacrifier : cette foule de Valets qu'on rencontre à chaque pas dans les grandes Maiſons, me choque ; tout ce faſte ſent encore trop la Ville. J'habite au fond d'un Bois, & ſur le bord d'une fontaine, un petit Hermitage : autour de cet humble toit, tout reſpire le plaiſir & l'innocence. C'eſt-là que ſeul je philoſophe & que je jouis de moi-même. Je m'occupe à contempler les merveilles de la Nature ; en un mot, je ſuis heureux, tandis que ſous des lambris dorés, au milieu de la bonne chere & du jeu, les autres ſont accablés

de vapeurs. Si j'aime si fort la retraite, c'est qu'elle a sur moi le même effet que sur Montaigne ; & trouvez bon que je me serve de ses propres expressions ; j'y trouve une force à laquelle on ne peut espérer d'atteindre. *La solitude locale*, dit-il, *m'étend plutôt & m'enlargit au dehors : je me jette aux affaires d'Etat & à l'Univers plus volontiers quand je suis seul. Au Louvre & en la presse je me resserre, & contrains en ma peau. La foule me repousse à moi ; & ne m'entretiens jamais si follement, si licentieusement & particulierement qu'aux lieux de respect & de prudence cérémonieuse. Nos foibles ne me font pas rire, ce sont nos sapiences...*

J'avoue, malgré le goût que j'ai pour la vie champêtre, qu'elle donne aux mœurs quelque chose de rude. Les hommes sont d'autant plus grossiers, qu'ils vivent plus loin des Villes, & qu'ils sont moins ensemble. L'habitude de la politesse se perd aisément dans la solitude. Ainsi, je vous ai une véritable obligation du présent que vous avez bien voulu me faire

de votre *Essai sur la nécessité & les moyens de plaire*. Après l'avoir lu avec plaisir, je le relirai avec profit. Je m'en servirai comme d'un préservatif contre la rouille, que je puis contracter, soit au fond de ma retraite, soit parmi les chasseurs du renard, avec lesquels je vis quelquefois.

Comme vous avez passé quelque temps en ce Pays-ci, vous avez dû vous appercevoir qu'une des vertus caractéristiques des Anglois, est cette probité si essentielle dans le commerce de la vie : leur abord n'est pas prévenant : mais quand une fois on les connoît, on trouve chez eux de l'amitié & des sentiments autant que dans aucune autre Nation. On ne peut sur ce sujet leur donner trop d'éloges ; les sentiments sont le plus bel appanage de l'humanité. Mais malheureusement les Anglois ne comptent pas les attentions & les égards mutuels au rang des devoirs, ils dédaignent d'acquérir ces manieres polies & insinuantes, qui nous concilient la bienveillance des autres, & que par un excès tout opposé, nous

mettons souvent à la place des sentiments même. Le desir de plaire qui ne se trouve ici que rarement chez les Grands, est absolument ignoré des petits. La plûpart des Anglois ne regardent les regles du savoir-vivre que comme un joug qui rend la vie incommode.

C'est ici un Pays de liberté, & où chacun se pique de ne se gêner en rien : loin de cacher un naturel qui déplaît, on ajoute à ses autres défauts celui de vouloir paroître singulier. On n'entre dans aucune société, qu'aux conditions d'y être libre, c'est-à-dire, de n'y avoir aucun égard les uns pour les autres. Celui dont on dit qu'il ne se gêne pas, est sûrement un homme qui fait parade de sa grossiereté. La plûpart des vices s'introduisent dans le monde sous des noms de vertu. En de certains pays, l'insolence de la brutalité passe pour franchise ; ailleurs la bassesse de la flatterie s'appelle politesse.

Parmi nous, il faut qu'un homme qui veut faire sa fortune, s'étudie à

plaire ; ici, celui qui cherche à plaire, doit commencer par faire sa fortune. En France, un homme riche tâche de s'avancer à la Cour ; en Angleterre on fait plus, on le prévient. Quiconque a de grands biens, est ici beaucoup plus important qu'il ne le seroit par-tout ailleurs. C'est par-là qu'un Pair du Royaume se trouve en état de faire tête à un Ministre, & qu'un Négociant devient Membre du Parlement : aussi dans toutes sortes d'états, au lieu de s'étudier à plaire, on ne songe qu'à devenir riche, & alors on plaît toujours assez. L'Intérêt est un Dieu qu'on adore dans tous les pays ; mais il est, je pense, servi nulle part avec plus de dévotion qu'en Angleterre : il y a un temple aussi solidement bâti, pour le moins, que celui de la Liberté, & sûrement beaucoup plus fréquenté.

Selon la diversité des mœurs des pays, on y a de différentes notions des mêmes choses. Ce que l'on appelle à Paris un homme aimable, ne s'appelle à Londres qu'un homme

frivole; ce que nous nommons esprit, les Anglois le nomment *déraison*; (*) & ce qui nous paroît agrément, n'est à leurs yeux que de la folie. On ne connoît point ici cette espece d'hommes si commune parmi nous, qui, au lieu d'aspirer à la fortune, bornent leur ambition à être bien venus dans le monde, & qui se font du plaisir d'être souhaités & recherchés dans la Société, le plus grand bonheur de leur vie. Un tel Etre paroîtroit ridicule aux Anglois. Ils s'attachent au solide; & parmi eux, rien ne donne du crédit à un homme que ses richesses. C'est la sorte de mérite qui éclipse tous les autres. Quelqu'un contoit un jour un fait qui ne paroissoit pas vraisemblable; un homme de la compagnie prit la liberté de lui laisser voir qu'il osoit en douter. Monsieur, répondit cet Anglois, je tiens la chose d'un Gentilhomme de la Province de Kent, qui a quatre mille livres sterling de rente. Il fallut se rendre à cette raison.

Les femmes participent beaucoup

(*) *Non-sense.*

ici de la façon de penſer des hommes. Auprès de celles qui donnent dans la galanterie, l'art de plaire ne ſe borne pas à des manieres agréables, à des complaiſances, des ſoins & des flatteries ; toutes ces choſes ne leur paroiſſent que ce qu'elles ſont, que des bagatelles. La plûpart de ceux qui parmi nous paſſent pour hommes à bonnes fortunes, auroient de la peine à réuſſir auprès d'une Angloiſe, elle ne ſe rendroit non plus aux douceurs de leur jargon, qu'à l'ambre dont ils ſont parfumés. Ces Officiers Irlandois, ces heureux mortels, qu'une riche Douairiere va chercher quelquefois juſques dans la lie du peuple pour les épouſer, ne doivent que rarement le don de plaire aux charmes de leur eſprit & de leurs manieres.

D'ailleurs les Anglois, qui la plûpart ſe donnent pour Philoſophes, trouvent ces ſoins & cette complaiſance, que le Sexe exige, au deſſous d'eux. Cela étoit bon pour les ſiécles d'ignorance, où en effet on trouvoit parmi eux de preux &

galants Chevaliers autant qu'ailleurs. Depuis ce temps, les hommes sont devenus moins complaisants, & les femmes se sont faites, petit-à-petit, à être moins difficiles; aujourd'hui elles sont contraintes à les prendre tels qu'ils sont. Les François sont souvent galants sans être amoureux; les Anglois sont toujours amoureux sans être galants.

Quoique dans cette Nation on étudie assez peu l'art de plaire, on y distingue cependant une classe particuliere d'hommes, que la nécessité oblige d'en chercher les moyens; ce sont les gens d'Eglise. Ceux qui visent à l'Evêché, sont tous Courtisans de profession: ils se piquent de la politesse la plus recherchée, quoique la leur soit si affectée & si ridicule, qu'elle est communément un objet de plaisanterie à la Cour. Ici, comme vous savez, il est rare qu'un homme de condition entre dans l'état Ecclésiastique. On est obligé de donner les plus grands Bénéfices à des gens de College, qui n'en perdent jamais les manieres, & qui, quoique toujours

attentifs à copier celle du monde ; sont néanmoins mal-adroits à les imiter. Il semble que la pédanterie leur imprime un caractere indélébile. Le ton de leurs Ecrits, comme celui de leurs discours, tout annonce chez eux le dessein de plaire ; mais ils sont bien loin d'en connoître l'art. Un d'entr'eux prêchant un jour à la Cour, dit en finissant son Sermon, *que ceux qui n'en profiteroient pas, iroient habiter pendant toute l'Eternité un lieu que la politesse ne lui permettoit pas de nommer devant une Assemblée si respectable.*

En Angleterre, comme en France, il me paroît que de tous les hommes, ceux qui plaisent le plus généralement, sont ceux qui ont de la gaieté & de la douceur, sans aucun mélange de vanité. Un homme de ce caractere n'a pas même besoin d'esprit pour être du goût de tout le monde ; au contraire, un esprit mélancolique peut se faire estimer, mais rarement se faire aimer. Combien connoissons-nous de gens estimables avec lesquels nous ne voudrions pas vivre ?

Il

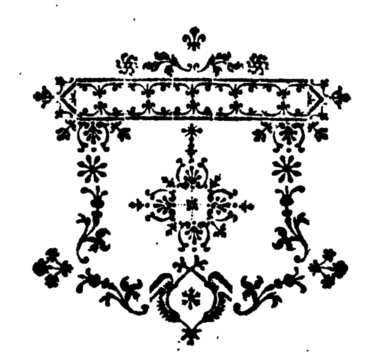
Il faut qu'un homme né sans gaieté ait beaucoup de mérite pour réussir dans la Société. Heureux sont ceux qui plaisent sans qu'il leur en coûte rien ! Mais je m'apperçois que j'entre dans une matiere qu'il ne convient qu'à vous de traiter. Il faut posséder les moyens de plaire pour pouvoir les enseigner aux autres.

Cette réflexion, Monsieur, me ramene à votre Ouvrage. Je l'ai fait voir à plusieurs Anglois, faits pour en juger, ils l'ont trouvé comme moi également louable, & par son objet & par la maniere dont vous l'avez rempli. Quoique Montaigne ait dit qu'il se fioit plus à la vertu de tempérament, qu'à la vertu acquise par le secours des réflexions ; il n'en est pas moins vrai que la Société doit beaucoup à ceux qui dans leurs Ouvrages se proposent de faire des Citoyens vertueux. Tel est le but du vôtre. Ce desir de se faire aimer que vous voulez que l'on imprime en nous dès l'enfance, ces qualités propres à plaire dont vous nous faites sentir la nécessité, sont puisées dans les

ſources les plus pures de la Morale ; & vous ne permettez de les employer que dans la ſeule vue de ſe concilier la bienveillance des autres en procurant le bien de la Société. Vous faites ſentir enfin qu'on ne peut être véritablement aimable ſans être eſſentiellement vertueux.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXXVII.

A Monsieur l'Abbé HUBERT.

Sur ce qu'en Angleterre on s'adonne trop à la Politique. Sur la véritable liberté & quelques autres points touchant la constitution du Gouvernement Anglois.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

S'IL est vrai qu'en France les esprits raisonnables ne s'appliquent pas assez à la Politique, il est sûr qu'en Angleterre les esprits communs s'en occupent trop; elle dérange plus de têtes qu'elle n'en regle, parce qu'elle demande une application que la plûpart ne comportent pas, & des lumieres que peu d'hommes sont en état d'acquérir.

Les principes qui sont la base de la Morale sont simples, & la Nature les a gravés dans tous les cœurs: ceux qui sont le fondement de la Politique, sont tellement composés,

qu'après l'expérience de tant de Nations & de tant de siecles, on ne les a pas encore bien constatés. Lorsque l'une apprend inutilement aux hommes à ne point faire aux autres ce qu'ils ne voudroient pas qu'il leur fût fait, & qu'ils sont assez aveugles, pour ne pas reconnoître que c'est en cela que consiste leur véritable intérêt, c'est à l'autre à trouver les moyens les plus sages de les y ramener malgré eux, & de les contenir dans les bornes de la Justice. Mais autant il est aisé de prescrire ce que les particuliers doivent à la Société, pour les avantages dont elle les fait jouir, autant il est difficile de régler ce que la Société doit à chacun d'eux, pour ceux qu'elle retire de leur concours mutuel à l'utilité commune, puisque selon les temps & les circonstances, on est nécessité de sacrifier l'intérêt particulier à l'intérêt général, & que dans tous les cas le salut du Peuple est la Loi suprême.

Vous êtes, Monsieur, de ce petit nombre d'hommes choisis, qui sont faits pour examiner utilement pour

eux-mêmes & pour leurs Concitoyens, une matiere si délicate & si importante. La finesse & la sagacité de votre esprit, l'étendue de vos connoissances, & les liaisons que vous avez eues avec les plus grands Politiques d'Angleterre, vous mettent plus à portée qu'un autre d'approfondir un Art, que l'on peut appeller le complément de la sagesse humaine.

Si l'on en croit quelques Auteurs qui ont écrit sur le Gouvernement Anglois, le mot de Liberté qui a causé tant de disputes, & fait répandre tant de sang dans ce Pays-ci, n'y est pas encore bien entendu. En général il est vrai, comme l'a remarqué Hobbes, que quand les Particuliers ou les Sujets demandent la liberté, ils entendent par ce mot la domination, ou la souveraine puissance, à quoi pourtant leur ignorance fait qu'ils ne prennent pas garde. Vous savez que tandis que les Ecrivains du Parti mécontent se plaignent qu'il n'y a plus de liberté en Angleterre, d'autres exagerent celle qui y régne, & en font de si grands éloges, qu'on

croiroit que la forme du Gouvernement Anglois n'a rien à craindre des viciſſitudes & des révolutions auxquelles toutes les inſtitutions humaines ſont ſujettes.

La véritable Liberté eſt ce qui exempte un homme de la ſujétion d'un autre, autant que l'ordre de la Société le permet. Elle ne donne pas à chaque Particulier le privilege de ne faire que ce qui lui plaît, mais ſeulement de faire tout ce qui n'eſt pas contraire au bien général. Comme elle tire toute ſa force des Loix, où l'on peut les violer avec impunité, on ne peut pas dire qu'elle ait des fondements bien aſſurés. Il n'eſt point d'atteintes qui ne les ébranlent. On ne s'apperçoit pas toujours de celles qui portent le coup fatal : ainſi cet édifice conſtruit avec tant d'art & de ſoins, s'écroule quelquefois au moment où l'on y penſe le moins.

Si la Liberté conſiſtoit dans la variété des cultes religieux, & dans une licence effrenée de parler & d'écrire, on pourroit dire que les Anglois en jouiſſent auſſi pleinement

qu'aucun Peuple de la Terre en ait jamais joui. Mais peut-être que pour constituer la vraie & parfaite liberté, il faut quelque chose de plus qu'un son vuide, & que la licence & de la langue & de la plume.

En effet, ceux qui seroient esclaves & de l'ambition & de l'intérêt, pourroient-ils se dire libres ? Dès qu'on a échangé sa liberté pour des richesses ou des honneurs, ne l'a-t-on pas véritablement aliénée, & n'est-ce pas ainsi que tous les Etats libres ont été assujettis ?

Ceux à qui une Nation confie le précieux dépôt de sa Liberté, peuvent sacrifier l'intérêt public à leur intérêt particulier, & comme ils ont le droit de faire des Loix, toutes celles qu'il leur plaît d'établir, sont autant de chaînes qui lient les mains de ceux qui leur ont confié la suprême Puissance. Il ne faut pas moins qu'un effort général pour les rompre, & le Peuple peut se trouver tellement embarrassé, qu'il n'est plus en état de le tenter.

Je ne prétends pas insinuer par-là

que les Anglois aient rien perdu de cette même liberté pour laquelle leurs Ancêtres ont tant combattu : je ne veux que vous faire sentir combien il est probable qu'ils ne la conserveront pas toujours. Le changement des mœurs entraîne nécessairement celui du Gouvernement. L'opération de la corruption est imperceptible, mais l'effet n'en devient par-là que plus à craindre.

Les Anglois qui aiment à se comparer aux Romains, doivent songer qu'aussitôt que ces fiers Vainqueurs du Monde connurent la soif des richesses, ils perdirent l'esprit Républicain, l'unique fondement de leur puissance & de leur liberté. Rien n'est si opposé à l'amour de la Patrie que l'intérêt particulier, & vous avez dû vous appercevoir que l'esprit qui anime ici les différents Partis, est tout au moins suspect.

La Liberté ne peut subsister sans l'amour de la Patrie, & peut-être sans une espece de fanatisme qu'un concours de causes physiques & morales rendroit aussi difficiles à déraciner

chez de certains Peuples, qu'il le ſeroit de l'inſpirer à d'autres. Les Romains, toujours occupés de la grandeur de leur Nation, ſe faiſoient un devoir de ſacrifier leurs intérêts perſonnels à celui de la République. Chez eux, l'avantage particulier réſultoit de l'attachement de chacun à la cauſe commune. Un Bourgeois de Rome ſe croyoit fait pour commander aux Rois. Les Anglois ſont un Peuple raiſonnable & commerçant, qui ne cherche qu'à s'enrichir : ils n'ont pas, pour préférer le bien public à leur bien particulier, ce puiſſant motif qui faiſoit agir les Romains, ce deſir de la gloire & cette ardeur héroïque qui ont rendu ceux-ci les maîtres du Monde. Les Romains ne ſont devenus commerçants que pour s'en aſſurer la conquête ; les Anglois n'arment dans l'Europe que pour y étendre leur commerce. Si l'intérêt public leur fait prendre les armes contre leurs Voiſins, les plus éclairés d'entr'eux avouent qu'il eſt plus ſouvent le

prétexte, que la cauſe de leurs diviſions domeſtiques.

Voici la peinture que fait des principaux chefs du Parti oppoſé à la Cour, un des Auteurs qui paſſe pour connoître le mieux l'état préſent de l'Angleterre ; *Malheureuſement*, dit cet habile Politique, *il n'eſt que trop vrai que l'oppoſition au Miniſtere eſt fondée principalement, ſinon uniquement, ſur l'avarice* (*). *Ceux qui la ſoutiennent ſont exclus des avantages qui réſultent du pouvoir & des charges ; & en cela conſiſte tout le myſtere de l'oppoſition, quelque art que l'on emploie à le déguiſer. Si le Miniſtre pouvoit trouver les moyens de ſatisfaire les paſſions dominantes de ceux qui lui ſont contraires, s'il pouvoit les raſſaſier d'emplois & de penſions, il lui ſeroit aiſé de gouverner ſans trouble, juſqu'à ce qu'il eût porté le pouvoir de ſon Maître au-deſſus de celui de ſon Parti.*

Quelle idée nous donne-t-on là,

(*) *Multorum crudelitas & ambitio & luxuria ut paria peſſimis audeat, fortunæ favore deficitur. Eadem velle eos cognoſces, da poſſe quantum volunt.* Sen.

Monſieur, de tant de Perſonnages illuſtres & qui paroiſſoient ſi animés du zele du bien public ? Il y a toute apparence qu'elle eſt exagérée par la chaleur du mécontentement ; mais on ne peut nier que tel qui a déclamé à la Chambre des Communes contre le Gouvernement, n'en ait fait l'apologie à celle des Pairs, dès qu'il a plu au Roi de l'y admettre. Ne ſoyons pas ſurpris de toutes ces variations & de toutes ces contradictions ; ſelon les circonſtances, les hommes changent de ſentiments & de langage. Il ne faut pas même les ſoupçonner toujours de mauvaiſe foi. L'amour-propre faſcine les yeux de la plûpart. Ils ne voient réellement les objets, que comme ils ſont intéreſſés à les voir. Il y a plus de ſottiſe que de malice dans les hommes ; ce n'eſt point la méchanceté, c'eſt la vanité qui eſt le principe de toutes leurs actions.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXVIII.

A Monsieur DE CRÉBILLON, fils.

Sur les eaux de Bath, la Compagnie qu'on y trouve, & la maniere d'y vivre.

De Bath, &c.

MONSIEUR,

ENFIN j'ai satisfait une de mes grandes curiosités, & j'ai vu les eaux de Bath. Je n'ai point été à celles de Scarborough, de Tumbridge, ou d'Epsom, parce qu'elles ne sont plus à la mode, & que si l'on veut aller aux eaux sans être malade, il faut du moins aller où l'on est sûr de trouver la meilleure Compagnie.

Bath, à mon avis, ne mérite pas moins l'attention d'un Etranger que les Villes d'Oxford & de Cambridge, qui en sont plus communément l'objet. Dans celles-ci, que leurs Universités ont rendu si célebres, on peut faire connoissance avec des Savants du premier ordre ; dans celle où je

suis à présent, on ne trouve pas un monde qui sache si bien le Latin ou le Grec; mais on n'en trouve un autre avec lequel il est plus doux de vivre. Je veux parler de cette moitié de la Nation, qui, dans tous les Pays, est la plus aimable. Bath est le lieu de l'Angleterre où le Sexe aujourd'hui se plaît le plus, & où par conséquent il songe le plus à plaire. Ceux qui croient qu'il en est des eaux de Bath comme de celles de Bourbon, où l'on ne trouve que des gens infirmes, paralytiques ou valétudinaires, se trompent; au contraire, c'est ici le lieu de l'Angleterre où l'on se porte le mieux, & où l'on tire le meilleur parti de sa santé.

Je puis vous l'assurer, Monsieur, les eaux de ce lieu si riant, méritent bien leur réputation. Un Mari se plaint-il de ce que sa femme lui refuse depuis long-temps un héritier, les Médecins lui conseillent de l'envoyer à Bath, & bientôt elle éprouve l'efficacité des eaux. Elles sont encore un remede sûr pour les vapeurs des Belles; & ce qui surprendroit tout

autre que vous, que rien ne peut étonner de leur part, c'eſt que la vertu de ces eaux n'agit que ſur le Sexe. Je connois pluſieurs ſortes de maladies qu'elles guériſſent chez les femmes, ſans que les hommes en reçoivent le même ſoulagement, comme la mélancholie, la jauniſſe, la conſomption même, quand le mal n'eſt pas invétéré.

La Compagnie que l'on trouve à ces eaux eſt toujours de bonne humeur, & l'on demeure d'áccord qu'elles tirent leur principale vertu de la gaieté qui y regne. Si un Etranger veut apprendre la Langue du Pays & connoître les Dames d'Angleterre, il doit venir paſſer ici quelque temps. Il n'eſt pas aiſé de les voir à Londres. Ce n'eſt pas que les hommes y ſoient jaloux, c'eſt que les femmes y ſont farouches & inacceſſibles ; ici au contraire elles ſont du commerce le plus doux & le plus facile. Elles y mettent à profit toute la liberté de la Campagne, & toute la familiarité des eaux. Vous, Monſieur, qui ſans avoir pris parmi nous le titre

de Spectateur, en faites quelquefois les fonctions dans vos Ouvrages ingénieux, vous qui démêlez avec tant de finesse les plus petits ridicules de ce Sexe, en qui tout, jusqu'aux défauts, prend la forme des graces ; je crois que vous vous amuseriez beaucoup de toutes les Scenes qui se passent aux eaux de Bath, & que votre heureuse imagination en sauroit bien tirer parti.

Lorsqu'une jeune Veuve ou une Douairiere surannée, veulent encenser de nouveau les Autels de l'Hymen, c'est ici qu'elles viennent sacrifier à ce Dieu ; c'est ici que les hommes à bonnes fortunes se rendent de tous côtés pour établir leur réputation. Enfin, c'est ici le lieu de la Grande-Bretagne où les Irlandois sont le mieux reçus. Celui qui a fait parler de lui l'Automne aux eaux de Bath, fait infailliblement du bruit l'Hyver suivant à Londres. Il excite la curiosité des Duchesses, & attire sur lui les regards de toutes les femmes de la Cour.

Il semble que l'air de cette Ville

inſpire le goût du plaiſir, on lui ſacrifie juſqu'aux heures de ſolitude. On y lit nos Ouvrages nouveaux, & ſans vous faire de compliment, je n'en connois point que l'on y ait autant goûtés que les vôtres. Ils ſont déſormais au rang de ceux dont la lecture fait partie du régime que l'on y obſerve.

A Londres, c'eſt communément quelque choſe d'aſſez triſte qu'un cercle d'Angloiſes qui prennent leur thé. Les hommes les plus galants craignent de s'y préſenter. Elles y parlent peu, à moins que la médiſance ne leur délie la langue. A Bath, au contraire, les tables de thé ſont extrêmement gaies; auſſi celui qu'on y prend eſt-il différent de celui dont on uſe en Angleterre & dans le Pays de Galles. Le thé ordinaire n'a aucune vertu ſur les eſprits; celui de Bath les éveille & donne de l'enjouement aux plus triſtes. Il eſt fait avec de l'eau-de-vie d'Arac, du citron & du ſucre. Le même vin ne communique pas plus de chaleur, & n'inſpire pas plus de gaieté. Auſſi les Dames à Bath

Bath en font grand usage. C'est ce qu'elles appellent du thé d'Arac, & que par-tout ailleurs on nomme de la *Ponche*. A Londres, les femmes, du moins celles qui veulent passer pour raisonnables, sont obligées de se contraindre, & ne peuvent guere boire de liqueurs qu'en secret ; ici les eaux d'anis, de citron, des Barbades, &c. font partie de l'équipage de la table de thé (*).

Enfin autant les hommes s'amusent aux courses de New-Market, autant les femmes de leur côté se plaisent aux eaux de Bath. Elles sont en effet ici, tout autres qu'elles ne sont à Londres ; & ce qui produit en elles une différence si remarquable, c'est la gênante uniformité de leur vie ordinaire. Premierement, comme femmes, elles se vengent ici par un mois de liberté & de divertissement,

(*) Dans la Comédie de Congreve qui passe pour son chef-d'œuvre ; & qui peint le mieux les mœurs de son temps, THE WAY OF THE WORLD, Mirabell déclare à Mademoiselle Milleamant comme un des articles à signer avant le contrat de mariage, qu'il faut qu'elle bannisse de sa table de thé toute eau d'anis, de citron, de cinnamomon, des Barbades, &c.

de la contrainte & de la triſteſſe où le joug de l'habitude les retient dans la Capitale le reſte de l'année. Les mœurs peuvent être différentes, mais le Sexe eſt par-tout le même ; il aime à jouir de ſes droits, & s'il en eſt dépouillé par l'injuſtice ou par le caprice des hommes, par la mode ou par les préjugés, il emploie tout ce qu'il a de reſſources pour y rentrer dès qu'il en trouve les occaſions : dans les Pays même où on les traite en eſclaves, elles trouvent les moyens de commander à leurs Maîtres. Secondement, celles de ce Pays-ci ont une raiſon de plus pour aimer à faire uſage de leur liberté ; c'eſt d'être nées ſous un Gouvernement qui en inſpire l'eſprit. D'ailleurs leur tempérament mélancolique, qui ſouvent les éloigne du plaiſir, doit le leur rendre plus ſenſible quand elles veulent s'y livrer. Une coquette s'y abandonne ſans réflexion toutes les fois qu'il ſe préſente, ce qui fait peut-être qu'elle le goûte moins. Pour une Angloiſe, c'eſt une affaire capitale & raiſonnée. Une partie de

Bath est peut-être le fruit de six mois de méditation & d'intrigues : il a fallu faire la malade, gagner les Domestiques, corrompre le Médecin, presser une Tante, tromper un Mari, en un mot, recourir à toutes sortes d'artifices pour y réussir. On cherche à se payer de toutes les peines qu'on a prises. Le plaisir est d'autant plus attrayant pour les Angloises, qu'il leur est moins familier & leur coûte davantage. Les Mélancoliques sentent plus vivement la joie que ceux en qui elle est habituelle.

Au reste les eaux de Bath joignent à toutes les vertus dont je vous ai parlé, celles des eaux du Léthé. Pour peu qu'une femme en boive, elle perd le souvenir de tout ce qui lui est arrivé dans ce séjour d'enchantements. Vainement, à Londres, un jeune Renaud croît reconnoître l'amoureuse Armide dont il a adoré les charmes, il n'y retrouve plus qu'un Dragon de vertu dont le seul regard fait trembler le Chevalier le plus audacieux. J'ai oui dire que les eaux d'Aix-la-Chapelle avoient à peu près

toutes les mêmes vertus (*) : je laisse aux Naturalistes à examiner ce fait, & à nous en apprendre la véritable cause.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

(*) Nous apprenons de Ciceron, que chez les Romains les eaux de Pouzzol avoient la même réputation, & probablement la même efficacité dans tous les cas. *Puteolos plurimi & lautissimi solent esse in iis locis.* Cic. ad Att. Lib. IV. Ep. X.



LETTRE LXXXIX.

A Monsieur H * *.

Conversation avec un Pair d'Angleterre. Que dans les débats du Parlement on songe souvent plus à faire du bruit qu'à servir la Patrie.

De Northampton, &c.

MONSIEUR,

UN mot suffit au Sage pour entendre ; un mot suffit à celui qui ne l'est pas pour se trahir. Cette réflexion morale sent le début de l'Apologue, & vous vous attendez peut-être que je vais vous en envoyer un que vous puissiez mettre en Vers, & que vous ne manqueriez pas d'embellir par les graces de votre imagination. Mais ce n'est point une fable que je vais vous conter, c'est un de ces faits qui ne méritent d'être remarqués qu'autant qu'ils prouvent que la plûpart de ces hommes qui nous paroissent si grands à l'aide de tout l'artifice qu'ils emploient pour

nous en impofer, redeviennent bien petits quand ils fe laiffent voir dans leur fimple naturel. C'eft alors que dans le Citoyen zélé pour le bien public, on ne trouve plus qu'un efprit ambitieux ou turbulent, & que celui que l'on croyoit l'ami de la Patrie ne paroît plus que l'ennemi du Miniftre.

Je foupai hier avec un Membre du Parlement extrêmement célebre par fon amour pour la Liberté, ou du moins par fon oppofition à la Cour; car il faut prendre garde de s'y tromper, on prend fouvent ici l'un pour l'autre. Le Pair du Royaume dont je veux vous parler, a la réputation d'un homme de beaucoup d'efprit: il eft un de ceux qui ont le plus de crédit à la Chambre Haute. La forte d'éloquence qui lui eft particuliere, a plus d'une fois déconcerté le Duc de Newcaftle; il eft ami de Milord Bolingbrooke; M. Pope lui a adreffé la troifieme de fes *Epîtres Morales*; en un mot, rien ne lui manque pour fixer fur lui l'attention du Public, & pour exciter la curiofité d'un Etranger. A ces titres il méritoit

toute la mienne, je fus charmé que le hazard pût me procurer un tête-à-tête avec un homme d'une si grande réputation.

Je fis long-temps tout ce que je pus pour avoir une conversation suivie avec cet illustre Défenseur des libertés de l'Angleterre, j'avois tout lieu de me flatter que la sienne ne pouvoit manquer d'être pour moi aussi instructive qu'agréable. Cependant mes espérances furent trompées ; tantôt il me parla de la beauté des Vers de M. Pope, & tantôt des voyages du Chevalier Ogletorpe : il m'entretint aussi de l'Histoire ancienne de M. Rollin, & de celle de la Chine du P. du Halde. Je fus même surpris, je l'avoue, de le trouver assez au fait de notre Littérature Françoise*, pour savoir à quoi s'en tenir sur le mérite de certaines feuilles périodiques qui paroissent toutes les semaines à Paris, *& qui ont moins l'air de Critiques propres à éclairer l'esprit & perfectionner le goût, que de Satyres uniquement destinées à entretenir la malignité des sots.* Ce sont ses

propres expreſſions ; mais outre qu'il ne m'apprenoit rien de nouveau, je voulois le faire parler ſur des matieres d'une tout autre importance. Je lui demandai s'il ne ſe rendroit pas à Londres pour l'ouverture de la Séance prochaine du Parlement. » Oui, „ Monſieur, me dit-il, c'eſt mon „ devoir, & je le remplirai ; mais je „ n'y ai plus de plaiſir. " Comment, Milord, repris-je, vous n'y avez plus de plaiſir ! Et pourquoi ? „ *C'eſt*, „ me répondit-il, *que je ne m'échauffe* „ *plus*. J'approche de mes ſoixante „ ans, & toute ma chaleur eſt paſſée. „ J'ai vu un temps où plus jeune & „ le ſang bouillant dans mes veines, „ je faiſois du bruit dans la Chambre. „ J'aurois parlé deux heures de ſuite „ ſans perdre haleine ; & ſi mon avis „ étoit contredit, Dieu ſait comme „ je le ſoutenois. Mais aujourd'hui „ ce n'eſt plus cela ; je ne puis pas „ même élever aſſez ma voix pour „ me faire entendre. De nouveaux „ venus m'ont éclipſé ; je ne brille „ plus. Je dis mon avis, & puis „ c'eſt tout. Il m'eſt cruel d'en être

„ réduit-là après avoir joué pendant
„ plusieurs années un des premiers
„ rôles dans le Parlement. Vous ne
„ sauriez vous imaginer le plaisir qu'il
„ y a à parler, lorsque l'esprit de parti
„ & la chaleur de la dispute vous
„ emportent, quand vous êtes sûr
„ que le rapport de ce que vous
„ aurez dit à la Chambre, troublera
„ la digestion du Ministre, & inquié-
„ tera le Roi à son souper. Ah, Mon-
„ sieur, voilà les prérogatives que
„ nous avons nous autres Seigneurs
„ Anglois, & que les vôtres ne con-
„ noissent pas.... Mais c'est une satis-
„ faction que je ne goûte plus, &
„ que je regrette tous les jours. Que
„ Milord C** est heureux! quoiqu'il
„ soit de mon âge, il n'est point
„ d'affaires importantes sur lesquel-
„ les il ne parle encore le premier,
„ le plus haut & le dernier. Il n'a
„ rien perdu du feu de sa jeunesse.
„ Pour moi, encore un coup, *je ne*
„ *m'échauffe plus.*

Il accompagna ces derniers mots d'un profond soupir; & ce fut-là, Monsieur, sans que j'aie altéré en rien

la vérité, ce que la conversation de ce Membre du Parlement eut pour moi de plus curieux & de plus instructif. Il n'y fut pas même question de l'amour de la Patrie ; & la liberté de parler fut moins envisagée comme une voie de procurer le bien de la Nation, que comme un moyen de mortifier le Ministre.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XC.

A Monsieur l'Abbé D'OLIVET.

Révolutions dans l'Empire des Lettres. Caractere de Rousseau. Décadence des Auteurs François. Dispute sur les Anciens & les Modernes. Le bel esprit trop estimé, le bon sens trop négligé. Jugement sur plusieurs Auteurs.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LES Ouvrages de génie donnent autant de réputation à une Nation que ses conquêtes : ces especes de triomphes dans les Lettres ne l'honorent pas moins que ses triomphes dans les armes. La Postérité place au même rang le Héros, & celui qui le chante.

Les grands Hommes, que le siecle de Louis XIV. a produit dans l'un & l'autre genre, ont également excité la jalousie de nos Voisins. Ceux à qui la gloire de la France porte le plus d'ombrage, les Anglois, n'ont pas fait

moins d'efforts pour lui disputer la prééminence dans la République des Lettres, que pour s'opposer à l'aggrandissement de sa puissance dans l'Europe.

Il est sûr que de leur côté ils ont beaucoup contribué à l'avancement de la Philosophie ; mais peut-être ont-ils tort de penser, que *dans l'éloquence, comme dans la Poésie, dans l'Histoire même, & dans les autres genres de Littérature, aucun Peuple ancien ou moderne ne les a surpassés* : du moins ce sont ces prétentions qu'il ne leur est pas aisé de justifier.

L'Empire des Lettres a ses révolutions comme les autres Empires : il a passé dans ces derniers temps des Italiens aux François. Aujourd'hui les Anglois travaillent avec ardeur à nous en déposséder ; & j'ai regret que nous ne fassions pas, pour nous y soutenir, autant d'efforts que nos Voisins en font pour s'en rendre les Maîtres.

Si la gloire du Parnasse François n'est pas entierement éclipsée, elle s'obscurcit de jour en jour. Sous un

nouvel Auguste nous n'avons plus de Virgile. Tandis qu'un Roi, l'amour de ses Peuples, à la tête de ses Armées, étonne toute l'Europe par la rapidité de ses conquêtes; nos Muses dégénérées ont tenté vainement de les célébrer : elles n'ont encore sû bien exprimer que l'impuissance de leur zele. Des Princes qui soutiennent dignement tout l'éclat des plus grands noms à la guerre, ont beau signaler leur valeur, ils ne reçoivent plus de couronnes que des mains de la Victoire.

Rousseau avoit montré à nos Poëtes, où se cueillent sur le Parnasse ces Lauriers, qui immortalisent également; & celui qui les donne, & celui qui les reçoit. Soit qu'ils n'aient pas eu assez de force pour se soutenir dans la route qu'il leur avoit tracée, ou qu'ils aient eu le malheur de prendre des sentiers qui les ont égarés, ils n'en ont rapporté qu'une moisson de fleurs passageres. A des faits immortels, ils n'ont élevé que des monuments d'un jour.

Dans les Ouvrages d'un autre genre

nous ne sommes pas plus heureux : toutes les fois qu'il m'est arrivé de faire un tour chez les Libraires François qui sont ici établis, j'ai toujours été fâché de les trouver si bien fournis de tant de Livres nouveaux qui s'impriment journellement à Paris, & qui déshonorent notre Nation aux yeux des Etrangers.

Aujourd'hui, grands dans les petites choses, & petits dans les grandes ; Philosophes dans les bagatelles, & frivoles dans la Philosophie : au lieu de travailler à l'avancement des connoissances humaines & à la perfection des Arts, nous ne songeons qu'à satisfaire le goût qu'on a dans ce siecle pour toutes les choses superficielles.

Il n'est que trop vrai, Monsieur, que le Savoir est totalement négligé parmi nous, c'est à ceux, qui, comme vous, occupent les premiers rangs dans la Littérature, à s'en plaindre. Les Chaires que le Restaurateur des Lettres en France (*) a fondées au College Royal, pour y perpétuer

(*) FRANÇOIS I.

l'étude & le goût des Langues savantes, ne sont plus guere fréquentées que par des Prêtres Hibernois.

De quelques dons que la Nature nous ait comblés, nous avons besoin de modeles pour nous former ; celui qui est obligé de tirer tout de son fonds, ne produit jamais rien de grand. Corneille lui-même n'a commencé à s'élever que par le Cid. L'imitation en pareil cas ne fait qu'embellir l'invention. Nous pouvons observer les regles de la Nature & écrire dans l'esprit de ceux qui les ont le mieux suivies. Les Ouvrages des Anciens étoient familiers aux bons Ecrivains du siecle de Louis XIV. Ce n'est qu'en les imitant qu'ils sont parvenus à les égaler : c'est d'Euripide que Racine a appris à émouvoir les passions.

Différents Auteurs, suivant leurs intérêts peut-être plutôt que leurs lumieres, ont depuis prétendu que les progrès que les Sciences ont faits parmi nous, nous dispensent désormais de recourir aux Ecoles de Rome & de la Grece. Ils sentoient qu'ils

ne pourroient avoir de réputation dans leur ſiecle, qu'autant qu'ils réuſſiroient à faire tomber celle des Anciens. Il étoit plus aiſé de décrier le mérite de leurs Ouvrages, que d'y atteindre : ainſi, ne pouvant imiter leur ſimplicité, ils ont voulu la faire paſſer pour groſſiéreté.

Comme cette prétention, quoique fauſſe, favoriſoit deux vices qui ſont naturels à tous les hommes, la vanité & la pareſſe, ces nouveaux Docteurs firent bientôt de nombreux Proſélytes : ceux que l'on appelle *Beaux-Eſprits*, c'eſt-à-dire, les Ecrivains ignorants & ſuperficiels, ſe firent un devoir de répandre des principes qui étoient ſi fort de leur goût. Enfin, toute la génération préſente paroît les avoir adoptés ; & vous en voyez les triſtes effets. Dans les Sciences, comme dans la Morale, le moindre relâchement a des ſuites dangereuſes : il ne faut peut-être pas moins d'efforts pour ſe ſoutenir dans la perfection, que pour y atteindre.

Notre ſiecle, dans les différentes productions

productions de l'esprit, est déjà tellement inférieur à celui qui l'a précédé, que sur ce sujet les plaintes sont générales. Mais autant je les trouve bien fondées, autant il me paroît ridicule de s'en prendre au peu de protection, que selon quelques gens, l'on accorde parmi nous aux Lettres. Je ne crains pas d'avancer au contraire, que la France est encore le pays où les Sciences reçoivent le plus d'encouragement de la part du Gouvernement : dans une partie si essentielle à la police d'un Etat florissant, elle donne depuis long-temps l'exemple à l'Europe. En Angleterre, les particuliers accueillent les Sciences & favorisent ceux qui les cultivent; mais le Ministere public, dont l'influence est toujours plus puissante, ne contribue presque en rien à leur avancement.

On cherche également à nous en imposer, & sur ce qui regarde nos Voisins, & sur ce qui se pratique parmi nous. Cependant, ceux qui ont recours à de pareils artifices, s'abusent eux-mêmes en croyant

tromper le Public : on s'apperçoit que ces excuses frivoles ne sont que l'effet de leur mauvaise foi, qui les empêche de convenir de leur ignorance ou de leurs défauts.

M. de la Motte a osé prononcer sur Homere, dont il avoue qu'il n'entendoit pas la Langue : on peut faire cas des talents & respecter la mémoire de cet illustre Académicien, sans adopter ses sentiments : quelques Auteurs qui ont suivi son exemple; n'ont pas eu, à beaucoup près, les mêmes avantages que lui, pour se passer d'une étude, qu'un esprit présomptueux peut mépriser, mais dont il ne peut jamais tenir lieu.

Bayle, avec trop de sévérité peut-être, prétend que quiconque ne sait pas le Grec, ne peut pas se dire Homme de Lettres. Aujourd'hui, parmi ceux qui osent en usurper le nom, combien à peine entendent le Latin ! Un Roman, la plus méprisable Brochure, paroissent à ceux qui en sont les Auteurs, des titres suffisants pour y prétendre.

Ainsi, de ce grand nombre d'Ecri-

vains, les uns se laissent entraîner par le torrent, les autres ne font que se livrer à leur paresse; & l'on ne voit plus paroître en France que des Ouvrages frivoles, parce que ce sont ceux qui sont les plus à la mode, & où il est le plus aisé de réussir. En tout ce qui s'y fait aujourd'hui, on néglige entiérement le solide, on ne cherche que l'agrément. Comme on ne bâtit plus que pour soi, & point du tout pour ses descendants; dans les Ouvrages d'esprit, on ne songe plus à la postérité, on n'écrit que pour son siecle. Tel étoit né avec des talents qu'il pouvoit rendre utiles à la Société, qui passe sa vie à faire de misérables Romans.

Ceux qui se permettent un si mauvais usage des dons qu'ils ont reçus de la Nature ne s'apperçoivent pas du tort qu'ils se font à eux-mêmes. Ils obtiennent à la vérité une réputation momentanée, mais ils ne peuvent parvenir à aucune considération réelle (*). Les seuls Ecrivains qui

(*) *Vera gloria radices agit, atque etiam propagatur : ficta omnia celeriter tanquam flosculi decidunt, nec simulatum potest quidquam esse diuturnum.*

aient le droit d'y prétendre, sont ceux dont les Ouvrages sont marqués au sceau de l'utilité publique.

La réputation de *Bel-esprit* dont on est si jaloux, & que l'on obtient à si peu de frais, est l'unique cause de tous ces écarts ; comme ce sont les femmes qui la donnent, on n'écrit que pour leur plaire. Il n'est pas étonnant que tant de gens dans le monde fassent un si grand cas de tous ces Ecrits superficiels ; ce sont ceux qui sont le plus à leur portée. Les esprits frivoles qui ne sont point affectés du bon sens des Anciens, méprisent ce qu'ils n'ont pas. C'est un parti que notre amour-propre prend volontiers pour n'être pas humilié de ce que la Nature nous a refusé.

On compte faire grace aux Ecrivains de l'Antiquité en leur accordant un *gros sens commun*, l'unique mérite que les Partisans de la Littérature moderne ne leur disputent pas. La plûpart ne sentent pas même quel est le prix de ce qu'ils leur accordent : le langage ordinaire de ceux qui sont dépourvûs de jugement,

eſt de dire que tout le monde en a.

On ne craint pas d'avancer que Deſpréaux n'étoit point un homme d'eſprit ; le célebre Rouſſeau, tient, dit-on lui-même au ſiecle paſſé, il n'en a que fort peu. On ne compte plus aujourd'hui les fonds pour rien, on ne s'attache qu'aux tournures, on ne veut plus que des penſées fines. Ainſi, tandis que les uns ſe tourmentent inutilement pour en tirer de leur propre fonds, d'autres tout bonnement en prennent où ils en trouvent. Il eſt des Ecrivains, dont je me doute bien que vous ne liſez pas les Livres, qui ſont à cet égard de la meilleure foi du monde. Loin de reſſembler, lorſqu'ils compoſent, à ce Muſicien, qui a tant de regret de ne pouvoir imaginer de chants, qui ne ſoient dans Lulli, ils ne reconnoiſſent pas au bout de leur plume les penſées de La Bruyere, de Paſcal, ou de La Rochefoucault. Leurs Ouvrages ne ſont que des répétitions continuelles de ce qui a été dit avant eux. Ils paſſent ainſi leur vie à courir après l'eſprit des autres ; ils ſe ſuppoſent

le talent d'écrire parce qu'ils en ont la manie, & lorsqu'ils ont alambiqué à leur maniere tout ce qu'ils ont lu ou entendu, ils croient réellement l'avoir pensé. Voilà comme quoi nous voyons paroître tant de Livres nouveaux qui n'ont réellement de nouveau que le titre & le style maniéré qui les distinguent.

C'est sur-tout des Auteurs de cette espece que Bacon a dit qu'ils écrivent par vanité, & nullement pour instruire. La mémoire leur tient lieu d'imagination; ils ont été frappés d'une jolie idée; pour la faire paroître nouvelle ils la retournent & la revêtent des petits mots familiers qu'ils ont ramassés dans la Société où ils vivent. A ces titres ils se croient modestes lorsqu'ils balancent à prendre le pas sur les Ecrivains les plus ingénieux du dernier siecle. L'étude des mots enfle de vanité ceux qui s'y appliquent; aujourd'hui c'est une espece de contagion qui fait grand tort à notre Littérature.

Il est une voie bien simple d'en venir à une décision qui ne seroit

peut-être pas favorable aux Partisans du goût qui regne à présent. Les Traductions sont la pierre de touche de l'esprit. Ce qui en est véritablement dans une Langue, en est également dans un autre. Le véritable esprit est comme le mercure qui prend des formes différentes, mais ne peut se perdre par quelque opération que ce soit. Les *Concetti* des Italiens, rendus en Anglois, sont ce qu'on appelle ici, *Non-Sense* (*).

Les Ouvrages des Anciens ont toujours subi cette épreuve, sans rien perdre de leur valeur intrinseque. Homere, en quelque Langue qu'on le lise, est le plus grand des Poëtes. Dom-Quichote même n'a pas moins réussi en François qu'en Espagnol. Moliere conserve en Italien & en Anglois ses véritables beautés : comme il a peint la Nature, on reconnoît toujours la vérité & la justesse de ses portraits, dans tous ceux qui ont l'art de les rendre. Toute Traduction est une copie; mais

(*) *Non-Sense*, chose qui n'a point de sens.

pour bien copier, il faut être capable de peindre.

Lorſque l'on vient à traduire en Anglois ceux de nos jolis Ouvrages modernes qui ont le plus de réputation, on trouve qu'ils ne ſont qu'un tiſſu de riens agréablement exprimés: toutes ces penſées ſi fines s'évanouiſſent en décompoſant les mots dont elles ſont revêtues. L'eſprit qui en fait le mérite eſt d'une nature ſi légere qu'il s'évapore d'abord au creuſet. Comme ce qu'il a d'éblouiſſant il ne le doit qu'à la tournure, il ne peut le conſerver dans une autre Langue, où l'on ne trouve pas des équivalents pour toutes ces jolies phraſes qui tiennent lieu de penſées.

Il n'y a certainement point d'eſprit où il n'y a pas de raiſon, & la raiſon ne peut ſe rencontrer où manquent la ſolidité & l'exactitude. Ainſi, toutes ces penſées, dont le brillant fait d'abord quelque illuſion, mais qui s'évanouiſſent quand on les approfondit, ne ſont pas d'un plus grand prix dans l'original que dans la traduction.

C'eſt à cette épreuve que l'on reconnoît quel eſt en effet le mérite de chaque Auteur. Le véritable eſprit eſt le même dans toutes les Nations & dans tous les temps. Nous liſons Phedre avec plaiſir. Les Fables de la Fontaine auroient réuſſi à Athenes. La Poſtérité, qui dans deux mille ans ne connoîtroit de Corneille que ſes Ouvrages traduits dans une Langue qui ſe parleroit alors, ne pourroit deviner ni de quelle Nation il a été, ni dans quel ſiecle il a vécu. Tout admirable qu'eſt Racine, on s'apperçoit qu'il eſt François. D'autres, inpendamment du caractere National, ont encore celui de leur ſiecle : d'autres enfin n'ont que l'eſprit de l'année où ils ont écrit. C'eſt celui de beaucoup de nos Auteurs modernes. On pourroit aller plus loin, & dire que le Bel-eſprit, qui depuis peu eſt ſi fort en honneur, n'eſt à proprement parler que l'eſprit du jour. Auſſi ne produit-il guere que des Ouvrages *Ephémères* (*).

(*) *Ephémère*, qui ne dure qu'un jour.

Tel Auteur se croit d'un grand poids, qui n'en mettroit qu'un bien léger dans une balance pareille à celle que le judicieux M. de Piles a imaginée pour les Peintres. Plusieurs de nos Poëtes Dramatiques n'y figureroient que comme Versificateurs; ils se trouveroient très-défectueux dans les parties du dessein & de la composition, qui, en Poésie comme en Peinture, sont pour le moins aussi essentielles que le coloris. Ils y apprendroient que celui qu'ils recherchent avec tant d'affectation, parce qu'il a un brillant qui en impose, n'est pas le plus naturel, & qu'il ne convient que rarement aux sujets où ils l'emploient. S'il éblouit le grand nombre des Spectateurs, ils ne satisfait ceux qui en connoissent le mieux le véritable prix, qu'autant qu'on en sait faire usage à propos. Je ne pense pas que le goût des tirades & des portraits qui prévaut aujourd'hui si fort à notre Théâtre, puisse durer encore long-temps.

Tout ce qui est purement de mode, éprouve son inconstance; plusieurs

Livres après avoir fait beaucoup de bruit dans leur naissance, tombent dans le mépris, ou du moins dans l'oubli. Comme ils tirent leur principal mérite d'un jargon différent du langage ordinaire, & d'une conformité au ton de plaisanterie qui est en vogue, ils sont entraînés avec le tourbillon des ridicules & des extravagances de leur temps, qui est obligé de faire place à d'autres plus puissants par leur nouveauté. Ces révolutions de folies sont aussi promptes que fréquentes dans notre Nation. Ainsi, l'esprit de cette année ne sera point de l'esprit, l'année prochaine. Lorsqu'un jour dans ceux de nos Romans, qui ne peignent pas moins le langage que les mœurs de notre temps, on lira qu'*On ne doit pas blâmer une femme qui a une AFFAIRE, parce qu'il n'y en a point qui n'en ait*; il y a grande apparence qu'on n'entendra pas ce que l'Auteur a voulu dire, & tant mieux pour l'honneur de notre siecle!

Il est vrai que parmi ces productions qui passent pour ingénieuses,

quelques-unes ressemblent en effet si fort à celles de l'esprit, qu'on est en quelque façon excusable de s'y tromper pendant quelque temps. La Capitale, à cet égard, n'a d'avantage sur les Provinces, qu'en ce qu'elle revient plus aisément de ses erreurs. Le brillant n'en impose à Paris, qu'autant que le charme de la nouveauté le met en valeur.

Dans ce siecle où la Physique a fait plus de progrès que les talents, nous sommes parvenus à contrefaire l'esprit aussi parfaitement que le diamant : nous imitons également bien l'éclat de l'un & de l'autre. La solidité est la seule qualité que nous ne pouvons donner à tous ces essais où nous voulons faire passer l'Art pour la Nature. Ainsi, nous pouvons les multiplier à l'infini sans devenir plus riches. C'est par une indigence réelle que tant d'Auteurs affectent cet esprit à la mode. On a des recettes sûres pour en faire ; on en a même depuis peu imprimé le secret. *Il ne faut pour cela que réunir des choses éloignées, ou diviser celles qui paroissent se joindre,*

ou les oppoſer l'une à l'autre (*), & ſur-tout donner beaucoup ſur l'Antitheſe, c'eſt de toutes les figures de Rhétorique celle qui produit le plus d'effet & qui coûte le moins à mettre en œuvre. Dire les choſes autrement qu'on ne les a dites, vouloir donner un air neuf à des penſées uſées & triviales, exprimer ſingulierement des idées ordinaires, préſenter ridiculement des lieux communs, & toujours affecter autant d'ordre dans les mots que de déſordre dans les penſées, *c'eſt faire ſupérieurement du Bel-eſprit.* Un Ecrivain judicieux en a fait la remarque : *Nous ne voyons plus dans la République des Lettres que des Ouvrages de Pieces rapportées, & qui ne ſont point faites pour aller enſemble* (†).

Dans le ſtyle d'aujourd'hui, toujours ſerré, c'eſt-à-dire découſu, on ne connoît plus ni nombre ni meſure. Tout y eſt tranché ; on veut être laconique, on n'eſt que dur. On donne un air ſententieux aux réflexions les plus communes. On

(*) Diſſertation ſur l'ESPRIT.
(†) Eſſai ſur le BEAU.

ne fait plus ce que c'eſt que ces liaiſons & ces tranſitions dont l'art ſuppoſe autant d'ordre dans les idées, que d'adreſſe dans la maniere de les préparer. Auſſi eſt-ce une partie que les regles & l'eſprit même ne peuvent donner : elle eſt l'effet du jugement & du goût.

Il faut pourtant avouer que nous avons encore beaucoup d'Auteurs qui s'attachent à une maniere d'écrire plus liée & plus naturelle. Parmi les Ouvrages de pur agrément, le *Siege de Calais* eſt un de ceux où le mérite eſt le plus remarquable. Quel gré ne doit-on pas ſavoir à l'Auteur d'avoir eu la ſageſſe de préférer au ſtyle *brillanté* qui eſt ſi fort à la mode, l'élégante ſimplicité des Ecrivains du ſiecle de Louis XIV.

M. Locke fait conſiſter l'eſprit dans un aſſemblage heureux d'idées qui ont quelque reſſemblance ou quelque rapport. La maniere de les exprimer doit conſerver, pour ainſi dire, cette même harmonie : elle conſiſte dans cette ſimplicité ſage & ce tour aiſé & naturel que nous

admirons dans les Anciens, & dont perſonne ne s'écarte que ceux qui n'ont pas aſſez de force de génie pour faire briller une penſée par ſes vrais rapports. Les Auteurs Grecs & Romains, excitent quelquefois notre admiration par l'art avec lequel ils rapprochent les idées les plus éloignées; ceux de nos jours ne cherchent à étonner que par l'union de celles qui ſont contradictoires. Dans les Ecrits de toute eſpece comme en tout genre de deſſein, on ſe plaît aujourd'hui à marier les choſes d'une nature oppoſée. Je ne ſais ſi ce mauvais goût a paſſé de France en Angleterre, ou d'Angleterre en France. Mais M. Pope lui-même n'en eſt pas exempt. Lorſque dans la deſcription d'Hamptoncourt, il s'exprime à peu près ainſi, en parlant à la Reine Anne:

Dans ce Palais ſuperbe, où votre Majeſté
Prend quelquefois Conſeil... & quelquefois du Thé*:

* *Here Thou great Anna! Whom three realms obey;*
Does ſometimes counſel take.... and ſometimes Tea.
THE RAPE OF THE LOCK, *Canto III.*

s'il n'a voulu que ſurprendre, il a atteint à ſon but; s'il a cru trouver du plaiſant, je doute qu'il y ait réuſſi.

A l'exemple des femmes, qui, aujourd'hui plus parées ſans être plus riches, mêlent le Straſs (*) à leurs diamants, ceux même de nos Auteurs qui ne ſont pas faits pour ſe tromper ſur la valeur véritable de cet eſprit contrefait, ne laiſſent pas de l'employer dans leurs Ouvrages pour éblouir davantage le commun de leurs Lecteurs. Voilà tout ce qu'a produit l'ambition de la parure. On ne s'occupe pas à amaſſer de vraies richeſſes en ce genre, parce qu'on eſt ſûr de briller avec les fauſſes. Nous nous contentons d'employer les diamants de notre fabrique; & par-là, malgré tout cet étalage pompeux de nos Ecrits, nous ne laiſſerons rien à nos neveux. Ce ſeront pour eux des effets de nulle valeur, parce qu'ils n'y trouveront aucune ſolidité.

Les Ouvrages des Anciens ſont des

(*) On appelle Straſs les pierres qui imitent les Diamants, c'eſt le nom de l'ingénieux Ouvrier qui eſt parvenu à les contrefaire le mieux.

mines où nos Peres se sont enrichis, & que malheureusement nous avons abandonnées. Quelques trésors qu'ils y aient découverts, ils ne les ont pas épuisées, ou plutôt c'est un fonds dont nous-mêmes nous pourrions en tirer d'autres, si nous nous appliquions à les faire valoir. Les Pensées d'Horace ou de Juvénal ne paroîtront point en François des beautés empruntées, quand, ainsi que Malherbe & Despréaux, on aura l'art de se les rendre propres par le travail. Celui qui étudiera les Auteurs de l'Antiquité y peut découvrir de nouveaux germes d'idées, dont souvent on est susceptible; mais que peut-être ne trouveroit-on pas de soi-même, & qu'il est impossible d'appercevoir, si l'on ne s'entretient dans l'habitude de penser solidement. La lecture des bons Ouvrages est la véritable culture de l'esprit; elle échauffe l'imagination & la rend capable de produire. *L'Essai sur l'Entendement Humain* de M. Locke, n'est que le développement d'un de ces

germes (*) dont ceux qui depuis deux mille ans ont enſeigné la Philoſophie d'Ariſtote, n'avoient apperçu ni le principe ni les conſéquences.

Pour la Morale comme pour l'Eloquence, pour former l'Orateur, le Citoyen, le Philoſophe même, quel maître que Ciceron ! Jamais la raiſon & la vertu n'ont parlé par un organe qui ait mieux fait ſentir tous les avantages de l'une & tous les charmes de l'autre.

Nos jeunes gens, en ſe familiariſant davantage avec la maniere de penſer & d'écrire des Anciens, s'accoutumeroient à préférer le bon eſprit qui les touche ſi peu, & dont la raiſon eſt la baſe, au bel eſprit dont ils font ſi grand cas, & qui n'eſt fondé que ſur le caprice ; celui-ci même a ſon mérite, mais du ſecond genre ſeulement, parce qu'il n'eſt que de convention ; l'autre par ſa nature en a un auſſi réel qu'invariable. Ils ſentiroient que comme le vrai doit

(*) *Nihil eſt in intellectu humano, quod non priùs fuerit in ſenſu.*

toujours régner dans le premier, le second même n'est rien s'il est destitué du vrai-semblable. Les productions les plus extravagantes doivent encore avoir une suite & un accord; &, dans leurs bizarreries même, une sorte d'harmonie qui les rapproche de la vérité.

La plaisanterie est un des objets où l'esprit s'applique le plus & se fait le mieux sentir; toutes les fois qu'elle regarde l'humanité en général, c'est-à-dire, les vices, les défauts, & les ridicules du genre humain; l'esprit ainsi employé est sûr de plaire dans tous les temps, & sera du goût de tous les hommes, c'est le bon esprit. L'*Avare* de Plaute fait encore rire sur notre Théatre; la Postérité ne jugera pas autrement que nous du *Misanthrope* de Moliere. Mais lorsque la plaisanterie porte uniquement sur les mœurs de quelques Sociétés particulieres, & sur les manieres de quelques personnes; lorsque l'on fait des Livres entiers sur des minuties dont un trait seul peut faire sentir tout le ridicule, l'esprit devient frivole par

fasse l'application la plus févere aux Ouvrages des autres; mais lorsqu'il s'agit de leurs propres productions, les regles ne paroissent plus les mêmes, ou du moins on se croit, par un mérite particulier, dispensé de s'y soumettre. Chacun s'imagine alors avoir un droit au privilege exclusif de lâcher la bride à son amour-propre & de franchir impunément les bornes de la modestie. C'est un reproche que grand nombre d'Auteurs se sont attiré dans tous les temps; il en est aujourd'hui de plus répréhensibles encore & dont l'excessive vanité, je ne dis pas se laisse voir, mais affecte de se montrer tellement à découvert, que sur ce point on peut les assurer d'être sans aucune pudeur. Les sentiments les plus hazardés deviennent, lorsqu'ils les adoptent, des oracles qu'il faut respecter; ils affichent le mépris pour tout Lecteur qui ose ne les pas recevoir comme tels. Ils ne prennent point la peine d'amener les esprits à leurs opinions par la chaîne des conséquences; ils se contentent de prononcer, & veulent

en être crûs sur leur parole. Pour faire du bruit dans le monde (car quel autre but pourroit-on leur supposer?) il n'est point de vérités reçues qu'ils n'attaquent sans ménagement, point de paradoxes, quelqu'étranges qu'ils puissent être, qu'ils ne soutiennent avec confiance. Ils entreprennent ainsi d'élever ou détruire, & de réformer tout au gré de cette science certaine, pleine puissance & autorité Magistrale qu'ils s'attribuent dans l'empire des Lettres, & qui n'est reconnue que de quelques Enthousiastes qu'ils ont l'adresse d'infatuer de la supériorité de leur mérite & de la bizarrerie de leurs idées. Il ne tient pas en effet à ces Prosélytes zélés que la Philosophie moderne ne prescrive l'aveugle soumission de l'ancienne. Ils rétabliroient volontiers, en faveur de celui de leurs Docteurs qu'il leur plaît de préconiser, la formule de l'Ecole : *Le Maître l'a dit.* Le Tribunal suprême du Public, qui n'est autre que celui de la raison & de la vérité, regarde comme autant d'attentats contre sa

Juriſdiction, toutes ces entrepriſes particulieres, & ne manque pas de punir tôt ou tard les coupables par le juſte mépris que mérite leur orgueil & leur préſomption (*).

La même tyrannie dans la converſation révolte également ceux qu'elle entreprend de ſoumettre. Jamais on ne réuſſit mieux dans l'un & l'autre genre que quand on s'occupe moins à faire paroître ſon eſprit, qu'à en donner aux autres, c'eſt-à-dire, quand on parle & qu'on écrit de façon que celui qui vous lit ou vous écoute, prévienne vos penſées, & croie ſe ſouvenir de ce que vous lui apprenez. Socrate avoit coutume de dire qu'un de ſes plus grands plaiſirs étoit de faire accoucher les eſprits : c'eſt le but que tout Ecrivain ſage doit ſe propoſer ; il doit chercher à faire accoucher ſes Lecteurs. La plûpart ont les germes des mêmes idées que l'Auteur : il ne s'agit que de les féconder & de les faire éclorre.

(*) *Neminem nomino ; quare iraſci mihi nemo poterit, niſi qui ante de ſe voluerit confiteri.* Cicer. Pro Lege Manilia.

C'eſt un des principaux mérites de Séneque & de Montaigne ; c'eſt un talent que poſſedent, dans le degré le plus éminent, deux des premiers Philoſophes de ce ſiecle ; tout bon eſprit le devient, en liſant les Ouvrages de M.de Monteſquieu & de M.de Buffon, & c'eſt ce qui a le plus contribué à la haute réputation dont ils jouiſſent. Il eſt des hommes à qui l'on n'apprend rien, mais à qui l'on donne lieu de penſer ; c'eſt toujours un ſervice que vous leur rendez, & dont ils ſont reconnoiſſants. Ils ſe plaiſent à ſuivre une génération d'idées dont vous leur développez le germe ; ils vous tiennent compte des découvertes que vous leur faites faire ; & l'épreuve heureuſe de leurs forces, tourne à l'avantage de celui qui y a donné lieu : Ils ne peuvent ſe féliciter de penſer comme vous, ſans vous ſavoir bon gré de penſer comme eux. Le contentement qu'ils en reçoivent eſt le motif de leur approbation, & la meſure de leur eſtime & de votre mérite réel.

En effet, la vérité & la raiſon ſont

communes à un chacun, & ne sont pas plus à celui qui les a dites le premier, qu'à celui qui les a dites mille après, non plus à l'Auteur qui écrit, qu'au Lecteur intelligent à qui il les expose. *Ce n'est non plus selon Platon, que selon moi*, dit Montaigne, *puisque lui & moi nous voyons & entendons de même;* ce n'est non plus selon l'Auteur qui compose un Ouvrage, que selon le Lecteur qui le juge, puisque tous deux se rencontrent.

Mais si la vérité est à tout le monde, la maniere de la présenter est ce qui nous appartient à chacun en particulier, c'est ce qui fait le caractere distinctif, & ce qui constitue le tour d'esprit différent de chaque Auteur. L'un, pour nous persuader, emploie la force du raisonnement; l'autre, se sert du charme des images; celui-ci, de l'expression du sentiment. Les Bourdaloues, les Bossuets, les Massillons, par différentes voies, arrivent au même but. La plûpart de ceux qui se regardent aujourd'hui comme leurs successeurs, n'ont au-

cun caractere qui leur ſoit propre; ils ſuivent le mauvais goût du ſiecle, ils cherchent plus à amuſer leurs Auditeurs, qu'à les rendre meilleurs. Au lieu de lancer les foudres de l'éloquence contre les vices, ils ne font que décocher les traits de l'épigramme contre les ridicules. Souvent même ſans égard pour leur miniſtere, pour le lieu où ils parlent, & pour les matieres qu'ils y traitent, ils débitent leur morale en Madrigaux, qui ne paroîtroient jamais auſſi ingénieux à l'Opéra, qu'ils ſont indécents en Chaire, & qui néanmoins leur attirent le ſuffrage des femmes qui courent en foule à leurs Sermons. Toujours plus occupés des mots que des choſes, & d'eux-mêmes que de leurs ſujets, ils font dire d'eux que s'ils ne perſuadent pas, on a du moins du plaiſir à les entendre; & de leurs Auditeurs, qu'ils font trop de cas de l'eſprit, & trop peu du bon ſens.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XCI.

A M. le Président DE MONTESQUIEU.

Sur la vraie liberté. En quoi elle consiste, & ce qui constitue le vrai bonheur d'une Nation. Que les Peuples sont plus heureux dans une grande Monarchie que dans un petit Etat. Que le Despotisme tyrannique des Princes de l'Orient n'est pas à craindre en Europe.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

CEUX qui ne cherchent dans les Sciences que de quoi amuser leur esprit, y trouvent rarement de quoi éclairer leur raison. Ils deviennent plus savants sans devenir plus utiles à leurs Concitoyens. Ils n'apperçoivent pas le Philosophe dans le Poëte, & le Politique dans l'Historien. Ils ne discernent pas dans les Annales d'une Nation le rapport de ses mœurs & de son Gouvernement,

là partie qui peut le plus ſervir à notre inſtruction.

Ceux qui réfléchiſſent davantage ne chargent leur mémoire des faits, qu'après en avoir examiné l'enchaînement : ils comparent leur ſiecle à ceux qui l'ont précédé : ils obſervent combien les Loix rendent différents les uns des autres, ces hommes que la Nature produit à peu près les mêmes dans tous les Pays & dans tous les temps. Quelquefois auſſi ils voient différents principes produire les mêmes effets ; l'honneur, c'eſt-à-dire, l'amour-propre bien dirigé fait faire aux uns ce qu'a fait faire à d'autres l'amour de la Patrie.

Voilà, Monſieur, le fruit que ceux qui vous reſſemblent retirent des Sciences, voilà les avantages qu'ils procurent à un Etat où ils en répandent les richeſſes. Lorſqu'ils parcourent l'Hiſtoire, ou portent un œil philoſophique ſur les différents Gouvernements établis aujourd'hui en Europe, ils s'arrêtent moins aux noms qu'on leur donne, qu'à leur effet réel, c'eſt-à-dire, à l'influence

qu'ils ont sur le bien général de la Société. Ils voient des Républiques gouvernées par la tyrannie & des Monarchies où regne l'équité.

Je ne sais si les Anglois ne paient pas trop cher cette prétendue liberté dont ils sont si jaloux : l'espece d'assujettissement qu'ils nous reprochent n'est pas tel qu'ils se plaisent à le croire, & les rendroit peut-être moins malheureux que les factions continuelles qui les déchirent. Un des Auteurs qui a marqué dans ses Ecrits le plus d'amour pour la vérité, Bayle, au milieu de l'Etat qui passe pour le plus libre de tous, avoue lui-même, que beaucoup de gens dans les Pays étrangers se font une fausse idée de la liberté Hollandoise, & de la servitude Françoise. *La sujétion essentielle & effectuelle*, dit Montaigne, *ne regarde que ceux d'entre nous qui s'y convient, & aiment à s'honorer & enrichir par un tel service ; car qui veut se tenir en son foyer, & sait conduire sa maison sans querelle & sans procès, il est aussi libre que le Duc de Venise.*

On pourroit reprocher aux Réfugiés l'esprit de Satyre qu'ils ont contracté chez nos Voisins, si le malheur qui les aigrit ne les rendoit en quelque façon excusables; mais les Anglois ne le sont pas de nous juger d'après de vaines déclamations. Ceux d'entr'eux qui se laissent emporter par l'enthousiasme Républicain, ont beau peindre la Monarchie des couleurs les plus noires, il est des Peuples qui ne peuvent la reconnoître aux portraits affreux qu'ils en font, & dont ce Gouvernement fait tout le bonheur & toute la puissance.

Votre ami, M. Pultney, dont je respecte d'ailleurs le rare mérite & la haute réputation, est tombé lui-même dans cet excès. Il craint pas d'avancer que » les maximes du Gouvernement François ne conviennent qu'à des Esclaves, & que, quelque avantageuses qu'elles soient » pour les Gouverneurs, quoiqu'elles puissent contribuer à la sûreté » d'un Tyran, elles sont destructives » de tout le bonheur qui naît de la

» Liberté & de tous les privileges
» d'un être raisonnable (*).

Après un portrait si odieux de notre administration civile & de nos Loix particulieres, il ne laisse pas de proposer au Parlement notre Police militaire, comme pouvant être avantageuse à une Nation libre, puisqu'il veut que l'Angleterre l'adopte. Cependant c'est cette perfection qu'il y trouve, qui fait en partie la force de nos Souverains, & qui assure leur indépendance absolue, le premier droit de leur couronne. M. Walpole, en qualité d'Anglois, ne fait pas à son illustre Antagoniste la réponse la plus naturelle & qui résulte d'une contradiction si manifeste, c'est que la justice qu'il rend au Gouvernement François dans la seconde partie de son Discours, prouve que ce qu'il a dit contre, dans la premiere, n'est qu'une de ces vaines déclamations qu'on se permet ici tous les jours pour flatter un Peuple qui a la manie

(*) PARLIAMENTARY DEBATES IN ENGLAND. Vol. XIX. Ann. 1739.

de

de se croire le seul libre, & tous les autres esclaves.

Qu'entend-on par liberté dans une Nation ? Est-ce l'indépendance de toute autorité ? Est-ce le droit de se choisir ses Maîtres & d'avoir part au Gouvernement ? Il seroit aisé de faire voir que dans ce sens la liberté est la cause du malheur, & souvent de la ruine des Peuples. Les Polonois & les Suédois sont-ils plus heureux que nous, parce qu'ils élisent leurs Rois, ou qu'ils participent aux affaires de l'Etat ? La vraie liberté consiste dans l'ordre civil, dans l'harmonie de la Société, dans la subordination des différents états qui la composent. C'est de cet accord parfait des Membres avec les Chefs, que résulte le bonheur général. Soit que les particuliers obéissent à un Monarque, ou qu'ils soient gouvernés par un Sénat, ils peuvent être également libres. Pour prononcer sur la liberté, il faut moins examiner la forme que les effets d'un Gouvernement. Si le Peuple est heureux, il est libre.

Le moyen le plus sûr pour juger du bonheur d'une Nation, est de voir si le Pays qu'elle habite est peuplé : la vraie richesse d'un Etat consiste dans la quantité d'hommes. Il ne faut pas craindre que la terre ne produise pas de quoi les nourrir. Il n'en est point de stérile où les hommes sont laborieux. Quand le besoin éveille leur industrie, ils sechent les marais, ils applanissent les montagnes.

La France quoique bien peuplée pourroit l'être encore davantage, sans être obligée de tirer de l'Etranger aucune des choses nécessaires à la vie, je veux parler de celles qu'on appelle dans le Commerce *les denrées de premiere nécessité*. Par conséquent, elle seroit encore & plus riche & plus puissante.

Lorsqu'il y aura plus d'hommes dans un Etat, il y aura plus de bras pour cultiver la terre, pour faire valoir les Manufactures, pour repousser l'Ennemi, &c. Tout homme, en quelque genre que ce soit, peut retirer de son travail plus qu'il ne lui faut pour vivre. Ce qu'il ne

consomme pas est autant de gagné pour la Société. Ainsi, plus il y aura d'hommes dans un Pays, plus il y aura d'excédent de travail qui tournera à l'avantage de l'Etat. C'est cet excédent porté à l'Etranger, qui fait la richesse de toutes les Nations commerçantes.

Il est sûr que selon la nature du Gouvernement, les hommes plus ou moins laborieux, jouissent aussi plus ou moins des fruits de leur travail. Cependant, au lieu d'écouter des préjugés qui flattent notre orgueil, mais qui ne s'accordant pas avec les imperfections de la nature humaine, sont peut-être contraires à ses véritables intérêts; pour les connoître, ne consultons que la raison; examinons ce qui doit faire le bonheur d'un Peuple, & par conséquent sa liberté.

Il me paroît, Monsieur, qu'en tout Etat, Monarchique ou Républicain, le bonheur général de la Société résulte du bonheur de chaque particulier. Un homme raisonnable est toujours heureux, s'il a le nécessaire

ſelon ſa condition, c'eſt-à-dire, ſi, ſous la protection des Loix, il peut vivre comme ſon pere a vécu: Ainſi, une des choſes eſſentielles au bien d'une Nation, c'eſt d'être gouvernée d'une maniere conſtante & uniforme. Si, pour ſon avantage même, il eſt néceſſaire de faire des changements à ſa conſtitution politique, il faut les préparer de loin & y arriver par des voies inſenſibles. Toute altération trop prompte dans un Gouvernement eſt toujours dangereuſe; elle n'a communément d'autre effet que d'y introduire de nouveaux abus. De-là nous pouvons conclure que rien n'eſt plus contraire au bonheur & à la liberté d'un Peuple, que la licence & l'eſprit de diſſenſion qui ne tendent qu'à renverſer l'autorité établie, ou qui du moins préſentant ſans ceſſe ces révolutions comme poſſibles, détruiſent la confiance publique qui en eſt le plus ferme appui.

Quel ſeroit en effet le ſort d'un Roi & d'un Peuple, dont les droits & les prétentions n'auroient aucune regle certaine; qui, au lieu de s'occuper

de la puissance & de l'aggrandissement de l'Etat, ne penseroient réciproquement, le Prince qu'à violer les Privileges de ses Sujets, le Peuple qu'à usurper les prérogatives de son Souverain ? Ces mouvements intestins & contraires, ne doivent-ils pas détruire les forces totales d'une Nation, qui n'est puissante qu'autant qu'elle est unie ? Le Corps Politique s'affoiblit par la violence de ces agitations, qui ne peuvent aboutir qu'à des révolutions continuelles, pendant lesquelles un Voisin attentif peut subjuguer ce Peuple, qui ne pourroit ni souffrir qu'un Roi le gouvernât, ni se gouverner lui-même.

Les Anglois qui écrivent contre la Monarchie, rappellent toujours les regnes des Nérons & des Caligula, comme si de pareils Monstres avoient rien de commun avec ceux des Souverains qu'ils veulent rendre odieux(*).

J'ajouterai qu'en examinant les choses philosophiquement, on trouvera peut-être qu'un Souverain, qui

(*) Gordon, *Réflexions sur* TACITE.

comme Néron, feroit maître de l'Europe, de l'Afie & de l'Afrique, & qui voudroit l'imiter dans les abus les plus cruels de fon autorité, ne pourroit pas rendre les Peuples en général auffi malheureux qu'ils le font communément dans un petit Etat. Une Puiffance qui s'étend fi loin, en eft par-là moins à charge aux particuliers. Autant elle peut être fatale aux Grands, autant elle paroît favorable aux petits. C'eft dans les grandes Villes, c'eft fous les grands Empires que ceux qui ne veulent point fe mêler des affaires de l'Etat, jouiffent le plus fûrement des avantages de leur condition, & de cette forte de liberté qui fait le bonheur d'un homme raifonnable. On prouveroit aifément à tout homme qui aura lû l'Hiftoire avec attention, que les Peuples en général étoient plus heureux fous Néron, qu'ils ne le font aujourd'hui dans quelques-unes de nos Républiques.

Mais je ne craindrai point de le dire, dans un fiecle éclairé comme le nôtre, le Defpotifme n'eft point

auſſi à craindre qu'il a pû l'être dans ces temps où les ténebres de l'ignorance avoient couvert la ſurface de l'Univers. Les hommes péchent d'autant moins contre l'ordre, qu'ils ſont plus éclairés. Le vice eſt le faux dans la Morale, comme la vertu eſt la vérité : ſelon qu'ils ſeront plus ou moins en état de diſtinguer l'un & l'autre, ils ſeront toujours plus ou moins vertueux.

L'habitude de raiſonner influe ſur tout ; elle nous met en état de mieux juger, & du Gouvernement politique & de la vie Civile, & de ce que nous devons aux autres, & de ce que les autres nous doivent. La raiſon fait connoître aux Rois comme aux Peuples leurs véritables intérêts : elle apprend aux Sujets à ſe tenir dans l'obéiſſance que l'ordre exige d'eux, & aux Souverains à ne point abuſer de leur pouvoir.

Le fanatiſme d'aucune eſpece ne peut ſubſiſter avec la raiſon ; & ſi à l'égard de ceux qui ſont nés dans des partis différents, elle ne le détruit pas entierement, du moins, elle

rapproche les esprits : toujours amie de l'humanité, elle n'emploie pour les subjuguer d'autres armes que celles de la persuasion & de la douceur. Elle empêche ceux du parti le plus fort d'abuser de leur puissance ; elle apprend à ceux du plus foible, à être les plus modérés. Elle convainc, par l'expérience, les hommes qui sont les plus à portée de sentir les défauts d'un Gouvernement, qu'il vaut mieux quelquefois les tolérer, que de les détruire sous prétexte de les réformer. Qu'ont produit les dernieres guerres civiles d'Angleterre ? Ces mêmes séditieux qui ont brisé le Sceptre de Charles I. ont armé d'une verge de fer un homme, qui, sous le nom de Protecteur, est devenu le tyran de sa Patrie. La foiblesse de son Successeur & la sagesse des Grands de la Nation, ont bientôt fait reprendre aux Anglois leur ancienne constitution.

Il n'est pas étonnant que des Peuples grossiers qui ne sentent pas la liaison de leurs intérêts & de leurs devoirs, qui ne connoissent ni les

principes de la Morale, ni les fondements de la Politique, qui n'ont l'idée ni des Sciences, ni des Arts, ni de l'exacte équité, ni du véritable héroïsme, n'ayant jamais eu devant les yeux aucun modele de justice ou aucun exemple de vertu : il n'est pas étonnant, dis-je, que de pareilles Nations se laissent continuellement entraîner par le fanatisme, & soient ou opprimées par la tyrannie cruelle, ou détruites par la licence effrenée. Mais comment se peut-il qu'un Prince & qu'un Peuple, accoutumés à converser avec la vertu des Grecs & des Romains, & à qui l'Histoire, la leçon des Rois & des Sujets, est familiere, puissent se tromper : le Prince, dans l'administration de son autorité ; les Sujets, dans les regles de leur obéissance ?

Combien plus encore devons-nous estimer les avantages d'une Religion dont toute la morale ne tend qu'au maintien de l'ordre, & qu'au bonheur du genre humain, d'une Religion qui nous enseigne à respecter dans les Rois les images de la Divinité,

& qui les oblige de traiter leurs Sujets comme leurs freres, qui rappelle incessamment aux Peuples que l'obéissance est un devoir, & leur soumission une vertu, & qui apprend aux Rois que leur pouvoir n'est point arbitraire, & que leur justice sera jugée !

Si dans l'Orient le Mahométisme & la tyrannie tiennent encore sous le joug de nombreuses Nations, c'est l'ignorance seule qu'il faut accuser, & des honteux déréglements des Souverains, & de l'aveugle soumission des Peuples. De semblables excès ne peuvent guere avoir lieu parmi les Monarques Chrétiens. S'il en est qui, à l'exemple d'un Prince Musulman, osent, sans aucune formalité de Justice, dévouer un de leurs Sujets à la mort : sur un Trône que le crime environne, ces Souverains si redoutables n'ont qu'une autorité chancelante, parce qu'elle est arbitraire. Ils peuvent tout sur le peuple, mais ils dépendent de leurs Soldats. Ceux qu'ils emploient pour tenir leurs Sujets dans la servitude, les y

réduisent eux-mêmes : en se jouant de la vie des hommes, ils exposent la leur ; le même fer, qui, au gré de leur caprice, tranche les jours d'un malheureux, menace leur propre tête. Aussi, dans ces Pays où les abus de la Puissance sont si cruels, & les révolutions si communes, tout est encore enveloppé dans les ténebres de l'ignorance, jusqu'à la Religion qu'on y professe.

L'esclavage n'est point à craindre dans l'Europe Chrétienne tant qu'elle sera partagée, comme elle l'est, entre différents Potentats. Il n'est pas ici question des François, qui se sont toujours distingués des autres Nations par leur amour pour leurs Rois; ce qui fait leur éloge & celui de leurs Souverains : on ne s'accoutume point à aimer les Tyrans. Mais je suppose qu'un Roi devenu absolu en Angleterre, voulût abuser de son pouvoir, les cris d'un Peuple opprimé appelleroient bientôt ses Voisins à son secours. La Nation mécontente passeroit sous d'autres Loix. Quand les Peuples des Pays-Bas voulurent se

soustraire à la domination Espagnole, toutes les autres Puissances de l'Europe leur tendirent les bras.

Les Anglois répondront que ce n'est point le lacet des Turcs qu'ils redoutent, mais l'autorité d'un Roi assez puissant pour établir des impôts sans le consentement de la Nation. Hé, n'est-ce pas le vœu du Roi, & non celui du Peuple qui regle toutes les affaires au Parlement? Le Ministre n'y est-il pas entiérement le maître? Si celui qui gouverne est obligé de céder à la faction qui lui est opposée, celui qui lui succédera n'en disposera-t-il pas avec la même facilité? Un Ecrivain qui paroît avoir mieux approfondi qu'aucun autre les différents changements arrivés au Gouvernement d'Angleterre, est d'avis qu'à *cette glorieuse époque de la Révolution*, qui, suivant les Whigs, a établi si heureusement les Libertés & les priviléges de la Nation, les choses ont pris un tour très-différent de ce que l'on croit communément. Il prétend que le pouvoir suprême a passé des mains du Roi dans celles

du Ministre, que de cet instant le dernier a commencé à être absolu, & que sa Souveraineté a toujours été depuis en augmentant. Aussi les Peuples se plaignent-ils d'être accablés plus que jamais sous un poids de dettes Nationales & de taxes plus onéreuses que celles des Pays où elles sont arbitraires (*). Quoiqu'il en soit, l'autorité souveraine, pour être ici différente de ce qu'elle est ailleurs, ne laisse pas d'y produire le même effet. Si le Parlement est quelquefois le Conseil de la Nation,

(*) „ Les Peuples de cette Isle sont chargés à „ présent, même en temps de paix, d'une dépense „ publique de six millions sterlings, au lieu de „ deux millions, ce qui étoit la somme la plus „ forte dont ils aient jamais été chargés en temps „ de paix, avant la prétendue révolution.... A „ quoi emploie-t-on cet argent ? à soudoyer des „ Troupes mercenaires qui ne peuvent être que „ dangereuses dans un Pays libre ? Aussi pouvons- „ nous dire aujourd'hui, comme du temps de Taci- „ te : *Britannia servitutem suam quotidie emit*, „ *quotidie poscit.*

„ ...... Tout ce que vous mangez, buvez ou „ portez, la santé, la propreté & la chaleur, vos „ habitations, & même la lumiere bienfaisante du „ soleil, que le Ciel a libéralement accordée à tous „ également, tout est taxé pour vous épuiser & „ enrichir les Hanovriens, &c. *Seconde Lettre au Peuple d'Angleterre, sur les subsides étrangers, les Armées mercenaires*, &c. 1756.

il n'eſt le plus ſouvent qu'un tribunal où les volontés du Souverain reçoivent la forme & la force de la Loi. La Liberté publique eſt en danger toutes les fois qu'une Conſtitution libre eſt dépendante d'une des Parties de la Légiſlature ; par le moyen des places & des penſions, les Miniſtres ont trouvé l'art de mettre les deux Chambres dans cette dépendance vis-à-vis du Roi, qui dirige leur conduite & diſpoſe en tout de leurs ſuffrages.

Par les troubles que les Factions entretiennent ſans ceſſe en Angleterre, le Peuple achete cher la petite part qu'il a dans le Gouvernement. S'il ne peut conſerver ſes privileges qu'à ce prix, ſon ſort eſt peut-être moins à envier, que ſon zele pour la liberté n'eſt louable. Il s'en faut beaucoup que par-tout ailleurs, comme il ſe le perſuade, l'eſclavage des Sujets ſoit une ſuite néceſſaire de l'autorité indépendante du Souverain. Il ſemble même qu'en général le Deſpotiſme Oriental n'eſt point à craindre dans les Pays où les

hommes ſont naturellement fiers, remuants & courageux. Ceux de nos Climats ne ſont pas faits pour l'eſclavage comme les Aſiatiques que la molleſſe abatardit. Parmi nous elle n'énerve pas le courage. En Politique tout eſt encore ignoré : le même vice n'a pas par-tout les mêmes effets. Il eſt des Peuples que le beſoin éveille & rend induſtrieux ; il en eſt d'autres qu'il décourage & qu'il empêche de travailler. Le Phyſique & le Moral influent tellement l'un ſur l'autre, que ſelon les ſiecles & les Climats différents, le même Gouvernement rend les Peuples heureux ou malheureux.

Jouiſſons avec reconnoiſſance de l'avantage d'être nés dans un Pays où les hommes ſont capables de penſer, & dans un ſiecle où les lumieres Philoſophiques ramenent tout au bonheur de la Société ; où ſoumis, ſans être eſclaves, nous obéiſſons à des Souverains indépendants, mais dont le véritable intérêt eſt inſéparable du nôtre.

Rendons graces au Ciel, qui nous

fait vivre aujourd'hui ſous un Prince uniquement occupé du bonheur de ſes Sujets. S'il en eſt devenu l'amour, c'eſt qu'il s'en eſt montré le pere. Quel autre fut jamais plus digne de commander à une Nation accoutumée à aimer ſes Rois ! La voix du Peuple s'eſt faït entendre, & le Peuple ne flatte pas. Le nom de LOUIS LE BIEN-AIMÉ eſt déja écrit dans les Faſtes de l'Hiſtoire, ainſi que dans les cœurs de tous ſes Sujets (*).

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

(*) *Quod tutius imperium eſt, quàm illud quod amore caritate munitur? Quis ſecurior quam* REX *ille, quem non metuunt ſed cui metuunt ſubditi?* SYNES de Regno.



LETTRE

LETTRE XCII.

A Monſieur DE BUFFON.

Sur l'inconſtance des François, & le changement que peu d'années apportent dans les mœurs même. Sur les les Petits-Maîtres, les Petites-Maîtreſſes; comparaiſon des femmes ſavantes d'aujourd'hui à celles du temps de Moliere, &c. La ſupériorité que les Anglois & les François s'attribuent réciproquement, les uns ſur les autres, laiſſée à la déciſion des gens raiſonnables de l'une & l'autre Nation.

De Paris, &c.

MONSIEUR,

ME voici rendu à ma Patrie, & j'ai eu grand regret, arrivant à Paris, de ne vous y pas trouver. Je ſuis ſurpris, je l'avoue, de l'impreſſion que les François ont faite ſur moi à mon retour. Auroient-ils changé pendant mon abſence? ou

ferois-je changé moi-même ? Aujourd'hui l'on me trouve étranger dans mon propre Pays, & de mon côté tout m'y paroît étrange. Eſt-ce ma faute, ou celle de mes Compatriotes?

Peut-être, en effet, faiſons-nous trop de cas de ces airs & de ces manieres que les Etrangers ont tant de peine à contracter parmi nous, & que nous perdons ſi facilement chez eux; qui, en un mot, font partie de notre politeſſe Françoiſe. Aujourd'hui la plupart de ces airs me paroiſſent autant d'extravagances, dont je ſuis encore plus bleſſé, que je ne l'étois, il n'y a pas longtemps, de celles des Anglois. Cependant je ſuis forcé de reconnoître, que non-ſeulement en France ils tiennent lieu de mérite; mais que c'en eſt la ſorte qui réuſſit le plus dans le monde.

Ce n'eſt pas que je ne trouve parmi nous des hommes raiſonnables; & je penſe aſſez bien & de l'humanité & de ma Nation pour n'en pas être ſurpris. Mais, quelqu'avantageuſement que je penſe & de l'une

& de l'autre, il faut avouer que les gens sensés sont rares dans tous les Pays; & le nôtre n'est peut-être pas celui où ils sont le plus communs. Les femmes influent trop sur nos mœurs; & à la honte & de ce Sexe que nous appellons foible, & du nôtre que nous croyons fort; il n'est que trop vrai que nous leur devons les trois quarts de nos ridicules. Nous avons même si mauvaise opinion de leur goût, qu'en nous proposant de nous y conformer, nous allons jusqu'à prendre, pour leur plaire, des travers qui nous empêchent d'y réussir.

Les femmes n'aiment pas les Petits-Maîtres; ce n'est pourtant que pour se faire aimer d'elles que ces Messieurs sont si affectés dans leurs airs & dans leur parure, & si frivoles dans toute leur conduite. A la façon dont ils se mettent, à leurs mœurs efféminées, on doute presque de quel Sexe ils peuvent être: les femmes même ne les regardent pas comme des hommes; de notre côté nous les désavouons, & ne les voyons

tout au plus que comme des individus d'une eſpece mitoyenne entre l'homme & la femme ; & ce que je ne comprends pas, également mépriſés de l'un & de l'autre Sexe, ils ſont cependant incorrigibles. Vous ſavez que les airs changent comme les modes ; les manieres de ceux d'aujourd'hui me paroiſſent plus extravagantes que toutes celles dont ils ſe ſont jamais aviſés. On eſt d'ordinaire plus frappé des ridicules que l'on n'a pas vu naître. Que ceux d'aujourd'hui me paroiſſent étranges ! Par exemple, quelque François que l'on ſoit, peut-on s'empêcher de convenir que de tous les Etres connus, celui qui reſſemble le moins à un Etre penſant & raiſonnable, c'eſt le Petit-Maître de robe ? Ce n'eſt que chez nous que l'on trouve un pareil travers dans un état qui y eſt ſi oppoſé. Le Militaire, en pareil cas, me paroît plus excuſable : il n'eſt pas obligé à la même gravité. D'ailleurs il ne faut pas y regarder de ſi près avec des gens, qui, faits pour défendre la Patrie, ſont aſſez embarraſſés

de leur loisir en temps de paix. Le plumet fait tout passer, & quelquefois donne de la grace à tout. Du moins l'on ne peut nier que les ridicules ne choquent davantage où l'on doit le moins les attendre.

Qui ne seroit en effet révolté de l'indécence d'une jeunesse aussi peu sérieuse d'habitude, qu'elle devroit l'être par son état ! A la Comédie, à l'Opéra, dans tous les lieux publics, on voit nos Sénateurs Petits-Maîtres, uniquement occupés à juger de la parure des femmes, & souvent scandaliser par la liberté de leurs propos, ceux qu'ils ont étonnés par la singularité de leurs figures. Combien de nos jeunes Magistrats semblent mettre tout leur mérite dans la frisure de leurs perruques ! Et il en est bien quelques-uns, qui en cela ne font que se rendre justice (*). Cependant que résulte-t-il de toutes les peines qu'ils se donnent? qu'ils se dégradent en pure

(*) *Quis est istorum qui non malit Rempublicam suam turbari quàm Comam, qui non sollicitior sit de capitis sui decore quàm de salute Reipublicæ, qui non comp tior esse malit quàm honestior?* Seneca de Brevitate vitæ.

perte. Il eſt bien vrai qu'ils ne paroiſſent pas ce qu'ils ſont ; mais ils ne ſont que des efforts inutiles pour paroître ce qu'ils ne ſont pas. Ils ont beau affecter l'air cavalier, ils ont je ne ſais quoi de contraint & de forcé qu'ils ne peuvent quitter ; & même à la Campagne, où ils ſemblent rougir de porter l'habit de leur état, l'air pédant perce à travers les galons qui les déguiſent.

Quelle folie aux hommes de vouloir paroître autre choſe que ce qu'ils ſont ! Rougir d'un habit, qui par lui-même ne peut inſpirer que du reſpect, & affecter des airs qui ne peuvent qu'exciter nos mépris ; c'eſt, ce me ſemble, le comble de l'extravagance. Auſſi les gens ſenſés regardent les Petits-Maîtres de robe d'aujourd'hui comme la honte de notre Nation. A quelque point que ceux dont je parle ſe déshonorent par leurs indécences, je me garderai bien d'entrer dans des détails dont l'effet pourroit réjaillir ſur un Etat ſi reſpectable, & qu'eux ſeuls ne reſpectent pas.

Je ne puis pourtant m'empêcher de remarquer, que dans la Province ils portent souvent la licence plus loin. Plusieurs mettent au rang des priviléges de leurs charges celui d'enfreindre les Loix dont ils sont les gardiens, & de commettre ce qu'ils puniroient dans les autres. Dans une Ville que je ne nommerai pas, il est arrivé à de jeunes Magistrats de renouveller une des principales cérémonies des Lupercales; seulement ils avoient choisi la nuit pour célébrer les leurs, ils parcouroient tous les quartiers munis des mêmes armes dont étoient armés les Prêtres de ces fêtes payennes, & malheur à qui tomboit sous les mains de nos jeunes Sénateurs. Si on a arrêté de pareils désordres, on ne les a pas punis; le plus coupable est quelquefois déclaré innocent, quand il est jugé par ses Pairs. Les choses ont été ainsi de tout temps, on tient à l'honneur de son corps, & pour le sauver on néglige la vindicte publique.

Je ne puis non plus vous céler

que j'ai été extrêmement frappé à mon retour des ridicules de quelques-unes de nos femmes ; je craindrai d'autant moins de vous en parler, qu'ils ne font que relever le mérite de celles qui ont la sageſſe de s'en affranchir. Celles qui m'ont le plus étonné, ce ſont ces femmes qui ne ſont connues qu'à Paris, & pour leſquelles on a été obligé d'imaginer le nom de *Petites-Maîtreſſes*, qui, précieuſes dans leur langage, légeres dans leur conduite, affectées dans toutes leurs manieres, ſous prétexte de ſecouer le joug des préjugés, ne ſe mettent au-deſſus des foibleſſes de leur Sexe, que pour s'avilir par les vices du nôtre. La modeſtie eſt non-ſeulement la premiere vertu, mais la premiere des graces dans les femmes ; & nos Françoiſes ne ſont pas aſſez convaincues de cette grande vérité. La politeſſe qui regne aujourd'hui parmi les gens du monde, ſe permet trop de choſes. Nos peres auroient taxé d'effronterie dans les femmes, des propos où nous ne trouvons aujourd'hui que de la gaieté.

Je m'avisai, il y a quelques jours de vanter la ſage retenue des Angloiſes, devant une femme du caractere que je viens de peindre. En vérité, Monſieur, me dit-elle, je ſuis ſurpriſe du langage que vous nous tenez-là ! Vos Angloiſes ſont des *Eſpeces ;* elles n'ont pas le ſens commun, & vous l'avez perdu en vivant avec elles. Les femmes qui ont de l'eſprit & du monde, ſavent à quoi s'en tenir, & ne prennent pas pour vertu ce qui n'eſt qu'un maſque. Les préjugés ne ſont pas reçus chez les honnêtes gens, & la modeſtie dont vous nous parlez n'eſt faite que pour les Prudes ou pour les Bourgeoiſes ; & puiſque vous le voulez, pour vos Angloiſes. Le Cercle fut de ſon avis, & l'on trouva que ſon raiſonnement étoit *délicieux*. C'eſt ainſi que parmi nous les femmes qui ſe donnent pour bien *éduquées*, ne contribuent pas moins à corrompre nos mœurs que notre langage.

Que n'aurois-je pas à vous dire de nos femmes ſavantes d'aujourd'hui !

Ne ressemblent - elles pas entierement à celles du temps de Moliere ? L'unique différence que j'y trouve, est qu'au lieu de parler de Tourbillons, elles parlent de l'Attraction, qu'elles n'entendent pas davantage ; combien en est-il, qui, pour avoir fait un cours d'expériences Physiques chez M. l'Abbé Nollet, raisonnent continuellement sur la figure de la Terre, ou les anneaux de Saturne, & se croient au fait des mysteres les plus cachés de la Nature ; qui veulent en un mot, à quelque prix que ce soit être Géometres ! Les Angloises plus raisonnables, au lieu de se livrer à de vaines curiosités, ne s'ornent l'esprit que des connoissances propres à former les mœurs : convaincues que les vertus valent mieux que les talents, elles ne cherchent à se distinguer que par celles qui sont particulieres à leur Sexe & à leur état. Quoiqu'accoutumées à penser, quoique dans une Nation où la Géométrie est en si grande récommandation, elles ne s'avisent pas d'y porter leurs idées ; elles sont

mieux, elles s'occupent de leurs devoirs.

Aujourd'hui la manie des femmes en France est de se croire faites pour les Sciences abstraites; elles ont pris pour le calcul, le goût qu'elles avoient autrefois pour les Romans. Newton, sur leur toilette, a remplacé le grand Cyrus. Une femme du bel air ne peut faire de bruit, sans avoir un Géometre à sa Cour, & le Géometre qui n'est pas répandu dans le Monde, fait lui-même une triste figure parmi ses Confreres. Qu'en arrive-t-il? Que les femmes perdent dans un travail infructueux l'habitude des graces qui leur sont naturelles; & que sans s'en appercevoir, nos Savants, dans leur société, ne contractent souvent que des ridicules.

Quand je vois, dit le sage Montaigne, *les femmes attachées à la Rhéthorique, à la Judiciaire, à la Logique, & semblables drogueries si vaines, inutiles à leur besoin, j'entre en crainte que les hommes qui leur conseillent, le fassent pour avoir loi de leur régenter sous ce titre; car quelle autre excuse*

leur trouverai-je, *&c.* En effet, les Sciences ſont un aliment qui ne convient pas à toute ſorte d'eſprits ; aux uns elles donnent de la force, elles augmentent la foibleſſe des autres. Les nourritures qui ont le plus de ſubſtance, ſont les plus contraires aux eſtomacs débiles : il en eſt de même de celles de l'eſprit. Le goût des Sciences ne vient à beaucoup de femmes, que quand elles ont épuiſé tous les autres, & comme il ne leur eſt pas naturel, il leur eſt d'ordinaire plus nuiſible qu'avantageux. Il en eſt peu qu'elles rendent plus aimables, il en eſt beaucoup à qui elles tournent la tête, & qu'elles expoſent à la riſée des perſonnes raiſonnables, de l'un & de l'autre Sexe. Une femme, qui, pour ſon malheur, donne dans un pareil travers, ſe rend inſupportable par l'air de ſuffiſance qu'elle prend ſans s'en appercevoir (*). Elle

(*) „ Cornélie, femme de Pompée, avoit beau-„ coup de graces pour attraire un homme à l'ai-„ mer, outre celles de la beauté ; car elle étoit „ honnêtement exercitée aux Lettres, bien appriſe „ à jouer de la lyre, & ſavante en la Géométrie, „ & ſi prenoit plaiſir à ouir propos de Philoſophie,

paroît toujours étonnée de ce qu'elle ſait, quoique ſon prétendu ſavoir ſoit communément ce que les autres trouvent de moins étonnant en elle.

S'il eſt quelques maiſons à Paris où des femmes, d'un eſprit ſupérieur, ſe plaiſent à raſſembler des Gens de Lettres, & où, par le concours des lumieres & de la politeſſe, le goût ſe perfectionne autant que la raiſon s'éclaire : qu'elles ſont rares, Monſieur, ces maiſons, en comparaiſon de cette quantité de Bureaux d'eſprit, ouverts à tous les Triſſotins du ſiecle? où l'Auteur mercenaire de la plus mauvaiſe Brochure, eſt traité d'Homme de Lettres; où celui-même qui s'eſt déshonoré dans la Société par l'uſage de ſes talents, ſe trouve fêté; où tout enfin eſt reçu à titre de bel-eſprit, juſqu'à celui qui n'a que le ridicule d'y prétendre. Le dirai-je néanmoins? le plus mépriſable Ecrivain qui fréquente ces Ecoles du

„ non point en vain, ni ſans fruit; mais qui plus „ eſt, elle n'étoit point pour tout cela ni fâcheuſe, „ ni glorieuſe, comme le deviennent ordinaire- „ ment les jeunes femmes qui ont ces parties & „ ces ſciences-là. *Plutarque ; Vie de Pompée.*

mauvais goût & du jargon, ne l'eſt pas autant que les *Caillettes* précieuſes qui y préſident.

Voilà cependant le monde, je ne dirai pas avec lequel j'ai le plus vécu depuis mon retour, mais qui eſt le plus mêlé avec celui que les honnêtes gens fréquentent. Ici, je n'entends parler que de ſpectacles & de bagatelles, là que de table & de cuiſine. Des hommes s'entretiennent de parure & d'ajuſtement; des femmes, de Newton & des couleurs primitives; j'entends parler ici de tout, excepté de la raiſon & du ſens commun. Si en Angleterre, j'ai été quelquefois étonné de l'air embarraſſé que les femmes ont au Spectacle, combien le ſuis-je davantage de celui d'effronterie, qui n'eſt que trop naturel à quelques-unes de nos Françoiſes, & que tant d'autres ne craignent pas d'affecter? Il n'eſt pas rare à l'Opéra de Londres de trouver des femmes qui s'y tiennent le viſage toujours couvert de leur éventail: il eſt encore plus commun à celui de Paris d'y en voir qui ne

respectent pas même le Public. Nous nous familiarisons si aisément avec les ridicules, qu'il nous paroît tout simple aujourd'hui de les voir porter des sacs à ouvrage aux promenades, & faire des nœuds à la Comédie : depuis que la mode en est devenue générale, nous ne nous avisons pas d'y soupçonner la moindre indécence. Il est vrai, qu'à la voir de certains côtés, elle a ses avantages. On croit, aux premieres Loges, que l'air d'inattention que donne cette espece d'occupation, annonce la supériorité de l'esprit ; ce n'est qu'aux secondes qu'on a besoin d'écouter une Comédie pour l'entendre. Puisque c'est un privilege de la naissance que de savoir tout sans avoir rien appris ; il faut, pour ne pas y déroger, tout entendre sans rien écouter. Quoiqu'il en soit, les femmes d'un certain rang, accoutumées à quitter les modes dès qu'elles ont gagné le tiers-état, devroient bien renoncer à celle-ci, depuis que les plus petites Bourgeoises sont parvenues à faire des nœuds en public avec autant de

dextérité & de grace même que les femmes de la premiere condition.

Pour les ridicules, encore paſſe; s'ils ſcandaliſent quelques eſprits miſanthropes, ils ſont l'ame de la Société; c'eſt même une choſe reçue dans ce ſiecle poli, que ceux qui n'en ont pas ſont des gens à fuir; & que pour s'y rendre agréable, il faut payer chacun réciproquement ſon tribut à la malignité les uns des autres. Mais, que l'on badine avec les vices même; qu'ils marchent aujourd'hui la tête levée; que les femmes ne paroiſſent aux Spectacles que pour inſtruire le Public de leurs intrigues; qu'elles y affectent l'éclat, comme ailleurs on recherche le myſtere; qu'il ne ſoit plus même permis de s'en ſcandaliſer: ce ne peut être que l'effet de la plus grande dépravation dans les mœurs. Ces plaintes générales, dit-on, ne ſignifient rien; la nature humaine a été la même dans tous les temps. C'eſt ainſi que chacun cherche à ſe juſtifier, ſous prétexte de diſculper ſon ſiecle. Comme ſi le plus ou le moins de licence ne rendoit pas les hommes

hommes plus ou moins dépravés. Il eſt bien vrai que leur penchant au vice a toujours été le même, mais toutes les fois qu'ils ſe ſont affranchis de la honte qui y eſt attachée, toutes les fois que ſous prétexte de ſecouer le joug des préjugés, ils ont rompu le frein de la décence, & de l'honnêteté publique, la corruption a été plus générale & plus forte. Et dans quel ſiecle la bienſéance a-t-elle été moins obſervée en toute ſorte d'états ?

Suis-je en Compagnie ? Je ne vois par-tout qu'étourderie, affectation & légéreté. Je vois le peu de cas que l'on y fait de tout homme qui n'eſt pas inſtruit du courant de Paris; c'eſt-à-dire, de toutes les bagatelles qui occupent les eſprits frivoles & pareſſeux de cette grande Ville, & dont un homme de bon ſens dédaigne de s'amuſer. Je trouve qu'il s'eſt établi pendant mon abſence, un jargon, où, à commencer par le nom qu'on y donne, je ne puis rien comprendre. Je veux parler de ce qu'on appelle ici *Perſiflage*. Tout ce que

j'ai pu recueillir de pareils entretiens, c'eſt qu'avec le plus grand ſérieux du monde, des perſonnes qui ſe croient ſenſées, ſe parlent une heure pour ne ſe rien dire, & évitent, avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, de mettre de la raiſon dans leurs diſcours. Et le grand nombre de ceux qui parlent ce jargon, n'ont pas pour cela de grands efforts à ſe faire.

Il s'eſt encore introduit dans la Société une autre ſorte de *perſiflage* également extravagant, mais beaucoup plus dangereux. Celui où nos jeunes gens du bel-air ſe piquent d'exceller, n'eſt autre choſe que le langage de la malignité. De tout temps les petits eſprits ont cherché à en impoſer, en abuſant du frivole avantage qu'ils ſe ſentent ſur ceux qui ſont au-deſſous d'eux; leur foible eſt de croire s'élever en abaiſſant les autres. Dans ce ſiècle, où l'on a raffiné ſur les vices même, on ne s'en tient pas là: en ce genre, on n'obtient de réputation, c'eſt-à-dire, qu'on ne ſe fait eſtimer d'une eſpece de ſots, & craindre d'une autre, qu'autant qu'on

a l'art de plaisanter quelqu'un sans qu'il s'en apperçoive. C'est assez souvent le but que se proposent plusieurs de ceux qui possedent ce don, à ces soupers brillants qu'ils arrangent entr'eux. Tel s'y croit convié pour son mérite, qu'ils n'y admettent que comme l'objet de leur risée : aux tables de ceux qu'ils se croient en droit de traiter d'*especes*, ils ne se donnent des rendez-vous, que pour se procurer le plaisir de les *persifler*. Talent pernicieux, que la plûpart n'exercent que faute d'avoir assez d'esprit pour s'en passer, dont quelques-uns ne tirent vanité, que parce qu'ils ne se doutent pas du tort qu'il leur fait, & qui ne peut être envié que de ceux qui ne sont pas en état de le réduire à sa juste valeur. Il ne faut, pour l'acquérir, que cette proportion d'entendement qui suffit pour être méchant, c'est-à-dire, celle dont la Nature est le plus prodigue. La méchanceté est au-dessous de l'homme qui a beaucoup d'esprit, & au-dessus de celui qui en manque;

elle n'eſt préciſément à la portée que de ceux qui ont cette médiocrité qui ſe trouve dans les hommes les plus communs. En la tournant du côté du *perſiflage*, il n'eſt pas difficile d'en contracter l'habitude : les occaſions de s'exercer ſont toujours prochaines. Rarement un homme eſt-il aſſez ſot, pour n'en pas rencontrer d'autres qui le ſoient encore davantage. Dans le nombre on choiſit les dupes. La foibleſſe des uns ne prouve pas la force des autres. Et combien ont la lâcheté de ſe ſervir d'une arme offenſive, contre ceux qui ne peuvent ou n'oſent employer la même pour ſe défendre ! Les uns s'en laiſſent impoſer par les noms ou par les rangs, les autres reſpectent encore la dignité dans la perſonne qui en eſt le moins digne.

Sans craindre, en effet, ces gens qui ſe croient ſi redoutables, le parti le plus ſage eſt de ne point entrer en lice avec eux. On n'obtient la victoire que ſur ceux qui la diſputent. L'homme de bon ſens en pareil cas,

ne s'abaiſſe pas juſques-là. Il ne s'engage pas à des combats où le triomphe eſt ſouvent plus humiliant que la défaite : attentif à ne ſe pas compromettre, il dédaigne de parler un jargon qui ne pourroit que le dégrader. S'il voit une Compagnie de gens qu'il ſuppoſoit raiſonnables, ſe transformer tout-à-coup en une troupe de Baladins & d'Hiſtrions, il n'y choiſit d'autre rôle que celui de Spectateur. Il aimeroit encore mieux être l'objet, qu'un des Acteurs de ces indécentes Comédies, où l'on ſe joue également & de l'honneur & de la raiſon. Les diſcours inſolents de quelques étourdis qui triomphent de ſon ſilence, n'excitent que ſes mépris.

Lorſque j'ai le malheur d'être témoin de quelque Scene de cette eſpece, je ne puis m'empêcher de ſentir que notre politeſſe Françoiſe n'eſt pas auſſi parfaite que nous nous l'imaginons, lorſque ceux même que leur naiſſance devroit rendre plus circonſpects, ne mettent dans leur converſa-

tion ni frein ni décence ; je regrette la taciturnité de mes bons Anglois du Nord ; de combien le silence est-il préférable, je ne dis pas à l'indécence, je dis même à l'abus continuel de la parole, si commun parmi nous ?

Comme il est de l'homme de se tromper, & de l'honnête homme de reconnoître son erreur, j'avoue de bonne foi que je crains de n'avoir pas connu tout le mérite des Anglois, lorsque j'ai véçu parmi eux. Je puis avoir été choqué de ce qui n'est que l'opposé de nos défauts. Ce qui m'a paru contraire aux bienséances, ne l'est peut-être qu'à nos usages.

Je ne décide donc point entre les deux Nations. De part & d'autre je vois un tel mêlange de défauts, & de grandes qualités; de vertus, & de vices ; de préventions mal fondées, & d'avantages réels : que quand j'aurois la témérité d'en vouloir juger, je ne saurois à laquelle des deux la préférence est dûe. Il n'est qu'un moyen pour ne s'y pas tromper, c'est de la donner à la plus raisonnable :

on eſt sûr, par une pareille déciſion, de n'en déſobliger aucune des deux : le Préjugé, de part & d'autre, en ſera l'interprête.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

FIN.

TABLE

Des LETTRES *contenues dans le troisieme Volume.*

Fin de la Table du troisieme Tome.

